This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNIVERSITY OF MICHIGAN
THE LIBRARY

A 459698 DUPL

ŒUVRES

POSTHUMES

DE M. DE BOULOGNE,

ÉVÊQUE DE TROYES.

TOME TROISIÈME.

SERMONS

ET

DISCOURS INÉDITS

DE M. DE BOULOGNE,

ÉVÊQUE DE TROYES;

PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE HISTORIQUE

SUR CE PRÉLAT.

Tome Troisième.

GAND,
A.-I. VANDER SCHELDEN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE BASSE, N° 31.

1827.

BX
1756
.B76
1827
v. 3

1200011-190

SERMON

SUR LA PROVIDENCE.

Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, Lazarus similiter mala; nunc autem hic consolatur, tu verò cruciaris.

Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans votre vie, et que Lazare n'y a eu que des maux : c'est pourquoi il est maintenant dans la consolation, et vous dans les tourmens. Luc. xvi, 25.

Quel spectacle, aussi triste pour l'humanité qu'alarmant pour la raison, nous présente aujourd'hui la parabole de l'Évangile! D'une part, c'est un homme comblé de biens, nageant dans les délices, qui de tous ses besoins peut faire autant de jouissances; de l'autre, c'est un infortuné abandonné de la nature entière, qui semble n'avoir reçu un corps que pour la peine, et une ame que pour les privations. Quel contraste, mes Frères! et qui peut donc autoriser une si monstrueuse disproportion? Si du moins la brillante situation de l'un étoit le prix de sa vertu, et que le triste état de l'autre fût le fruit de ses

injustices : mais non, presque toujours c'est la vertu qui souffre, et le vice qui prospère ; et tandis que la nature et l'art se réunissent à l'envi pour embellir les jours d'un riche corrompu, poids inutile de la terre, le vertueux Lazare, en proie à tous les maux, cherche en vain, dans les vils restes de la prodigalité, le soutien imparfait de sa vie mourante. Qui nous expliquera ce mystère nouveau? tout est-il ici-bas un jeu de la fortune? tout est-il emporté au gré d'un aveugle hasard? et comment trouver Dieu à travers cette confusion et ce renversement de toutes choses? Juge-t-il donc les hommes d'après leurs mérites, ou d'après ses caprices? voit-il d'un œil égal celui qui sacrifie et celui qui blasphème : car s'il ignore ce désordre, où est sa prévoyance? s'il l'opère, où est sa justice? s'il le souffre, où est sa bonté? Ainsi murmurent chaque jour, ainsi ont murmuré dans tous les siècles les ennemis de la Providence. C'est là le grand problême que l'impie fait tant valoir ; c'est là le grand scandale qui a fait chanceler jusqu'à la foi de l'homme juste. Est-il fondé, Chrétiens? est-il bien vrai que l'impie ait tant ici à triompher, ou que l'homme de bien ait ici tant à craindre? C'est ce qu'il importe de discuter aujourd'hui au poids de la raison et de la foi. Méditons les secrets de cette politique céleste qui régit toute la nature ; éclaircissons ces apparentes irrégularités, qui, à nos yeux, déparent son ouvrage ; cette distribution si inégale des biens et des maux, qui, dans le philosophe, a enfanté tant de systèmes aussi bizarres

que hardis; dans l'homme politique, tant de fausses mesures; dans l'homme timide, tant de vaines alarmes; dans l'homme malheureux, tant de plaintes injustes; dans tous enfin, tant de folles précautions et d'injurieuses défiances. Faisons sortir, en quelque sorte, la lumière des ténèbres et l'ordre du chaos, et pour le faire d'une manière aussi solide que touchante, montrons d'abord que les désordres qui règnent sur la terre ne prouvent rien contre la Providence; montrons ensuite que ces désordres mêmes sont la gloire et le plus beau triomphe de la Providence: voilà, mes Frères, tout le plan de son apologie et le partage de ce discours.

Que vais-je entreprendre, ô mon Dieu! cendre et poussière, oserai-je expliquer le grand mystère de votre empire? Vous avez dit par votre Esprit saint (TOB. XII, 7.), qu'il est bon de cacher le secret des rois; mais c'est que ce secret est nécessaire à leur foiblesse: le vôtre, Seigneur, ne craint point le grand jour, et plus il est approfondi, plus vous êtes sûr de vous-même. Laissez tomber un seul rayon de la lumière inaccessible qui environne votre trône, afin qu'à sa lueur, nous puissions découvrir, moins sans doute par quelles lois sublimes il vous plaît de nous gouverner que par quels titres il faut vous obéir. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour venger pleinement la divine Providence des

maux et des désordres qui règnent sous son empire, il suffiroit de remarquer que ces imperfections sont une suite inévitable du néant de notre nature; que, tout puissant qu'il est, Dieu n'a pas pu faire un ouvrage aussi parfait que lui; et qu'ainsi demander pourquoi tout n'est pas bien dans ce monde, c'est demander pourquoi la terre n'est pas le ciel, et pourquoi l'homme n'est pas Dieu. Nous pourrions dire encore que ces désordres sont une suite naturelle de notre liberté; que la vertu eût été chimérique, si le mal eût été impossible, et qu'ainsi toute la cause de la Providence se réduit à cette question qui se résout par elle-même : Pourquoi Dieu a-t-il voulu que l'homme fût capable de blâme ou de louange, de mérite, ou de démérite, de punition ou de récompense? Mais des raisons plus instructives et plus directes vont nous convaincre que l'état actuel des choses ne rend point témoignage contre la Providence, parce que tous ces objets de scandale qui nous révoltent, et que nous ne concevons pas, ne peuvent point effacer à nos yeux l'ordre évident que nous admirons et les traits d'une Providence que nous concevons clairement, première réflexion; parce que ces désordres sont notre crime, et non l'ouvrage de la Providence, seconde réflexion; parce que, de tous ces désordres, celui qui nous scandalise le plus est celui qui existe le moins, troisième réflexion : appliquez-vous, Chrétiens, à les suivre et à les comprendre.

Qu'il y ait une Providence, c'est une vérité aussi constante que l'ordre ravissant et l'admirable éco-

nomie qui règnent dans cet univers. Si je la cherche dans les cieux, ce jour destiné pour mon travail et cette nuit pour mon repos me l'annoncent à haute voix; si j'interroge les nuées, leurs pluies salutaires et leur douce rosée se hâtent de me répondre; si je consulte les habitans des airs, ils chantent tous sa vigilance paternelle; si je la demande à la terre, ses plantes et ses fruits, ses fleurs si magnifiquement parées, ses fertiles campagnes et ses riches moissons s'empressent de m'instruire; si je m'adresse à l'océan, ses flots impétueux que brise un grain de sable me rendent témoignage; si je me contemple moi-même, tous ces ineffables ressorts qui me font agir, tous ces moyens miraculeux qui me conservent, la publient éloquemment, et il n'est pas un de mes os, dit le prophète (PS. XXXIV, 10.), qui ne me la rende sensible; si j'étudie les premiers mouvemens de la nature, ils me poussent invinciblement à l'invoquer dans mes besoins, ou à la bénir dans ses merveilles; si je la suis dans tant d'évènemens, ces périls d'où elle a tiré la foiblesse comme Moïse, ou l'innocence comme Susanne, me l'attestent visiblement; si j'interroge tous les siècles, ils me disent tous qu'ils l'ont crue; si enfin, m'élevant plus haut, je l'étudie dans la nature de Dieu même, elle me montre évidemment que celui qui a fait l'œil voit, que celui qui a fait l'oreille entend, et que celui qui a donné l'intelligence ne peut pas en manquer. Il est pour moi tout aussi démontré qu'il gouverne les hommes, qu'évident qu'il les a créés. Je vois sans ombre et sans nuage que l'admirable ouvrier

qui a si bien perfectionné la construction de l'édifice, n'abandonne point au hasard cette famille immense qu'il a faite pour l'habiter. Je conçois que ce n'est point en vain que j'ai reçu mon ame, et que, si tout a sa fin dans la nature, tout ne peut pas être un chaos dans les destinées humaines. Je sens enfin que Dieu ne sauroit être saint, s'il n'exige de nous aucune vertu; grand, s'il nous tient quittes de toute adoration; sage, s'il m'a tiré du néant sans objet, pour m'y replonger sans dessein; juste, s'il m'a donné une raison pour en abuser sans crime, ou pour la suivre sans mérite. Autant cette divinité distraite, et tristement oisive que se forge l'impie, noircit mon imagination et révolte mon cœur, autant un Dieu protecteur de la vie humaine satisfait mon esprit et parle à mon amour. Ce Père universel que mes lumières me démontrent, mes désirs l'appellent; et il m'est tout aussi impossible de méconnoître son empire que de fermer mes yeux au spectacle des cieux, et ma conscience à l'invincible sentiment qui la subjugue et la soumet.

Et maintenant que l'on vienne m'opposer quelques doutes, je m'en tiendrai toujours à l'évidence insurmontable de l'empire d'un Dieu qui m'investit de toutes parts; que l'on étale avec affectation tous les désordres de la terre, tant de vices sous un Dieu saint, tant de misères sous un Dieu bon, tant d'iniquités couronnées, tant de vertus dans le mépris, ils n'effaceront point à mes yeux tous ces miracles de sagesse qu'a prodigués le Créateur. En vain voudroit-on s'efforcer de découvrir des

taches dans le tableau de l'univers, je ne cesserai point d'y voir les traits augustes qui réfléchissent la majesté d'une éternelle intelligence; en vain on montrera dans cette perspective des coups de pinceau qui paroissent n'avoir rien de suivi, j'en conclurai seulement que je ne suis point placé dans un jour favorable pour en saisir l'ensemble et en embrasser tous les rapports. Je pourrai bien être arrêté par quelque nuage; mais, toujours convaincu que la Providence est derrière le voile, je ne le toucherai qu'avec crainte et respect; et content d'admirer ce qu'il lui plaît me faire connoître, sans me mettre beaucoup en peine des ténèbres mystérieuses dont elle aime à s'envelopper, j'opposerai sans cesse non quelques difficultés à toute ma conviction, mais toute ma conviction aux vains soupçons d'une raison qui veut mesurer l'infini, et qui se perd dans un grain de sable; qui veut comprendre Dieu sans se concevoir elle-même.

Telle est, Chrétiens, la conduite que nous prescrivent envers la Providence les premiers principes d'une saine raison. Ce n'est point celle de l'homme téméraire. Semblable à ces enfans dénaturés qui épient leur mère pour lui surprendre quelques vices, dans l'intention de pouvoir plus impunément méconnoître tous ses bienfaits, il se prévaut malignement de quelque confusion dont il ne peut rendre raison, pour douter d'une Providence à laquelle d'ailleurs tout est forcé de rendre hommage. Il aime mieux se servir contre Dieu de quelques désordres inexplicables que de conclure en sa

faveur d'un ordre évident et sensible; et au lieu de dire : Il y a visiblement un but et une proportion dans les ouvrages du Créateur, donc il y a une Providence qui les régit et les gouverne, il trouve plus beau d'avouer que tout est livré au hasard, parce qu'il est un point où la Providence est obscure. O hommes! quel est donc notre aveuglement? un seul nuage nous rend impies et censeurs de la Providence, et toutes les preuves qui l'attestent ne peuvent nous rendre fidèles; et tandis que d'une part vous croyez au livre de quelque obscur blasphémateur, vous refusez de lire dans le livre éclatant de toute la nature! Vous êtes entraînés par les sophismes de quelques insensés, et vous êtes sourds à la voix de votre propre cœur! Quoi donc! est-il plus sûr de vous nourrir des difficultés que de vous attacher à l'évidence des principes? ou bien est-il plus consolant de puiser dans les mystères de la Providence des motifs d'incrédulité que dans la foule de ses bienfaits des titres de reconnoissance? Quoi! suffira-t-il, quand il s'agit de Dieu, que sa conduite vous paroisse quelquefois obscure, pour la croire douteuse? sera-ce assez que l'ordre ne soit pas aperçu partout, pour assurer qu'il n'existe nulle part? Faites-vous plus d'honneur à la Divinité, de croire alors que c'est elle, et non votre raison, qui se trouve en défaut? ou bien pensez-vous que Dieu soit obligé de nous développer le plan entier de son gouvernement pour satisfaire notre folle curiosité, et de faire à chaque instant des miracles nouveaux pour apaiser nos vains murmures?

Laissons donc aux cœurs arides et froids le misérable soin de censurer la Providence; pour nous, mes Frères, bénissons-la dans ce qu'elle nous cache comme dans ce qu'elle nous montre. Soyons plus attentifs, mais non pas plus rebelles à ses ineffables secrets; faisons-nous de ses mystères des titres pour l'adorer, et non des droits pour la contredire : songeons que nous n'avons ici tant de raison que parce que nous manquons d'amour; que le plus sûr moyen de comprendre sa sagesse, c'est de nous y soumettre; et que méconnoître ses règles admirables pour quelques exceptions que l'on ne conçoit pas, c'est de tous les égaremens le plus criminel, si ce n'est pas le plus stupide.

Tous les désordres dont nous sommes scandalisés ne prouvent donc rien contre la Providence; ils prouveront encore moins, si nous considérons que ces désordres sont notre propre crime, et non l'ouvrage de la Providence.

Car remontons au premier plan de son gouvernement : tout y étoit fait avec poids et mesure; tout, pour le plus grand bien, avoit une destination marquée. Elle avoit resserré par le besoin tous les liens de la société; elle avoit assigné à chaque homme son poste, à chaque état ses devoirs, à chaque condition ses bornes; elle avoit donné aux monarques la puissance et la majesté, pour être sur la terre ses images visibles; elle avoit fait les grands pour protéger, les petits pour servir, les pauvres pour travailler, et les riches pour secourir. Sous son empire, on devoit voir des maîtres, mais

point de tyrans; des inférieurs, mais point d'esclaves; des foibles, mais point d'opprimés; des besoins, mais point de misères: et comme du choc des élémens, elle avoit fait sortir l'harmonie du monde; de l'inégalité des biens et des rangs, et de l'opposition des intérêts divers, elle devoit tirer l'intérêt général et la félicité commune.

Tel et plus merveilleux encore avoit été l'arrangement d'une Providence propice. Comment un si bel ordre s'est-il donc perverti, et qui a pu dénaturer cet admirable ouvrage? Chrétiens, oserons-nous le demander, tandis qu'ici tout nous accuse? Le plan de la Providence n'offre visiblement que proportion, sagesse et harmonie; pourquoi le monde n'est-il plus qu'un lieu de confusion, où habite une horreur éternelle? Où est ce fonds sur lequel étoient assignées la vie et la subsistance des malheureux? Qui les a donc déshérités? qu'est devenu leur patrimoine? qui a dilapidé le fruit de leurs travaux? Riches injustes, répondez; la Providence vous le demande. Est-ce donc elle qui a fait cet odieux partage? est-ce elle qui a mis tout d'un côté, et rien de l'autre? est-ce elle qui a inventé ce luxe destructeur, inépuisable source de misères pour eux, et de vices pour vous, de scandales pour tous? D'où viennent donc ces cris de l'innocent et ces pleurs de la veuve? Juges des peuples et organes des lois, répondez; la Providence vous le demande. Est-ce donc elle qui vous a dit de faire acception du riche, de trafiquer de la justice, de recevoir ces perfides présens qui vous aveuglent

et vous corrompent, de profaner la sainteté de vos fonctions, et d'immoler au nom des lois cette même foiblesse qu'elles doivent protéger et défendre? Pourquoi et ces provinces ravagées, et ces villes en cendres, et ces fleuves de sang qui coulent depuis tant de siècles? Princes ambitieux, insatiables conquérans, qu'on appelle héros, et qu'on devroit plutôt nommer brigands insensés et fléaux de la terre, répondez; la Providence vous le demande. Est-ce donc elle qui a créé cet art meurtrier et destructeur, qui donne des principes à la dévastation et des règles à l'homicide? est-ce donc elle qui vous a dit de n'être forts que pour abattre, et puissans que pour renverser? Pourquoi tant de récompenses sans talens, tant de grands emplois sans mérite? Dépositaires de la faveur et distributeurs des grâces, répondez; la Providence vous le demande. Est-ce donc elle qui vous a dit de confier la course à celui qui va le moins vite, les affaires aux moins sages, et foulant aux pieds la loi sacrée du plus digne, d'honorer la bassesse et d'enrichir l'intrigue? Pourquoi tant de dignités sans fonctions, et tant de titres sans travail? Dieux de la terre, répondez; la Providence vous le demande. Est-ce donc elle qui vous a dit de n'être plus que des idoles inanimées? est-ce donc pour languir au sein de la grandeur, qu'elle vous a associés à son gouvernement? est-ce sa faute si ceux qu'elle a faits grands pour la représenter ne se montrent jamais qu'avides de plaisirs et fatigués d'affaires, et si ses premiers députés, ses ministres augustes, au lieu de

soutenir un si grand nom par de grands bienfaits, le prostituent si souvent à de vains caprices et à des passions insensées? Faut-il s'en prendre à elle, si les génies qu'elle a créés pour éclairer la terre la corrompent; si les arts, destinés à nos nécessités, ne servent plus que pour nos vices; si les épreuves, destinées à réveiller l'émulation, répandues au hasard, la découragent et l'éteignent?

Et pour entrer, Chrétiens, dans un détail qui vous soit encore plus personnel, la Providence avoit confié à chacun de vous le bonheur de vos semblables; pourquoi vous êtes-vous donc crus libres à cet égard, et en vous séparant vous-mêmes, avez-vous dit, comme Caïn (GENES. IV, 9.) : Suis-je le gardien de mon frère? Elle avoit ordonné que tous les états de la société humaine eussent quelque chose de sacré, et qu'on ne pût s'y engager sans l'avoir consultée; pourquoi, dans le choix d'un état, n'écoutez-vous d'autre conseil que l'ambition, d'autre règle que le caprice? Elle nous avoit faits bien plus pour les devoirs que pour les connoissances, pour les œuvres utiles que pour les vaines spéculations; pourquoi préférez-vous des rêves savans aux laborieuses fonctions de la société, et l'honneur facile de penser à la gloire si rare d'agir? Trouvez-vous plus beau de n'être dans son sein qu'un fainéant lettré et un dissertateur stérile, que de devenir par vos soins un citoyen zélé, un époux vertueux et un bon père de famille? Dans le corps humain, dit saint Paul (I COR. XII, 15, etc.), l'œil regarde, l'oreille écoute, le pied marche, la main

agit, chaque membre fait ses fonctions, et l'œil ne dit pas à la main : Je n'ai pas besoin de vous. D'où vient donc que, dans le corps de la société, tout se trouve désuni? d'où vient que ce qui est fait pour agir reste dans le repos, que ce qui est né pour servir aspire à commander, que tous sont soulevés contre leur condition, et que chacun, au lieu de concourir au bien commun par ses efforts, déplace tout par sa malice? O mon Dieu! nous trompons toutes vos vues, nous traversons tous vos desseins, nous nous faisons un jeu de vos arrangemens suprêmes; partout notre volonté est à la place de la vôtre, nos frivoles projets à la place de votre sagesse; et tandis que nous pervertissons l'ordre de vos conseils, nous osons élever contre vous nos plaintes téméraires. Levez-vous donc, Seigneur, jugez vous-même votre cause, et confondez ces insensés qui, trouvant plus facile de disputer contre votre sagesse que de la seconder, gouvernent tout sans vous, et osent dire ensuite que vous ne gouvernez plus rien; qui taxent votre ouvrage d'énigme, parce que leur vie n'est qu'un chaos, et qui supposent toujours que vous allez au hasard, parce qu'ils vont eux-mêmes sans principe et sans règle.

Ce que nous disons des désordres qui troublent et déshonorent la société s'applique naturellement aux misères particulières dont chacun se prévaut pour murmurer contre la Providence. Oui, le mal que nous souffrons, comme celui que nous faisons, vient également de nous, et la Providence n'est

pas moins absoute de nos afflictions que de nos désordres. Vous êtes malheureux! mais pourquoi? La Providence n'a-t-elle pas mis entre vos mains tout ce qu'il faut pour le bonheur? n'a-t-elle pas rendu aisé tout ce qu'elle a rendu nécessaire? Le vrai contentement est-il placé si haut, que vous ne puissiez y atteindre? Faut-il donc tant de frais pour contenter les vrais besoins? Est-il si difficile de goûter des joies pures et d'innocens plaisirs? La paix et le repos sont-ils des biens si chers, que vous ne puissiez en jouir? Est-ce la faute de la Providence si nous cherchons le bonheur où il n'est pas, si nous sommes misérables par nos foibles inquiétudes; si, rassasiés de faux plaisirs, nous ignorons les véritables, si l'abus que nous faisons de la vie nous la rend à charge, si celle que nous nous composons n'est qu'un déplorable tissu d'ennuis et de tristesse, qu'une longue et pénible mort? Insensés que nous sommes! nous cherchons un bonheur particulier, un bonheur exclusif qui n'appartienne qu'à nous, et distingué de celui du commun des hommes; nous voulons des biens, une réputation, des honneurs, que les autres n'ont pas: c'est la vraie source de nos misères. Le dessein de la Providence est de faire sur la terre un bonheur commun à tous, comme celui dont nous jouirons dans le ciel, un bonheur simple, indépendant de nos frivoles conventions, et que chacun puisse acquérir par la possession seule des biens qu'elle nous a départis. Malheur à nous, si nous nous attachons à cet autre bonheur si rare et si recherché! il s'évanouira bientôt, et

nous serons forcés de reçonnoître qu'on n'est jamais heureux. Est-ce sa faute enfin, si nous donnons tant d'importance aux biens ou aux maux de cette courte vie? est-ce sa faute si, pour être heureux, vous croyez qu'il faut être riche, si vous vous trouvez pauvre en ne manquant de rien, si l'inutile est pour vous le nécessaire, et si le superflu, vous l'appelez vos besoins? La Providence doit-elle vous donner tout ce qui vous corrompt? doit-elle être prodigue sous peine d'être cruelle! Vous rendra-t-elle malheureux, quand tous vos faux besoins ne seront pas satisfaits, quand tous vos bizarres projets ne seront pas réalisés, quand tous vos goûts fantasques ne seront pas contentés! Quelle étrange idée vous formez-vous d'une Providence, s'il faut que, pour être juste, elle soit aux ordres de votre cupidité, ou si, pour vous donner assez, il faut qu'elle vous donne tout? Hommes injustes, indiquez-nous du moins jusqu'où doivent aller ses largesses, ou montrez-nous le terme où doivent s'arrêter vos désirs.

Ah! si nous entendions ici se plaindre un pauvre habitant des campagnes, et du fond de sa masure délabrée, pousser un grand cri vers la Providence pour lui demander, comme Job (JOB. III, 30.), pourquoi la lumière a été donnée aux malheureux, peut-être pourrions-nous excuser ses murmures: mais non, ce n'est point ordinairement le pauvre qui se plaint; c'est ce riche, ce grand nourri dans l'abondance, ne connoissant d'autre dégoût que celui de la satiété, d'autre fatigue que celle des

plaisirs; et il ne faudroit ici, pour l'apologie de la Providence, que cette seule observation prouvée par l'expérience, que presque tous ses ennemis naissent au sein du luxe et de la volupté, comme presque tous ses vrais adorateurs au sein de la médiocrité et des privations.

Supposons néanmoins tous vos malheurs réels; la Providence en est-elle plus responsable? Devoit-elle bénir ce lien mal assorti qu'a formé la passion, vous préserver de la misère où vous a plongé l'oisiveté, sauver votre fortune d'une ruine que le jeu a précipitée, vous épargner les cruelles douleurs que vous ont attirées vos voluptés criminelles? Quel est donc ce chagrin aussi injuste qu'opiniâtre, qui fait sans cesse retomber sur la Providence tous les malheurs de nos excès, toutes les suites de nos inconséquences, toutes les amertumes de notre repentir? O vous tous qui fatiguez sans cesse le ciel de vos plaintes et de vos murmures, rentrez en vous-mêmes, et bientôt vous y trouverez le grand principe de vos peines: vous y verrez bientôt que la Providence nous aime encore plus que nous ne nous aimons nous-mêmes; vous y verrez que les maux nécessaires auxquels nous sommes assujettis ne seroient presque rien, sans ceux que nous y ajoutons par notre faute; qu'en nous contentant de ses dons, nous avons tous plus d'occasions de bénir ses bienfaits que de prétextes de suspecter sa bonté paternelle; qu'en nous tenant dans l'ordre où elle nous veut, il nous reste plus de douceurs capables de nous consoler que

de peines faites pour nous aigrir; que ce sont nos passions, et non le sort, qui nous persécutent; vous y verrez enfin que, si nous sommes malheureux, c'est des maux de notre folie, non de ceux de notre nature.

Mais si tous ces désordres, dont la terre est troublée, sont visiblement notre ouvrage, il en est un sans doute, et le plus grand de tous, qui ne peut nous être imputé, le bonheur du méchant et les larmes du juste. Ici, Chrétiens, chacun de vous m'attend comme à l'endroit le plus périlleux de mon discours, impatient de savoir comment je justifierai à vos yeux la Providence de ce nouveau désordre. Comment, Chrétiens? en vous montrant que ce désordre qui vous scandalise le plus est celui qui existe le moins; qu'à proprement parler le bonheur est toujours pour l'homme juste, et jamais pour le méchant, et que dès ce monde même la vertu reçoit sa récompense, et le vice sa punition.

Vérité consolante et en même temps la plus palpable. Dieu discerne ici-bas les bons et les méchans; il change pour les Égyptiens les eaux du Nil en sang, et pour les Israélites il tire l'eau d'un rocher; et ce miracle, qui n'est arrivé qu'une fois, n'en est pas moins l'image sensible de ce discernement que la divine Providence opère chaque jour. Il n'en est pas moins vrai qu'il n'est point de sort sur la terre, quelque triste qu'on le suppose, que l'innocence et le contentement de soi ne puissent rendre supportable; et point de destinée, quelque heureuse qu'elle paroisse, qui ne soit flétrie par le crime;

que tous sont heureux par la pratique des devoirs, ou que tous au moins peuvent l'être. Il n'en est pas moins vrai que la vertu tient lieu de tout, et que rien en ce monde ne peut la remplacer; que si elle ne garantit pas des maux de la vie, et n'en procure pas les biens, elle aide au moins à profiter des uns et à se passer des autres; que toujours le parti le plus sûr qu'on puisse prendre sur la terre est de se conformer à l'ordre, à la beauté de la justice; que s'il est en ce monde un exemple de bonheur, il ne se trouve que dans l'homme de bien, et qu'à tout prendre enfin, toutes les folles joies dont s'enivre le vice ne valent pas les larmes mêmes de la vertu.

Le juste, dites-vous, est souvent malheureux; mais qu'appelez-vous son malheur! Sont-ce les calomnies de ses ennemis? mais en lui ôtant sa réputation, réussit-on à lui ôter l'estime de lui-même? Est-ce l'ingratitude des hommes? mais a-t-il donc jamais compté sur eux, et les a-t-il jamais servis dans l'espérance du retour? Sont-ce les infirmités qui affligent son corps? mais en est-il d'assez cruelles que la confiance en Dieu, le courage d'esprit et la santé de l'ame ne puissent adoucir? Est-ce la privation des plaisirs? ah! qu'importe la joie au dehors, à qui la porte dans son cœur? Est-ce la pauvreté? mais comment pourroit-il s'en plaindre, puisque presque toujours il lui doit sa vertu? Le vrai bien, dit saint Augustin, est celui qui nous rend plus grands, plus forts, plus saints; les honneurs, la fortune, le crédit, ne sont donc pas le bien de l'homme juste.

Le méchant est heureux : mais qu'appelez-vous son bonheur? Sont-ce les grandes dignités où il est parvenu? ah! plus la vie jette d'éclat, plus elle est exposée à la violence des orages; sont-ce les biens dont il jouit? il vous montre son or, dites-lui qu'il vous montre son ame; sont-ce les divertissemens qui forment le tissu de ses jours? malheur à lui! puisqu'il en a besoin, il lui faut donc des distractions qui le dérobent à lui-même; est-ce la réussite de tous ses ambitieux desseins? tristes succès, qui ne l'empêchent pas de rougir de lui-même, de se mépriser en secret, d'envisager le passé avec regret, le présent avec dégoût, et l'avenir avec effroi; succès trompeurs qui n'étouffent jamais ce cri de la conscience, que si l'homme est heureux, c'est par le bien qu'il fait et non par celui qu'il possède: ils ne servent qu'à lui prouver qu'un ordre irrévocable de la Providence exige toujours que la vertu soit honorée par nos hommages ou vengée par nos remords.

Mais vous qui opposez sans cesse à l'adorable Providence, et les succès du vice, et les malheurs de la vertu, répondez-moi: le doux sommeil a-t-il jamais été pour l'ambition, la santé pour l'intempérance, et la vigueur pour la débauche? la honte a-t-elle jamais été pour la modération, les dégoûts pour la bienfaisance, et les sombres ennuis pour l'amour du travail? Est-ce au sein d'une obscure retraite ou au milieu de la corruption des cours, que croissent et les violens chagrins, et les grandes alarmes? est-ce pour l'homme de plaisirs ou pour

l'homme austère et sage, qu'est réservée une saine et paisible vieillesse? est-ce par nos devoirs ou par nos passions que nos jours sont empoisonnés? est-ce pour l'homme juste ou pour l'homme méchant que la mort est amère? Martyrs de la cupidité et victimes du monde, dites-nous vous-mêmes si vous croyez qu'il y a plus d'avantage à satisfaire ses penchans qu'à les dompter; s'il est plus doux d'avoir sacrifié brutalement vos jours à l'ivresse des sens que de les avoir consacrés au paisible exercice de la vertu. O mon Dieu! quel est celui qui vous ait résisté, et qui ait eu la paix? quel est l'impie qui n'ait pas avoué que ce qui l'a charmé le plus dans la vie n'a jamais été pour lui que vanité et affliction d'esprit? Rappelez-le, Chrétiens, en vos esprits, je vous en conjure avec l'écrivain sacré; *recordare, obsecro te:* avez-vous jamais trouvé quelqu'un qui se soit repenti d'avoir fait le bien? avez-vous jamais vu un homme juste envier le sort du méchant? avez-vous jamais vu un méchant qui n'ait pas désiré le sort de l'homme juste? Et vous-mêmes, mes Frères, quelle destinée vous paroît la plus désirable? vers laquelle votre cœur vous porte-t-il, quand vos passions se taisent? quel tableau enchante le plus vos regards, celui du juste magnanime, plus fort que les revers, et dédaignant ces biens qu'ambitionne tant le vulgaire, ou celui de l'impie engraissé de rapines, foulant aux pieds les lois, et s'élevant au faîte des honneurs à force de bassesses? *Recordare, obsecro te, quis unquam innocens periit? aut quando*

recti deleti sunt? Quin potiùs vide eos qui operantur iniquitatem, et seminant dolores, et metunt eos, flante Deo perisse (JOB. IV, 7, 8, 9.)? Voilà Néron sur le trône, et saint Paul dans les chaînes : auquel des deux auriez-vous mieux aimé ressembler? lequel des deux contemplez-vous avec le plus de charme? de quel côté croyez-vous que le bonheur étoit placé? pensez-vous qu'au sein des plaisirs cet odieux tyran ait jamais dit qu'il surabondoit de consolations et de joie, comme saint Paul le disoit au milieu de ses chaînes (II COR. VII, 4.)? Mais que parlons-nous de joie et de consolations? parlons plutôt d'anxiétés et de tortures, parlons de ces déchiremens plus durs à supporter que les exils et les prisons, de ces angoisses mortelles qui rendent le plus fier des tyrans mille fois plus à plaindre que le dernier de ses esclaves. Providence éternelle, rompez en ce moment le voile des consciences, découvrez-nous le cœur du méchant, rongé par un ver qui ne meurt point, devenu son propre bourreau, aussi insupportable aux autres qu'à lui-même; ouvrez en même temps ce sanctuaire auguste, ce grand cœur de l'homme de bien, où Dieu tient lieu de tout, où règne ce calme ineffable, ce juste accord des désirs avec la raison, où se célèbre, comme dit le Sage (PROV. XV, 15.), un banquet perpétuel : et vous serez vengée, et toute créature, forcée de tomber au pied de votre trône, reconnoîtra avec transport qu'il y a certainement un Dieu qui juge sur la terre; *utique est Deus judicans in terra* (PS. LVII, 12.).

Ne perdons jamais de vue, Chrétiens, cet admirable discernement : le bonheur du juste est réel, et ses maux ne sont qu'apparens ; le bonheur des impies n'est qu'apparent, et leurs maux sont réels. Les avantages de l'homme de bien ne dépendent que de lui-même, nulle puissance humaine ne peut les lui ravir ; les avantages du méchant sont l'ouvrage de l'opinion, et dépendent des créatures : ils sont tous inconstans et fragiles comme elles. En deux mots, la vertu est pauvre, mais contente ; le vice opulent, mais inquiet. Voilà, mes Frères, la grande règle qui doit guider nos sentimens sur le sort de l'une et de l'autre, et nous faire adorer ce jugement anticipé, qui, précurseur d'un autre plus redoutable, commence, dès cette vie même, et le ciel et l'enfer ; *utique est Deus judicans in terra.*

Et ce jugement se manifeste d'une manière bien sensible, non-seulement sur les particuliers, mais encore sur les familles. Voyez cette maison où s'est perpétuée une succession d'économie et de travail, d'intégrité et de justice ; des mariages heureux la propagent, sa modeste ambition est rarement trompée, la considération et l'estime publique l'environnent ; et, pour parler avec le prophète, elle réunit dans son sein les richesses et la gloire, *gloria et divitiæ* (PS. CXI, 3.) : c'est la bénédiction que la Providence promet à la génération des justes. Voyez cette autre d'abord si florissante : vous demandez avec surprise comment elle est tombée, et où s'est englouti son immense trésor ; il est un Dieu qui

juge sur la terre : elle avoit élevé sa grandeur par des moyens iniques, son vaste patrimoine étoit le prix du sang ; la malédiction de la Providence a frappé ce bien mal acquis, il s'est fondu dans les mains de l'injustice ; malheur au père qui l'a laissé, malheur au fils qui en a hérité ! *utique est Deus judicans in terra.*

Même discernement à l'égard des empires. Ce politique avoit cru élever sa nation par des crimes heureux ; il avoit cru que la morale est étrangère à l'administration, que la vertu lui est même souvent nuisible, et qu'enfin peu importe qu'un État ait des vices, pourvu qu'il ait de l'industrie, du commerce et de l'or : il y a un Dieu qui juge sur la terre. Avec la religion ont disparu tous les principes, avec les principes les mœurs, avec les mœurs le plus puissant ressort de la vigueur publique ; alors frappé d'un vertige incurable, l'État, comme l'Égypte, dont parle l'Écriture (ISAÏ. XIX, 14.), l'État marche étourdi, incertain dans ses propres conseils ; alors livré en proie à ses sophistes insensés, l'intempérie des saisons et la rigueur des élémens sont les moindres malheurs qui lui soient réservés, et ses fondemens écroulés donneront aux mortels cette grande leçon, que, comme les particuliers, les royaumes ne sont heureux que par l'amour de la justice, et que jamais il n'y a de peuple florissant que celui, dit le prophète (PS. CXLIII, 15.), qui a la vertu pour richesses et pour appui son Dieu ; *utique est Deus judicans in terra.*

Supposons néanmoins que ce discernement entre le vice et la vertu n'ait pas lieu en ce monde; abandonnons aux impies la possession de leurs plaisirs et de leurs joies profanes, convenons que les justes sont aussi malheureux que les mondains le croient, avouons même que les mesures qu'a prises le Créateur pour empêcher le mal sont toutes imparfaites, et qu'enfin tous les désordres dont nous sommes scandalisés sont encore plus une suite du plan de l'Éternel que de la malice des hommes: cet aveu, bien loin de nuire à notre cause, ne nous rend que plus forts; car non-seulement les désordres qui règnent sur la terre ne prouvent rien contre la Providence, mais ils deviennent eux-mêmes, dans les conseils de Dieu, la gloire et le plus beau triomphe de la Providence: c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Saint Augustin a eu une grande et belle idée quand il a dit que la Providence n'est autre chose que l'exercice des perfections divines; et il est évident que, quand Dieu a créé le monde, c'étoit pour en faire le théâtre de ses suprêmes attributs, et pour répandre au dehors l'éternelle grandeur qu'il renfermoit en lui-même. Chose admirable! c'est par tous les désordres qui paroissent d'abord déshonorer son propre ouvrage, que Dieu met en activité ses ineffables perfections; et de cette appa-

rente confusion des choses humaines, il sait tirer son triomphe et sa gloire, parce que ces désordres et cette confusion ne sont pour lui qu'un obstacle de plus qui fait éclater sa puissance, un moyen de plus pour faire briller sa sagesse, un motif de plus pour déployer sa justice.

Qu'ils s'abusent étrangement les ennemis de la liberté de l'homme, quand ils la supposent contraire à la toute-puissance et au souverain domaine de Dieu! Comment peuvent-ils ne pas voir qu'ils rabaissent la Divinité même, en enchaînant sous la nécessité la créature raisonnable; que, si Dieu règne en Dieu, c'est en laissant les hommes entre les mains de leur conseil; que, bien loin de borner son empire éternel, ce magnifique privilège ne contribue qu'à l'étendre; que tout le mal qui en résulte ne le rend même que plus grand, parce que, d'une part, un homme seul qui l'adore par choix, et le sert par amour, l'honore mille fois davantage que tous les scélérats ne peuvent avilir et dégrader son règne, et que, de l'autre, il lui est bien plus glorieux de tirer le bien du mal que de ne permettre aucun mal?

Et c'est ce qui arrive sous l'empire de la Providence. Les méchans ont beau faire, elle ne perd jamais ses droits, et, comme dit énergiquement un prophète (ISAÏ, v, 16.), elle se sanctifie par leurs iniquités, en faisant tourner à ses fins, même ce qu'ils font contre elle : ils peuvent suivre librement leurs voies injustes et détournées, mais Dieu n'en suit pas moins souverainement ses volontés

droites et saintes; et à l'instant ils seroient tous anéantis, plutôt qu'il y en eût un seul qui résistât à sa puissance. Elle brilla sans doute en tirant du chaos tous les biens dont nous jouissons, mais elle porte encore un plus grand caractère, en usant pour sa gloire de nos propres passions, et en rapportant à l'ordre souverain la confusion et le désordre même. Quels que soient nos efforts, nous sommes toujours sous la main de Dieu, comme nous vivons sous ses yeux; et lorsque nous disons que nous pervertissons l'ordre de ses conseils, si ce langage est vrai par rapport à nous, il ne l'est point par rapport à lui: il règle, dit saint Augustin, nos déréglemens mêmes, et donnant tel cours qu'il lui plaît au torrent aveugle et impétueux de la malice humaine, il fait tout ce qu'il veut de ces mêmes impies qui ne font pas ce qu'il veut; *cùm faciunt quod non vult, hoc de eis facit quod ipse vult.*

Ainsi, dans l'ordre des destinées particulières, la Providence sait tourner en moyens infaillibles tous les obstacles que croit lui opposer la malice des hommes. Qui jamais l'eût prédit aux frères de Joseph, que leurs noirs attentats le feroient triompher, et que son esclavage le conduiroit à la couronne? qui jamais l'eût prédit au favori d'Assuérus, qu'il trouveroit la mort sur le même gibet qu'il préparoit à Mardochée? Dieu, sans doute, auroit pu épargner toutes ces injustices: il auroit pu tout d'un coup élever Joseph, et tout d'un coup punir l'audacieux Aman; mais il n'eût point

assez montré la force de son bras, ni assez confondu notre vaine prudence. C'est par de semblables leçons que Dieu nous instruit chaque jour; c'est par ces effets imprévus, toujours si loin de nos pensées, qu'il se plaît à tromper l'orgueil de nos conseils; c'est par ces grandes catastrophes de la vie humaine, où l'on voit tantôt dominer ce qui paroissoit le plus foible, et tantôt échouer ce qui est le plus habile, où tour à tour l'homme est conduit à la gloire par l'ignominie, et à l'ignominie par la gloire, qu'il nous force de reconnoître que c'est lui seul qui mortifie et qui vivifie, qui élève ou abaisse selon son bon plaisir, qu'il n'y a nul mortel sur la terre, si grand ou si prévoyant qu'il soit, qui puisse sonder le fond de sa destinée, et disposer ni des autres ni de lui-même; que toute vue humaine est toujours courte par quelque endroit; et qu'enfin nos plus subtiles dispositions sont toujours maîtrisées par un conseil plus haut, contre lequel toute précaution est un piège, et toute sagesse un écueil; *non vestro consilio, sed Dei voluntate* (GENES. XLV, 8.).

Ainsi, dans l'ordre des sociétés, la Providence se sert des guerres et des malheurs publics pour exercer sur les nations ses redoutables jugemens. Quand nous lisons l'histoire des empires, nos yeux distraits n'y voient qu'un enchaînement d'aventures uniquement réglées par le sort des armes et par l'ascendant de la fortune; mais combien Dieu y paroît grand, à qui sait démêler dans ces évènemens son adorable providence! Qu'il est beau de voir

comment, sans le savoir ni le vouloir, chaque conquérant lui prête sa main, chaque politique ses vues, pour transporter, comme il lui plaît, la puissance d'un peuple à un autre, et se rendre l'arbitre de la prospérité ou de la désolation publique; comment elle se sert des armes de Cyrus pour écraser l'impie Babylone, des armes d'Alexandre pour punir l'orgueil des Perses, des armes de Nabuchodonosor pour châtier Jérusalem, et enfin de celles de Tite pour la réduire en cendre; comment elle se sert du brigandage des Barbares pour démembrer le plus grand des empires devenu le plus criminel; comment, par ce partage, elle rend plus rapide la propagation de son Évangile; comment enfin, considéré sous ce point de vue, le monde entier change de face, et, d'un théâtre d'injustices, devient un lieu de règle et d'équité où le doigt de Dieu paroît seul; où tout, venant de lui, retourne à lui; où l'on ne voit aucun désordre qui ne serve à ses fins, aucun fléau dont il ne tire quelque avantage, et point d'iniquité qui ne concoure aux prodiges cachés de sa toute-puissance!

Ainsi, dans l'ordre de la religion, la Providence se sert victorieusement des infidèles, pour faire triompher, quand il lui plaît l'empire de la grâce: elle se sert des hérétiques, pour l'éclaircissement de la saine doctrine; des incrédules, pour le triomphe de la foi; des schismatiques, pour mieux prouver l'inaltérable unité de l'Église; des Juifs, pour être des témoins au Messie promis, et des garans

aux anciens oracles; des persécuteurs, pour multiplier les palmes des martyrs; enfin des efforts réunis de l'enfer et du monde, pour mieux montrer que l'ouvrage de Dieu est immortel et invincible comme lui.

Ainsi, du haut des cieux, Dieu regarde les foibles mortels : il les voit comme des enfans toujours occupés de mille projets frivoles, toujours timides ou hardis à l'excès, aussi faciles à tromper que difficiles à retenir, se trahissant par leurs propres mesures, d'autant plus foibles en raison qu'ils sont plus impétueux en désirs, et sans cesse faisant plus ou moins qu'ils ne pensent. Il se rit de leurs vaines sollicitudes; il en a pitié, il les laisse faire, et à travers leurs folles entreprises, il avance vers son but, et d'une fin à une autre fin, il atteint tout avec autant de douceur que de force (SAP. VIII, I.). Il distingue par là son glorieux empire de l'empire des hommes auquel on se soustrait ou par la fuite, ou par la force, ou par l'adresse, tandis que, sous le sien, on n'est jamais plus dans sa dépendance que lorsqu'on se montre plus rebelle. A quoi pensons-nous donc, Chrétiens; lorsque nous combattons la Providence, ou que nous oublions son empire? espérons-nous éluder par nos artifices, ou suspendre par nos délais ses dispositions éternelles? Ah! n'oublions jamais que contre Dieu toute puissance devient foiblesse, comme avec lui toute foiblesse devient puissance; songeons qu'en refusant de nous soumettre à ce premier mobile, nous ne faisons que nous priver de ses lumières, sans nous aider par notre propre

résistance, et que tous nos complots pour nous soustraire à sa domination seroient toujours les plus inutiles, quand ils ne seroient pas les plus criminels.

Mais s'il est des désordres que Dieu permet pour faire triompher sa puissance, il en est d'autres qu'il ménage pour faire briller sa sagesse, et de ce nombre sont les souffrances et les revers qu'il envoie à l'homme de bien. Ames justes et désolées que Dieu aime, mais qu'il lui plaît d'abandonner à toutes les misères de cette triste vie, venez, je vous raconterai le mystère de la Providence; je vous la montrerai veillant sur vous avec d'autant plus de soin; qu'elle semble plus vous oublier et dédaigner votre affection et vos services. Trop souvent vous vous êtes plaint! trop souvent, dans le fort de l'orage, vous avez demandé à Dieu pourquoi il s'endormoit, et vous laissoit sans assistance; *quare obdormis, Domine* (PS. XLIII, 23.)? Mais n'auroit-il pas pu vous répondre, comme autrefois à ses disciples (MATTH. VIII, 26.) : Hommes de peu de foi, d'où viennent tant de défiances? ne sais-je pas ce que je dois, ne sais-je pas ce qu'il vous faut? aveugles, laissez agir ma providence; je peux bien vous traiter quelquefois en père rigide, jamais en père indifférent: croyez que si ma main vous blesse, elle sait aussi vous guérir, et que, quelque sensibles que soient les coups que vous porte mon bras, c'est ma sagesse qui le règle, et mon amour qui le conduit. Oui, mes Frères, à n'en juger que par les apparences, on ne voit d'abord dans les malheurs de la vertu qu'oubli et abandon d'une Providence inattentive; mais qui

sait pénétrer la sagesse de ses voies, aperçoit aisément la cause de ce sommeil mystérieux. C'est alors qu'il la voit tantôt sondant le cœur des justes, et s'assurant de leur fidélité par de longues épreuves; tantôt les affligeant pour épurer leurs affections terrestres, et leur apprendre à s'attacher à Dieu, non par ce qu'il donne sur la terre, mais par ce qu'il renferme en lui de grand et d'adorable; quelquefois, leur envoyant ces épreuves pour les mettre à couvert des malheureux écueils de la prospérité, pour fortifier la trempe de leur ame, et les sauver par d'utiles revers des périls des richesses, et de la contagion des profanes plaisirs; plus souvent, pour les tenir unis à Dieu par un lien d'autant plus étroit que, ne trouvant plus autour d'eux que des objets de pleurs et d'amertumes, ils sont presque forcés de se tourner vers lui, comme vers l'unique bien et le centre immuable de la béatitude, toujours les éprouvant pour multiplier leurs mérites en augmentant leurs combats, et pour accroître leur récompense en multipliant leurs mérites.

Conduite adorable d'une Providence aussi sage que bienfaisante. Eh! que deviendroit en effet l'homme juste, si tout réussissoit au gré de ses désirs? où seroit son humilité, s'il n'essuyoit jamais aucune humiliation; sa prudence, s'il ne rencontroit point d'embarras; sa modération, s'il n'éprouvoit jamais de contrariétés; sa constance, s'il ne surmontoit point d'obstacles; sa générosité, s'il ne faisoit jamais d'ingrats; sa compassion, s'il n'éprouvoit jamais ni douleurs ni misères; enfin, sa soumission et son

entière dépendance, si secouru toutes les fois que la nature souffre, et n'ayant rien à demander, il ne sentoit jamais ni le prix de la grâce, ni le fardeau de son néant?

Maintenant, et par une raison contraire, nous concevons la prospérité du méchant, sous l'empire de la Providence. Nous voyons clairement que, quand il est heureux, c'est qu'il n'est pas, ainsi que l'homme juste, jugé digne de souffrir; c'est qu'il ne faut point de creuset, quand on connoît un faux métal; c'est que Dieu ne s'intéresse plus, en quelque sorte, à le former pour lui; c'est que les grands combats ne sont point pour les ames lâches; c'est que les honneurs du triomphe ne lui sont point destinés, et que n'ayant point de couronne à attendre, il n'a par conséquent point de victoires à remporter. Demander pourquoi les méchans sont heureux en ce monde, c'est demander pourquoi ils sont amollis par les plaisirs, ou corrompus par les richesses, ou enivrés par les succès, ou assoupis dans une léthargie mortelle. O vous, à qui la vertu est chère, cessez enfin de murmurer, et apprenez à connoître la Providence : vous pleurez tandis que le méchant nage dans les délices, mais qui des deux le Seigneur devoit-il visiter par les tribulations? voudriez-vous donc qu'il eût réservé à l'impie cette honorable distinction? Est-ce à ses favoris, ou à ceux qu'il réprouve, que Dieu doit envoyer ces heureuses souffrances et ces pleurs salutaires, qui de la terre transportent nos désirs au ciel? est-ce une ame commune ou une ame sublime, qui peut

supporter les revers et vaincre la nature? Comme un maître exige plus de ceux qui parmi ses disciples annoncent les plus grands talens, comme un chef réserve au plus courageux les actions les plus difficiles, ainsi Dieu vous choisit pour les grandes épreuves de la force et de la patience. Ames prédestinées, connoissez donc votre bonheur et votre gloire, et quand l'impie, se prévalant de vos revers, osera vous demander où est la Providence, montrez-la lui dans cette sagesse adorable qui ne fait souffrir l'homme juste que pour son intérêt, pour l'honneur de la vertu, et l'instruction du monde.

Cette amirable économie est le meilleur moyen dont se sert la sagesse de la Providence, pour rendre méprisables les différens objets de l'ambition humaine. Si les richesses, les honneurs et les félicités du siècle eussent toujours été le partage des gens de bien, jamais nous n'en eussions connu la déplorable vanité; nous aurions pu regarder tous ces futiles avantages comme la récompense de la vertu, peut-être même les eussions-nous confondus avec elle : mais quand nous voyons toutes les faveurs de la terre prodiguées aux derniers des hommes, alors nous élevons plus haut nos sentimens et nos pensées, alors nous découvrons évidemment que ces grands biens et ces places brillantes sont donc bien peu de chose aux yeux de l'Éternel, puisqu'il en fait présent aux plus vils mortels; que cet or tant prisé, cette boue tant adorée, n'est donc point fait pour payer l'homme juste, puisqu'il est si souvent le vil salaire du méchant; que les frivoles distinctions de

cette courte vie ne font donc pas toute la différence entre le vice et la vertu ; que pour Dieu il n'y a de vraie faveur que son amour, de vraie disgrâce que sa colère ; et qu'enfin le ciel est le seul bien, et l'enfer le seul mal qui soit vraiment digne d'exercer sa justice.

Grand principe, mes Frères, et dernier développement du mystère de la Providence, C'est faute de l'approfondir que tant d'esprits s'égarent; c'est parce qu'ils ne savent pas percer les voiles du temps, et voir Dieu au-delà, que tant d'esprits audacieux blasphèment la profondeur de ses voies adorables. Misérables mortels, dont l'existence n'est qu'un songe, qui n'occupons qu'un point dans l'espace, nous ne voyons jamais que ce rapide instant dont notre vie est composée ; parce que nous et nos conseils sommes limités dans le temps, nous voudrions que l'Être infini y concentrât son plan immense, et que tous ses desseins s'accomplissent soudain dans la brièveté de nos années: c'est notre grande erreur, Si nous n'avions à espérer d'autres biens et d'autres maux que ceux de la vie présente, notre impatience seroit juste, et sans doute nous aurions droit d'accuser la Providence du triomphe du vice et des larmes de la vertu, de nous scandaliser du partage inégal qu'en auroit fait le créateur : mais il existe un avenir. Oui, il existe cet avenir pour lequel tout est fait, pour lequel tout arive! Que ceux qui osent le nier nous expliquent comment, sous l'empire de Dieu, l'iniquité prévaut, l'innocence succombe: c'est à ces insensés à résoudre ce grand problême,

à sauver, s'ils le peuvent, la justice de Dieu de cet effroyable chaos où il laisse le monde. Pour nous, qui l'attendons cet inévitable avenir, nous qui le concluons de l'excès même du mal présent, nous qui savons que notre temps n'est pas le temps de Dieu, qu'il ne borne pas ses conseils à la scène d'un jour qu'on appelle la vie, et que, du centre de son éternité, il ne considère que l'importance et la grandeur des choses qui doivent toujours être : pour nous, dis-je, et ce mélange, et ce chaos, et ce désordre passager, n'ont rien qui nous surprenne. Bien loin d'obscurcir à nos yeux sa justice, ils ne servent qu'à la faire briller avec plus d'évidence : nous la voyons alors indépendante des années et des siècles, attendant tout, ne hâtant rien, mûrissant tout dans le long calme d'une souveraine équité, n'ayant à dispenser que des biens ou des maux extrêmes, et, du fond du nuage où elle aime à s'envelopper, tenant toute la nature en attente de ce grand jour où brillera son éclatant soleil, dont nous ne voyons ici-bas que les premiers rayons et la plus foible aurore.

C'est sous ce point de vue qu'envisageoit la Providence un sage inspiré par la Sagesse même. Il avoit vu comme nous toutes les abominations qui couvrent la face de la terre, il avoit vu sous le soleil l'injustice à la place du jugement, et l'iniquité dans le lieu que doit tenir la justice ; il l'avoit vu, mais que concluoit-il de cet étrange renversement? quoi? que Dieu abandonne la vie humaine aux caprices du sort, et qu'il est ou trop indifférent pour s'em-

barrasser de ces désordres, ou trop foible pour y apporter du remède? Ainsi conclut le téméraire qui croit que Dieu doit précipiter ses conseils comme l'homme précipite ses jugemens. Mais le Sage dit aussitôt dans son cœur : Dieu jugera le juste et l'impie, et alors ce sera le temps de toutes choses, *et tempus omnis rei tunc erit* (ECCLES. III, 17.). Conséquence admirable, et qui explique en un seul mot tout le secret de la Providence. Que l'innocent soit ici-bas persécuté, qu'importe? ce n'est point son séjour ni le lieu de son héritage; que l'impie s'élève comme le cèdre du Liban, qu'importe encore? je ne fais que passer, et il n'est déjà plus. Encore un moment, et le grand juge va venir la balance à la main; encore un moment, et nous touchons à ce temps pour lequel passent tous les temps, où ce mélange si confus se démèlera, où toutes les inégalités se rectifieront, où Dieu séparera une seconde fois la lumière d'avec les ténèbres, et où enfin, par un dernier arrêt, tout rentrera dans l'ordre et sera mis à sa place éternelle; *et tempus omnis rei tunc erit.*

O mon Dieu, que vos œuvres sont grandes et que vos voies sont justes! qui ne vous loueroit, qui ne vous béniroit, ô roi des siècles? Si tous les justes prospéroient et que tous les méchans vécussent dans les larmes, alors peut-être je pourrois interroger votre justice, je pourrois vous faire l'outrage de penser qu'entièrement épuisée sur la terre, elle n'est point immense et éternelle comme vous : mais quand je vois la confusion qu'elle permet, et l'im-

punité qu'elle souffre, je sens alors évidemment qu'il vous faut un plus vaste théâtre pour la manifester, qu'un grand changement se prépare, et que tout se mûrit pour ce jour formidable, centre de tous les jours, où vous mettrez à toutes choses votre dernière main; *et tempus omnis rei tunc erit.*

Ne parlons donc plus des désordres qui régnent sous l'empire de Dieu, ou parlons-en comme des grands moyens qui exercent et sa paissance, et sa sagesse, et sa justice. Et pour finir par un raisonnement qui réunit toutes nos preuves, pourquoi ce mélange si inégal et si confus des biens et des maux nous paroît-il un désordre, s'il ne répugne pas à un ordre primordial et nécessaire? pourquoi est-il irrégulier, s'il ne contredit pas une perfection souveraine? pourquoi est-il une injustice, s'il n'est pas opposé à une justice originale et primitive? pourquoi enfin est-il un mal, s'il n'existe point une règle inaltérable et éternelle qui le condamne? et cette règle, et cet ordre, et cette perfection, et cette justice, que sont-elles autre chose que la divine Providence? Ainsi que les ténèbres supposent la lumière, les écarts mêmes prouvent la règle, et le désordre décèle l'harmonie. Nous sommes confondus quand nous voyons, avec le Sage (ECCLES. IX, 2.), que tout arrive également au juste et à l'injuste: n'est-il pas dans l'ordre, Chrétiens, que nous soyons ainsi scandalisés? c'est le cri souverain d'une Providence qui parle au fond de tous les cœurs, et qui ne permet pas que l'on voie de sang-froid une confusion si étrange. Si nul de nous ne réclamoit contre l'inso-

lence du vice et n'étoit indigné de la paix du pécheur, c'est bien alors qu'on pourroit demander si Dieu s'occupe de ce monde, et s'il est vrai qu'il sache tout ce qui se passe ici-bas; *quomodo scit Deus, et si est scientia in Excelso* (PS. LXXII, 11.)? Mais tant qu'aux yeux de la raison le vice sera hideux et punissable, tant que les succès de l'imposture et de la fraude exciteront l'indignation, tant que l'on ne concevra point que la vertu puisse être si souvent ou décriée ou avilie, la Providence triomphera, et ce soulèvement de toute la nature contre le mal dont nous sommes témoins sera toujours le plus bel hymne qui ait été jamais chanté en son honneur.

Nous le concevons donc maintenant cet arbitre suprême des événemens du monde, qui, par une secrète loi, ramène tout à lui, qui permet le péché et n'en est pas moins saint, qui souffre le désordre et n'en est pas moins juste, qui envoie les misères et n'en est pas moins bon, qui, dans le plan de l'univers, laisse des taches et des imperfections, et n'en est que plus sage, qui permet qu'on lui résiste, et n'en est que plus fort, qui de toutes les volontés ne fait que sa volonté, qui de tous les desseins ne fait qu'un seul dessein, qui, se plaisant à nous surprendre dans les effets particuliers, fait néanmoins tout avancer avec une suite réglée; et qui enfin, cause de toutes les causes, toujours le même sous des scènes si variées, remuant tout le genre humain par un immuable conseil, appelant d'un coup-d'œil ce qui est comme ce qui

n'est pas encore, unit par un lien ineffable le règne de la nature avec le règne de la grâce, les créatures intelligentes avec les êtres matériels, les causes libres avec les causes nécessaires, le présent avec l'avenir, le ciel avec la terre, le temps avec l'éternité.

Providence suprême, dans laquelle nous vivons, nous sommes et nous agissons, inépuisable source de bienfaits et de grâces, pardonnez à mon zèle d'avoir plutôt justifié vos miraculeuses ténèbres, que célébré les bénédictions immortelles dont vous comblez, dit le prophète (PS. CXLIV, 16.), tout être qui respire : mais tel est l'esprit dominant de ce siècle, que vous avez presque toujours besoin d'apologie, et que tous vos secrets sont devenus pour lui, non des titres pour vous adorer, mais des droits pour vous contredire. Qu'ils sont à plaindre cependant ces arides censeurs, qui n'ont ici tant de raison que parce qu'ils manquent de reconnoissance et d'amour! Hélas! que font-ils autre chose, que disputer contre leur intérêt et s'armer contre leur bonheur? Eh! que seroit donc l'homme, ô mon Dieu! si, jeté sans dessein et sans but dans l'abîme de la nature, il n'avoit, parmi tant de malheurs et de vicissitudes, d'autre consolation que la uécessité, et d'autre maître que le hasard? Oui, vous ne m'avez fait ignorant, foible; sujet aux vices et aux misères, que pour m'apprendre à m'appuyer sur votre force, et à m'éclairer de votre sagesse. Ah! je ne parlerai donc plus de hasard, ou si mon ignorance emploie ce nom pour

désigner le cours inaperçu de vos opérations, toujours elle sera gravée dans mon cœur, cette vérité consolante, qu'où la sagesse est infinie et la puissance sans bornes, il n'y a plus de place pour le hasard, ni d'empire pour la fortune. O joie! ô repos de mon ame! il est donc vrai que le monde n'est pas orphelin : je sais à qui je crois, je sais en qui j'espère. Avec quel abandon je me jette, ô mon Dieu, dans le sein de votre providence! qu'il m'est doux de penser que ma sûreté ne dépend que de vous; que tout mon être vous appartient; que c'est un père juste et bon qui a fixé mon sort, et qu'enfin ce qu'on appelle la nature n'est que l'art de votre sagesse, et le destin que les décisions souveraines de votre volonté! Apprenez-moi à la connoître cette volonté sainte, à m'y conformer, à m'y résigner; qu'elle soit désormais ma règle et ma science : environnez-m'en comme d'un bouclier, ainsi que parle le prophète (PS. V, 13.), afin qu'après avoir été pendant la vie l'unique objet de ma soumission, elle devienne en mon dernier moment le garant assuré de ma béatitude. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

LA JUSTICE DE DIEU.

Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere; sed potiùs timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam.

Ne craignez point ceux qui peuvent tuer le corps, et ne peuvent rien sur l'ame; mais craignez plutôt celui qui peut tout à la fois perdre l'ame et le corps. MATTH. x, 28.

Est-il donc vrai, Chrétiens, que Dieu ne soit pas craint sur la terre? que celui qui secoue l'impie, dit l'Écriture, comme la poussière des vêtemens, qui fait marcher devant sa face le feu et la tempête; qui regarde, et la terre est ébranlée dans ses fondemens; qui touche les montagnes, et elles sont réduites en fumée; que ce Dieu, dis-je, qui peut tout à la fois perdre l'ame et le corps, ne puisse cependant ni nous retenir par ses menaces, ni nous effrayer par ses châtimens, et que du trône de sa puissance et de sa justice, il n'aperçoive sur la terre que des indifférens qui l'oublient, ou des audacieux qui le bravent?

Hélas! toute la vie humaine n'est qu'une longue et pénible crainte : crainte du monde et de ses jugemens, des hommes et de leurs injustices; crainte de la nature et de ses fléaux, de la fortune et de ses caprices, de la mort et de ses horreurs; crainte de perdre ses protecteurs et ses amis, crainte de souffrir, crainte de mourir.... O malheur! ô crime de l'homme! et Dieu, et le péché, et l'éternité, et les foudres d'une justice que nul ne peut corrompre, d'une puissance que nul ne peut fuir, tous ces grands et terribles objets ne laissent dans notre esprit que la vaine trace d'un songe. Dieu tonne, et on ne l'entend point; il tonne plus fortement, et on n'y fait nulle attention. Ici ce sont des sacrilèges qui disent ouvertement, comme ces impies de l'Écriture (PS. XCIII, 7; SOPH. I, 12.): Le Seigneur ne nous voit pas, il ne nous fera ni bien ni mal; là des présomptueux qui osent penser qu'on obtient de Dieu le pardon aussi facilement qu'on l'offense; partout des hommes indolens ou distraits qui nous demandent froidement s'il est bien vrai que Dieu soit aussi redoutable qu'on le dit, et qui, éloignant d'eux toute triste pensée et tout sérieux retour, abandonennt comme au hasard leur éternelle destinée. En vain répétons-nous sans cesse que les jugemens de Dieu sont des abîmes, qu'il est terrible dans ses conseils sur les enfans des hommes; quels que soient nos efforts, rien ne peut les toucher, ni la vue du mal présent qu'ils se font à eux-mêmes, ni la vue épouvantable d'un jugement à venir. Le malheur présent ne les touche

point, parce qu'il ne tombe pas sous leurs sens; et l'attente des vengeances futures ne fait sur eux qu'une foible impression, parce qu'elle est trop éloignée. Ainsi, dit Bossuet, rien n'est capable de les émouvoir, parce que le mal du péché, qui est si présent, n'est pas sensible, et qu'au contraire le mal de l'enfer, qui est si sensible, n'est pas présent.

Efforçons-nous cependant de dissiper aujourd'hui ces illusions de l'esprit, et de faire plier cette obstination du cœur : faisons briller le glaive étincelant de la colère divine levé sur vos têtes; montrons celui que vous devez craindre. L'impie sourira peut-être; le sage prétendu ne verra dans nos discours qu'une pieuse exagération qui ne sauroit en imposer qu'à la crédulité du simple : mais que nous importent son superbe dédain et sa vaine délicatesse? Sommes-nous donc venus ici pour vous plaire, ou pour vous sauver; pour vous flatter, ou pour abaisser toute hauteur qui s'élève contre Dieu; pour parler le langage de vos passions, ou pour vous atterrer aux pieds de la Majesté sainte; enfin pour nous accommoder à la corruption d'un siècle philosophe, ou pour vous annoncer sans ménagement et sans crainte tous les conseils de Dieu sur vous? Et quel jour plus propice pour vous faire trembler sous la terreur des jugemens de Dieu, que celui où l'Église nous rappelle au spectacle du grand jour des vengeances (1)? Qui de nous pourra donc encore tenir ferme parmi tant de ruines? quel cœur ne se brisera pas, quand les rochers se fondent comme

(1) Ier Dimanche de l'Avent.

la cire devant la colère du Tout-Puissant? De quel léthargique sommeil n'êtes-vous donc pas endormis, si vous ne vous réveillez point à ce fracas épouvantable des élémens bouleversés? et quel est l'aveuglement fatal dont vous êtes frappés, si vous n'apprenez point, à la lueur mourante d'un monde qui s'éteint, que tout l'homme, comme toute la religion, c'est de craindre Dieu et sa justice?

Oui, mes Frères, craindre Dieu et sa justice; car tout ici est sujet d'alarmes, et rien ne peut nous rassurer. Tout est sujet d'alarmes, si nous discutons les preuves sur lesquelles est fondée la redoutable justice de Dieu; et rien ne peut nous rassurer, si nous pesons les vaines illusions sur lesquelles le pécheur ose appuyer son espérance. Voici donc tout mon dessein. Quels sont les fondemens de la justice redoutable de Dieu? première considération : vanité des prétextes qu'apporte le pécheur pour se rassurer contre la justice de Dieu, seconde considération. Puissions-nous les développer l'une et l'autre avec autant de simplicité que de force! Puisse ma voix, semblable à la trompette formidable qui doit un jour se faire entendre aux morts, porter dans l'ame de mes auditeurs une épouvante salutaire, et nous faire reconnoître, en tremblant, le crime d'une fausse paix et le malheur de l'impénitence! *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour reconnoître jusqu'à quel point est redouta-

ble la justice de Dieu, nous n'avons qu'à consulter le tribunal de la conscience, les lumières de la raison, les oracles de la religion : le tribunal de la conscience, qui nous en donne le sentiment; les lumières de la raison, qui nous en démontre les droits; les oracles de la religion, qui nous en offre le mystère. Sentiment de la justice de Dieu, dont l'empreinte est ineffaçable; droits de la justice de Dieu, dont la rigueur est incontestable; mystère de la justice de Dieu, dont les voies sont impénétrables. Suivez la chaîne de ces réflexions, mes Frères; il vous importe infiniment de les sentir et de les comprendre.

Sentiment de la justice de Dieu, dont l'empreinte est ineffaçable. J'en appelle à tous les siècles et à tous les peuples; aucun qui n'ait pensé que point de faute sans expiation, point de péché sans châtiment. Les peuples séparés par des mers immenses se sont tous réunis dans la même opinion; les peuples les plus polis comme les plus barbares, les plus savans comme les plus sauvages, tous ont également senti que si Dieu peut permettre le crime, il ne peut ne pas le punir. De là ces sacrifices et ces expiations sans nombre aussi anciennes que l'univers; de là ces hécatombes dont les autels du paganisme furent ensanglantés; de là ces éternelles supplications pour apaiser le ciel, et se rendre la Divinité propice; de là cet aveu même de l'impiété, que c'est la crainte qui a fait les dieux : pensée sacrilège, mais aveu mémorable! car, si c'est la crainte qui a fait les dieux, l'idée de Dieu renferme donc une justice infinie et souverainement redoutable; on ne peut donc le

concevoir, sans se le représenter comme un juge terrible avec qui le péché est en opposition éternelle, et il y a donc dans l'homme un sentiment dont il n'est pas le maître, qui, précédant toute réflexion, le fait trembler sous le poids d'une justice souveraine et par conséquent inévitable, divine et par conséquent infinie.

Sentiment ineffaçable de la justice de Dieu. J'en appelle à tous les incrédules : en vain font-ils parade d'une folle intrépidité, en vain affectent-ils de nous donner le Dieu terrible comme un fantôme vain dont on fait peur aux esprits foibles ; qui ne sait que leur bravoure n'est jamais qu'un faux air, qu'ils craignent en secret ce redoutable Dieu qu'ils insultent tout haut, et qu'ils n'aspirent à détruire la religion et ses menaces, l'enfer et ses peines, que pour se venger de l'impuissance où ils sont d'en douter? Insensés, dit saint Augustin, qui ne veulent point de justice, parce qu'ils ont intérêt qu'il n'y en ait point ; qui ne cherchent dans leur incrédulité que le moyen de se rassurer contre eux-mêmes, et dont les doutes les plus hautains ne sont au fond qu'un excès de frayeur des peines éternelles. De là ces maximes si communes, et qui n'en sont que plus vraies, que rien n'est plus foible que l'esprit fort, et que tel incrédule, qui ne croit pas en Dieu, est peut-être celui qui croit le plus aux démons.

Sentiment ineffaçable de la justice de Dieu. J'en appelle aux jugemens humains : une grande injustice se commet sous vos yeux, c'est une lâche perfidie, c'est une calomnie atroce ; votre indignation se

soulève soudain, une secrète horreur s'empare de votre ame. Que l'injustice soit publique, tous les esprits s'irritent; les méchans mêmes éclatent, invoquent à grands cris les lois; le coupable est proscrit d'une voix unanime; tous pensent que, pour le punir; le prince n'a pas assez de toute sa puissance; les lois de toute leur rigueur. Mais, si tel est en nous cet invincible sentiment d'une sévère équité, quel doit donc être celui du Créateur d'où dérive toute justice? Le jugement des hommes seroit-il plus inflexible que le jugement de Dieu même? la foible créature auroit-elle de l'auguste équité une idée plus haute que lui-même? et le Dieu trois fois saint verroit-il avec indifférence ce que le monde, tout corrompu qu'il est, ne peut voir sans horreur?

Sentiment ineffaçable de la justice de Dieu. J'en appelle à vous-mêmes, mes Frères: avez-vous jamais pu l'éteindre? avez-vous jamais pu vous former un autre Dieu que celui que nous vous dépeignons? avez-vous jamais pu vous débarrasser de cette justice incommode qui vient empoisonner vos jours les plus sereins? Combien de fois n'avez-vous pas frémi au seul nom de l'enfer! combien de fois n'avez-vous pas reculé d'effroi au seul nom de ce Dieu redoutable! Vous avez pu l'offenser sans pudeur, vous n'avez pu l'outrager sans remords. Dans le délire des passions, vous avez dit, comme ce roi impie de l'Écriture (EXOD. V, 2.): Qu'est-ce donc que le Tout-Puissant pour que nous le servions? Vous l'avez dit, mais vous ne l'avez pas cru; le crime vous a emportés, mais la conscience vous a

désavoués : justice glorieuse que se fait rendre malgré nous la justice divine! Et que sont en effet ces secrètes agitations qui vous surprennent au milieu des plaisirs, ces sombres pensées qui suivent le crime, ces soins perpétuels pour le cacher aux autres ou pour se le dissimuler à soi-même, sinon autant de preuves d'un jugement terrible déjà commencé au dedans de nous-mêmes, et autant de tristes avant-coureurs du grand juge qui fait ainsi de la conscience son fidèle témoin et sa surveillante éternelle? Ainsi les règles innées de la justice humaine nous aident à entrer dans les profondeurs de la justice divine; ainsi, par cet obscur rayon d'équité qui reluit en nos ames, remontons-nous jusqu'au soleil de la justice même; ainsi, sans sortir de notre propre cœur, apprenons-nous à redouter ce Dieu puissant, qui, voyant tout, porte son jugement sur tout, et dont les arrêts souverains seront d'autant plus à redouter, qu'il nous les fait, pour ainsi dire, ratifier d'avance; que nous plaidons sa cause malgré nous, et qu'il nous force à chaque instant de nous déclarer pour lui contre nous-mêmes.

Et de là suit encore une vérité terrible; car si c'est ainsi que l'homme s'accuse, comment Dieu condamnera-t-il? si c'est ainsi que Dieu nous avertit, que sera-ce quand il nous frappera? si c'est ainsi qu'il nous reprend dans le temps de sa patience, que sera-ce quand il éclatera, et qu'il fera gronder son tonnerre? si c'est par de tels reproches qu'il nous prépare au jour de ses vengeances, que sera-ce de ce jour redoutable? et si sa voix secrète nous fait

quelquefois frissonner, quoiqu'il la mesure et la tempère, que sera-ce quand il la fera retentir jusqu'au fond des tombeaux, et qu'ébranlant les fondemens du monde, elle appellera devant lui les vivans et les morts?

Sentiment de la justice de Dieu dont l'empreinte est ineffaçable. J'ajoute, en second lieu, droits de la justice de Dieu dont la rigueur est incontestable.

Quel est donc ce fantôme hideux qui s'offre ici à mon esprit? Sur son front est écrit : Je ne servirai point; de sa bouche sort le blasphème, de ses yeux des flammes impures; ses mains sèment partout le scandale et la mort, le venin de l'aspic est caché sous ses lèvres, son souffle est la corruption même. Vil composé d'orgueil et de misère, de foiblesse et d'audace, il brave l'Éternel, et n'ose se montrer; il défie le ciel, et ne peut soutenir sa vue; il a brisé le joug légitime, et il ne peut rompre ses fers. Être ou chimère inconcevable, contredisant tout et opposé à tout, à Dieu dont il est l'ennemi, à l'homme dont il fait le malheur, à la nature dont il viole les lois: il est déjà nommé, mes Frères, et déjà chacun de vous a dit : Ce monstre est le péché. Mais pour l'avoir nommé, le concevez-vous davantage? Qui est-ce donc qui l'a fait? Grand Dieu, ce n'est pas vous; vos mains augustes et saintes, plus pures que le jour, n'ont jamais pu former cette chimère immonde. Mais si ce n'est pas vous, comment existe-t-il? mais si ce n'est pas vous, comment le souffrez-vous? Quelle est donc cette volonté qui n'est pas votre volonté, et cet empire qui n'est pas votre

empire? Et s'il est vrai que vous n'avez fait l'univers que pour vous y peindre vous-même, quelle est donc cette tache qui le défigure, et ce scandale qui le déshonore?

Mes Frères, ce n'est point ici mon dessein, ce n'est pas même le lieu d'expliquer comment le péché est entré dans le monde, ni de concilier ce désordre visible avec les attributs divins. Qu'il nous suffise de dire ici : Le péché existe dans l'univers, il existe sans Dieu, il existe contre Dieu; il est donc le mal ineffable et l'injustice souveraine. Moins je conçois son existence, plus je vois sa difformité; et moins j'explique la raison de la justice qui le permet, plus je sens la rigueur de la justice qui le punit. Je sens que, sous un Dieu si saint, un extrême désordre ne peut qu'être suivi d'un extrême malheur, que, sous un Dieu si grand, quoi que fassent les hommes, il faut toujours que sa volonté prévale, et que son règne arrive; que tous rentrent dans son domaine par le châtiment, s'ils en sortent par la rébellion, et que jamais nul ne puisse lui échapper que pour retomber d'une chute plus effroyable dans ses mains toujours actives et toujours vivantes.

C'est en ce sens que le prophète s'écrie (PS. LXXV, 8.) : Seigneur, que vous êtes terrible! et qui pourra vous résister? Il est sans doute en notre pouvoir d'effacer en nous l'image de Dieu, et de le détrôner au dedans de nous-mêmes; il nous est libre de nous avilir en outrageant sa bonté, de nous corrompre en violant sa droiture, et de tourner ainsi contre lui-même ce magnifique don de la liberté qu'il ne

nous a donné que pour notre perfection ainsi que pour sa gloire. Mais lui, qui est toute force comme toute sainteté, il aura sans doute aussi le droit de venger son honneur, et de ne pas souffrir que sa volonté sainte soit vaincue par la volonté rebelle de l'homme. Eh quoi! celui qui nous a donné la vue seroit aveugle, celui qui nous a donné l'ouïe n'entendroit point (PS. XCIII, 9.), celui qui communique l'autorité aux juges resteroit sans justice! Quoi! tout dans la nature seroit souple sous sa main, et l'homme seul auroit le droit d'être rebelle! Non, non, il n'en est point ainsi: l'homme pécheur ne veut pas se soumettre à lui par amour, il s'y soumettra par la force; il secoue le joug de la loi bienfaisante, il tombera dans l'ordre de la justice rigoureuse. Et qu'est-ce donc que l'ordre de la justice? C'est qu'il y ait entre l'homme coupable et un Dieu outragé un éloignement éternel; c'est que ce Dieu perde dans sa colère ceux qu'il ne peut ranger sous son autorité, c'est enfin qu'il se glorifie par notre ruine, s'il ne le peut par notre obéissance. O vous qui commettez le crime avec autant d'audace que de facilité, quelle est donc votre erreur? Pensez-vous que l'arbitre suprême de tout être crée puisse jamais perdre ses droits, et que, comme vous pouvez manquer à vos devoirs les plus sacrés, il puisse aussi manquer à ses perfections les plus saintes? Vous vous endurcissez contre lui, il s'endurcira contre vous; vous persévérez dans le mal, il persévère à le poursuivre; vous êtes inébranlables dans vos coupables résolutions, il est inébranlable

dans ses formidables arrêts; enfin vous vous soulevez contre lui, il se soulève contre vous : vous de toute la force de vos passions, c'est-à-dire, de vos misères et de vos foiblesses; lui de toute la force de ses perfections, c'est-à-dire, de sa grandeur et de sa puissance. Qui de nous ne comprend pas que le pécheur ne peut que se détruire et se perdre lui-même par son entreprise insensée; que, si jamais la volonté de Dieu pouvoit être vaincue par la perversité de l'homme, Dieu ne seroit plus Dieu; que, puisqu'il n'est pas en sa puissance de faire qu'il y ait au monde un plus grand mal que le péché, il ne l'est pas non plus d'en affoiblir le châtiment; que, comme il s'aime nécessairement, il hait nécessairement le péché; que, comme il s'aime souverainement, il hait souverainement le péché; que sa justice est donc inexorable autant que le péché est opposé à son essence; et que, puisqu'il ne sauroit un seul instant se mentir à lui-même, il est forcé de le punir, de le poursuivre tant qu'il subsiste, sans que rien puisse jamais ni suspendre ni ralentir la vigueur immortelle de son immuable justice?

Mais comment Dieu l'exercera-t-il, et jusqu'où s'étend-elle? à quel péché, à quel moment, à quelle grâce a-t-il donc attaché notre salut ou notre perte? quelle règle suit-il dans la distribution de ses faveurs ou de ses disgrâces? et par quel enchaînement le jugement de cette vie prépare-t-il le jugement de l'autre? Mes Frères, c'est ici le mystère de la justice de Dieu, et le nouveau motif

qui doit nous porter à la crainte; c'est ce trésor caché et inépuisable de sagesse dont parle l'apôtre (ROM. XI, 33.); c'est cette science des temps, qui est un des secrets que le Père s'est réservés dans sa puissance (ACT. I, 7.). Grande et ineffable économie de la justice de Dieu, qui nous l'expliquera? qui nous peindra cet esprit qui souffle où il veut et comme il veut, et dont on ne sait ni d'où il vient ni où il va? qui nous dira comment celui-ci tombe, comment celui-là persévère? pourquoi l'un a le temps de réparer sa faute, et pourquoi l'autre se trouve pris, sans le savoir, dans les pièges de la mort? Qui nous rendra raison de cette nature incompréhensible de la grâce, dont la dispensation est si gratuite, le transport si arbitraire, et les suites si incertaines? O abîme! ô profondeur! tantôt Dieu refuse la grâce avec laquelle le pécheur se sauveroit, tantôt il accorde la grâce dont le pécheur doit abuser; tantôt il éclate comme la foudre, et c'est ainsi que sont frappés soudain Ananie et Sapphire; et tantôt il nous prévient, il nous menace, il daigne prolonger le temps de sa visite, et Ninive a quarante jours pour prévenir sa subversion. Ici c'est le plus sage que la grâce abandonne, et Salomon ne retire aucun fruit de tant d'années de vertu; là c'est le plus coupable que la grâce va chercher, et David criminel est attendu à la pénitence : quelquefois c'est l'homme juste que Dieu enlève de bonne heure pour le soustraire à la corruption du siècle; plus souvent il juge à propos de laisser engraisser les victimes de ses vengeances,

et se multiplier les désordres, afin de les punir plus rigoureusement. Toujours c'est ce distributeur suprême des ténèbres et de la lumière, qui élève ou qui abat, qui nous avertit ou nous surprend suivant son bon plaisir; de sorte que nul ne pouvant savoir à quel péché, à quel hasard, à quel évènement son sort est attaché, tout peut être pour nous une époque de salut ou une époque de ruine, notre destinée ne tient à rien; notre destinée tient à tout, et enfin nul ne peut répondre jamais ni de Dieu ni de soi-même, de Dieu pour accorder toujours le temps, de soi-même pour avoir toujours la force, de Dieu pour obtenir toujours la grâce, de soi-même pour avoir la volonté.

Or comment se défendre d'une terreur profonde, quand on aura devant les yeux ce plan terrible de justice, où le salut n'est jamais assuré, où rien ne garantit les conditions d'où dépend notre destinée? comment n'être pas effrayé, quand on lit dans les Écritures que Dieu a établi un temps fixé, mais inconnu, pour se souvenir du pécheur, et un temps pour l'oublier; un temps pour planter, et un temps pour arracher ce qui est planté? quand on sera bien convaincu que Dieu, dans ses pensées éternelles, a fait la redoutable distribution de ses faveurs, qu'il a marqué pour chacun de nous la hauteur où doit monter l'iniquité, et que chacun de nous est appelé, plus tôt ou plus tard, au jugement irrévocable et décisif, selon qu'il se trouve placé, ou dans l'ordre de la rigueur, ou dans l'ordre de la clémence?

Et voici donc la grande illusion de la vie humaine. Dieu est juste, on le sent; il ne peut s'empêcher de punir le crime, on l'avoue; il doit le haïr autant qu'il s'aime lui-même, on en convient encore: mais que de moyens pour fléchir sa justice! mais que de secours pour effacer ce crime! mais que de grâces pour nous régénérer et nous rendre la première innocence! Ainsi parle, ainsi s'aveugle la présomption; on se fie sur ces moyens, on se rassure sur ces secours; ces grâces, on les attend: et on ne veut pas voir que ces secours ne sont pas dus, que ces moyens ne sont pas toujours efficaces, que ces grâces ne sont pas toujours données; et on feint d'ignorer que ces moyens ne sont pas infinis, que ces secours n'ont qu'un temps, que ces grâces sont comptées, et qu'il n'arrive que trop souvent que Dieu permette par des vues adorables, qu'avec ces moyens on reste dans le péché, qu'avec ces secours on ne se convertisse point, et qu'avec ces grâces on se perde.

Mes Frères, ce ne sont point les nouveautés qui nous convertiront, mais ces vérités importantes, aussi anciennes que la foi. Quelque système qu'on embrasse sur le mystère de la grâce, il sera toujours vrai que, quoique aucun péché ne soit inexpiable de sa nature, il en est un enfin qui reste sans expiation; que s'il n'y a point de crime qui ne puisse être effacé par le sang de Jésus-Christ, il en est un enfin qui ne le sera jamais; que le pécheur peut toujours mériter, mais qu'arrive enfin l'instant fatal où il ne mérite plus; qu'il peut toujours tout

réparer par la pénitence, mais qu'il est un temps après lequel il ne répare plus rien; et qu'enfin, quel que soit le nombre des grâces que Dieu tire de ses trésors, il y en aura toujours une dernière et décisive, après laquelle tous les trésors de la miséricorde sont fermés: épreuve terrible! en profiter c'est tout gagner, en abuser c'est tout perdre. Terme fatal, bornes mystérieuses, que nul ne peut connoître, comme nul ne peut les franchir! qui de nous est en droit de s'en plaindre, ou qui sera assez hardi pour exiger qu'elles soient reculées? Tout n'est-il pas déterminé avec poids et mesure dans les ouvrages du Très-Haut? ne sait-il pas le nombre des étoiles? n'a-t-il pas compté les grains de sable qui bornent l'océan? et pourquoi donc celui qui a marqué le temps précis où le soleil se lève et où il disparoît, n'auroit-il pu fixer celui où la lumière de la grâce sera enfin éclipsée par les ténèbres du péché? N'est-il pas maître de ses dons comme de ses secrets? ou bien est-il comptable des folies humaines? et en est-il moins juste, parce que les hommes sont ingrats, négligens et déraisonnables? Quoi! il distribueroit avec réserve la rosée du ciel et la graisse de la terre, et il verseroit à pleines mains, sans discernement et sans choix, les dons ineffables de l'Esprit saint et l'Esprit saint lui-même! il se dégraderoit, il se prostitueroit, selon l'énergique expression d'un prophète, en se montrant d'autant plus généreux, que nous serions plus coupables! forcé de proportionner à la multitude de nos iniquités le nombre de ses grâces,

il seroit vrai que pour les obtenir il ne faudroit qu'en abuser! Le croyez-vous, mes Frères? et moi-même, si je venois vous annoncer cette étrange morale, si je vous disois que, toujours livré aux caprices de l'homme, Dieu ne suit aucun ordre dans la distribution de ses bienfaits; qu'il accorde en tout temps toutes sortes de moyens, comme à toute heure il pardonne toutes sortes de crimes, et qu'enfin il n'est pas plus lassé par nos délais que rebuté par notre ingratitude, quelle subite indignation s'éleveroit dans tous les cœurs, et quel témoignage éclatant rendriez-vous d'une commune voix à ce mystère de justice, que maintenant vous affectez de ne point craindre! Mais si vous ne le croyez pas, si un reste de foi ou de pudeur vous force d'avouer que le nombre des grâces est fixé, et que chaque faveur dont on abuse peut être la dernière de toutes, sur quoi fonder votre sécurité? et qui de nous n'entrera pas en effroi, quand il verra dans ses langueurs, dans ses indévotions, dans ses rechutes, dans ses coupables habitudes, des preuves, ne fût-ce même que des indices que Dieu a retiré sa main? quand il se dira sérieusement à lui-même: Peut-être que j'ai été frappé dès mon premier pas dans le crime, peut-être que ma résistance actuelle est le terme marqué pour l'endurcissement, peut-être que c'est ici pour moi le dernier moment, le dernier discours, le dernier effort de la vérité expirante! peut-être, et pour la force des moyens, et pour le nombre des péchés, et pour le nombre des années, et pendant la vie,

et à la mort, et toujours un épouvantable peut-être! O grâce! ô péché! ô moment! et où en suis-je donc, si ce premier péché est commis, si cette dernière grâce est perdue, si ce dernier moment est passé? O nombre! ô poids! ô mesure! qui les connoît? vous seul, Seigneur; c'est le secret qui est à vous : mais ce que je sais, ce que je vois sans ombre et sans nuages, c'est que les grâces ordinaires ne me suffisent plus; c'est qu'il me faudra cette puissance qui réveille les morts : et encore quels morts! je ne le suis point depuis quatre jours comme Lazare, mais depuis quatre ans, mais depuis vingt, mais depuis trente. O Dieu! ai-je le droit de compter sur ce prodige de miséricorde? Pour commander au néant, il ne vous faut qu'une seule parole; mais pour vaincre une volonté dépravée, mais pour faire, non un nouveau ciel, mais une nouvelle ame, ah! c'est l'effort suprême de votre puissance; et cet effort ne m'est pas dû, et je ne fais rien pour le mériter, et chaque jour je thésaurise pour le jour de votre colère! ô Dieu! et quel sera mon sort, si vous n'êtes pour moi que juste et équitable?

Mes Frères, il est inutile de résister contre la face du Tout-Puissant; telles sont les voies impénétrables de justice que le Très-Haut s'est imposées, et nos vains murmures ne les changeront point. Raisonnons tant qu'il nous plaira, ce n'est point par de futiles discours qu'on peut lui échapper, et toutes nos subtilités ne nous sauveront pas. Nous avons beau disputer avec lui, le dernier effort

d'esprit ne pourra tout au plus que nous conduire au doute; mais que font nos doutes contre ses décrets, et nos disputes insensées contre sa parole éternelle? Ah! laissons les doutes qui ne mènent à rien, et venons aux œuvres qui seules peuvent rendre notre vocation certaine: mes Frères, ce n'est pas le temps de douter, c'est le temps de trembler, c'est le moment de faire pénitence, c'est le temps de vous convertir au Seigneur; et quand vous aurez commencé ce grand ouvrage, tremblez encore, car qui sait si le Seigneur se convertira à vous, s'il agréera vos vœux, s'il acceptera vos prières; *quis scit si convertatur, et ignoscat Deus* (JON. III, 9.)? et quand vous en verrez d'aussi coupables que vous revenir cependant à Dieu, et parvenir enfin à goûter le don céleste, tremblez encore, parce que Dieu fait miséricorde à qui il fait miséricorde (ROM. IX, 15.), et que de deux hommes qui seront aux champs, dit Jésus-Christ (LUC. XVII, 25.), l'un sera pris et l'autre sera laissé; *quis scit?* Et quand, touchés vous-mêmes de repentir, vous verserez des larmes sur vos anciens égaremens; tremblez encore, parce que les larmes ne sont pas la conversion, que le repentir n'est pas toujours le renouvellement du cœur, et qu'Antiochus pleura sans mériter d'être exaucé, et que le disciple perfide se repentit et ne put éviter l'abîme: *quis scit?* Et quand vous vous rendrez à vous-mêmes le témoignage d'une conscience sans reproche, tremblez encore; parce que la paix de la conscience ne justifie pas, que souvent ceux qui se croient riches

et comblés de biens sont dans la réalité pauvres et misérables, et que c'est en ce point que se font chaque jour les plus terribles mécomptes; *quis scit?* Et quand, à la vue de vos bonnes œuvres, vous serez tentés de vous complaire en vous-mêmes, et de modérer vos iniquités, tremblez encore, parce que le grand Dieu jugera les justices mêmes, et que vous fussiez-vous élevés comme l'aigle, dit un prophète (ABD. 4.), eussiez-vous des vertus aussi brillantes que le soleil, rien ne peut vous répondre qu'une chute fatale n'en ternisse à l'instant le lustre et l'éclat; *quis scit?* Et quand vous aurez confessé devant Dieu tous vos péchés connus, tremblez encore, parce qu'il est des péchés cachés, dit le prophète (PS. XVIII, 13.), et que tous les mystères ne sont pas dans le sein de Dieu, mais qu'il en est encore d'affreux et d'incompréhensibles dans le cœur de l'homme; *quis scit?* Et quand un ange viendroit du ciel vous annoncer que vous êtes dignes d'amour, et que beaucoup de péchés vous sont remis parce que vous avez beaucoup aimé, je vous dirai encore, Tremblez; tant ici la méprise tire à conséquence, tant les conseils de Dieu sur vous sont hauts et ineffables! *quis scit?* Et si vous me demandez quel est enfin celui qui peut se rassurer, je vous répondrai : C'est celui que nous avons besoin d'encourager, de soutenir dans ses alarmes, qui n'a pas assez de toute sa foi pour se garantir de l'abattement et de la tristesse; c'est à lui et à lui seul à qui nous pouvons dire, Allez en paix; et si vous trouvez que ma décision

est trop rigoureuse, je vous dirai que personne ne peut se rassurer, parce que le salut de tous est dans la crainte, que les plus grands saints ont tremblé, et qu'ils n'ont été saints que parce qu'ils ont tremblé; *quis scit?* Qui si vous insistez, en disant que vous avez cette crainte si salutaire, je vous dirai, Tremblez encore; car il n'est rien de plus facile que de craindre, mais rien de plus rare que de craindre utilement; rien de plus naturel que de craindre, mais rien de plus divin et de plus surnaturel que de craindre souverainement, que de craindre efficacement, que de craindre persévéramment; *quis scit?* Si vous demandez enfin, où est donc cette douce confiance en Dieu, tant et si souvent recommandée, je vous répondrai encore qu'elle est dans la crainte de Dieu; qu'il n'y a point de solide confiance sans la terreur des jugemens de Dieu, parce que nécessairement tout est à craindre, et pour le plus grand nombre, car il se perdra sûrement, et pour le petit nombre, car il risque de se perdre.

Terrible et désolante incertitude! grand et redoutable moyen dont se sert l'Éternel pour humilier toute créature sous sa main puissante! Et qui de nous osera le lui interdire? qui a été son conseiller? qui de nous peut lire dans le livre de ses décrets ce qu'il veut, pourquoi il le veut, comment il le veut? C'est un Dieu auquel chacun de nous doit rendre compte, mais qui ne doit compte qu'à lui-même de ses desseins sur les enfans des hommes. N'est-il pas libre de nous les cacher? nous en doit-il

la confidence? faudra-t-il donc que tout se pèse à notre balance incertaine, et se décide par nos foibles lumières? En vain l'erreur et la passion s'en scandalisent, en vain le sens humain y répugne; en sera-t-il moins vrai que si Dieu n'est pas comme nous, il ne doit pas penser comme nous, ni résoudre comme nous, ni juger comme nous, ni punir comme nous? et quelle seroit donc notre folie, d'appuyer notre espérance et d'asseoir notre jugement sur un mystère qui nous est inconnu? Quoi donc! croirions-nous surmonter les difficultés, parce que nous y succombons? ou éviter les jugemens de Dieu, parce que nous ne pouvons pas plus en pénétrer le fond qu'en diriger la marche? aurions-nous moins de crainte, parce que nous avons plus de foiblesse et d'ignorance? et pour être justifié, Dieu auroit-il besoin de nos misérables suffrages? Ah! bien loin de prétendre abaisser jusqu'à nous ses inaccessibles hauteurs, courbons-nous humblement sous le poids adorable de son divin secret, entrons humblement dans l'ordre de ses conseils, mais gardons-nous de vouloir le faire entrer dans nos sentimens. Songeons que, dans la religion, la seule et unique prudence est celle qui tente tout, et ne compte sur rien; que cette incertitude même est une véritable grâce; qu'en abaissant l'orgueil, elle réveille la paresse; qu'en réprimant la passion, elle encourage la vertu, et qu'enfin le grand but de ces ténèbres mystérieuses est de nous rendre attentifs et non curieux, vigilans et non plus hardis, pénitens et non téméraires.

Mais de nouveaux sujets d'alarmes se préparent, et après vous avoir montré sur quelles preuves est établie la justice redoutable de Dieu, voyons maintenant quelles sont les illusions dont se berce notre sécurité, et les prétextes vains dont se sert le pécheur pour appuyer son espérance : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Avant de répondre, mes Frères, aux prétextes dont s'arment la plupart des pécheurs contre la justice redoutable de Dieu, je pourrois vous dire d'abord que je suis venu pour vous annoncer les vérités du salut, les vérités éternelles, et non pour discourir sans fin sur tous vos doutes et vos murmures ; que je veux vous donner les moyens de sortir de votre péché, et non répondre aux vains raisonnemens que vous faites pour vous y affermir ; vous porter à craindre Dieu, et non vous apprendre à disputer avec lui. Je pourrois dire encore que toute votre religion porte sur ce grand fondement de la redoutable justice de Dieu, qu'il faut ainsi que vous optiez entre renoncer à votre foi ou à vos prétextes ; point d'objections ou point de religion. Je pourrois dire enfin que vos raisonnemens, fussent-ils aussi concluans qu'ils sont foibles, il seroit au moins inutile de nous les opposer ici, parce que, quand même ils parviendroient à m'embarrasser, ils ne parviendroient pas à vous sauver, et qu'ici la véritable

sûreté sera toujours de dire avec Job, qu'eussiez-vous même contre Dieu les objections les plus sensées et les plus raisonnables, il faudroit encore vous garder de les lui opposer; *etiam si habuero quidpiam justum, non respondebo* (JOB. IX, 15.)

Mais que fais-je? je parle d'objections et de raisonnemens, et je ne vois que misérables subtilités et suppositions hasardées : car enfin, que nous opposez-vous? la grandeur de Dieu, la bonté de Dieu, la justice même de Dieu. Dieu est si grand, il est si bon, il est si juste : or, si grand, quelle attention peut-il donc faire à nos insultes? si bon, peut-il punir si rigoureusement la foible créature? si juste, comment a-t-il donc adopté un plan de salut où presque tous les hommes se perdent? Attention à nos crimes, indigne de la grandeur de Dieu; rigueur dans la punition, destructive de la bonté de Dieu; plan de salut où si peu d'hommes sont sauvés, incompatible avec la justice même de Dieu: reprenons ces prétextes vains, et confondons tous ces pécheurs si ingénieux à se rassurer aux dépens de Dieu, et à tirer de ses perfections adorables des conséquences contre lui-même.

Premièrement, quelle apparence, nous dites-vous, qu'un Dieu si grand s'intéresse si fort à nos foibles insultes; qu'il s'arme de sa foudre pour briser un vase d'argile, et montrer son pouvoir contre une feuille que le vent emporte (JOB. XIII, 25.)? Valons-nous donc la peine qu'il se courrouce contre nous? n'est-il pas au-dessus de nos outrages? en quoi l'impie peut-il lui nuire? que perd-il lorsque nous le

fuyons? que gagne-t-il lorsque nous revenons à lui? et de même que le triste spectacle de nos misères ne sauroit troubler son bonheur, le spectacle plus triste encore de nos folles erreurs pourroit-il offenser sa gloire? Sophisme spécieux! en vain l'impie voudroit s'en prévaloir, en vain se flatte-t-il de la folle pensée qu'il n'est pas digne de la grandeur de Dieu de s'élever contre un néant; je ne sais quel cri puissant sort de son cœur, et lui fait sentir malgré lui combien l'entreprise est insensée que le néant s'élève contre Dieu, que le vase d'argile insulte au potier qui l'a fait. Qu'est-ce donc qui est digne de Dieu, si ce n'est pas de venger l'ordre, la vérité et la justice? Est-il donc plus digne de Dieu d'être patient jusqu'au mépris, et indulgent jusqu'à la foiblesse; de ne faire par ses bienfaits que des ingrats, et par ses lois que des rebelles? L'impie trouve-t-il donc plus beau de ne faire de Dieu qu'un triste simulacre, qui a des yeux et ne voit point, des oreiles et n'entend point, des mains et ne s'en sert point? Singulier hommage en effet qu'il rend à la Divinité, d'outrager sa grandeur par le mépris, et sa puissance par l'insulte! Sans doute que nos outrages ne vont pas jusqu'à Dieu, et qu'il est hors de nos atteintes: Quel mal lui ferez-vous, s'écrie Job (JOB. XXXV, 6.), en multipliant vos offenses? *si peccaveris, quid ei nocebis?* Non, non, le crime ne lui nuit point, il le permet; le coupable ne lui nuit point, il le souffre; les scandales ne lui nuisent point, rien n'arrive que pour sa gloire; et comme il ne peut rien gagner par notre amour, il ne sauroit rien per-

dre par notre ingratitude; *si peccaveris, quid ei nocebis?* Montagnes orgueilleuses, Dieu vous touchera, et vous vous évanouirez en fumée; cèdres audacieux, il souflera, et vous serez brisés comme un foible roseau; héros et conquérans, potentats et monarques, qu'êtes-vous devant lui, et devant lui comment vous nommerai-je? colosses ou atomes, objets sacrés ou vers de terre? Triste néant, disparoissez, vous n'avez plus de nom; *si peccaveris, quid ei nocebis?* Et que font au grand astre des cieux les impures vapeurs de la terre? Quand de sombres ténèbres attristent la nature, que de noires tempêtes l'environnent d'horreurs, que la foudre en éclat embrase les forêts, qu'elle écrase les tours menaçantes, que les torrens n'ont plus de digues, ni les rivières plus de bornes, le soleil en est-il moins pur, et son cours moins réglé, et sa substance moins brillante? *si peccaveris, quid ei nocebis?* Mais parce que Dieu est supérieur à nos attaques, le sommes-nous à ses coups? et parce que nous ne pouvons rien sur lui, échapperons-nous à ses vengeances? Ah! si nos iniquités pouvoient violer sa sainteté, si pour nos rébellions nous pouvions affoiblir sa puissance, ou par notre dédain blesser sa dignité, il seroit pour nous un vengeur trop peu redoutable, et il nous blesseroit d'autant moins, que nous pourrions le blesser davantage; mais parce que le péché n'a point de prise sur le grand Dieu, qu'il ne sauroit troubler son éternel repos, et que la foudre qui nous menace part d'une main inaccessible à nos injures, séchons d'effroi, mes Frères,

et n'oublions jamais que plus la suprême équité est invulnérable, plus l'injustice vient se briser contre elle; que notre châtiment augmente ici à raison de notre impuissance, et que les traits lancés par le pécheur, trouvant toujours un invincible bras qui les repousse, ne font que retomber sur lui pour le percer avec plus de violence; *gladius eorum intret in corda ipsorum, et arcus eorum confringatur* (PS. XXXVI, 15.).

D'ailleurs qui sommes-nous, pour prononcer ainsi sur ce qui convient ou ne convient pas à la grandeur suprême? Homme petit et vain, montre-moi ta raison, et je te montrerai ta misère: apprends à servir Dieu, avant de le venger. Ames dégénérées et corrompues, c'est donc vous qui vous constituez ainsi les arbitres de son honneur et les protecteurs de sa gloire! Ah! le vrai, le seul juge digne de lui, c'est l'homme juste et pur qui marche dans la voie de ses commandemens. Interrogeons ces ames vertueuses que n'ont point dégradées les viles passions; demandons-leur si la rigueur des jugemens de Dieu est indigne de sa grandeur, et elles répondront que sa grandeur est toute dans sa sainteté, et que sa sainteté, est fondée sur sa justice. Pensez-vous donc que ces ames fidèles ne soient pas aussi éclairées sur les intérêts de Dieu, que ces mondains ensevelis dans la matière et flétris par la volupté? et quel étrange dieu nous donne-t-on ici, qui n'a pour juges de ses droits que de vils libertins, et pour protecteurs de sa gloire que des cœurs dissolus!

Après avoir opposé à Dieu sa propre grandeur,

on se prévaut encore de sa bonté. Dieu est trop bon pour nous punir avec tant de rigueur, où seroient donc ses infinies miséricordes? tout n'est-il pas l'objet de sa tendresse, comme tout est l'ouvrage de ses mains?

A Dieu ne plaise, mes Frères, que je vienne ici rétrécir les voies de Dieu! Périssent à jamais tous ces systèmes de rigueur, qui dépouilleroient Dieu de son infinie miséricorde, qui me le montreroient insensible à mon sort, et se plaisant, au sein de sa grandeur, à créer des victimes! O Dieu qui m'avez créé! ce n'est point sous ces traits que vous vous peignez à mon cœur; ce n'est point là ce père aimable qui reçoit le prodigue, cet ami des pécheurs, dont le cœur, aussi tendre que celui d'une mère, ne respire qu'amour et compassion: doux et touchans objets, combien nous aimerions à nous y reposer! Pourquoi sommes-nous donc forcés de quitter si rapidement ces consolantes images? Mais cette miséricorde que nous célébrons sans cesse, le plus bel attribut de sa toute-puissance; cette miséricorde si digne du Père des humains, est-elle donc toute miséricorde? infinie en elle-même, l'est-elle aussi dans ses effets? inépuisable dans ses trésors, l'est-elle aussi dans ses largesses? Qui de nous ne sent pas qu'un Dieu tout miséricordieux seroit un Dieu injuste? bien loin que sa bonté exclue sa justice, sa justice elle-même fait partie de sa bonté; ces deux attributs se réunissent dans cet embrassement ineffable dont parle le prophéte (PS. LXXXIV, 11.); Dieu exerce sa bonté par la haine même qu'il a

pour le mal ; jamais il ne se montre plus bienfaisant qu'en se déclarant l'ennemi irréconciliable du vice ; on ne peut donc jamais séparer le Dieu bon du Dieu juste, ni diviser ainsi une nature aussi indivisible qu'elle est parfaite, en mettant en opposition ses jugemens et ses miséricordes.

Et voilà ce qui nous trompe. Nous nous persuadons que la bonté de Dieu n'est autre chose que l'amour qu'il a pour les hommes, et nous ne voyons pas que cet amour n'est que l'amour de l'ordre et de la justice, de la raison et de la vérité, c'est-à-dire, l'amour de lui-même. Tout livrés aux sens, nous ne nous arrêtons qu'à ce qui est sensible ; mais Dieu, toute vérité et toute raison, ne s'arrête qu'à ce qui est raisonnable : pour nous, le mal est dans la peine ; pour Dieu, le mal est dans le désordre ; pour nous, le mal est dans le châtiment ; pour Dieu, le mal est dans le mal même. Loi souveraine, originale et éternelle, il absout, il punit dans une impassibilité que rien n'altère, il se montre inflexible autant que l'ordre est immuable ; et tant que l'ordre violé par le péché n'est pas rétabli par la pénitence, tant que Dieu n'est point vengé par un sincère repentir, quelles que soient son indulgence et sa bonté, le crime doit rester à jamais l'objet de sa colère.

De sa colère! Quoi donc! donnerons-nous à Dieu nos passions et nos vices? le rendrons-nous hautain et emporté, vindicatif et jaloux? ce qui est vil et bas pour la créature seroit-il donc en Dieu une vertu? Que parlons-nous de courroux, de ses ven-

geances? se venger est d'un homme, pardonner est d'un Dieu.

Ainsi sommes-nous souvent abusés par ce raisonnement frivole : comme si nous ne savions pas que l'on s'exprime fort improprement quand on parle de la jalousie et de la colère divine; comme si, pour se faire entendre aux hommes, il ne falloit pas se proportionner à leurs foibles pensées, ou que votre nature ne fût pas telle, ô mon Dieu, qu'elle confondît à la fois notre raison aussi bien que notre langage! Sans doute qu'il n'y a point de colère pour la raison inaltérable, ni de jalousie pour l'être souverainement heureux. Loin de Dieu ces affections humiliantes, triste apanage de notre humanité; mais prenons garde que cette crainte de donner à Dieu nos passions et nos vices ne soit en nous un penchant malheureux à lui donner nos foibles vertus, nos vertus de tempérament, en lui supposant la pitié, la commisération, la sensibilité; vertus tout humaines, vertus toutes terrestres, qui n'appartiennent qu'à des êtres bornés, qui naissent toutes de nos misères, honorables peut-être à la timide et frêle créature, mais d'autant moins dignes de l'Éternel, qu'elles l'associeroient à nos imperfections. Non, le cœur de Dieu n'est pas notre cœur, ses pensées ne sont pas nos pensées; il ne pardonne point par commisération, comme il ne punit point par colère; de même que ses vengeances redoutables ne sont point ressentiment, sa miséricorde n'est point foiblesse ni sensibilité; et sa justice ainsi que sa bonté, toujours calmes et toujours uniformes,

ressemblent à son éternité, et participent à la sérénité du ciel.

Et au fond, que veulent dire ces insensés qui s'appuient avec tant d'assurance sur la bonté de Dieu? Quoi? que jamais quittes envers le Seigneur, jamais inquiets sur les anciennes dettes, il importe peu qu'à chaque instant ils en contractent de nouvelles; quoi? que l'on ne risque rien de tourmenter la divine patience; que Dieu ne peut pas se retirer quand on le fuit, ne plus chercher ceux qu'il a si long-temps et si vainement appelés; quoi? que chaque abomination doit être marquée de sa part par un acte de bienveillance, et que sa grâce, toujours plus forte que notre obstination, et plus puissante que notre malice, doit se servir de notre propre indignité pour opérer en nous de grandes choses! O hommes, dit saint Paul (GALAT. VI, 7.), ne vous y trompez pas, on ne se moque point de Dieu : et qui sont ceux qui se moquent de Dieu, sinon ceux qui rendent la longanimité complice de leurs égaremens, et qui font de sa miséricorde un asile à leur corruption; ceux qui lui donnent une bonté sans bornes pour l'outrager sans peine et sans remords; ceux qui, au lieu de lui demander grâce, ont l'audace de l'exiger; ceux enfin qui, pour ne pas lui obéir, font semblant de ne pas le craindre; qui veulent devoir tout à sa bonté, afin de ne compter pour rien sa justice, et qui, péchant toujours dans l'espérance du pardon, osent penser que, si sa grâce a des miracles à faire, ils doivent être tous pour les cœurs endurcis et pour les ames impénitentes?

Malheur donc à ceux qui pourroient jamais oublier sous quel rapport et en quel sens nous disons avec le prophète, que le Dieu d'Israël est bon! c'est que de lui-même et par lui-même il ne veut que faire du bien; c'est que, sous son empire, l'innocence n'a jamais rien à craindre; c'est que, quand il punit, c'est toujours à regret; c'est qu'il aime à nous prévenir, pourvu que nous ne refusions pas de le suivre; c'est que son tendre cœur ne se ferme jamais à nos supplications et à nos larmes; c'est qu'il pardonne tout à ceux qui ne se pardonnent rien, et enfin qu'il se relâche d'autant plus de la rigueur de ses jugemens, que nous nous reprochons plus rigoureusement notre conduite criminelle. Mais croire qu'il est bon pour tout tolérer, qu'il est bon pour ne rien punir, pour laisser vivre les pécheurs à leur aise, c'est bien sans doute là le Dieu que notre aveuglement se forge, c'est bien là le Dieu de l'impie : mais ce n'est point le Dieu de la raison, encore moins le Dieu de l'Évangile; ce n'est point le Dieu vivant et le Dieu trois fois saint, c'est-à-dire toujours juste. Mais pourquoi donc nous le cacher? pourquoi ne pas avouer sans détour que tout va au hasard, et que tout roule à l'aventure? pourquoi ne pas nous peindre Dieu oisif, insouciant, indifférent pour le vice comme pour la vertu? Dites-le donc, pécheurs, car aussi bien est-ce là votre pensée; dites que Dieu n'existe pas, car aussi bien est-ce là votre désir le plus ardent et votre opinion la plus chère : et qu'importe au fond que vous ne le disiez pas, si votre conduite

le dit, s'il n'existe point par rapport à vous, si toute votre vie n'est qu'un oubli total de ses plus saintes lois, et si, mêlant l'insolence à l'ingratitude, vous vous faites de ses facilités miséricordieuses un coupable chemin à la rébellion et à la licence?

Enfin, c'est le nombre des victimes et la multitude des coupables qui sert encore de fondement à notre folle sécurité. Qui sera sauvé, nous dit-on, s'il faut en croire l'Évangile? que deviendra le monde entier, dans ce plan de rigueur que l'Éternel s'est imposé? Dieu n'est-il pas trop juste pour condamner ainsi la plus grande partie du genre humain, et pour choisir un ordre de choses où presque tous les hommes, vivant tous de la même manière, doivent subir le même châtiment?

Que l'on a de peine à réfuter sérieusement une si vaine objection! Qui le croiroit, mes Frères? une difficulté si foible est cependant celle qui fait le plus d'intrépides pécheurs: c'est là ce qui, au fond, les calme et les rassure. Ils n'osent s'avouer à eux-mêmes cette misérable ressource; c'est elle cependant qui les enhardit au désordre, et les porte le plus à braver les jugemens de Dieu. S'ils étoient seuls à vivre dans le déréglement, leur solitude les épouvanteroit; mais parce qu'ils font comme tout le monde, et que tout le monde fait comme eux, ils s'en croient plus forts contre Dieu et ses formidables menaces. Insensés, qui, au lieu de venger la justice de Dieu par cet abîme de corruption où la terre est plongée, opposent fièrement

cette corruption générale à la justice de Dieu! Sans doute que Dieu auroit pu rendre le salut plus facile, et plus rare la perte des hommes; mais quand ses vues, en formant un plan de justice rigoureuse, n'auroient été que de nous donner une idée plus haute de sa justice et de sa sainteté, seroit-ce à nous qu'il conviendroit de contredire sur ce point un si adorable dessein? Mais, quel qu'ait été ici le but de sa sagesse, en faut-il moins que sa justice sorte toujours inviolable et sainte du milieu de ce débordement de crimes? est-il moins nécessaire que presque tous les hommes se perdent, puisqu'ils marchent presque tous dans la voie de la perdition? est-il raisonnable de conclure que plus est terrible le plan que s'est tracé la justice de Dieu, moins ont à craindre les mortels qui osent en braver les suites et en mépriser la rigueur? Qui ne sera forcé de convenir que ce n'est point le nombre des victimes qui accuse la justice de Dieu, mais ce nombre même des victimes qui l'absout et la justifie; que c'est bien moins ici la foule des coupables qui effraie l'imagination que leur aveuglement volontaire et leur audace persévérante; que, quel que soit le prodige de cette multitude, l'excès de son malheur est toujours son propre ouvrage; et enfin qu'il n'y aura jamais de réprouvés que ceux qui auront voulu l'être, et que, suivant l'expression d'un Père, il n'y aura jamais de damnés que ceux qui se damneront?

Cependant, ô mon Dieu! permettez-moi de vous interroger, moi qui ne suis que cendre et que

poussière; souffrez que, confondant ma destinée avec celle de mes auditeurs, et partageant leur épouvante, je vous demande en tremblant si, à la vue de cette foule de coupables, foule plus innombrable que les étoiles du ciel ou que les grains de sable qui sont sur le rivage de la mer, vous ne vous relâcherez point sur les droits de votre justice; et si votre vengeance ne sera point arrêtée par ce nombre effroyable de victimes. Vaine question, mes Frères! grande difficulté, en effet, que nous suscitons à l'éternelle justice, comme si Dieu étoit embarrassé de la multitude des coupables! comme si Dieu comptoit les coupables, et non pas les crimes! comme si, semblables aux rois impuissans de la terre, Dieu étoit obligé d'accorder, comme eux, des amnisties! comme si la foule des coupables pouvoit diminuer l'horreur du crime, ou qu'il pût s'empêcher de le poursuivre partout où il le trouve! Quel est donc cet emportement frénétique et cette stupide fureur auquel se livre l'impénitent, quand, pour se rassurer dans ses désordres, il ose se faire un rempart contre Dieu de cette foule de victimes que sa justice sera forcée d'immoler? Eh! pourquoi donc l'enfer a-t-il dilaté ses abîmes? quelle est donc cette coupe redoutable où doivent boire tous les pécheurs, que l'Éternel incline à droite et à gauche, et dont la lie n'est jamais épuisée (PS. LXXIV, 9.)? quel est donc cet exterminateur impitoyable, que nous dépeint le Sage (SAP. XVIII, 16.), dont le glaive aiguisé sème partout la mort, et des profondeurs de la terre atteint jusqu'aux extrémités des cieux?

et où croyez-vous que va se rendre chaque jour cette infinie multitude de créatures qui meurent dans l'impénitence? Il est affreux d'y penser, je l'avoue, et la triste nécessité où nous sommes de vous le dire déchire notre cœur; mais si Dieu ne nous a pas trompés, si sa parole est immuable comme lui, et cette foule et ce torrent roulent à grands flots, et chaque jour s'abîment dans le gouffre sans fin. Chrétiens, je le répète encore ici, je vous l'annonce à la face des saints autels, dans cette chaire de vérité; j'en prends à témoins et la terre et le ciel, je vous le dis avec Jésus-Christ, et je le jure au nom du Dieu vivant, ce n'est pas un de vous, ce n'est pas plusieurs d'entre vous, c'est le plus grand nombre d'entre vous que Dieu réprouvera, ou plutôt ce n'est pas moi, ce n'est pas Dieu qui vous le dit, c'est votre conscience, c'est votre vie, ce sont vos mœurs et vos scandales, c'est tout vous-même qui vous crie hautement qu'il faut qu'il en soit ainsi: car quel Dieu seroit donc le nôtre, si, à force de crimes, on le faisoit rabattre de la sévérité de ses lois, et si jamais, fiers de leur multitude, les coupables enfans d'Adam le forçoient de peupler le ciel d'avares et de vindicatifs, de voluptueux et de parjures, de sacrilèges et de profanateurs?

Et maintenant flattez-vous d'échapper à la justice redoutable de Dieu; dites-nous maintenant que vous êtes tranquilles sur l'avenir; et que vous n'avez pas peur de l'enfer. O homme, s'écrie saint Paul (ROM. II, 3.), par où croyez-vous éviter le

jugement de Dieu; *existimas, ô homo, quia tu effugies judicium Dei?* Quoi donc! penseriez-vous que tout ce que nous vous en avons dit n'est que la chimère de notre imagination, ou que tout ce qu'en dit l'Évangile n'est qu'une fable? Non, sans doute, et périsse celui qui prononceroit ce blasphème! Nous direz-vous encore que Dieu ne nous a pas créés pour nous perdre? Mais ce fils que vous déshéritez pour ses égaremens et sa vie licencieuse, l'aviez-vous mis au monde pour le perdre? Prétendrez-vous que, le plus beau privilège du suprême pouvoir étant celui de faire grâce, Dieu sans doute usera de ce même droit? Ce prince, qui peut faire grâce, a-t-il auparavant épuisé, comme Dieu, toutes ses faveurs? Mais si Dieu peut vous faire grâce, il peut donc faire grâce à tous; mais si Dieu peut ôter la peine du crime, il peut donc aussi supprimer la récompense de la vertu; mais s'il peut diminuer la peine, il peut donc ôter toute la peine; mais s'il peut céder une partie de la réparation que demande sa gloire, il peut donc la céder toute entière; mais s'il peut tempérer sa vengeance, il peut donc aussi l'étouffer: mes Frères, qui de nous ne sent pas l'horreur de ces conséquences?

Vous rassurerez-vous sur votre propre incertitude? nous direz-vous que peut-être les choses ne se passeront pas comme on le dit? Mais peut-être aussi que ce qu'annoncent les livres saints s'accomplira à la lettre, peut-être aussi que Dieu viendra comme un larron pour vous surprendre, peut-être

aussi que l'étang de feu et le puits de l'abîme sont le partage qui vous attend. Pitoyable délire, de vous rassurer sur un peut-être! Quand a-t-on jamais raisonné de la sorte? Quoi! vous ne voudriez pas sur un peut-être hasarder votre fortune, votre santé, votre réputation; et vous ne craignez pas d'en faire dépendre votre tout qui est votre ame! Je lis dans les Écritures que Dieu enverra l'esprit de vertige et d'étourdissement (ISAÏ. XIX, 14.) : Chrétiens, je vois clairement cette prophétie accomplie. Hé bien! jouez-vous donc, puisque vous le voulez, de vos destinées éternelles; tentez à l'aventure cet épouvantable hasard, éprouvez jusqu'où peut pousser une sécurité affectée au milieu de l'incertitude et du doute, faites les braves, et courez-en les risques; voyez ce qui arrivera de cette fermeté de pensée, voyez si vous détruirez la sainteté de Dieu, ou si Dieu consumera vos vices; voyez si vous serez forts contre Dieu, ou s'il vous brisera comme un vase d'argile : mais, avant de prendre ce parti funeste, sachez que, si vous vous piquez d'être immuables par vanité, Dieu est immuable par essence; sachez que, si vous vous faites un point d'honneur d'être toujours les mêmes, sa gloire à lui est d'être essentiellement et éternellement le même; ou plutôt, laissez-là le courage, il n'y a de lâche ici que celui qui résiste : celui-là seul est vraiment grand qui plie sous la main de Dieu; ici la bravoure est foiblesse, ici trembler c'est courage.

Nous direz-vous enfin, au défaut de raisons, que le devoir de notre ministère est de consoler les

pécheurs, et non de les désespérer, de calmer les consciences, et non de les troubler? Mes Frères, nous aimons à l'entendre cette excuse, en apparence si touchante, et si frivole en réalité; nous aimons à penser que la religion vous paroît si douce et si aimable, et si capable d'entraîner une belle ame, qu'on ne peut guère résister à son onction et à ses charmes. Mais où sont donc ces ames qu'on trouble et qu'on désespère? où sont ces martyrs de la pénitence, prosternés devant le vestibule du temple, couverts de sacs et de cilices, ces David desséchés et abattus par la tristesse, mangeant la cendre avec leur pain, et chaque nuit arrosant leur couche de leurs larmes? Je ne vois partout que fausse paix, endurcissement, mépris, oubli de Dieu, sommeil léthargique, repos voisin de la mort; et vous nous dites que notre ministère est de vous consoler! Ah! quand l'idée terrible des jugemens de Dieu aura troublé votre tranquillité, qu'elle vous aura réveillés comme un coup de tonnerre, qu'elle empoisonnera vos plaisirs les plus innocens, peut-être pourrez-vous alors nous demander, Pourquoi désespérer les ames et troubler les consciences? Alors nous écouterons vos reproches, nous vous releverons, nous opposerons à la colère de Dieu tout le sang de Jésus-Christ. Maintenant que l'idée d'un Dieu vengeur ne répandra pas la tribulation et l'angoisse sur votre vie voluptueuse, qu'elle ne vous poursuivra point comme un fantôme sans cesse menaçant, sans cesse attaché à vos pas, nous ne cesserons de vous importuner,

de vous attrister, de vous fatiguer, de vous atterrer même, si Dieu nous en donne la force. Et que demandons-nous? que désirons-nous? à quoi tient-il donc que nous vous annoncions la paix, et toutes les consolations de l'espérance? Ah! si nous prêchions dans les campagnes, et au milieu d'un peuple simple, aussi avide de s'instruire que prompt à se désespérer; si nous ne parlions qu'à des pauvres ou à des malheureux, qui à toutes les misères de cette vie joignent encore toutes les craintes et les anxiétés de l'autre, nous tâcherions de leur trouver une morale plus douce et plus attrayante: c'est à eux que nous dirions que Dieu est bon, qu'il est patient, et qu'il connoît l'argile dont nous sommes formés; nous dirions à ces ames simples et toujours craintives: O mon peuple, consolez-vous, Dieu vous tient compte de vos misères! maison d'Israël, pourquoi mourriez-vous? convertissez-vous, et vivez; *revertimini, et vivite* (EZECH. XVIII, 31.). Mais au milieu de Babylone, mais dans cette cité orgueilleuse et corrompue, parmi ses vanités, ses pompes, ses dissolutions inouies; mais dans un siècle où le mot de l'enfer est une dérision, où menacer des peines éternelles, c'est manquer aux bienséances; mais dans un temps où nos scandales sont sans bornes comme nos malheurs, où le torrent d'une corruption sans mesure attire sur nos têtes des châtimens et des punitions sans exemple, ah! il faut exhorter à temps et à contre-temps, et faire gronder toutes les foudres de l'éternelle justice.

Hélas! qu'attendons-nous encore? Le règne de

Dieu approche, le bras du Seigneur est levé pour frapper, la cognée est à la racine de l'arbre; encore un moment, et le coup est donné, et la racine meurt, et l'arbre est arraché, et le feu le consume; et s'il en est ainsi de l'arbre stérile, que sera-ce de l'arbre empoisonné qui ne porte que des fruits de mort? que sera-ce de vous, mes Frères, qui accumulez crimes sur crimes, et qui, après avoir avalé l'iniquité comme l'eau, dites, dans votre sacrilège audace: J'ai péché, et que m'en est-il arrivé (ECCLI. v, 4.)? Que vous en est-il arrivé! mais quoi! prendriez-vous donc la patience de Dieu pour le pardon, et son silence pour l'oubli? Insensés, dit un saint Père, vous pensez que Dieu dort, parce que vous dormez vous-mêmes! vous pensez qu'il oublie vos crimes, parce que vous oubliez ses jugemens, et tandis que sa main infatigable et toujours vigilante n'est que retenue, vous pensez qu'elle est désarmée. Et qu'importe à l'Éternel de précipiter ses vengeances? craint-il la fuite de ses ennemis? ne sont-ils pas sous ses yeux? ne vivent-ils pas sous sa main? le temps n'est-il donc pas en sa disposition? ou bien l'éternité n'est-elle pas assez longue? Que vous en est-il arrivé? rien, mes Frères, et voilà donc peut-être votre réprobation consommée. Ah! malheur à vous, non parce que votre héritage sera détruit, que vos campagnes seront ravagées, que vous serez en proie à des infirmités cruelles, et que toutes les calamités à la fois viendront fondre sur vous: c'est ainsi que souvent Dieu châtie ses élus, c'est

ainsi qu'il les sanctifie; mais malheur à vous, parce que rien ne vous arrive, qu'aucun revers ne vous afflige, qu'aucun grand coup ne vous réveille, et qu'au milieu d'une sécurité profonde arrivera la nuit, nuit fatale, nuit lamentable où l'on veut et on ne peut plus, où l'on prie sans être entendu, où l'on pleure et les larmes sont méprisées, où Dieu arrive sans avertir, où il frappe à l'improviste! O Dieu! tout autre châtiment que ce calme perfide où vous laissez l'impénitent, toute autre punition que cette fausse paix qui rend tout remède inutile! Seigneur, m'auriez-vous exaucé? quel trouble subit s'est donc emparé de mon ame? quel combat, quelle force inconnue l'agite, l'ébranle toute entière? je l'entends au-dedans de moi cette voix souveraine qui prend votre parti contre moi-même: ah! c'est le dernier cri de votre bonté qui m'appelle. Frappez donc, Seigneur, puisqu'il est temps encore; blessez, déchirez, enfoncez dans mon ame le glaive de la componction; mais blessez pour guérir, mais frappez pour sauver, en me faisant passer du remords au repentir, du repentir à l'espérance, de l'espérance à votre amour. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LA

SIMPLICITÉ CHRÉTIENNE.

Dicite filiæ Sion: Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.
Dites à la fille de Sion: Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur. MATTH. XXI, 5.

De toutes les actions publiques qui ont illustré la vie de Jésus-Christ, il n'en est point de plus remarquable que son entrée triomphante dans la ville de Jérusalem. D'une part, c'est le désir de se faire reconnoître pour le fils de David et le Messie promis à l'attente du monde; de l'autre, c'est l'oubli de tout ce qui peut imposer à la multitude : nulle pompe, nul appareil, nulle marque extérieure de sa royale dignité; et au lieu, dit le grand Bossuet, qu'il falloit rappeler aux anciens triomphateurs qu'ils étoient hommes, de crainte qu'éblouis de leur magnificence, ils n'oubliassent trop la condition de leur nature, ne sembleroit-il

pas à propos, en voyant aujourd'hui la modestie et la simplicité du Sauveur, de le faire souvenir qu'il est roi, et encore plus qu'il est Dieu?

Quel est donc le dessein d'une entrée si peu royale, et d'un triomphe en apparence si obscur? Chrétiens, il est aisé de le comprendre. Qui de nous ne sent pas qu'il veut réformer en ce jour les frivoles idées que les hommes s'étoient faites de la grandeur et de la gloire, et nous montrer, par un exemple mémorable, que le vrai moyen d'être grand, c'est d'être supérieur à l'admiration des hommes; que la vraie dignité n'est point dans la représentation; que la plus belle parure de la vertu, c'est la modestie; qu'elle ne doit briller que de son propre éclat, et qu'enfin la simplicité est tout le secret de son Évangile, et, si je puis m'exprimer ainsi, le grand art de la loi chrétienne?

La simplicité! Hélas! cette vertu est-elle encore connue sur la terre? Où la chercher? ou l'admirer? où en trouver, je ne dis pas quelque modèle, mais au moins quelque image imparfaite et quelque idée confuse? et comment aujourd'hui, en vous entretenant d'une vertu si rare, me faire entendre de ce siècle; siècle de luxe, où tout est vain, d'imposture, où tout est faux; siècle d'enthousiasme, où tout est hors des règles; d'enchantement, où l'on ne juge que par les apparences; de préjugés, où la seule règle est l'opinion; de frivolités, où l'on n'admire que ce qui brille: enfin siècle à la fois d'orgueil et de foiblesse, qui, regardant toutes les autres vertus comme au-dessus des forces de

l'humanité, regarde celle-ci comme au-dessous de l'homme même?

Osons réclamer aujourd'hui contre un préjugé si grossier, et en même temps si funeste. Célébrons cette aimable simplicité, et pour la gloire de la religion dont elle est l'ame, et pour l'honneur de la nature dont elle est l'ornement. Plus elle est étrangère au lieu même où je parle, plus nous sommes autorisés à vous en rappeler les saintes lois: et qu'importe d'ailleurs que nous ne parlions point le langage de la cour, pourvu que nous parlions celui de notre ministère?

Mais avant de vous la dépeindre, hâtons-nous de la définir dans toute son étendue. Qu'est-ce donc que la simplicité chrétienne? C'est une vertu qui, n'ayant pour base que la vérité, pour ennemi que l'art, n'offre en elle rien d'affecté, de déguisé, d'intéressé ni d'équivoque; ou plutôt ce n'est point une vertu déterminée, c'est une vertu générale qui dirige et qui perfectionne toutes les vertus particulières; c'est un certain caractère de droiture et un certain amour de l'ordre qui se répand sur toutes les facultés de l'homme: dans l'esprit, pour en réprimer la curiosité ou la résistance; dans le cœur, pour en bannir tout excès, toute vertu outrée, toute duplicité; dans l'intention, pour en épurer le motif; sur l'extérieur, pour y retrancher toute superfluité mondaine; enfin dans toutes les actions, pour mettre entre elles je ne sais quelle suite et quelle convenance, je ne sais quelle mesure et quelle proportion, qui, les ramenant toutes à

un centre commun, le devoir et Dieu, ne fait de la vie entière qu'un bel ensemble et un heureux concert de dignité et de vertu, où tout est règle, unité, discrétion, modération et vérité.

Ainsi la simplicité chrétienne ne peut point se diviser dans l'homme: elle ne peut point régner dans le cœur, qu'en même temps elle ne règne dans l'esprit; ni régler l'intérieur, qu'en même temps elle n'orne tout l'extérieur de la personne. La moindre dissonance dans une de nos facultés la feroit disparoître, et son empire n'existe plus dès qu'il est partagé.

Nous ne séparerons donc pas dans ce discours ce qui ne peut pas être séparé dans le chrétien, et vous la présentant sous ces deux rapports généraux, nous montrerons d'abord ce que c'est pour le chrétien que la simplicité extérieure; nous ferons voir ensuite quelle doit être pour le chrétien la simplicité intérieure: deux réflexions qui renferment en abrégé tout ce qu'il y a de plus grand et de plus sublime dans la morale chrétienne. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier caractère de la simplicité chrétienne, c'est ce noble mépris de tous les ornemens de la mondanité, qui n'ambitionne d'autre parure que celle de la vertu, ou qui ne veut donner à la vertu d'autre parure que celle de la modestie. Instruit

à l'école de la foi, le chrétien se rappelle toujours que la nécessité des vêtemens n'est qu'une suite de notre corruption originelle, et que c'est renverser tous les desseins de Dieu, de faire d'un sujet d'humiliation et de misère la source de notre vanité et l'aliment de notre amour-propre. Fidèle aux promesses de son baptême, il fuit toutes ces pompes et ces recherches affectées, peu dignes du sérieux de sa vocation et de la noblesse de son caractère, pour imprimer sur tout son extérieur la dignité et l'élévation de son ame. Épouvanté du néant de la vie, il déplore sans cesse la triste vanité de ces hommes frivoles tout occupés d'un corps, aujourd'hui leur idole, et demain un cadavre. Uniquement jaloux de faire de ce corps un temple auguste et saint, où Dieu puisse habiter; il craint de le souiller par ces profanes ornemens que condamne l'apôtre, et il fait de son austère modestie le plus sûr garant de sa pureté. Toujours comptable à la divine justice, il cherche à humilier la victime, et non à la parer. Enfin, satisfait des avantages glorieux qu'il possède en lui-même, d'un cœur créé pour aimer Dieu, d'un esprit fait pour le connoître, peu lui importe que l'homme extérieur brille, pourvu que l'intérieur se perfectionne, et que, riche de son propre fonds, il puisse offrir à l'Éternel des œuvres saintes, des jours pleins, et le trésor d'une conscience pure.

Ce n'est pas cependant, mes Frères, que le chrétien méprise entièrement toute décoration extérieure; car alors il ne seroit point simple,

Aussi ennemi de la singularité que de la mondanité, son extérieur n'a rien de remarquable que son éloignement pour toute affectation. Bien différent de tous les anciens sages, qui, plus attachés au luxe par l'orgueil de le mépriser, qu'on ne l'est communément par le plaisir d'en jouir, n'eurent jamais qu'une modestie aussi fausse que leur vertu, il n'évite pas moins l'excès de la négligence que celui de la recherche, et le plus beau caractère de sa modestie, c'est de ne vouloir pas que l'on s'en aperçoive. Son mépris pour la vanité est si réel et si sincère, qu'il craindroit même de le trop annoncer; et il attache si peu d'importance à ces mondaines superfluités, il a si peu de peine à savoir s'en passer, qu'il ne met pas même de gloire à le faire paroître.

Et il me semble, mes Frères, que c'est ici le lieu de faire remarquer combien est éloignée de cette simplicité chrétienne, la simplicité de tant de mondains de nos jours, qui mettent toute leur dignité à en déposer les marques, et la gloire de leur état à en bannir les bienséances. Fausse simplicité, qui n'est au fond ou qu'un déguisement de l'avarice, ou qu'une ruse de l'orgueil qui veut se distinguer en fuyant toutes les distinctions, ou qu'un moyen de la mollesse qui trouve plus son compte dans l'affranchissement de toute contrainte, ou plus souvent qu'un expédient de la licence qui ne veut tromper les regards du public que pour mieux éviter sa censure, et qui n'aime à se confondre avec le peuple que pour vivre impunément

comme le peuple; simplicité toute profane, née de l'excès même du luxe et de la corruption de nos mœurs, et qui n'est dans ce siècle qu'un travers de plus.

Combien la foi est ici d'accord avec la raison! Qu'y a-t-il en effet de plus digne d'un esprit sain et d'une ame élevée, que de ne mettre un prix réel qu'à ce qui est réel, de n'admirer que la vérité des choses, de ne songer qu'à être vertueux, et non à le paroître, de n'emprunter aucun éclat que de soi-même, et par cette simplicité qui ne montre que soi sans décoration, sans prétention et sans art, se rapprocher de la grandeur même de Dieu, qui est *celui qui est* (EXOD. III, 14.), et qui ne prend pas d'autre titre? Qu'y a-t-il, au contraire, de plus indigne d'une ame raisonnable que ces parures recherchées et ces caprices d'ajustemens, source féconde de ridicules et de vices? Quel est donc ce vain appareil, qui ne se rapporte ni à l'ordre, ni au bonheur, ni à l'utilité, ni à la vertu, et qui n'a d'autre objet que de frapper les yeux? Quelle est cette bizarre jouissance, qui ne tient ni aux talens, ni au mérite, mais qui est toute à l'opinion et au factice éclat d'un vain dehors? Quelle est cette grandeur, aussi fausse que puérile, qui s'attache toujours, non à ce qui est bon, mais à ce qui est rare; non à ce qui est estimable, mais à ce qui est remarquable: comme si c'étoit là, dit saint Augustin, le souverain bonheur et la vraie richesse de l'homme, que tout ce qu'il a soit riche et précieux, excepté lui-même? Décorons, tant

qu'il nous plaira, de magnifiques noms cette ostentation misérable; appelons-la noblesse et dignité, honneur et bienséance: il sera toujours vrai qu'elle est l'indice le plus sûr de notre indigence intérieure, et la preuve la moins trompeuse de la petitesse de l'ame; il sera toujours vrai que l'homme dégradé par ces futiles soins ne pourra jamais s'élever à rien de grand; que, quand il en auroit la force, le courage et la volonté lui manqueroient toujours; et que, semblable à cet autel de la loi ancienne, tout brillant au dehors et tout vide au dedans, il ne possède en lui rien de plus réel ni de plus solide que l'éclat mensonger dont il s'enorgueillit; *non erat solidum, sed intus vacuum* (EXOD. XXXVIII, 9.).

Enfans des hommes, quel est donc en ce point l'illusion qui vous trompe? Vous regardez communément cette simplicité comme étrangère à la morale, et vous ne voyez pas que c'est presque toujours d'elle que dépendent et la gravité de vos mœurs, et le sérieux de votre vie. Vous la croyez indifférente à la vertu, et vous ne pensez pas que, si l'on trouve quelquefois des hommes peu chrétiens sous un extérieur simple, jamais on n'a trouvé un chrétien véritable revêtu des livrées du luxe et des enseignes de la mondanité. Vous ne voyez en elle qu'une vertu purement extérieure qui n'influe en rien sur vos principes, et vous ne voyez pas que le mépris de la simplicité est presque toujours le premier pas que l'on fait vers le vice. Vous prétendez qu'on peut être juste sans être modeste,

et vous ne voyez pas que, dans tous les temps et chez tous les peuples, le mépris de la simplicité a été la mesure de la corruption publique. Vous affectez de dire que c'est notre ame, et non le dehors, qui nous fait tout ce que nous sommes, et vous ne voyez pas que ce dehors annonce au moins ce que vous êtes, et que si cet extérieur mondain ne souille point votre ame, c'est presque toujours une ame souillée, ou prête à l'être, qui vous donne cet extérieur mondain. Vous nous dites enfin que le goût des parures n'est point un mal en soi, et vous ne voyez pas que c'en est un très-grand par les dispositions qu'il suppose, et par l'abus que le monde en fait. Sans doute qu'à rigoureusement parler, l'éclat de l'or et des parures n'a rien en soi de criminel; mais n'est-ce rien que de placer dans ces vaines décorations son bonheur et sa gloire? n'est-ce rien que de les préférer à tout? n'est-ce donc rien que l'oubli de Dieu où elles nous conduisent, les goûts frivoles qu'elles font naître, les misérables rivalités qu'elles enfantent, les disputes qu'elles entretiennent, l'orgueil qu'elles nourrissent, l'esprit d'immortification qu'elles produisent, le temps précieux qu'elles consument, et l'éternel désœuvrement auquel elles nous livrent? n'est-ce donc rien que cette complaisance pour soi-même qui suppose au moins l'indifférence pour toutes les vertus?

Juges des peuples, n'est-ce donc rien pour vous, que ce ton de frivolité qui contraste si fort avec la majesté de la justice, et qui vous ôte insensiblement

le saint respect que vous devez à vos fonctions? Ministres saints, n'est-ce donc rien pour vous, que de vous rapprocher ainsi d'un monde avec lequel vous n'avez rien de commun? Vierges chrétiennes, n'est-ce donc rien pour vous, que de vous exposer à perdre votre vertu en perdant votre modestie, d'accoutumer insensiblement votre candeur à l'artifice, et d'affoiblir en vous ce sentiment de la pudeur, le plus ferme bouclier de votre innocence et de votre honneur? Mères de famille, n'est-ce donc rien pour vous, que ce besoin de vous montrer qui vous chasse sans cesse de l'intérieur de votre domestique, ou qui ne vous y laisse que comme étrangères? n'est-ce donc rien que ce dégoût pour la retraite et cet amour de la dissipation, qui, vous rendant insupportables les soins les plus touchans de votre état, vous assimile tristement à cette femme dont parle l'Esprit saint (PROV. VII, 11, 12.), qui ne se croit heureuse que hors de l'enceinte de sa maison, et loin des yeux de sa famille; *nunc foris, nunc in plateis, nec valens in domo consistere?* Enfin, mes Frères, n'est-ce donc rien pour vous tous, que ces frivolités mondaines, qui, sous quelque rapport qu'on les envisage, seront toujours, au jugement de la vertu, attrait de la chair, concupiscence des yeux, et orgueil de la vie?

Mais vous qui regardez comme si indifférente pour un chrétien cette recherche des mondanités, je vous le demande: pensez-vous qu'il domptera ses sens, et soumettra le corps à l'esprit, celui

qui ne songe qu'à le parer et qu'à lui rendre une espèce de culte; qu'elle le consacrera à Dieu comme une hostie vivante, celle qui chaque jour le livre aux tourmens de la vanité et aux tortures de la mode; qu'il sera bien jaloux d'attirer les regards de Dieu, celui qui ne désire que de fixer les regards des hommes? Pensez-vous qu'absorbé dans de futiles soins, il aimera à rentrer souvent en lui-même pour y suivre les progrès de sa vertu, y méditer sur la fuite du temps, sur le néant de la vie et le prix de l'éternité? Pensez-vous que ce soit là ce chrétien magnanime supérieur aux plaisirs, et que rien ne tente; armé contre la volupté, et que rien ne séduit; au-dessus des évènemens, et que rien n'étonne; plus fort que les disgrâces, et que rien n'abat? Est-ce là ce grand cœur élevé par la foi, soutenu par la sainte espérance, enflammé par la charité? Ah! c'est un cœur de poussière, dit énergiquement l'Esprit saint (SAP. XV, 10.), un cœur flétri qui oublie sa fin, sa sublime destination, et dans lequel enfin la terre et son néant ont pris la place de Dieu; *cinis est cor ejus, et terra supervacua spes illius.*

Vous avez remarqué sans doute, mes Frères, que nous n'avons encore parlé ici que du simple goût de la mondanité. Mais que seroit-ce donc, si ce goût devenoit passion, si cette passion devenoit fureur? si cet oubli de la simplicité étoit mépris de la décence? si nos parures outrageoient à la fois le bon goût et les bonnes mœurs? si le soin de les varier étoit mis au rang des affaires sérieuses,

et la science de les inventer au rang des arts les plus utiles? si, par leur licence excessive, elles nous rendoient semblables aux païens, et par leur bizarrerie aux barbares et aux sauvages? si, après avoir confondu les états, elles confondoient encore les sexes, et les avilissant à la fois tous deux par une honteuse imitation, elles tournoient en hardiesse et en fierté le caractère doux et timide de l'un, et en manières lascives et efféminées la dignité et la force de l'autre? si ces honteux travestissemens, dont le monde se sert dans les jours les plus dissolus, ne faisoient plus rougir dans les jours même les plus saints? si ces scandaleuses métamorphoses étoient portées jusqu'au pied des autels, si elles affligeoient nos plus augustes cérémonies? si, plus parées que le temple, des femmes mondaines venoient effrontément s'y ériger en divinités coupables, et disputer l'adoration au Dieu de nos autels? Le dirons-nous? si les mêmes mondanités qui distinguent indignement les victimes de la corruption publique, devenoient l'ornement distinctif de la grandeur et de la naissance, si des patrimoines opulens étoient consumés tout entiers en misérables fantaisies, si la désolation des familles et les divorces scandaleux étoient la suite nécessaire de ces caprices insensés, si des mères de famille changeoient le pain de leurs enfans en vils ornemens de théâtre, si leur meurtrière vanité dévoroit sans pitié le salaire de l'artisan, et que, se couronnant de fleurs, ainsi que ceux dont parle l'Esprit saint, elles formassent le barbare projet de ruiner le

mercenaire et d'écraser le pauvre ; *conoremus nos rosis, opprimamus pauperem* (SAP. II, 10.) : si non-seulement la fortune, mais la santé, mais la vie même, étoient immolées à cette ivresse de la mode qui moissonnât autant de victimes que feroit l'épidémie la plus cruelle ; si, dis-je, tels étoient les ravages du luxe et les tristes progrès de la mondanité, alors, mes Frères, nous n'aurions pas assez de larmes pour les déplorer, ni la religion assez d'anathèmes pour les foudroyer et les proscrire.

C'est donc, mes Frères, à ce point de licence qnè nous a conduits le mépris de la simplicité chrétienne! Et quel prétexte pourroit jamais le justifier? Dira-t-on que ces mondanités sont commandées par l'usage? mais l'usage a-t-il jamais servi de règle à un chrétien? mais l'usage, fondé sur la corruption du siècle, peut-il jamais justifier la corruption? Voudra-t-on les excuser par l'intention? mais jamais une intention innocente a-t-elle été prouvée par un mauvais exemple? Dira-t-on que ces mondanités sont l'assortiment naturel de la jeunesse? comme si la modestie et la pudeur n'étoient pas le devoir de tous les âges ; que dis-je? comme si elles n'étoient pas le plus beau, le plus riche ornement du premier âge de la vie. Sainte pudeur, aimable modestie, grâce suprême qui surpasses toutes les grâces, fleur immortelle que le temps ne sauroit flétrir, beauté céleste qui ne péris point, combien tu réfléchis d'attraits sur la jeunesse qui t'honore! O! si elle savoit quelle gloire tu répands sur un chaste front! Malheur à l'ame

dépravée qui ne sentiroit pas combien les charmes de l'innocence ajoutent aux charmes de la jeunesse; qu'une vierge chrétienne peut bien briller par sa parure, mais qu'elle ne plaît que par la pudeur; et que, semblable à ces lis des campagnes dont parle Jésus-Christ (MATTH. VI, 28, 29.), elle sera toujours dans sa simplicité mille fois plus parée, mille fois plus brillante que Salomon dans toute sa magnificence! Enfin, dira-t-on que cette simplicité n'est point compatible avec l'éclat qui doit accompagner un grand nom et une grande place? Mais est-il bien vrai que, pour être grand, vous ne puissiez être simple? est-il vrai que ce luxe vous soit fort nécessaire pour la considération et l'estime publique? est-il vrai que, pour commander le respect, il vous faille emprunter cette vaine décoration, où l'homme le plus vil peut même vous surpasser, où vos esclaves peuvent un jour devenir vos rivaux? est-il vrai que vous ne serez pas plus grand en vous distinguant par une noble modestie? Ah! n'oubliez jamais qu'elle est aux yeux des gens du monde même le vrai faste d'un amour-propre bien entendu, et que jamais vous ne serez plus respecté que lorsque, vous voyant plus occupé de vos devoirs que de votre luxe, les hommes perceront ces modestes dehors pour rendre hommage à la grandeur réelle qui sera tout à vous, à cette grandeur de l'ame que la simplicité leur décèle toujours, et que l'homme le plus humble ne peut pas même réussir à voiler de toute sa modestie.

Mais nous n'avons encore parcouru que l'écorce,

et comme la surface la plus légère de la simplicité chrétienne. Il est encore une simplicité plus réelle, plus digne du chrétien, c'est la simplicité intérieure, c'est celle de ses mœurs et de ses actions. Tout est simple dans la vie du chrétien, ses discours, ses procédés, ses occupations, ses besoins, ses plaisirs; son œil simple, pour parler avec l'Évangile (MATTH. VI, 22.), répand la lumière sur tout le corps de ses actions. Simple dans ses paroles autant que dans ses sentimens, il appelle le mal un mal, et le bien un bien. La vérité qui règne dans son cœur se peint dans son langage, et c'est bien lui qui peut dire avec le prophète, que ses lèvres lui appartiennent (PS. XI, 5.), puisqu'elles ne sont que les organes de sa sincérité; *labia nostra à nobis sunt.* Loin de lui cette politesse étudiée, qui dans nos mœurs, n'est que l'art de se passer des vertus qu'elle contrefait; cette politesse exagérée, dont les expressions sont aussi vides de sentimens que d'idées. La sienne n'est que l'emblême de sa charité et l'expression de sa bienveillance : toutes ses démonstrations vous disent, non qu'il veut vous plaire, mais que vous lui êtes cher; non qu'il désire que vous soyez content de lui, mais qu'il est content de vous-même; et c'est ainsi que la simplicité du chrétien est la vraie amabilité. Simple dans son commerce avec ses frères, il les sert sans intérêt, il les protège sans vanité, il les supporte sans les flatter, il les aime sans les rechercher, il s'accommode à toutes les humeurs sans se prêter à aucun vice; et c'est ainsi que la simplicité du chrétien est la vraie sociabilité. Simple dans sa confiance,

qu'on aime à le voir, au milieu d'un monde trompeur, marcher dans l'abandon d'une aimable sécurité, et s'ouvrir un accès dans tous les cœurs, sans autre art que d'ouvrir le sien! Et pourquoi seroit-il réservé? il est irréprochable; pourquoi se tiendroit-il toujours en garde? il ne craint pas de se trahir. Qu'a-t-il à redouter? des ennemis? il ne sait offenser personne; des rivaux? il les désarme par sa modestie; et c'est ainsi, dit le Sage, que la simplicité du chrétien, est la vraie sûreté et la vraie sauvegarde; *qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter* (PROVERB. X, 9.). Simple dans ses besoins, rien d'inutile ne le tente : vous ne verrez en lui ni ces profusions ruineuses pour satisfaire des goûts bizarres, ni ces raffinemens de délicatesse pour réveiller des goûts éteints; mais une frugalité vertueuse, une modération qui semble s'enrichir de tout ce dont elle se détache, et qui lui fait dire, en voyant tous les apprêts de la sensualité et de la mollesse: Que de choses dont je n'ai pas besoin! et c'est ainsi que la simplicité du chrétien est la véritable sagesse. Simple dans ses plaisirs, dans ses amusemens, qu'a-t-il besoin de joie au-dehors? il la porte en son cœur. Se plaire avec son ame bien plus qu'avec le monde, élever ses enfans, jouir de leurs vertus, se faire un délassement de ses propres devoirs, et un spectacle de ses propres bienfaits; varier ses amusemens par la diversité de ses occupations, être heureux du bonheur d'autrui, voilà ses plaisirs; ou s'il en a d'autres, ce sont toujours des plaisirs innocens qui dépendent de lui, et non des autres; des plaisirs

qu'il cherche sans empressement et qu'il goûte sans remords; et c'est ainsi que la simplicité du chrétien est la vraie et la seule félicité. Enfin, simple dans toute sa conduite; toujours le même dans toutes les situations, en public comme en particulier, dans la retraite ou dans le monde, dans la ville ou dans la solitude; toujours grand, parce qu'il l'est toujours autant que son état; se tenant toujours à sa place, chaque jour recommençant avec le même goût le même cercle d'exercices; ne trouvant rien de bas, pourvu qu'il soit bon, rien de petit, pourvu qu'il soit utile; n'admirant rien, n'étant surpris de rien, ne craignant rien avec excès, ne désirant rien avec violence, pauvre sans en être humilié, riche sans s'estimer davantage, comblé d'honneurs sans en être plus fier; et c'est ainsi que la simplicité du chrétien est la véritable grandeur.

Je comprends maintenant, mes Frères, combien est raisonnable l'abnégation évangélique, puisqu'elle n'est au fond que la simplicité perfectionnée; je comprends pourquoi la femme forte, tant célébrée par l'Esprit saint (PROV. XXXI, 10, etc.), n'est ni une Debbora législatrice et conquérante, ni une Judith libératrice de sa nation, mais celle dont la vie a été la plus simple, celle qui a le mieux rempli ses devoirs domestiques, et dont toutes les occupations tirent leur prix de leur obscurité même. Et il faut bien que cette simplicité de mœurs ne soit pas si vulgaire, et qu'elle porte en elle-même un caractère d'élévation, puisque les plus grands hommes ont été de tout temps des hommes

simples. Voyez un Moïse, un Job, un David, un Daniël, un Onias: quels hommes! leur caractère distinctif fut la simplicité. Et nous-mêmes, Chrétiens, n'est-ce pas elle que nous cherchons dans les héros, dans les grands rois, dans les vrais sages? Qui nous paroît encore plus digne d'admiration, ou d'Alexandre enchaînant à son char les monarques vaincus, ou de saint Louis assis au pied d'un chêne, et sur ce trône patriarchal jugeant la veuve et l'orphelin? Et pourquoi cette simplicité ne seroit-elle pas le sublime des mœurs, comme elle l'est de toutes les productions humaines? N'est-ce pas elle que nous cherchons dans les ouvrages mêmes de l'esprit dont elle fait le charme? dans les arts dont elle forme les chefs-d'œuvre? comment pourroit-il se faire qu'elle nous plût partout, excepté en nous-mêmes? Si vous désirez un ami droit et sincère, ne cherchez-vous pas un homme simple? un confident et un consolateur, ne désirez-vous pas un homme simple? Qui de nous, en parcourant les livres saints, dont la simplicité touchante prouve elle-même la vérité, ne se repose pas avec délices sur les mœurs domestiques d'Abraham, d'Isaac et de Jacob? qui de nous a jamais lu sans attendrissement l'histoire d'un Joseph et d'un Tobie? D'où nous vient ce charme inconnu, qui sans cesse nous transporte en esprit au milieu de ces familles patriarchales où régnoit tant d'uniformité et si peu de dégoût, tant de rigidité et si peu de tristesse, tant de plaisirs et si peu de fêtes, tant de ménagemens et si peu de contrainte, tant de prévenances

et si peu de bassesse, tant de liberté et si peu de licence; dans ce sanctuaire des mœurs, dans ce simple foyer où le plus grand plaisir pour des frères étoit de se voir ensemble, d'où l'on n'étoit jamais tenté de sortir pour trouver une meilleure place, et où l'on étoit d'autant plus heureux, qu'on cherchoit moins à le devenir.

Et sans remonter à ces temps si réculés, qui de nous ne se sent pas rappelé par ses désirs ou par ses regrets vers ces âges encore récens, dont la simplicité ne vit plus que dans les images de nos pères? Mais que dis-je, peut-être vous fais-je honneur ici d'un sentiment que vous n'avez pas? peut-être n'avez-vous plus qu'un froid mépris pour ces mœurs vénérables? peut-être pensez-vous qu'en vous y appelant, nous ne ferions que vous rendre durs, grossiers, insociables et barbares? Quoi donc! nous serons grossiers quand nous regagnerons en vertu ce que nous perdrons en langage, lorsque l'éducation ne sera plus l'art de nous contrefaire, lorsque la politesse ne sera plus le masque de nos vices, ni la société un commerce de tromperies; nous serons grossiers quand l'ordre et la décence seront comptés pour quelque chose, lorsque chacun s'estimera, non par ses trésors, mais par son travail; lorsque la considération ne sera plus pour les richesses, quand une vie active et occupée nous laissera moins de temps pour penser au mal, et une vie simple et frugale moins d'intérêt à le faire! Nous serons insociables lorsque les grâces ne seront rien sans la vertu, lorsque les agrémens, loin de

voiler le vice, ne serviront qu'à le rendre plus odieux, et qu'à répandre sur sa difformité une lumière plus terrible! Nous serons insociables quand on nous aura rappelés à ce respect pour les mœurs privées et domestiques, sans lesquelles il n'est plus de mœurs publiques; à ce goût de famille sans lequel il n'est plus d'esprit de société, quand chacun, content de vivre chez soi, n'ira plus porter son ennui chez les autres! Nous serons insociables quand nous ne croirons plus qu'étourdir la vie, c'est en jouir; quand nos plaisirs ne seront plus des tracasseries, nos affaires des intrigues, nos divertissemens la confusion du jour et de la nuit; quand la modération, rendant plus rares les grandes fortunes, mettra moins de distance parmi les citoyens, et qu'on ne verra plus ces parvenus, dont l'élévation nous confond, prodiguer avec insolence des biens acquis par des bassesses! Nous serons durs et insensibles lorsque le cri des malheureux ne se perdra plus vainement dans le tumulte de nos fêtes, et que nous trouverons dans le retranchement du superflu ce nécessaire qui manque aux malheureux! Nous serons barbares quand la vertu, au lieu de déclamer sur un théâtre, règnera dans nos maisons: que dis-je? quand nous n'aurons plus dans les spectacles des leçons de libertinage, quand toute une nation ne sera plus passionnée pour de vils histrions, lorsque le jeu ne sera plus un brigandage, lorsque les arts ne seront plus prostitués au triomphe de la licence! Mais les premiers chrétiens étoient-ils si grossiers, si insociables et si barbares, parce que leur vie

simple n'étoit qu'une suite continuelle de prière, de lecture, de travail, de silence et de retraite? étoient-ils moins braves soldats, parce qu'ils ne connoissoient point la mollesse? étoient-ils moins unis et moins frères, parce qu'ils n'avoient point les saillies de nos cercles, ni la frivolité de nos amusemens?

Mais vous, qui croyez tout perdre en perdant vos mœurs artificielles et vos démonstrations étudiées, vous qui craignez tant pour vos arts frivoles, vous qui tremblez de tomber dans la barbarie en quittant tous les raffinemens de vos vices brillans, ignorez-vous qu'entre la barbarie et l'excès de la politesse il n'y a qu'un pas? ignorez-vous que c'est cet excès même qui doit bientôt nous y conduire? ignorez-vous que nous ne pourrons l'éviter qu'en rappelant les mœurs austères et chrétiennes, et que la seule simplicité peut nous sauver de la fatale décadence et de l'entière dégradation qui nous menace? ignorez-vous que c'est depuis qu'elle est abandonnée que se sont formés parmi nous ces excès indéfinissables, ces désordres qui n'ont plus de nom, cette corruption calculée, ces égaremens de l'orgueil, cet art de se dispenser par le ridicule de l'estime pour les vertus que l'on n'a pas, ou de braver la honte pour les foiblesses que l'on a? Quoi, mes Frères! seriez-vous assez pervertis pour oser préférer à ces mœurs simples et vraies que forme le christianisme, ces mœurs corruptrices, pires que la barbarie, et formées par le goût effréné du monde et par les raffinemens coupables de toutes les

voluptés, et à ces vrais Israélites loués par la Vérité même (JOAN. I, 47.), et dans lesquels il n'y a point de fraude, ces hommes si brillans, si recherchés et si célébrés par le monde, qu'on appelle les hommes du jour? Ils sont aimables, dites-vous: oui, aimables, mais rien de plus; aimables, mais sans vertus; aimables, mais trompeurs; aimables, mais se jouant avec les vices, et pour parler votre propre langage, dignes souvent, pour la plupart, de l'animadversion de la justice, si les lois punissoient les corrupteurs publics, qui, commençant par se faire un mérite de leurs vains agrémens, finissent par se faire un jeu de leurs infamies.

Que faisons-nous donc en vous rappelant à la simplicité des mœurs chrétiennes? nous voulons vous épargner tous les écarts de la frivolité, tous les crimes de l'imposture, toutes les bassesses de l'intérêt, toutes les suites désastreuses d'une oisiveté dissipée? Que désirons-nous, sinon de vous rappeler à l'ordre, à l'amour de la paix, de la fraternité, des devoirs domestiques, en vous apprenant à ne compter pour rien les agrémens sans la vertu, en vous ramenant à la vie sérieuse pour laquelle nous sommes faits, et de laquelle nous ne sommes sortis que par la perte de tout notre bonheur; à cette vie paisible, mais active, d'autant plus remplie qu'elle est moins agitée, toujours féconde comme celle de Dieu, sous l'apparence du repos; à cette vie enfin qui nous rende non plus grossiers, plus tristes et plus insociables, mais plus grands et plus vrais, plus heureux et plus sages? Que cherchons-nous,

sinon à vous persuader que cette sagesse qui laisse tout à sa place, est préférable mille fois à cette force qui renverse, ou à cette gloire enivrante qui ne vit que de ruines, ou à cette illusion des sens qui ne demande que des spectacles, ou à ces talens dangereux qui ne demandent que des succès? Nous voulons que de grands sentimens remplacent des goûts frivoles, en dirigeant l'émulation, non vers la gloire, mais vers le devoir et le bonheur; non vers les plaisirs, le bruit et la pompe, mais vers l'obscurité, la paix et le travail.

Vous sentez déjà, mes Frères, que la simplicité intérieure du chrétien doit embrasser à la fois et l'esprit et le cœur: l'esprit, la science du chrétien est simple; le cœur, la vertu du chrétien est simple. Appliquez-vous, mes Frères, et ne perdez rien d'une morale qui fait l'essence même de votre vocation et le fond du christianisme.

Oui, mes Frères, la science du chrétien est simple. Loin de lui ces vaines recherches et ces inutiles questions de la curiosité humaine : il sait qu'on est tout par le cœur, et rien par les pensées; que si l'esprit fait le philosophe, le cœur fait le chrétien; que l'homme n'est pas justifié par ses lumières, mais par ses sentimens; que c'est bien loin de la chaleur des disputes et du vain bruit des argumens, que la vérité parle au cœur; que tout ce qu'il y a de plus sublime et de plus grand dans la religion est connu, non par la science qui enfle, mais par la charité qui édifie, et que la crainte et l'humilité nous approchent bien plus

de Dieu que l'orgueil des raisonnemens et le faste des connoissances. Il sait qu'on est savant quand on ne veut savoir que ce que Dieu nous a révélé, de même que l'on ne sait rien quand on veut savoir autre chose; il sait que l'humilité est la seule force d'esprit que l'homme ait à montrer parmi tant de misères; que l'Évangile n'éclaire que ceux qui le suivent, et non ceux qui en scrutent témérairement les profondeurs; il sait, avec saint Hilaire, que Dieu ne nous a pas appelés au salut par des questions difficiles, mais par ces vérités communes que tout fidèle peut savoir; avec Tertullien, qu'il ne faut plus de curiosité après Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ nous a tout dit; avec saint Jérôme, qu'un vrai chrétien ne doit apprendre sur la terre que ce qu'il ne pourra point oublier dans le ciel; avec saint Paul (I COR. IV, 20.), que le royaume de Dieu ne consiste pas dans les discours brillans, mais dans la force et la vertu divine; enfin, avec le même apôtre (I COR. XIII, 8.), que les langues cesseront, que la science sera détruite, mais que la vertu seule subsistera, et qu'un seul mouvement d'espérance et d'amour est mille fois plus grand aux yeux de l'Éternel que les plus rares productions de notre intelligence.

Il le sait, mes Frères, et comment pourroit-il l'ignorer? Jésus-Christ n'est-il donc pas le premier exemple de cette admirable simplicité d'esprit? Tout, dans l'Évangile, ne lui dit-il pas que l'Homme-Dieu fit toujours plus de cas d'un seul acte d'humilité que des recherches ambitieuses de la raison

humaine; que, plus jaloux de convaincre par ses exemples que de briller par ses discours, s'il parla de science, ce fut pour nous apprendre à nous en méfier; que, laissant l'éloquence aux prophètes, la profondeur aux docteurs, il a gardé pour lui les paraboles et les instructions familières; que jamais il ne donna rien à la curiosité de ses disciples, que jamais il ne répondit à leurs indiscrètes questions; que jamais il n'écrivit rien, si ce n'est en traçant sur le sable quelques mobiles caractères, comme pour nous faire sentir que tout ce qu'écrivent les hommes n'a pas plus de solidité; que jamais il ne s'est proposé de faire une société de discoureurs, mais un peuple de saints; que ce n'est point à des savans, mais à des hommes simples, à des hommes sans lettres, qu'il confia son ministère et sa parole, et que la conversion de l'univers n'a point été le fruit des vains raisonnemens de la sagesse humaine, mais le miracle de la simplicité apostolique et de la vertu de la croix?

Que j'aime à contempler le chrétien simple d'esprit, sage avec sobriété, faisant jeûner l'esprit comme le corps, puisqu'ils ont l'un et l'autre leurs excès et leur intempérance; toujours recueilli en lui-même pour entendre au fond de son cœur les paroles de la vie éternelle; comptant sans cesse, non les difficultés qu'il résout, mais les vices qu'il déracine; planant sans cesse au-dessus de ce monde que Dieu a livré à la dispute des hommes, pour s'élever de plus en plus vers ce monde impérissable, immortel, où l'appelle la vérité, et où ses œuvres

le devancent; ne cherchant dans la création des merveilles que pour les admirer, des secrets que pour les adorer; faisant ainsi de tout ce grand spectacle moins le sujet de ses recherches que l'aliment de son amour, et enfin ne voulant savoir autre chose, que ne mettre aucune borne à sa reconnoissance, comme le Créateur n'en a point mis à ses bienfaits! Admirable science! Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de ce que vous avez caché ces choses aux habiles et aux sages, et de ce que vous les avez révélées aux enfans et aux petits (MATTH. XI, 25.).

Nul de nous n'a pensé sans doute que le chrétien pût jamais se glorifier de cette ignorance grossière, qui, repoussant toute instruction, et dédaignant toute lumière, dégraderoit le cœur en même temps que la raison, et le rendroit encore plus vil par sa stupidité, que la science ne peut l'enfler et le corrompre par l'orgueil. Loin de lui cette erreur qui, commune à ceux dont parle saint Jérôme, lui feroit croire qu'il est d'autant plus vertueux, qu'il méprise plus la science; *quasi idcirco sancti sunt, cùm nihil scierint.* Cette simplicité d'esprit que sa religion lui commande, et dont il s'honore lui-même, est cette ignorance précieuse qui consiste non à dédaigner la science, mais à estimer exactement ce qu'elle vaut; c'est cette ignorance modeste, qui, par l'humilité, nous tient sans cesse dans l'ordre de la soumission et de la dépendance; cette ignorance docile, qui, bornant la curiosité à l'étendue de nos facultés, se plaît à ignorer ce que l'homme ne peut connoître; cette ignorance vertueuse, qui, subor-

donnant toute étude à celle des devoirs, fait tout pour la sagesse et rien pour la vanité; enfin cette ignorance raisonnable, qui, ne mettant nul prix à ces pensées terrestres qui, comme parle le prophète (PS. CXLV, 4.), périssent à la mort, ne connoît de mérite réel que celui sur lequel l'homme sera jugé. Voilà, mes Frères, cette ignorance évangélique qui fait la gloire du chrétien, et cette pauvreté d'esprit que le Sauveur du monde proclame bienheureuse (MATTH. V, 3.). O pauvreté d'esprit! ô pauvreté sublime qui renferme les véritables richesses, les richesses de l'ame! ô sainte enfance du chrétien, plus sage mille fois que toute la science du siècle! ô céleste ignorance, qui naît non de l'oisiveté, mais du travail même; non de la petitesse d'esprit, mais de la véritable force, et vers laquelle sont toujours ramenées ces ames grandes et sublimes, qui après avoir parcouru tout le cercle du savoir humain, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, ne retirent enfin de toutes leurs recherches que cette grande et unique instruction, que la vie est trop courte pour suffire à l'étendue des sciences, et les sciences trop vaines pour suffire à l'importance de la vie. Et qu'est-ce, après tout, que l'esprit, même humainement parlant? de quel secours est-il dans les circonstances périlleuses de la vie? est-ce lui qui nous rend heureux? est-ce avec lui qu'on conduit ses affaires, et qu'on peut bien se conduire soi-même? est-ce avec lui qu'on gouverne bien sa famille? est-ce lui qui fait les bons pères, les bons époux, les bons citoyens? est-ce l'esprit qui réussit le plus dans

les grandes entreprises, les grandes négociations? est-ce avec de l'esprit que l'on peut bien gouverner un État et relever un empire; ou avec le jugement, ou avec la sagesse, ou avec cette pénétration qui connoît les dangers, ou avec cette force qui les brave? Et combien devons nous bénir cette religion sainte, mille fois plus éclairée et plus sage que la philosophie! c'est elle qui guérit tous les défauts de l'esprit en le soumettant, qui le rectifie en l'enchaînant, qui l'étend et l'agrandit par les bornes mêmes qu'elle lui donne.

Où sont donc maintenant tous ces docteurs si vains de leur savoir, qui dégradent par de puériles recherches la simplicité de l'Évangile, et qui, du plus beau langage qu'ait jamais parlé la vertu, ne font qu'un pénible sujet de contentions et de disputes? *ubi est litteratus? ubi legis verba ponderans* (ISAI. XXXIII, 18.)? O qu'ils sont éloignés de l'esprit de leur vocation tous ces hommes systématiques, qui font bien plus de cas d'un point d'érudition que d'un précepte de morale, qui cherchent moins à servir Dieu qu'à le définir, moins à l'aimer qu'à le comprendre; qui mettent plus d'importance à une fable de l'antiquité qu'à une vérité utile, qui méditent bien plus la loi pour les questions qu'elle fait naître que pour les leçons qu'elle donne, qui étudient l'Évangile plutôt comme une histoire qui leur plaît que comme une doctrine qui doit les réformer! Qu'ils sont dignes de pitié, tous ces frivoles discoureurs que Jésus-Christ n'intéresse qu'autant qu'ils peuvent le faire servir à leur réputation, à

leur curiosité, et qui ne savent enfin de ce livre divin, dont le cœur seul est le digne interprète, que ce qu'ils peuvent ignorer sans danger, ou apprendre sans mérite!

Mais qu'apprend donc le chrétien? Ah! mes Frères, il apprend tout, puisqu'il sait que toute connoissance qui ne va point à Dieu ne vaut pas une heure de peine; il apprend à le connoître et à se connoître lui-même, comme Augustin, non pour devenir savant, mais pour devenir meilleur; il apprend, comme l'Ange de l'école, à n'avoir besoin que d'un livre, et ce livre est l'Évangile; à ne point s'inquiéter de la vaine opinion que les hommes pourront avoir de ses lumières; à s'apprécier par ce qu'il est; à n'acquérir des lumières que pour la patrie, des talens que pour remplir dignement son état, des connoissances que pour le bon usage de la vie, et à sentir enfin, avec le Sage, combien s'abuse étrangement l'homme insensé qui s'épuise en de vains travaux, en oiseuses spéculations et en petites découvertes, qui cherche tout ce qu'il peut ignorer sans valoir moins, et savoir sans valoir davantage, tandis qu'il ne sait point ce qu'il doit faire ou éviter durant le cours de son pélerinage; *quid necesse est homini majora se quærere, cùm ignoret quid conducat sibi in vitâ suâ* (ECCLES. VII, I.)?

Telle est, mes Frères, la véritable science de l'homme simple, et avec ces lumières abrégées il est plus savant que tous les vieillards, dit le prophète (PS. CXVIII, 100.). Eh! qui de nous seroit

donc assez insensé pour oser préférer à cette heureuse enfance ce profane savoir que l'on peut acquérir avec des mœurs honteuses et une ame rampante; cette aride et triste science qui ne dit rien au cœur, qui perd le temps en de vains rêves : science mensongère, qui, dans ce siècle corrompu, n'est que l'art d'entasser des sophismes, d'embarrasser la raison par mille détours, et la déplorable facilité de tout mettre en problême?

L'homme simple d'esprit ne méprise donc pas la science en elle-même, mais il en fuit l'écueil, mais il en évite l'abus : il regarde en pitié tous ces hommes qui s'inquiètent tant de savoir et de retenir ce qu'ils ne sont pas obligés d'apprendre; il sait qu'une des plus grandes maladies de l'esprit humain, c'est la curiosité et l'intempérance de savoir; il ne dédaigne pas d'étendre ses connoissances, mais il ne perd jamais de vue le compte redoutable qui lui en sera demandé; il craint le sort de ces hommes téméraires qui furent frappés pour avoir voulu regarder dans l'arche. A ses yeux chaque vérité est respectable, chaque connoissance a son prix par sa liaison nécessaire avec la vérité première d'où émanent toutes les vérités; mais elle cesse d'être digne de lui, dès qu'il peut s'en passer, dès qu'elle ne le rend ni plus grand ni plus sage, ni plus propre à remplir sa destination véritable. Eh! où ne va-t-on pas, mes Frères, quand on néglige ce grand principe de conduite? à combien d'écarts on s'expose! combien de chutes on se prépare! et sans parler ici de cette science qui ne demande qu'à

détruire, et ne cherche qu'à briller par des blasphèmes, où ne conduit pas ce désir de voir plus loin que les autres? Qui nous dira les fruits amers que des mains indiscrètes vont cueillir chaque jour sur l'arbre de la science? et de quoi peut donc nous servir cette triste science dont tant d'esprits se glorifient? que peut elle nous apprendre? hélas! à nous passer de nos devoirs, à s'apprécier par ce qu'on sait, et non par ce qu'on pratique; à ne vouloir plus vivre que dans l'admiration des hommes, à mépriser la simplicité de la foi, enfin à préférer toujours l'esprit à la raison, la renommée à la vertu, et la sagesse incertaine de l'homme à la sagesse immortelle de Dieu. C'est là, Chrétiens, cette affliction d'esprit et cette grande vanité que déploroit le Sage. J'ai vu, s'écrie-t-il, tous les travaux des hommes, j'ai pesé leurs folles pensées, j'ai vu leurs pénibles recherches et leurs vagues inquiétudes; j'ai vu l'œil de l'homme insatiable de voir, et son oreille insatiable d'entendre; j'ai vu ce déluge de livres qui n'a plus de fin, cette fureur d'écrire qui n'a plus de bornes, *faciendi plures libros nullus est finis* (ECCLES. I, 8; XII, 12.); et après avoir parcouru tous les volumes de la science humaine, je me suis dit que c'étoit là une grande misère, et j'ai conclu qu'il n'y avoit point de différence entre les insensés et ce qu'on appelle les sages; *quid habet ampliùs sapiens à stulto* (IBID. VI, 8.)? Mais si Salomon retraçoit avec tant d'éloquence la triste vanité des sages de son temps, sous quels traits eût-il donc dépeint cette foule de beaux esprits

modernes, tout ce peuple d'auteurs dont notre siècle est inondé? qu'auroit-il dit, s'il avoit vu tous ces fabricateurs absurdes de systèmes, si vains de leurs succès, si entêtés d'eux-mêmes, si jaloux de leur renommée; cherchant toujours à colorer leur ignorance par leurs prétentions, et leurs vices par leur incrédulité; se regardant comme les précepteurs et les flambeaux du genre humain, quand ils n'en sont que le scandale, et toujours prêts à bouleverser l'univers pour les frivoles intérêts de leur vanité misérable; s'admirant, se déchirant, se soutenant ou se moquant les uns des autres sans autre but que de se distinguer; enfin n'apprenant qu'à mépriser tout, excepté eux-mêmes, leurs prôneurs et leur siècle: spectacle de pitié et de misère, qui seroit doux pour l'homme simple, si l'homme simple pouvoit jamais se réjouir de ce qui fait le scandale de la raison et l'opprobre de ses semblables?

Mais si tous ces principes de la simplicité chrétienne étoient reçus universellement, que deviendroit l'étude? Mes Frères, elle seroit l'examen des choses sérieuses, et l'amour des choses utiles. Et les grands hommes? Ils ne seront jamais plus grands que quand ils seront convaincus que l'on n'est grand que par les sentimens, et non par de stériles connoissances; que servir Dieu et observer ses commandemens, c'est là tout l'homme (ECCLES. XII, 15,). Et l'amour des lettres? Qu'importent les lettres, pourvu que les devoirs ne soient pas négligés, pourvu qu'on fasse plus de cas d'une seule vertu que de tous les livres ensemble? Et les livres

eux-mêmes. Il y en auroit bien moins, et ils n'en vaudroient que mieux. Et les écrivains? Ils prendroient la plume, non pour eux-mêmes, mais pour la vérité. Mais enfin il faut des philosophes. Mes Frères, si vous parlez des véritables sages, élevés au-dessus de toutes les passions comme au-dessus de tous les préjugés, ils se formeront tous à l'école de la simplicité chrétienne; que si vous parlez des discoureurs, des pédagogues arrogans qui se croient nés pour régenter la terre, ils disparoîtront sans retour, et nous bénirons le ciel de nous en avoir délivrés. Et d'où nous sont donc venus tous les malheurs et les forfaits qui ont affligé notre malheureuse patrie? n'est-ce pas de ce désir de voir plus loin que les autres? n'est-ce pas depuis que tout le monde se donne pour philosophe, depuis qu'on s'est persuadé qu'il falloit être quelque chose de plus que vertueux et raisonnable? Substituez à ces sophistes en délire des ames simples et fidèles, plus jalouses de bien faire que de bien dire; que de vertus à la place de tant de bruit, que de raisons à la place de tant d'erreurs! O! quand pourrons-nous le comprendre? quand saurons-nous combien s'éloigne de l'ordre et de la vérité l'homme qui ne suit point les règles simples et communes? quand pourrons-nous sentir que l'amour des systèmes est le fléau de la vertu, et la plus triste maladie de l'ame?

Et vous, ames pures et simples, qui, vides de vous-mêmes, n'aspirez qu'à être remplies de Dieu, consolez-vous de plus en plus de l'heureuse igno-

rance où vous vivez : qu'ils sont petits auprès de vous, ces insensés qui la dédaignent ; ils veulent étonner les hommes, vous ne voulez que leur être utile ; ils ne veulent qu'être connus, vous ne cherchez qu'à vous connoître ; ils font du bruit, vous faites du bien. Ah! bien loin d'en rougir, songez que cette simplicité fait votre gloire, comme elle est votre sauvegarde ; songez que c'est à vous que Dieu aime à se communiquer ; songez qu'elle vous rend par la docilité tout ce qui peut vous manquer du côté des lumières, qu'il n'y a de vraies lumières que celles qui nous apprennent à bien vivre, qu'il n'y a de livres nécessaires à l'homme que ceux qui lui apprennent sa religion, sa destinée future ; et que ceux qui vous en indiquent d'autres pour votre bonheur et pour votre vertu, se jouent de votre crédulité et en imposent à votre ignorance. Si quelque mondain vous demandoit avec dédain, comme la femme de Job, si vous restez encore dans votre simplicité, *adhuc permanes in simplicitate tuâ* (JOB. II, 9.)? dites-lui qu'en marchant avec elle, on ne craint point de s'égarer ; et préférant à tout cette simplicité divine qui vous abrège tant de peines, et vous fait éviter tant d'écueils, n'ayez que du mépris pour ce savoir futile dont l'orgueil est le moindre danger, et la suite la moins funeste, la perte du temps.

Cette simplicité de la science du chrétien le conduit nécessairement à la simplicité de la vertu. Ce n'est point ici cette vertu exagérée que les faux sages plaçoient à une hauteur inaccessible, au bout

d'une rude et pénible carrière, cherchant à étonner par ses excès, ou à effrayer par ses obstacles, et qui n'étoit si peu humaine que parce qu'elle n'étoit point divine. C'est une vertu familière, usuelle et toujours présente, qui est de tous les momens et de toutes les circonstances, qui peut appartenir à tous les états, convenir à tous les âges, s'acommoder à tous les caractères; semblable à la manne divine que tout le monde pouvoit recueillir: c'est une vertu tranquille et modérée, qui tient tout du sentiment et rien de la passion, qu'on atteint sans effort comme on la pratique sans faste, qui, toujours pure dans ses motifs, n'a rien d'outré dans ses moyens, et sait tout à la fois élever la nature et se proportionner à sa foiblesse : c'est une vertu uniforme et toujours égale, qui, sans cesse agissant non par saillies, mais par principes, fait que l'ame, sans s'exalter, sans s'abaisser, est toujours ce qu'elle doit être : c'est une vertu sans art, qui ne se montre ni ne se cache, qui multiplie ses progrès et les ignore, ses sacrifices et ne les compte point, qui toujours éloignée des écueils d'une fausse confiance et des prétentions de l'orgueil, fait que celui qui la possède pense toujours à devenir meilleur que soi-même, sans aspirer jamais à devenir meilleur que les autres.

Ainsi songer plus à gémir sur ses défaites qu'à s'applaudir de ses victoires, voilà le goût de l'ame simple; se mesurer non par ses grands efforts, mais par ses habitudes, non par la multitude des choses qu'elle fait, mais par l'intention avec laquelle elle

les fait, voilà sa règle; ne désirer que Dieu pour juge et pour témoin, voilà son ambition; croire qu'entreprendre le mieux, lorsque le bien suffit, c'est s'exposer à le manquer, voilà son art et sa science; s'avancer par degrés, et aller insensiblement aux plus grands sacrifices par la route des plus ordinaires, voilà sa sagesse; chercher plus à éviter les tentations qu'à les surmonter et à les vaincre, voilà sa prudence; enfin, n'être jamais ni au-dessus ni au-dessous de ses devoirs, éviter tout excès comme l'écueil le plus funeste; et selon l'avis de l'apôtre (ROM. XII, 5.), n'avoir jamais plus de sagesse qu'il ne faut, voilà sa perfection. Oui, mes Frères, sa perfection. Les ames naturellement ardentes la cherchent et la voient dans les transports du zèle, les ames naturellement tendres dans le feu des extases, les ames naturellement hautes dans la sublimité de la contemplation, les ames naturellement austères dans les rigueurs de la pénitence, les ames naturellement froides dans le dépouillement des affections sensibles; les ames vraies, droites et simples la cherchent et la voient dans la juste mesure des passions et dans la sobriété de la sagesse. O précieuse sobriété! ô divine modération de la simplicité chrétienne! heureux qui te connoît, heureux l'homme qui sent que l'ame la plus haute n'est pas toujours la plus sublime, que les sentimens gigantesques ne sont pas les plus grands, que ceux qui vont à l'extraordinaire ne vont pas toujours au plus difficile; qu'il y a sans doute plus de courage à ne faire précisément que ce qu'il faut, qu'à faire

plus qu'il ne faut; que hors des règles rien n'est beau, comme rien n'est vrai; que l'édifice de la vertu, semblable à ceux que l'art élève, tire sa force et sa grandeur de la justesse des proportions et de la régularité des formes; et qu'en voulant le faire trop hardi, on manquera toujours cet équilibre heureux, sans lequel, tôt ou tard, il s'écroulera sur lui-même.

A Dieu ne plaise que nous voulions arrêter dans ses brûlans transports le héros de la religion. Bien loin de borner son ardeur, nous lui dirons toujours de marcher de vertus en vertus, de se sanctifier encore, après s'être sanctifié, et de ne jamais oublier que, pour lui, la mesure d'aimer est d'aimer sans mesure. La morale que nous prêchons ne restreint donc pas la perfection, elle en proscrit seulement les écarts; elle n'enseigne pas qu'on puisse aller trop loin dans la vertu elle-même, mais dans l'application de ses règles et de ses principes; elle ne place pas l'excès dans la sphère de la vertu, mais hors de ses limites; elle nous dit: Usez du monde comme n'en usant pas, jouissez sans attachement, dominez votre chair pour empêcher qu'elle ne vous domine, c'est la perfection de la vertu; mais condamner tous les plaisirs, vous interdire toute douceur, crucifier vos sens pour épuiser vos forces, c'est l'excès de la vertu. Prenez les ailes de l'aigle, ainsi que parle l'Esprit saint: approchez-vous de Dieu, afin qu'il vous éclaire; élevez-vous par la contemplation au-dessus des choses sensibles, c'est la perfection de la vertu; mais prendre un vol

si haut que vous perdiez de vue la terre, préférer à tous les devoirs ces occupations célestes, et, pour n'être qu'à Dieu, être étranger à tout, c'est l'excès de la vertu.

Excès dans la vertu, souvent plus funeste que le défaut même de vertu, parce que le trop peu ne nuit qu'à l'homme lâche et pusillanime, au lieu que l'exagération nuit à la vertu même, en autorisant les mondains à ne rien croire, et encore plus à ne rien faire. Excès dans la vertu d'autant plus dangereux, que sous un héroïsme apparent il cache une foiblesse réelle; excès souvent plus à craindre que celui même du mal, parce que l'on s'en méfie moins. On croit pouvoir tout entreprendre pour la défense de la religion, et Jephté, pour sauver le peuple saint, fait un vœu sanguinaire qui outrage la nature; on croit qu'on ne sauroit trop se livrer aux doux sentimens de la nature, et le grand-prêtre Héli entraîne la ruine de ses propres enfans par une tendresse barbare; on croit qu'on ne sauroit trop rendre hommage à l'angélique pureté, et Tertullien, le plus grand homme de son siècle, ne fait plus de cette vertu, vrai ornement de la nature humaine, qu'un farouche dédain qui l'avilit et la déshonore; on croit que tout ce qui vient du zèle est saint, que tout ce qui prouve la fidélité est grand, et Pierre veut signaler la sienne par un acte de violence. O qu'il est donc rare de trouver des ames assez fortes pour tempérer par la modération les élans de la vertu! Qui nous donnera, Chrétiens, non ce point que demandoit

un ancien géomètre pour remuer le monde, mais ce vrai point de la morale aussi difficile à connoître que facile à franchir? qui nous tiendra dans ce juste milieu? qui nous tracera cette ligne unique du vrai? qui nous montrera le terme précis où il faut s'arrêter? et quelle grandeur d'ame ne faut-il pas dans la vertu, pour échapper à la tentation d'être extrême, puisqu'il faut être grand pour pouvoir même y succomber?

La simplicité seule, mes Frères, évite cet écueil; avec elle, plus d'imprudences, plus de méprises. La voie est si unie, pourroit-elle s'égarer? l'intention si droite, pourroit-elle se méprendre? le motif est si pur, y mêleroit-elle rien d'humain? l'amour-propre est si peu consulté, pourroit-il la mener trop loin? elle n'aime que la règle, où seroit donc l'abus? elle ne veut que l'ordre, où seroit donc l'excès? elle n'aspire qu'à faire la volonté de Dieu, où seroit donc l'erreur? Avec elle que d'illusions sont dissipées! plus de ces dévotions arbitraires, où le caprice et le goût ont plus de part que l'amour du devoir; plus de cet esprit de singularité, qui, dédaignant les anciennes pratiques, veut sans cesse créer de nouvelles méthodes pour aller à Dieu; plus de ce faux zèle, qui prend les inquiétudes de l'esprit pour les mouvemens de la charité, qui fait que l'on se croit exempt de tous les vices qu'on censure, ou enrichi de toutes les vertus qu'on exige des autres; plus de ces faux raffinemens de spiritualité, qui ne font de la vertu qu'une pénible métaphysique; plus de ce luxe de piété qui se crée

un nouveau langage, une nouvelle route, qui se surcharge de mille affaires étrangères, de mille devoirs de surérogation que Dieu ne demande pas; plus de ces scrupules rampans, qui avilissent la piété, et lui font trop souvent oublier l'essentiel pour courir après l'inutile; plus de ces préférences pour Apollon ou pour Céphas: qu'Apollon et Céphas se disputent l'empire de l'opinion, qu'ils forment des partis, qu'ils cherchent à se créer de nouveaux disciples, ils ne peuvent rien sur l'homme simple qui ne connoit que Jésus-Christ; plus de ce faux enthousiasme, qui, tout fondé sur l'imagination, est comme cette faculté, sans bornes et sans mesures; plus de cette fausse activité, par laquelle on avance d'autant moins que l'on se hâte davantage: et c'est ainsi que s'accomplit cet oracle de l'Esprit saint, que la simplicité du juste lui servira toujours de règle et de boussole, et que toujours elle sera sa sûreté et son garant; *simplicitas justorum diriget eos* (PROV. XI, 3.).

Simplicité de la vertu, elle nous est sensiblement tracée dans celle de Jésus-Christ. En fut-il jamais une plus simple que la sienne? plus extraordinaire par les faveurs célestes, mais plus commune dans le détail; plus divine par les prodiges, et, si j'ose le dire, plus humaine dans les actions; plus dure et plus laborieuse, et cependant moins distinguée par une austérité particulière? Voyez-le, mes Frères, ne recherchant jamais le commerce des hommes, et jamais ne le méprisant; cachant sa force et son pouvoir quand il ne s'agit que de lui-même,

et toujours prêt à le montrer dès qu'il peut être utile; ne voulant pas passer un seul *iota* de la loi, et ne craignant pas de l'enfreindre quand la charité le commande, car c'est la vraie gloire de la vertu simple d'être aussi peu minutieuse qu'elle est loin d'être exagérée, et d'éviter également ce qui est trop grand pour la foiblesse de l'homme, et ce qui est trop petit pour la grandeur de Dieu. Voyez-le encore instruisant les docteurs, et conversant par préférence avec les enfans; étonnant par ses miracles qu'il fait sans empressement, jamais par les vertus qu'il pratique sans affectation; passant d'un jeûne de quarante jours aux noces de Cana, de la contemplation aux repas chez les publicains, des extases de la transfiguration aux fonctions les plus ordinaires de la vie. Quel est donc ce sublime mélange de grandeur et d'humilité, d'élévation et d'uniformité? Il ne cherche point la louange, et il ne la fuit point; souvent il la souffre, souvent il la rejette; on le voit également fuir les honneurs et s'y prêter, tonner contre le pécheur et lui pardonner, le redresser avec courage et le plaindre avec bonté; enfin, faire les plus grandes choses sans faste, les plus petites sans dédain; tantôt élever l'homme jusqu'à Dieu, tantôt aussi abaisser Dieu jusqu'à l'homme; et par ce rare et beau tempérament d'élévation et de simplicité, d'obscurité et de merveilles, montrer qu'il est l'image et la splendeur du créateur de toutes choses, qui, par un juste accord de force et de douceur, conduit tout à ses fins, gouverne l'univers par des lois aussi simples

que lui-même, n'est pas moins grand dans ce qu'il nous découvre que dans ce qu'il nous cache, ni moins digne de notre admiration, soit qu'il forme le vermisseau, soit qu'il crée l'archange.

Que nous apprend cet exemple, Chrétiens? que pour atteindre la perfection, il ne faut ni se transporter au-delà des mers, ni s'élever au-dessus des astres, ainsi que parle l'Esprit saint (DEUTER. XXX, 12, 13.), mais se tenir invariablement dans l'ordre où Dieu nous veut; que ce n'est point tant sur nos grandes actions que nous serons jugés, que sur nos œuvres communes; que dans l'ordre de la société, ce ne sont pas les qualités les plus rares qui font le plus de bien, mais les vertus communes et ordinaires; que, dans les grands emplois, ce n'est pas l'homme le plus brillant, ni le plus hardi dans ses entreprises, qui est le plus utile, mais l'homme le plus simple, mais celui qui n'oublie jamais que si à chaque jour suffit sa peine, à chaque jour suffit son bien; et qu'enfin tout ce qui s'écarte de la voie ordinaire vient rarement de Dieu, et conduit rarement à Dieu.

La simplicité, mes Frères, est donc la voie des parfaits: plus une vertu est simple, plus elle est chrétienne et évangélique, plus elle est pure, aucun intérêt ne la souille; plus elle est méritoire, elle n'a point de dédommagemens humains; plus elle est constante, elle n'a rien de violent et de forcé; plus elle est sûre, elle a bien moins de tentations à craindre; plus elle est attrayante, tout le monde est tenté de l'imiter et de la suivre; plus elle est

riche et abondante, elle met à profit chaque partie du temps; enfin, plus une vertu est simple, plus elle est digne de Dieu, de sa providence qu'elle honore par un abandon plus parfait, de sa bonté qu'elle publie par une plus vive reconnoissance, de sa grandeur qu'elle révère par une soumission plus entière. Non, ce n'est pas la plus riche offrande qui flatte davantage son cœur, c'est le don pur et simple d'un Abel; ce n'est pas le temple le plus pompeux qui attire le plus ses regards, c'est le cœur simple et droit d'un Job et d'un Tobie; ce n'est pas la fumée de l'encens qui monte le plus vers son trône, c'est la prière simple d'un David ou d'un Daniel. Une suite nécessaire de la grandeur de Dieu, c'est de ne pouvoir être dignement honoré que par des choses simples, symboles naturels de notre dépendance, et de ne rien trouver en nous qui réponde à sa toute-puissance, que l'aveu de notre misère et le vif sentiment de nos imperfections. Adorable simplicité! ô toi, sans laquelle il n'y a ni bonheur ni vertu sur la terre, toi que tout le monde aime, en qui tout le monde se confie, et que désire dans autrui l'homme frivole et vain qui te dédaigne pour lui-même, toi qui donnes tant de prix aux talens, et tant d'éclat au mérite, qui rends l'enfance si touchante et la vieillesse si vénérable; caractère éternel de tout ce qui est beau, charme ineffable qui embellis tout, viens aussi embellir nos corps, comme tu embellis nos ames.

Et vous, grand Dieu, donnez-nous-en le goût, marquez-nous de ce sceau précieux de vos élus,

faites-nous-la aimer comme vous l'aimez vous-même; car nous savons par le prophète que vous en faites vos plus chères délices; *scio quod simplicitatem diligas* (I PARAL. XXIX, 17.). Et comment ne l'aimeriez-vous pas? n'êtes-vous pas l'être simple par essence? n'êtes-vous pas parfait parce que vous êtes simple, et simple parce que vous êtes parfait? Simple dans votre puissance, vous parlez, et d'un seul mot vous faites tout; simple dans votre science, vous voyez, et d'un regard vous embrassez tout; simple dans votre immensité qui est sans espace, dans votre durée qui est sans succession, dans votre pureté qui est sans mélange: ah! si le néant peut jamais se rapprocher de la source de l'être, ô Dieu, mettez entre vos sentimens et les nôtres, entre votre simplicité et la nôtre, une heureuse conformité, afin qu'elle réponde à votre spiritualité par le mépris des sens, à votre vérité par sa droiture, à votre immutabilité par sa constance, à votre unité, en n'aimant que vous seul dans le temps, pour ne posséder que vous seul dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LA VÉRITÉ.

Non possumus aliquid adversùs veritatem, sed pro veritate.

Nous ne pouvons rien contre la vérité, mais pour la vérité. II Cor. xiii, 8.

La connoissance de la vérité a toujours été regardée comme le plus beau privilège et la plus noble distinction de la nature humaine. C'est par elle que l'homme est l'image de Dieu, qu'il s'élève jusqu'à son auteur, et que du fond de sa poussière, il est associé aux plus vastes desseins de la suprême intelligence. Otez à l'univers la connoissance de la vérité, et l'univers ne m'offre plus que l'image du chaos, et nos lumières ne sont plus que le délire de l'orgueil, nos vertus que l'ouvrage de nos passions. Mais plus la vérité nous est utile et glorieuse, plus sa lumière doit se montrer avec éclat à tous ceux qui la cherchent; et plus son origine est grande, plus sa puissance doit se faire sentir à ceux qui osent lui résister. Or, telle est sa ma-

gnifique destinée. Proportionnée à tous les esprits, mais supérieure à tous les esprits; à la portée de l'intelligence humaine, mais au-dessus de l'intelligence humaine; accommodée à tous les jugemens, mais indépendante de tous les jugemens, elle est tout à la fois ce qu'il y a de plus accessible et de plus redoutable; de plus accessible pour ses adorateurs fidèles, et plus redoutable pour ses coupables contradicteurs: accessible, elle se montre à tous, sans peine et sans effort; redoutable, elle perd, si elle ne sauve; elle confond, si elle n'éclaire: et c'est ce que l'apôtre a voulu nous faire entendre, lorsqu'embrassant dans sa pensée ce double triomphe de la vérité, il nous dit que nous ne pouvons rien contre elle, mais que nous pouvons tout pour elle; *non possumus aliquid adversùs veritatem, sed pro veritate.* Principe fécond en réflexions utiles et en moralités profondes, d'autant plus dignes d'être développées, qu'elles tiennent au fond et à l'essence de la religion même. Oui, Chrétiens, nous ne pouvons rien contre la vérité, mais pour la vérité; nous pouvons tout pour la connoître, nous ne pouvons rien pour la combattre; c'est tout le plan de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

J'appelle vérité tout ce que nous dit la conscience, tout ce que nous prescrit la loi, tout ce que la foi nous révèle. Or, soit que nous écoutions la vérité

dans la conscience, soit que nous l'étudiions dans la loi, soit que nous la cherchions dans la foi, il est toujours certain que nous pouvons tout pour la connoître : dans la conscience, où on la sent évidemment; dans la loi, où elle parle distinctement; dans la foi, où on la trouve facilement; *sed pro veritate.*

Dans la conscience, où on la sent évidemment. Non, ce n'est point ici ce monde que Dieu a livré à la dispute des hommes et à la vanité des systèmes; cette lumière qui habite en nous est au-dessus de nos pénibles contentions, et elle est à nos ames ce que le soleil est au monde. Dieu, dans l'univers moral comme dans l'univers physique, a divisé la lumière d'avec les ténèbres; et comme celle du jour frappe soudain tous les yeux, celle de la conscience frappe de même tous les esprits; *et divisit lucem à tenebris* (GEN. I, 4.). Que dis-je? il y a pour la lumière du soleil de vastes profondeurs où elle ne pénètre pas : il n'y en a point au fond de l'ame où ne descende celle de la conscience; et c'est d'elle surtout que l'on peut dire, bien plus encore que de l'astre du jour, Rien n'échappe à sa chaleur vivifiante; *nec est qui se abscondat à calore ejus* (PS. XVIII, 7.). Lumière véritable, elle illumine, dit saint Jean (JOAN. I, 9.), tout homme venant au monde. Ce ne sont point les livres qui nous la montrent, elle précède tous les livres; ce n'est point l'éducation qui nous la donne, elle devance l'éducation; ce n'est pas l'expérience qui la dirige, elle est avant l'expérience; ce ne sont pas les lois

lui qui vous dira, si vous le consultez, que vous ne pouvez pas faire ce commerce, que vous ne pouvez pas faire cette usure, que vous ne pouvez pas faire ce divorce : c'est lui qui vous fera sentir, sans ambiguïté et sans détour, que cette liaison que vous appelez attachement mérite un autre nom; que ce jeu que vous appelez délassement est, de toutes les passions, la plus vaine et la plus meurtrière; que ces spectacles que vous appelez innocens sont autant de pièges tendus à votre vertu; que ces plaisirs que vous appelez permis sont la mort de l'ame; et qu'enfin tous ces biens immenses que vous appelez le prix de vos sueurs, les fruits de votre industrie, ne sont au fond que des rapines criminelles et des trésors d'iniquité, et que votre fortune a été cimentée par le sang de la veuve et la dépouille de l'orphelin.

Et qu'on ne dise pas que les oracles de la conscience ne sont pas toujours si clairs qu'on ne puisse s'y méprendre; qu'après l'examen le plus mûr, on ne sait souvent à quoi s'en tenir; qu'il n'est pas toujours facile de saisir ces limites fragiles et ces nuances délicates qui se trouvent entre le permis et le défendu; que l'attention la plus scrupuleuse ne suffit même pas pour déterminer ce point, souvent imperceptible, qui sépare le conseil du précepte, l'abus de l'usage, la jouissance de l'attachement, et souvent même les saillies de la nature d'avec lss mouvemens de la grâce. Vain prétexte d'un cœur qui aime ses foiblesses. Donnez-moi une ame courageuse, bien décidée à mettre un frein à

ses passions, une ame supérieure à tous les intérêts humains, une ame indépendante de toutes les vues de la chair, et pour elle tout sera clair, et elle sentira que la conscience va toujours droit au but, que la route que nous devons suivre est toujours simple, qu'il n'y a de doutes réels que pour l'homme déterminé à ne pas les résoudre, et que s'il y a de l'ambiguité dans ce jugement intérieur, elle vient ordinairement, non du défaut de lumières, mais du défaut de courage; non de notre ignorance, mais de notre perversité.

De là cet oracle de la vérité même, que quand notre œil est simple, tout notre corps est lumineux (MATTH. VI, 22.), c'est-à-dire, que quand notre conscience est saine, tous nos devoirs sont évidens, et que ce n'est jamais la vérité qui nous échappe, mais que c'est l'amour-propre qui veut échapper à la vérité. Que si sa voix salutaire devient embarrassée et confuse; si, à force de contenter de perverses inclinations, tout ce que vous voulez paroît bon, tout ce qui vous plaît paroît saint; si de bizarres raffinemens vous éblouissent à la longue; si, par l'empire de vos coupables habitudes, la droiture de votre cœur se fausse; si, ne pouvant vous faire des passions qui s'accommodent avec la conscience, vous parvenez enfin à vous faire une conscience qui s'accommode avec vos passions; si, frappés d'un aveuglement mérité, comme ceux dont parle Isaïe (ISAÏ. XLIII, 8.), vous n'entendez plus rien, vous ne voyez plus rien, pas même en plein midi; si la lumière qui est en vous n'est

plus que ténèbres, ainsi que parle Jésus-Christ (MATTH. VI, 23.), et que, pour comble de misère, vous parveniez à perdre jusqu'au remords cette ombre de vertu qui reste à des coupables, à qui s'en prendre? et comment se fait-il que vous osiez ici vous prévaloir d'une erreur qui vous accuse, d'une ignorance qui s'élève contre vous, d'un malheur qui fait votre crime?

O conscience! ô vérité! ô sentiment! ô lumière intérieure et rayon immortel de la lumière incréée! magnifique soleil de l'ame! non, ce n'est jamais toi qui nous manques, c'est nous qui te manquons: ce n'est pas ta lumière qui s'éteint, ce sont nos yeux qui sont malades; ce n'est pas ta voix, c'est notre volonté qui est foible, ce ne sont pas tes oracles qui sont obscurs, mais nos passions qui sont trompeuses, mais nos penchans qui sont vicieux, mais nos œuvres qui sont mauvaises. Eh! comment te montrerois-tu, quand ce n'est pas toi que l'on cherche? comment répondrois-tu, quand ce n'est pas toi qu'on interroge? Ah! dans un pareil état, malheur à qui t'entend, et malheur encore à qui ne t'entend pas!

Il est vrai que, dès que le péché fut commis, la vérité se vit déchue de sa splendeur première. Semblable jusqu'alors à cette étoile du matin qui ne connoît point de couchant, elle ne jeta plus que de foibles lueurs; et ce ruisseau si pur dans sa source, en passant à travers la fange de nos erreurs et de nos vices, sembla en quelque sorte contracter une partie de leurs souillures.

Mais la révélation vint au secours de la conscience. Une loi pure, un code inaltérable, qui ne pouvoit être ni souillé par nos vices, ni obscurci par nos préjugés, descendit du Père des lumières; et cette même vérité que l'homme dégradé ne voyoit plus que foiblement au dedans de lui-même, l'homme régénéré la vit évidemment dans les maximes de la loi.

Nous l'avons donc entre les mains ce code lumineux, ce grand supplément de la conscience. Tout ce qui peut manquer à nos lumières naturelles nous est offert dans ce livre céleste: c'est la lampe toujours ardente qui éclaire nos pas (PSAL. CXVIII, 105.); c'est ce discours vivant et efficace, dont parle saint Paul (HEBR. IV, 12.), qui pénètre plus avant que le glaive; c'est cette parole abrégée qui nous dit tout dans un seul mot. Que voit-on dans les autres livres? que de soins pour les étudier! que de peine pour les comprendre! Ici tout est substance et vie. Les enfans y trouvent du lait, et les parfaits une nourriture solide; le savant le creuse sans cesse, et ne l'épuise jamais; l'ignorant, sans l'approfondir, le comprend toujours. Quel est donc ce nouveau langage, et si grand et si simple, et si noble et si populaire? Quelle précision dans les maximes! quelle évidence dans les caractères! Et n'est-ce pas au livre de la loi évangélique que l'on peut appliquer ce que le prophète dit du livre de la nature, qu'on n'y trouve aucun mot ni aucune syllabe qui ne porte à la fois et la conviction dans le cœur, et la lumière dans l'esprit; *non*

sunt loquelæ neque sermones, quorum non audiantur voces eorum (PS. XVIII, 4.)?

Prenez donc l'Évangile, mes Frères, lisez ce livre; *lege istum* (ISAI. XXIX, 11.). Dans ces cas épineux où la conscience reste muette, ce livre vous parlera; si vous avez des doutes, ce livre les dissipera; si votre esprit demeure flottant, ce livre le fixera; *lege istum.* En vain nous diriez-vous qu'il vous est impossible de le comprendre, qu'il est scellé pour vous; *non possum, signatus est enim:* nous vous dirons toujours, Lisez ce livre; car pour le comprendre, il n'y a qu'à le vouloir, et il dit tout à qui ne cherche qu'à instruire; *lege istum.* En vain nous opposerez-vous ses dogmes et ses mystères, nous vous répondrons encore, Lisez ce livre; car si ses mystères nous accablent par leur obscurité, ses règles nous entraînent par leur évidence; et s'il confond notre esprit par des hauteurs inaccessibles, il ne les dirige pas moins par d'irrésistibles motifs; *lege istum.* Si enfin vous vous prévalez des explications dont il a si souvent besoin, nous vous dirons toujours, Lisez ce livre, parce que si la lettre de la loi est quelquefois obscure, l'esprit du législateur ne l'est jamais; ses maximes sont éclaircies par ses actions, et son intention, toujours manifestée par ses exemples, ne peut pas plus laisser de doutes à notre conception que de prétextes à notre corruption et à notre ignorance.

Aussi, quand nous voulons former un vrai chrétien, ce n'est ni par de longs discours, ni par de savantes études que nous le conduisons à la science

de la loi. Bien différent de ces futiles discoureurs de vertu, qui, après tant de livres et de calculs, sont encore à chercher les premiers principes des choses; de tous ces grands penseurs de vertu, qui savent tout, excepté ce qu'ils doivent faire, le chrétien n'a rien à discuter, et sa route est toute tracée. Tout ce qu'il doit faire, il le voit, et ce qu'il voit, il l'adore. La superbe raison veut toujours démontrer la vérité; l'Évangile fait bien plus, il la montre: il ne dit pas à ses enfans, Raisonnez et étudiez; mais, Regardez et agissez; *aspice, et fac.* Un grand modèle est devant vous; irrécusable, puisqu'il est Dieu; sensible à tous, puisqu'il est homme: regardez donc, et faites. Ambitieux, voyez sa pauvreté; hommes de plaisirs, voyez ses abstinences; hommes insensibles, voyez sa charité; hommes orgueilleux, voyez sa modestie et sa simplicité, *aspice, et fac.* Et s'il vous faut encore de plus grands coups pour dompter vos convoitises, et terrasser à jamais votre orgueil, montez sur la montagne, voyez-y et sa croix et ses plaies, et son sang et ses larmes: fut-il jamais un langage plus éloquent et un livre plus intelligible? quels subterfuges opposer à de tels argumens ou à de tels spectacles? O! s'écrie ici Tertullien, qu'il faut peu de recherches après Jésus-Christ! ô qu'il faut peu de commentaires, quand on n'aspire qu'à le suivre! Écoutez Jésus-Christ, regardez Jésus-Christ: voilà l'expression la plus touchante et la plus simple des devoirs, le centre lumineux où aboutit toute la loi, et le grand résultat de toute la morale.

Voilà donc le vrai triomphe du christianisme, c'est de nous avoir montré, dit saint Augustin, la vérité résidant personnellement au milieu de nous; c'est d'avoir donné à la vérité pratique un point d'appui sensible que tous les esprits pussent saisir, et montré à la terre ce soleil de justice que tous les yeux pussent fixer, c'est d'avoir débarrassé la vertu de tout ce vain savoir qui ne servoit qu'à l'offusquer, qui n'en faisoit qu'une longue et pénible énigme, et un doute savant où la cupidité pût trouver tout ce qui lui plaît, et l'orgueil tout ce qu'il désire, pour présenter à ses disciples la vérité substantielle, et un modèle toujours vivant qu'ils pussent à la fois imiter sans danger et copier sans peine. Ce divin modèle, qui est tout ensemble la voie et la vérité, parle distinctement à l'ame la plus simple et à l'esprit le plus sublime; de sorte que, pour comprendre ce qu'il y a de plus grand, et pratiquer ce qu'il y a de plus sublime, l'homme n'a besoin que de son cœur pour sentir, de ses yeux pour voir, et de ses oreilles pour entendre.

Mais si nous pouvons tout pour connoître la vérité dans la conscience où elle éclaire par le sentiment, dans la loi où elle parle distinctement, nous ne le pouvons pas moins dans la foi où on la trouve facilement.

Et c'est ici que nous pouvons dire véritablement que la lumière brille dans les ténèbres, et célébrer avec le prophète les magnifiques témoignages que Dieu rend à la vérité. A travers ces augustes nuages dont s'enveloppe la majesté de la foi, sortent avec

éclat ces grands traits de vérité, auxquels rien d'humain ne ressemble, qu'on démêle sans peine, et qu'on saisit avec transport. L'esprit ne peut comprendre, il est vrai, mais le cœur est incliné à croire, dit le prophète (PS. CXVIII, 36.). Le cœur dit tout au vrai chrétien, et dès le premier pas, il a su le rendre savant. La foi a des caractères aussi frappans que la vertu, et nous avons en quelque sorte une conscience pour les dogmes comme pour les devoirs. C'est cette ame naturellement chrétienne dont parle Tertullien (APOLOG. C. XVIII.), ce sont ces *témoignages justifiés par eux-mêmes* qu'a chantés le prophète (PS. XVIII, 10.). Le peuple ainsi que les docteurs sentent également que la religion est conforme à nos vrais intérêts; qu'elle répond parfaitement aux droits de Dieu et à la dignité de l'homme; qu'elle peut seule se mesurer avec l'excellence de nos facultés et avec les besoins immenses de notre ame; qu'elle seule remplit nos désirs, comme elle soulage nos misères; qu'elle nous élève autant qu'elle nous console; et qu'une fois bien connue comme bien pratiquée, l'homme en devient plus grand, et Dieu reçoit de plus légitimes adorations.

Ainsi dans ce seul tableau raccourci viennent se perdre tous mes doutes, toutes mes difficultés s'abrègent, et ces vérités bien connues me répondent de toutes les autres. Qu'on ne me parle plus des innombrables difficultés qu'entraînent les mystères. Que m'importe d'en savoir la raison, dès que j'en sens la vérité? Ils peuvent bien être l'objet de mes sacrifices, et non le sujet de mes inquiétudes. Tou-

jours guidé par une autorité, la plus visible et la plus imposante, qui me fixe, et par un Dieu qui me détermine, je parviens sans effort, non à l'évidence qui n'est pas nécessaire, mais à la certitude qui seule me suffit. La sainteté de la doctrine me garantit la vérité incontestable des mystères. Sans me jeter dans de longues discussions, je sens que les dogmes doivent être aussi certains que les enseignemens sont sublimes; que l'auteur et le consommateur de notre foi n'a pu être en même temps et un docteur céleste et un enthousiaste absurde, plus qu'un ange dans la morale, et moins qu'un homme dans les mystères; et qu'en rendant ses disciples semblables à Dieu par l'élévation de leurs sentimens, il n'a pu les rendre les plus stupides des mortels par le délire de leur croyance. J'arrive ainsi, par les principes les plus simples, aux conséquences les plus sublimes; par des faits palpables, à d'incompréhensibles vérités; et dans l'admiration qu'elles m'inspirent, je ne sais ce qui me frappe davantage, ou la lumière qui investit l'humble savant qui les médite, ou la douceur qu'éprouve le pauvre d'esprit qui les croit.

Ainsi le chrétien tiénd à la vérité de sa foi, non-seulement par la raison, mais par l'autorité; non-seulement par la grâce, mais par la nature; non-seulement par l'esprit, mais par le sentiment : il y tient par les consolations qu'elle donne, et par la paix du cœur qu'elle procure; il y tient par des faits aussi faciles à saisir que difficiles à contester; il y tient par sa propre misère, et par l'impuissance où il est d'être à lui-même sa règle et son bonheur;

il y tient par cette conviction intime et pénétrante qui le dispense de toute autre étude. Que si sa religion le trompe, c'est Dieu même qui le trompe; et si l'erreur est ici, la vérité n'est nulle part. Il y tient par les absurdités mêmes qu'il faut croire pour être incrédule, et parce qu'à tout prendre, il vaut mieux encore se soumettre à d'incompréhensibles mystères qu'à d'incompréhensibles erreurs; il y tient par l'alternative où il est, ou de vivre dans la religion, ou de vivre sans religion; il y tient par le néant même de tout ce qui n'est pas elle, car sans elle il ne sait plus à quoi tenir; enfin, il y tient parce qu'il la désire autant qu'elle est souverainement désirable, parce que le plus grand malheur qui pût lui arriver seroit qu'elle ne fût pas vraie, parce qu'il est de l'intérêt de tous les gens de bien qu'elle soit vraie, et que le seul homme qui puisse désirer qu'elle soit fausse, c'est le méchant. Ainsi les liens et les motifs qui l'attachent à sa foi sont d'autant plus raisonnables qu'il y entre moins de raisonnemens, d'autant plus forts qu'il les tire de sa foiblesse même, d'autant plus intimes qu'il les puise dans le fond même de notre être, et dans l'invincible besoin que la créature mortelle et périssable a d'aimer, d'espérer et de croire.

Mais si la vérité de la foi est si claire, pourquoi ne l'est-elle pas pour tous? et s'il est si facile de croire, comment se fait-il qu'il y ait tant d'incrédules? Comment, mes Frères? c'est qu'on ne cherche pas la vérité, ou qu'on la cherche mal; car qui sont ceux qui se plaignent de la poursuivre vai-

nement? Ce sont de frivoles discoureurs, qui veulent faire de l'école de Jésus-Christ une académie de philosophes, qui traitent la vérité comme une question oiseuse, et se font un triste amusement de tout ce qui la contredit, et une joie maligne de tout ce qui l'embrouille. Ce sont des esprits indifférens, qui, comme Pilate, demandent bien où est la vérité, mais qui, comme lui, n'attendent point la réponse à cette grande question. Ce sont des esprits dissipés qui vivent éternellement dans l'agitation des plaisirs et dans le fracas des affaires mondaines. Ce sont des esprits présomptueux, dont l'altière raison croit toujours que l'on est crédule, parce que l'on est docile. Ce sont enfin des esprits corrompus, dont les doutes sur les principes ne sont que des alarmes sur les conséquences; plus jaloux d'une funeste liberté que de l'austère vérité, qui, commençant par leur être importune, a fini par leur être odieuse.

Or je dis à ces vains discoureurs que la nouvelle Jérusalem ne doit pas ressembler à l'ancienne Athènes; qu'on ne devient point enfant de la foi comme disciple de Platon; que toujours simple et toujours auguste, la vérité abhorre le vain bruit des paroles; qu'elle se plaint, par la bouche du Sage, de ce que, bien loin d'aller droit à elle, les hommes se sont embarrassés dans des discours sans fin, et qu'il nous faut, pour la trouver, plus de droiture que de discussion, plus de simplicité que de subtilité, plus de sagesse que de philosophie. Je dis à ces esprits dissipés, que la vérité ne se

montre jamais que dans le recueillement et la retraite; que c'est la voix qui crie dans le désert; que, pour l'écouter avec fruit, il faut entrer dans la nuée, comme le prophète, c'est-à-dire, dans la partie la plus intime de l'ame, parce que sa céleste harmonie ne peut se faire entendre dans ce choc éternel des affaires et des plaisirs; *non in commotione Dominus* (III REG. XIX, 11.). Je dis à ces esprits présomptueux que la vérité n'a d'autre raison à donner que son autorité et sa parole, *quia verbum locutus sum* (JEREM. XXXIV, 4.); qu'on n'est jamais plus propre à être rempli de sa lumière que lorsqu'on est plus vide de ses propres pensées, jamais plus près d'elle que lorsqu'on sait, non où il faut avancer, mais où il faut s'arrêter; qu'on ne peut, sans une audace monstrueuse, exiger que l'auguste vérité vienne composer, pour ainsi dire, avec la raison, comme avec une rivale digne d'elle, et qu'elle se soumette au tribunal impérieux d'un esprit vain, inquiet, bizarre, inconstant et mobile, de ce philosophisme misérable, follement idolâtre de lui-même, qui ne sait que combattre nos erreurs par d'autres erreurs, nos vices par d'autres vices, nous présenter sans cesse des remèdes pires que nos maux, digne enfin d'être regardé, quand il est livré à lui-même, comme la plus triste et la plus déplorable des misères humaines. Je dis enfin à ces esprits corrompus, que les vierges seules peuvent suivre l'Agneau (APOC. XIV, 4.), que Jésus-Christ se cache aux hommes charnels, qu'il sera toujours pour eux une pierre d'achoppement et de

scandale; qu'il n'est point d'évidence que n'obscurcissent les passions, et point d'erreurs qu'elles n'adoptent; que partout où elles parlent, la vérité se tait; qu'elle fuit leur présence impure, comme si elle sembloit craindre que leur souffle empesté n'altérât ses attraits célestes, et ne flétrît son immortelle beauté.

O incrédules! ne nous dites donc point que vous ne trouvez pas la vérité, et qu'elle échappe à vos recherches. Vous ne la trouvez pas, c'est que vous ne l'aimez point. Aimez la vérité, comme vous aimez votre repos, votre santé, et vous la trouverez; aimez la vérité, comme vous aimez vos divertissemens et vos plaisirs, et vous la trouverez; soyez aussi ardens à la poursuivre, que vous l'êtes à courir après les honneurs, après la fortune, et vous la trouverez. Aimez, dit saint Augustin, et faites ce que vous voudrez; et moi j'ajoute: Aimez, et cherchez ce que vous voudrez. Vous ne la trouvez pas: ah! c'est qu'approchant sans crainte et sans respect du trône de sa majesté, vous êtes opprimés par l'éclat de sa gloire; c'est qu'à force de la contredire, vous ne méritez plus de l'entendre; c'est que vos longs mépris l'ont enfin rebutée, et que, par un juste retour, il doit vous en coûter autant pour la rappeler, qu'il vous en a couté pour la bannir. Ignorez-vous qu'elle refusa de se montrer à Tyr et à Sidon, qu'elle resta muette devant Pilate, qu'elle ne se découvre qu'aux ames simples et craintives, et qu'elle aveugle et anéantit, dit Isaïe, les scrutateurs superbes de ses divins secrets;

qui dat secretorum scrutatores quasi non sint (ISAÏ. xi, 23.)?

Vous ne la trouvez pas; je n'en suis point surpris: vous devriez la chercher pour vous en instruire, et vous ne la cherchez que pour vous en défaire; vous ne la demandez qu'aux hommes, et Dieu seul en est la source; vous l'étudiez dans les livres, et on ne l'obtient que par la prière; vous la cherchez, non pour vouloir ce que vous entendrez, mais pour entendre ce que vous voulez. Vous prétendez dissiper vos doutes par vos raisonnemens, et vous ne pouvez les résoudre que par vos œuvres; vous ne cherchez qu'à convaincre l'esprit, et vous ne voyez pas que le cœur seul est incrédule. Laissez l'esprit, et allez au cœur; songez à devenir meilleurs, et non à devenir savans: raisonnez moins, pratiquez davantage, et puis cherchez, et vous trouverez; frappez à la porte, et on vous ouvrira. Vous ne la trouvez pas! Hypocrites, dit ici Jésus-Christ, pourquoi me tentez-vous? Vous voulez que la vérité se montre, et vous redoutez sa présence; vous paroissez l'interroger, et vous craignez qu'elle ne vous réponde; vous feignez de chercher des moyens pour dissiper vos doutes, et vous ne désirez que de les augmenter. Ah! malheur à vous si, avec de pareilles dispositions, vous parveniez à la connoître! vous lui résisteriez encore: rebelles aux prophètes et à Moïse, vous seriez encore insensibles à la résurrection d'un mort; et peut-être que Dieu, par une épouvantable miséricorde, veut encore vous soustraire, en la cachant, au plus grand de tous

les crimes, celui d'être rebelle à la lumière, et de combattre la vérité connue.

Vous ne la trouvez pas! Mais quand l'avez-vous invoquée? quand lui avez-vous dit, dans une tendre effusion de votre ame : Divine vérité, rends-moi digne de te connoître; parle à mon cœur, il est prêt à se rendre; parle, je t'écoute bien plus que je ne t'interroge? Trésor inestimable, perle précieuse que ne vaut pas le monde entier, où est ce champ qui te renferme? Ah! j'irai, je l'acheterai, quoi qu'il m'en coûte. Faut-il mes biens? Faut-il ma vie? Mais non, ce ne sont ni mes biens, ni ma vie que tu demandes; c'est un cœur droit et pur, c'est un esprit docile. O! si jamais tu daignes te montrer, toutes mes répugnances, je les surmonterai; toutes mes passions, je les immolerai; la première sacrifiée, ce sera mon orgueil; et soit que tes réponses offensent ma raison ou contrarient mes penchans, mon bonheur sera de te suivre, et ma gloire de t'obéir.

Si c'est ainsi, mes Frères, que votre cœur lui a parlé, je ne crains pas de le dire, vous l'avez déjà trouvée; ou si, par des raisons impénétrables, elle diffère encore le jour de sa visite, ayez confiance, elle se montrera bientôt: elle est près, dit le prophète (PS. CXLIV, 18.), de tous ceux qui l'invoquent; encore quelques momens d'épreuve, et vous direz avec le Sage (SAP. VII, 7.): J'ai désiré et j'ai compris, et vous publierez avec reconnoissance que l'on peut tout pour connoître la vérité, mais aussi que nous ne pouvons rien pour la combattre : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Des ennemis puissans s'élèvent à la fois contre la vérité : le cœur avec toutes ses passions, le monde avec tous ses abus, et l'impiété avec tous ses sophismes. Nous allons la voir toujours auguste, toujours victorieuse parmi ces divers assauts : victorieuse des passions du cœur, qui ne peuvent étouffer sa voix; victorieuse des abus du monde, qui ne peuvent prescrire contre ses règles; victorieuse des efforts de l'impiété, qui ne peuvent détruire son règne; victorieuse dans la conscience dont le témoignage est incorruptible, dans la loi dont la rigueur est inflexible, dans la foi dont le règne est indestructible. Apprécions ces différens triomphes de la vérité, et nous sentirons aisément cette parole de l'apôtre, que nous ne pouvons rien contre elle; *non possumus aliquid adversùs veritatem.*

Il est un temps dans la vie où l'homme droit et sincère s'élance vers tous les objets pour saisir la vérité. Ainsi qu'une fleur tendre s'épanouit aux rayons du soleil, nos cœurs s'ouvrent alors aux impressions de sa vive lumière; elle nous trouve sans résistance, parce que nous sommes sans passion, et son règne au milieu de nous est aussi paisible que nos sens sont tranquilles et calmes. Mais que ce temps est court! Bientôt les passions s'éveillent: l'amour de l'indépendance est la pre-

mière qui ose se montrer, et nous décèle la conspiration de toutes les autres; bientôt elles dominent sans obstacle, elles enchaînent toutes nos facultés, elles maîtrisent notre raison. Étrange misère de l'homme! l'aiguillon intérieur s'émousse peu à peu, le ver rongeur semble mourir, le voile de la nuit s'étend, la conscience s'assoupit, elle s'endort, et les seules passions vivantes dans le cœur s'applaudissent de leur triomphe.

J'en ai trop dit: non, leur triomphe n'est qu'apparent, et la vérité ne perd jamais ses droits. Tyrans superbes, en vain veulent-elles déposséder ce roi légitime, il réclame sans cesse contre leur injuste usurpation, et fait valoir les titres immortels de sa souveraineté. Parmi tous ces combats de la chair et du sang, la vérité conserve je ne sais quelle autorité vénérable et quel pouvoir terrible qui se fait sentir aux passions, même les plus rebelles. Elles ont pu nous corrompre, mais non pas nous convaincre; nous séduire, mais non pas nous calmer; nous entraîner enfin, mais non pas nous soumettre: elles ont pour elles nos accès, nos momens de délire, la seule vérité a les momens de la raison; elles ont nos emportemens, la seule vérité a nos hommages: nous sommes leurs complices plutôt que leurs sujets, et tandis qu'elles s'efforcent de combattre la vérité et d'étouffer sa voix vengeresse, toutes leurs tentatives viennent se briser contre son témoignage incorruptible et sa rectitude inaltérable.

Que pourroient donc les passions contre cette

voix impérieuse? C'est la voix de Dieu même; c'est cette voix que le prophète nous a dépeinte, voix magnifique qui brise les cèdres, voix souveraine qui appelle ce qui est comme ce qui n'est pas, voix foudroyante qui ébranle les voûtes des cieux; *Deus majestatis intonuit* (PS. XXVIII, 3, 5, 8, 9.). Voix de Dieu, voix de la vérité, elle est comparée à la foudre: or, quoi de plus puissant et de plus redoutable que le tonnerre? A sa suite marchent l'effroi, l'épouvante et la mort; il fait pâlir le front le plus altier, il écrase les palais superbes comme l'humble chaumière, et tombe sur l'éminence des montagnes comme sur les flots de l'océan. Image naturelle de la puissance de la vérité, qui, toujours inflexible, toujours tonnante au fond de tous les cœurs, n'est surmontée ni par la force des préjugés, ni par le torrent des abus, ni par le vice puissant et en crédit, ni par le nombre des coupables; *Deus majestatis intonuit.* Elle fond sur les tyrans qui ne veulent rien voir au-dessus de leurs têtes, ou sur ces potentats qui s'endorment dans leur gloire, *confringentis cedros.* Elle trouble la solitude de l'impie, qui, toujours hors de soi, se fuit, se craint, s'évite, n'ose se trouver seul avec sa raison et sa foi; *concutientis desertum.* Elle répand sur le péché une amertume douloureuse, porte l'angoisse et la tribulation dans l'ame du coupable, pour qui l'iniquité n'est qu'un long et difficile enfantement; *præparantis cervos.* Le crime a beau s'enfoncer dans la nuit, elle iroit le chercher jusqu'au fond de l'abîme; *revelabit condensa:* et Caïn fratricide ne peut plus fuir la voix

du sang d'Abel, qui l'accuse partout et ne cesse de lui crier : Malheureux, qu'as-tu fait? et où est donc ton frère? *quid fecisti? ubi est Abel frater tuus* (GENES IV, 9, 10)?

Ainsi l'homme pécheur a beau chercher à se distraire dans les cercles, à se perdre dans les affaires, à s'abîmer dans les plaisirs : la vérité toujours puissante le fixe, dit l'Écriture (PS. L, 5.), en présence de lui-même ; elle l'atteint dans les plaisirs par la satiété, dans les affaires par les dégoûts, dans les cercles par la tristesse ; et David adultère a toujours son péché contre lui, qui, comme un spectre menaçant, vient même l'arracher aux douceurs du sommeil ; *dormivi conturbatus* (PS. LVI, 5.). Ainsi ces dieux de la terre, que trompent les flatteurs ou qu'enivre leur puissance, s'efforceroient en vain d'ériger en règles leurs passions, et en lois leurs caprices : la vérité, toujours plus puissante, plus absolue que les rois, les traîne sous les yeux de l'Arbitre suprême dont la colère brise les potentats ; et Saül, au milieu de ses emportemens, reconnoît chaque jour qu'il y a un maître plus grand que lui, dont il ne peut ni éviter les coups, ni tromper la justice. Ainsi le juge inique ne sauroit violer sans effroi la sainteté de son auguste ministère : la vérité, toujours puissante, fait retentir à ses oreilles le redoutable cri de l'innocence qu'il opprime, elle le fait pâlir sur le tribunal qu'il profane ; et Pilate, oppressé du poids de son iniquité, cherche à s'en soulager par le public aveu de sa propre infamie. Ainsi l'impie a beau se mettre au rang des gens désabusés, et affecter un air de

supériorité en bravant les terreurs de la religion : la vérité, toujours puissante, lui fait sentir qu'il n'y a point de courage contre elle; que le blasphème peut bien plaire à l'orgueil, mais ne le trompe point; qu'il peut bien être un plaisir misérable pour l'incrédulité, mais non pas sa ressource; et Félix infidèle honore, par son trouble, ces mêmes vérités qu'il feint de dédaigner dans la bouche de Paul; *tremefactus Felix* (ACT. XXIV, 25.).

Ah! c'est maintenant que je comprends cette parole du Sage (SAP. IV, 20.), que les pensées du pécheur sont timides; cette parole d'Isaïe (IS. LVII, 20.), que le cœur de l'impie ressemble aux flots d'une mer battue par la tempête. Toujours obligé de lutter entre le plaisir qui flatte et la vérité qui déchire, entre la passion qui approuve et la vérité qui condamne, entre le sophisme qui éblouit et la vérité qui éclaire, entre l'exemple qui séduit et la vérité qui réclame, entre le monde qui retient et la vérité qui appelle; privé tout à la fois et des douceurs de la vertu et de celles du vice, il s'agite, il se combat, il traîne sans cesse après lui l'éternelle contradiction de ses lumières avec ses actions, de lui-même avec lui-même, et nous prouve ainsi hautement qu'il n'y a point de conseil contre le Seigneur, point de prudence contre la vérité, point d'asile contre la conscience, et que, par un décret irrévocable, elle est tout à la fois à l'insensé qui ose la combattre, la loi et le témoin, l'accusateur et le juge, et le vautour insatiable qui lui sert de bourreau.

Victorieuse dans la conscience, dont le témoignage est incorruptible, la vérité ne l'est pas moins dans la loi, dont la rigueur est inflexible. Oui, Chrétieus, c'est en vain que nous voudrions établir des prescriptions contre cette loi sainte; en vain chercherions-nous, ou des raisons pour l'éluder, ou des prétextes pour l'adoucir; en vain penserions-nous qu'elle peut être surmontée, ou par la force de l'exemple, ou par la force des usages, ou par le torrent des abus, ou par le nombre des coupables. Uniforme dans son langage, imperturbable dans ses maximes, elle n'a égard, ni aux temps, ni aux lieux, ni aux rangs, ni aux conditions; égale pour tous, tous sont égaux pour elle. Oui et non, cela est ou cela n'est pas: voilà son langage. Comment pourroit-elle en avoir un autre? comment, avec le tèmps, pourroit-elle rabattre de la rigidité de ses principes? Jésus-Christ n'est-il donc pas toujours le même, hier, aujourd'hui, et dans tous les siècles (HEBR. XIII, 8.) Peut-elle être moins une et moins inaltérable que son divin auteur? ou bien penserions-nous que ses règles saintes aient été faites par les hommes?

Ah! si les grands principes de sainteté et de justice étoient le fruit des conventions humaines, il y a long-temps qu'ils n'existeroient plus; il y a long-temps qu'il ne seroit plus vrai pour personne qu'il est beau de se vaincre soi-même, qu'il est grand de dompter ses passions; et pour tout dire enfin, il y a long-temps que le vice seroit la vertu. Mais si ces règles saintes que nous trace la loi de Dieu ne sont qu'une sacrée émanation de son immortelle raison,

quelle est donc notre illusion quand nous osons parler de la raison des temps, de la raison des circonstances, de la raison de la nécessité, de la raison de la coutume, de la raison du monde, de la raison de l'opinion; quand nous voulons nous prévaloir de la différence des siècles, quand nous osons penser que la morale peut être rajeunie comme les modes, quand nous croyons répondre à tout en insultant aux vieilles règles! et combien est vain ce principe adopté par un monde profane, qu'il faut se plier aux conjonctures, se monter au ton du siècle où l'on vit; que les usages peuvent justifier les abus, et qu'enfin autres temps, autres mœurs!

Autres temps, autres mœurs! Oui, sans doute; autres temps et autres scènes, autres acteurs, autre théâtre, autre décoration, autres événemens qui changent la face du monde; oui, sans doute, une génération passe, une génération arrive, un royaume s'élève, un royaume s'écroule, et l'océan n'a pas plus de flux et de reflux que le spectacle de la vie humaine n'offre d'agitations et d'inconstances et de vicissitudes. Mais que conclure de ce mouvement éternel? quoi? que Dieu doit aussi changer, et céder à tout vent comme le monde; qu'il doit connoître aussi les caprices des goûts et l'inconstance des préjugés, que la loi du Dieu vivant doit varier comme celle des hommes, et que tous ces principes factices, ces fugitives conventions, qui, nées la veille, meurent le lendemain, doivent servir de règle à cet ancien des jours (DAN. VII, 13.) pour lequel il n'y a ni lendemain ni veille?

Autres temps, autres mœurs! Oui, sans doute, autres temps et nouveaux préjugés, et nouvelles erreurs, et nouveaux scandales, et nouveaux excès inconnus à nos pères, et nouveaux raffinemens de luxe et de volupté, et nouvelle immoralité si monstrueuse et si nouvelle, qu'aucun peuple, avant nous, n'en avoit offert le modèle. Mais que conclure encore de cet étrange renversement? quoi? que l'Évangile doit se relâcher d'autant plus que le monde se relâche davantage; que ses maximes deviendront moins sévères, parce que nous sommes plus sensuels; que la voie du salut deviendra moins étroite, parce que celle de la perdition s'agrandit chaque jour; que plus nos passions seront vives, plus nous aurons le droit de nous y livrer sans contrainte, et que le Dieu des vertus s'unira ainsi avec le siècle pour le pervertir et le corrompre? Mais si les mœurs changent avec les temps, changez donc aussi les promesses de votre baptême et la nature de vos engagemens; changez l'autel et l'auguste victime qui s'y immole chaque jour; changez la croix, et arrachez-en l'écriteau qui vous annonce un sauveur et un juge: mais, avant de le faire, rappelez-vous que si la croix de Jésus-Christ est un arbre, c'est un arbre planté sur le roc, et qui ne sauroit plier; rappelez-vous que les temps ont beau changer, il sera toujours vrai que vous avez promis de renoncer au monde, d'être étrangers sur la terre, de dire anathème à la joie du siècle; et quels que soient aujourd'hui, et vos usages, et vos maximes raffinées, et vos fausses délicatesses, nous

avons toujours le même droit de dire à cette cour, à cette ville de plaisirs, ce qu'annonçoit il y a dix-huit siècles la Vérité incarnée (LUC. VI, 25; XIII, 5.): Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez; si vous ne faites pénitence, vous périrez tous!

Autres temps, autres mœurs! Eh quoi! ignorez-vous que plus le monde change, moins vous devez changer? ignorez-vous que plus tout tend à la nouveauté, plus il faut remonter vers l'antiquité, où la vérité prend sa source? ignorez-vous que plus ce sol mobile sur lequel vous marchez s'échappe sous vos pieds, plus vous devez vous attacher au rocher immuable de la vérité? Que parlez-vous de nouvelles lumières? sachez que tout ce qui est vrai est éternel, et qu'il n'y a que l'erreur qui naît et qui commence; sachez que c'est l'Évangile qui doit régler nos mœurs, et non nos mœurs qui doivent régler l'Évangile; sachez que ce n'est pas l'abus qui juge la règle, mais la règle qui juge l'abus; sachez qu'il ne peut jamais y avoir de raison contre la loi, ni de nécessité au préjudice des devoirs; sachez que ce qui est écrit est écrit, et qu'un seul *iota* de la loi ne passera point; sachez que le Seigneur a dit: Je suis votre Dieu, et je ne change point (MALACH. III, 6.); sachez enfin que s'il y a d'autres temps, il n'y pas d'autre vérité; que s'il y a d'autres temps, il n'y a pas d'autre éternité.

Mais si nous ne pouvons rien contre la vérité dans la loi, dont la rigueur est inflexible, vainement encore voudrions-nous la combattre dans la foi dont le règne est indestructible.

Ici, mes Frères, quel spectacle s'offre à nos yeux? quelle guerre s'allume? quelle ligue se forme? et qu'est-ce donc que ce frémissement des nations et des peuples? *quare fremuerunt gentes* (PS. II, I.)? Que signifient et ces partis, et ces cabales, et ces systèmes entassés sans fin? pourquoi toute cette effervescence de la raison, cette vague inquiétude de nos vaines pensées qui se poussent, se heurtent et s'agitent comme les flots soulevés par l'orage? Quoi! ces temps annoncés par l'Évangile seroient-ils arrivés? toucherions-nous à cette heure fatale où le choc des opinions doit précéder le choc des élémens; *erunt prœlia et opiniones* (MATTH. XXIV, 6.)? La foi auroit-elle perdu ses droits à nos hommages? Non, sans doute; mais elle alarme les passions, et les passions ne veulent plus de frein; mais elle humilie la raison, et la raison ne veut plus souffrir de maître. De là cette fierté séditieuse qui se communique de proche en proche; de là cette anarchie des esprits, ce fanatisme d'impiété qui les emporte tous; de là ces attentats d'une secte nouvelle qui ose en appeler de la soumission de dix-huit siècles, qui consacre l'indépendance sous le nom de liberté, et confond tristement le désir de connoître avec la hardiesse de penser, l'examen de l'ancienne croyance avec le goût des nouveautés profanes, et les droits légitimes de la raison avec la licence effrénée des systèmes.

Vains efforts, fureur impuissante! Que pouvons-nous pour combattre la vérité? quelles armes pouvons-nous opposer à celles dont le règne est

indestructible? Les cieux et la terre passeront, ses paroles ne passeront point: tout vieillit sous la main du temps, les plus fameux empires meurent comme leurs maîtres; les factions se dissipent, les partis n'ont qu'un temps, les sectes se détruisent elles-mêmes, les traditions humaines s'effacent, les systèmes disparoissent comme des songes, l'opinion ne dure qu'un jour; la foi seule reste, la seule vérité demeure: elle n'a pas été, elle demeure; elle ne sera pas, elle demeure; elle ne dure pas, elle demeure; elle ne vieillit pas, elle demeure; elle ne diminue pas, elle n'augmente pas, elle demeure. Qui nous racontera sa génération? qui nous révèlera la gloire de son règne? Subsistant avant les collines, engendrée avant l'aurore, adorée par les anges, tandis que le monde étoit plongé dans le néant; s'emparant de l'univers comme de son domaine, dès l'instant qu'il sortit du chaos; toujours ou annoncée, ou désirée, ou possédée; tantôt abandonnant le monde à tous les excès des passions, pour nous faire sentir par son absence tout le besoin que nous avions de sa lumière; tantôt le subjuguant par la force de sa parole, et apprenant à l'univers que rien ne lui résiste; soumise en apparence aux événemens, et dominant tous les événemens; emportée, ce semble, par le cours des révolutions, et toujours au-dessus des révolutions; se montrant, se cachant, éclairant, aveuglant tour à tour suivant ses souverains decrets, ou de justice, ou de miséricorde: pendant la vie, sans cesse notre juge implacable, si elle n'a pu être notre amie

fidèle; à la mort, où tout fuit, plus vive, plus redoutable que jamais; au grand jour des vengeances, s'élevant seule à travers les débris d'un monde qui s'éteint; dans le ciel, transportant les saints qui la voient et qui la possèdent; dans l'enfer, désespérant les réprouvés qui la sentent et qui la regrettent; *veritas Domini manet in æternum* (PS. CXVI, 2.).

Immutabilité du règne de la vérité, son empire est indépendant de toutes nos erreurs. Bien loin que les hérésies lui nuisent, il faut qu'elles paroissent pour donner plus de poids à son autorité, et plus d'éclat à sa lumière: les schismes diviseront, elle restera une; les scandales ébranleront les foibles, elle restera ferme; les vices prévaudront, elle restera vierge; les siècles passeront tour à tour de la barbarie à la lumière, des lumières à la barbarie, elle restera pure. L'homme ennemi pourra bien semer l'ivraie dans le champ de la vérité, il ne pourra jamais arracher le bon grain; il pourra obscurcir son flambeau, jamais il ne pourra l'éteindre: semblable à ces feux cachés sous la cendre, dans le temps qu'on s'y attendra le moins, elle jettera une clarté plus vive et une flamme plus rapide; *veritas Domini manet in æternum.*

Immutabilité du règne de la vérité, son empire est indépendant des puissances du monde. Elle s'est établie en souveraine par sa propre vertu, elle a régné sur les hommes sans les hommes; elle a dédaigné l'appui fragile des princes et des rois, elle a élevé toute seule l'édifice immense de la religion;

elle a appelé les grands et les monarques, quand ce divin ouvrage a été consommé; c'est alors qu'elle leur a dit : Et vous, ô rois, comprenez maintenant (PS. II, 10.). Ainsi, quand les chefs des nations sont assez heureux pour la défendre, c'est moins eux qui protègent la vérité, que la vérité qui les protège. Malheur donc à eux, s'ils osoient jamais prétendre la changer, la réformer, la juger et la modifier au gré de leurs passions, de leur politique et de leurs intérêts! Qu'ils sachent que les souverains règnent par elle, et non sur elle; et que, si la vérité daigne emprunter le secours de leur bras de chair, c'est pour se servir d'eux comme de ses sujets, et non comme de ses arbitres. En vain penseroient-ils qu'il est des circonstances où elle doit céder, qu'ils peuvent la sacrifier aux avantages de la paix, qu'elle doit se plier aux raisons d'État, aux suggestions d'une sagesse toute humaine, aux perfides conseils des faux prudens du siècle. Loin de la majesté de la vérité tous ces vils accommodemens : qui n'est pas pour elle est contre elle, et qui ne recueille pas avec elle dissipe. Et c'est d'après cet arrêt émané de Jésus-Christ même (LUC. XI, 23.), que nous dirons ici hautement aux dieux de la terre : La paix sans doute, la charité, mais la vérité; la gloire de l'État, mais la vérité; la politique, mais la vérité; la liberté de penser, mais la vérité; et la vérité dans tout, et la vérité avant tout, et la vérité par-dessus tout; *veritas Domini manet in æternum.*

Immutabilité du règne de la vérité, son empire

est indépendant du zèle même de ses propres ministres. Qu'ils l'honorent par des mœurs pures, qu'ils la desservent par leurs scandales; qu'ils la défendent avec courage, qu'ils la sacrifient avec lâcheté; qu'ils la publient sur les toits, qu'ils la laissent cachée sous le boisseau, elle saura se soutenir par la seule puissance de sa main souveraine. L'on pourra sans doute enchaîner ceux qui, par état, sont chargés d'annoncer ses oracles, jamais on ne pourra la retenir captive : elle fera parler Paul dans les chaînes, elle fera parler le sang de ses martyrs, elle fera parler ces muets caractères d'une fatale main, qui épouvanteront les Balthasars profanateurs. Si les langues cessent, si les prédicateurs se taisent, si les docteurs quittent la plume, si les prophètes en Israël prennent la fuite, les pierres crieront : *Veritas Domini manet in æternum.*

Immutabilité du règne de la vérité, son empire est de tous les lieux. Chassée d'un royaume, elle vole dans de nouveaux climats; persécutée en Judée, elle fuit en Égypte. Que dis-je? c'est elle-même qui transporte son règne, pour le donner à des nations plus dignes d'elle, et qui ne laisse à sa place que les ténèbres et l'étourdissement : elle punit ainsi par son abandon ces peuples audacieux qui abusent de sa lumière; jamais plus forte que quand elle fuit, jamais plus redoutable que quand elle cède; *veritas Domini manet in æternum.*

Écoutez donc ici, Chrétiens, ce que la vérité semble dire aujourd'hui à ces impies conjurés qui s'efforcent de la détruire : Insensés, quel est donc

le délire et l'étrange fureur qui vous anime? Fille auguste du ciel, que peuvent contre moi les attentats des enfans de la terre? pensez-vous donc que vos doutes frivoles, que vos intrigues misérables puissent jamais atteindre à ma sphère éternelle? Jetez un coup-d'œil à travers les siècles: des ennemis plus nombreux encore et plus redoutables se sont tour à tour élevés contre ma science, et tour à tour je les ai vaincus; j'ai vu la terre entière couverte du bandeau de la superstition, prosternée honteusement devant des dieux d'argile; j'ai dit, et tous ces dieux flétris ont passé tout à coup de l'apothéose à l'infamie, de l'infamie au ridicule, et je les ai vaincus. J'ai vu les tyrans et les Césars m'opposer fièrement l'appareil de toute leur puissance: j'ai multiplié mes conquêtes par leurs cruautés, mes disciples par leurs proscriptions, et je les ai vaincus. J'ai vu les philosophes du Portique, et les philosophes du Lycée, et les philosophes du Midi, et les philosophes du Septentrion, et sans cesse des philosophes: j'ai démasqué le néant de leurs systèmes et le néant de leurs vertus; ils se sont tous évanouis dans leurs folles pensées, et je les ai vaincus. Et maintenant, disputez, écrivez, unissez-vous, armez-vous, et vous serez vaincus. Vases d'argile, vous serez mis en poudre. Géans superbes, tentez d'escalader les cieux, vous n'en serez que plus voisins de mon tonnerre; c'est sur les éminences orgueilleuses de la raison, que je me plais surtout à le faire tomber. Je perdrai toute votre prudence, je réprouverai toute voute sagesse, je

soufflerai sur vos écrits coupables, et tout à coup je verrai disparoître et vos succès, et vos ouvrages, et vos disciples, et votre siècle, ainsi que tous ces frêles édifices, vains jouets de l'enfance, ainsi que la poussière chassée par le vent; *et sicut pulvis ante faciem venti* (PS. XXXIV, 5.).

Je reviens maintenant aux paroles de mon texte. nous ne pouvons rien contre la vérité, mais tout pour la vérité. Nous ne pouvons rien pour la combattre, mais nous pouvons tout pour la connoître: rien pour la combattre, notre vraie gloire est donc de nous soumettre; tout pour la connoître, notre bonheur est donc de la chercher. Cherchons-la donc; mais que ce soit dans la conscience, et non dans les idées vagues et arbitraires que les hommes s'en forment; dans la loi, et non dans les usages d'un monde corrompu, dans la foi, et non dans l'opinion.

Je l'ai nommée cette idole du siècle, cette bizarre et changeante opinion, triste enfant de nos préjugés, vil assemblage de nos folles erreurs. O sainte vérité, voilà donc celle qui domine et qui règne en nos jours, qui dispose à son gré des règles et des mœurs, qui préside à tous les conseils et dicte tous les jugemens! Et toi, lumière inaltérable, raison suprême, indépendante et éternelle, raison de Dieu, hélas! tout t'abandonne. Tu ne vois parmi nous que des hommes aussi froids pour tes intérêts qu'insensibles à tes charmes. Oui, Chrétiens, il faut le déplorer ici; il faut vous peindre un scandale nouveau qui échappe à vos yeux distraits.

Nous gémissons avec raison sur ces impies déclarés qui blasphèment insolemment ce qu'ils ignorent. Percez le mur, dit le prophète (EZECH. VIII, 8.), et vous verrez encore une plus grande abomination. Il est, mes Frères, il est un monstre plus dangereux encore que l'irréligion, plus redoutable que l'apostasie, et ce monstre, c'est la fatale indifférence; c'est ce sommeil de la foi, plus triste encore que l'effervescence de la raison : c'est cette léthargie mortelle dont on ne peut nous réveiller qu'en nous parlant de nos plaisirs ou de nos affaires : c'est cette dédaigneuse neutralité qui met toujours la vérité à part; qui laisse, comme on dit, la religion pour ce qu'elle est; qui nous rend, comme s'exprime Tertullien (SCORP. cap. I.), chrétiens en l'air, et fidèles quand on le peut ou quand on le veut; *plerique in ventum, et si placuerit, christiani :* c'est cette tolérance perfide qui rend suspecte toute espèce de zèle, et qui fait que, tandis que chaque opinion a son défenseur, chaque système son partisan, la religion ne peut pas avoir le sien, sans passer pour intolérante : c'est cette fausse philantropie, décorée du beau nom de modération, dont on veut faire honneur à la bonté de nos mœurs, et qui tient uniquement à la nullité de nos principes : c'est cette espèce de capitulation tacite avec toutes les croyances, qui, sous prétexte de tranquilliser les consciences, ébranle toutes les certitudes, et ne tranquillise que les vices et les passions : c'est cette inertie déplorable de tous ces sages, si communs de nos jours, qui se disent

impartiaux, parce qu'ils mettent sur la même ligne la vérité et le mensonge, et qui se vantent d'être les ennemis du fanatisme, parce qu'ils n'ont sur rien ni aucune idée fixe ni aucun jugement arrêté : c'est enfin cette funeste insouciance, qui fait que l'on rejette ou qu'on admet la vérité, qu'on la renie, qu'on la confesse tour à tour, qu'on la prend, qu'on la laisse, suivant le temps et l'occasion, le besoin et les circonstances. Je le dis hardiment : plût au ciel que l'on ne fît que la haïr ou la combattre ouvertement! elle pourroit au moins se défendre, réclamer hautement ses droits, et du poids de sa gloire et de sa majesté, opprimer le blasphémateur et confondre le sacrilège. Mais que les hommes n'en veuillent plus que pour la faire servir à leurs fins, que la seule curiosité la cherche, que le seul intérêt la protège, que toujours elle soit ou trahie par la flatterie, ou déguisée par la fausse prudence; mais qu'on n'en fasse plus qu'un indigne trafic, et que, tristement renversée dans les places publiques, suivant l'expression du prophète (ISAÏ. LIX, 14.), elle n'y trouve plus que des mercenaires qui la vendent, ou des mercenaires qui l'achètent: voilà la vraie désolation dont parle le même prophète (IBID. I, 7.), voilà le grand scandale qui consommera bientôt la ruine des mœurs, la décadence entière de la foi, et la grande calamité de l'Église qui va mettre le comble à toutes les autres.

Et ce qu'il y a ici de plus triste et de plus déplorable, c'est que le siècle s'applaudit de cet excès

de corruption, et qu'il triomphe de sa misère même; c'est qu'il regarde ce marasme moral comme le complément de la sagesse humaine, et qu'il croit par là avoir saisi le nœud de toutes les difficultés religieuses et politiques; c'est qu'il se persuade avoir répondu à tout, quand, imitant ces faux docteurs dont parle Jérémie (JEREM. VI, 14.), il répète avec eux: La paix, la paix, lorsqu'il n'y a pas de paix; comme si la paix pouvoit subsister sans l'amour de la vérité; comme si les vrais ennemis de la paix n'étoient pas ceux qui, sous prétexte d'union et de concorde, répandent des opinions nouvelles, déplacent toutes les bornes posées par nos pères, et comptant l'autorité pour rien, se font à eux-mêmes leurs propres règles et leur propre autorité. Ah! sans doute que la paix religieuse est le plus grand des biens, et malheur à nous si nous ne faisions pas tous nos efforts pour la conserver! Malheur à ceux qui chercheroient à la troubler par des disputes dangereuses, par de vaines questions, et par ces combats de paroles contre lesquels l'apôtre a soin de nous précautionner (I TIM. VI, 4.)! Mais cette paix si désirable et si précieuse est dans l'union, et non dans la confusion des principes; elle est dans la charité de Jésus-Christ, et non dans la politique du monde; elle est dans la vérité qui unit, et non dans l'erreur qui divise. Toute autre paix n'est pas la paix, c'est le calme perfide avant-coureur de la tempête; ce n'est point l'édification, c'est la destruction. Et nous aussi, disoit saint Grégoire de Nazianze aux prétendus conciliateurs

de son temps, et nous aussi nous aimons la paix; mais la paix que nous désirons n'est point celle qui s'obtiendroit au détriment de l'Évangile et aux dépens des saintes règles, et où l'on consentiroit à se relâcher de la rigueur inviolable des principes, pour se faire une vaine réputation de douceur et de condescendance, pour se prêter à l'ignorance des uns, à la mauvaise foi des autres, et à la vanité de tous. Le nom de paix est imposant, dit le même Père, l'idée de l'union est belle; mais cette paix ne peut se trouver que dans l'unité de l'Église et l'unanimité de la doctrine: autrement, ce n'est plus la paix de Jésus-Christ qui conduit à la vie, mais la paix du monde qui conduit à la mort.

Aimons donc la paix et la charité, mes très-chers Frères, mais craignons l'indifférence: aimons la paix, mais craignons celle qui se feroit aux dépens de la foi et au détriment de la vérité; car sans elle il n'y a pas de paix: aimons la paix et la vérité tout ensemble, l'une ne peut aller sans l'autre, c'est l'Esprit saint qui le déclare; *veritatem et pacem diligite* (ZACH. VIII, 19.): belle et grande parole, qui renferme tout le principe de la vie humaine et toute la science de la religion. La paix inséparable de la vérité et de l'autorité de ceux qui sont chargés de l'enseigner aux autres, voilà la seule vraiment durable qui soit digne du chrétien, la paix seule que la religion puisse avouer, la seule qui puisse nous être vraiment utile et profitable pour le salut, la seule qui puisse faire le bonheur de l'État et la gloire de l'Église, la seule

enfin qui puisse faire notre bonheur en cette vie périssable, et nous conduire à la paix éternelle, dans la contemplation, sans ombre et sans nuage, de la vérité qui est Dieu même. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR L'EXCELLENCE

DE LA CHARITÉ CHRÉTIENNE.

Scientia inflat, charitas verò ædificat.
La science enfle, mais la charité édifie. I Cor. viii, 1.

De toutes les maximes dont l'apôtre a orné ses divins écrits, il en est peu d'aussi utile et d'aussi importante, et, s'il m'est permis de me servir de cette expression, de plus profondément sensée, que celle qui nous est ouverte dans les paroles de mon texte. Que de leçons dans ces deux mots! et quel magnifique abrégé de morale! Là nous est peinte d'un seul trait cette science orgueilleuse qui se distingue par l'enflure, et s'évapore en vains discours et en belles paroles; cette science raisonneuse qui ose prendre pour préjugé tout sentiment qui n'est pas discuté; qui ne sait jamais nous apprendre que ce qu'il faut penser, et jamais ce qu'il faut faire; qui, sans principe ainsi que sans ressort, et aussi pauvre en vertus et en bonnes œuvres

que riche en discussions et fertile en projets, ne sème que du vent et ne recueille que la tempête, et qui, se parant du nom de sensibilité et de bienfaisance, n'a conservé de la sensibilité qu'un faux air, et de la bienfaisance que le nom; *scientia inflat.*

Là nous est donnée la plus noble et la plus juste idée de cette charité divine, dont l'origine est du ciel, et dont la racine est dans l'ame; cette reine des vertus qui donne le prix à toutes les autres, qui, peu contente d'édifier le prochain par d'éclatans exemples, le soulage encore par le zèle et par d'abondans secours; cette passion des grands cœurs qui ne vit que de dévoûmens et de sacrifices, qui s'approprie la cause de tous les malheureux; et qui, aussi sublime dans ses motifs qu'immuable dans son objet, consacre tout ce qu'elle enseigne, féconde tout ce qu'elle inspire, et consolide heureusement tout le bien qu'elle fait; *charitas verò ædificat.*

Développons, Chrétiens, ces deux pensées de l'apôtre, qui se soutiennent l'une par l'autre, et qui deviennent inséparables par leur opposition même. Démasquons aujourd'hui cette fausse science qui ne dit rien au cœur et ne bâtit que sur le sable, pour célébrer cette héroïque charité, à qui seule il appartient d'édifier avec solidité, parce qu'elle a ses fondemens sur les collines éternelles; montrons qu'autant celle-ci est puissante quand elle parle, et féconde quand elle agit, autant celle-là est froide quand elle dogmatise, et stérile quand elle opère,

et que cette humanité tant vantée ne ressemble pas plus à la charité que la vie ne ressemble à la mort, et les ténèbres à la lumière.

Chrétiens, assez d'autres ont combattu l'irréligion par tous les maux qu'elle a produits et les désordres qu'elle opère : montrons aujourd'hui son impuissance et son néant dans le bien même qu'elle prétend faire ; assez d'autres vous ont prouvé la vérité de votre foi par la beauté de ses mystères et la grandeur de ses miracles : faisons-la paroître à vos yeux toute belle de ses bienfaits, toute brillante de sa miséricorde. Et quand cette instruction a-t-elle été plus nécessaire que dans un temps où une raison superbe, fatiguée de destructions et de ruines, cherche à se reposer sur je ne sais quelle législation naturelle et quelle morale humaine toute enfoncée dans la matière, toute bornée à des vertus d'instinct? Nous la voyons, appelant à son secours une vaine philantropie née du triste naufrage de toutes nos vertus, ne faire des débris de tous les cultes comme de tous les temples qu'un seul culte, celui de l'indifférence, qu'un seul temple, celui de l'humanité; espèce de religion civile, qui s'arrange fort bien avec tous les vices, et fort commode pour le méchant; paganisme nouveau qui nous menace d'une dégradation nouvelle, et qui nous fait douter laquelle de ces deux idolâtries est la plus coupable et la plus insensée, ou celle du paganisme, dans laquelle tout étoit Dieu, excepté Dieu même, ou celle dont nous sommes aujourd'hui témoins, dans laquelle rien n'est Dieu, excepté l'homme.

Élevons-nous donc aujourd'hui, mes Frères, contre un système d'autant plus dangereux, qu'il est plus séduisant; faisons entendre, s'il se peut, à notre siècle, que son humanité n'est qu'imposture, comme sa philosophie n'est qu'illusion; montrons que la divine charité est la vraie bienfaisance, qu'il n'y a de vrais amis des pauvres que les amis de Jésus-Christ, et que ces vertus humaines que nous tenons de la nature, ne sont rien sans ces vérités célestes que nous tenons de Dieu.

Voici donc tout mon dessein : rien de plus grand et de plus magnanime que cette charité divine que le siècle combat; rien de plus vain et de plus illusoire que cette bienfaisance que le siècle proclame.

Esprit saint, Esprit créateur de la charité chrétienne, souffle immortel qui ranimez tout ce qui languit, qui fécondez tout ce qui est aride, échauffez-moi du feu sacré dont elle vit, et mettez sur mes lèvres, ou ces douces paroles dont parle le prophète (DEUTER. XXXII, 2.), qui tombent et pénètrent comme de la rosée, ou cette onction céleste que le disciple bien-aimé puisa sur le sein de celui qui est l'amour même : nous vous le demandons par l'entremise de la Mère de miséricorde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour connoître parfaitement toute l'excellence et la beauté de la charité chrétienne, nous n'avons qu'à l'envisager dans tous les motifs qu'elle propose, et dans les sentimens qu'elle inspire. Dans les motifs qu'elle propose, il n'en est pas de plus puissans ni de plus efficaces; dans les sentimens qu'elle inspire, il n'en est pas de plus sublimes ni de plus généreux; rien de plus beau que ce qu'elle enseigne, rien de plus grand que ce qu'elle fait. Développons ces deux propositions également claires et simples, et qui, par leur clarté, et leur simplicité même, n'en seront que plus propres à s'insinuer bien avant dans nos esprits et dans nos cœurs.

Rien de plus beau que ce qu'elle enseigne. Et d'abord, que de choses sont renfermées dans son nom seul! C'est la charité, *charitas:* ce n'est pas l'amour, il est trop passionné; ce n'est pas l'attachement, il est trop foible; ce n'est pas l'amitié, elle est trop bornée; ce n'est pas la pitié, elle est trop humaine; c'est la charité, *charitas*. Charité, c'est-à-dire, grâce; grâce de la part du riche qui la fait au pauvre au nom de Dieu, et grâce de la part du pauvre qui l'obtient de Dieu en faveur du riche. Charité, c'est-à-dire, joie; joie dans le riche qui la fait, et joie dans le pauvre qui la reçoit; joie sur la terre dont elle fait le bonheur, et joie dans le ciel qui en est la récompense. Charité, c'est-

à-dire, amour de Dieu et des hommes; amour de Dieu, père commun de tous les hommes, et amour des hommes qui sont tous les enfans d'un même Dieu; amour de Dieu pour aimer les hommes plus efficacement, et amour des hommes pour aimer Dieu plus dignement. Belle et admirable réciprocité, dont Jésus-Christ seul nous a donné l'idée, et qu'on ne trouve nulle part avant lui. L'orateur romain avoit bien dit la charité du genre humain, *charitas generis humani;* mais ce n'étoit là qu'un simulacre de charité, aussi dépourvu de sanction que de motif, et non moins vague dans son principe que dans son application. C'est la gloire exclusive du christianisme d'avoir fondé la bienfaisance sur des motifs surnaturels, d'avoir mêlé Dieu à tous les sentimens humains pour les rendre plus nobles et plus purs, d'avoir créé cette vertu céleste de la charité, qui sacrifie tout parce qu'elle espère tout, qui sans cesse nous ramène vers nos frères par l'amour de Dieu, et vers Dieu par l'amour de nos frères; et qui, ne faisant de ces deux amours qu'un seul et même sentiment, donne à nos affections généreuses et bienfaisantes le plus haut degré d'activité dont le cœur humain soit capable.

Que je suis fort dans mon sujet quand je tiens en mes mains l'Évangile! Ce n'est plus seulement ici une miséricorde exercée en vue de Dieu, mais en faveur de Dieu; ce n'est plus l'aumône faite pour Dieu et dans l'esprit de Dieu, mais l'aumône faite à Dieu même. Le voilà donc ce pontife nouveau qui vient épouser toutes nos peines et nos misères,

afin de mieux y compatir; le voilà ce Fils de Dieu et en même temps fils de l'homme, qui se fait annoncer, non aux grands, non aux riches, non aux heureux du siècle, non aux habitans des palais, mais aux petits, mais aux pauvres, mais aux habitans des chaumières. Les dieux des nations étoient les dieux des héros, des conquérans, des beaux esprits, des hommes éloquens, des artistes célèbres. Et quel sage s'avisa jamais d'en faire un pour les pauvres et pour les malheureux? Ce Dieu est exclusivement le Dieu de l'Évangile; lui seul a dit: Bienheureux ceux qui pleurent, et pour nous le prouver, il a voulu pleurer; lui seul a dit: Bienheureux ceux qui souffrent, et pour nous le prouver, il a voulu souffrir; lui seul a dit qu'il étoit venu pour les malades, et non pour ceux qui sont en santé, et pour nous le prouver, il a voulu guérir les paralytiques et les malades; lui seul a rendu la pauvreté honorable, en se l'appropriant; lui seul a préparé une espèce de culte à l'humanité souffrante, en se l'identifiant; lui seul a consacré la compassion, dont il a fait son caractère distinctif, et, pour ainsi dire, sa passion dominante; *misericordiâ motus* (MATTH. V, 6; XII, 7. LUC. VII, 13.). Chrétiens, quel est donc ce nouveau prodige? Quel système admirable que celui qui a su mettre ainsi la compassion au rang des perfections divines, et par là rendre le malheur non-seulement sacré, mais encore divin! O combien douce est à mon cœur cette religion sainte, qui n'a de force que pour le foible, et de prédilection que pour le malheureux! quelle

preuve plus pénétrante de son origine céleste? quel témoignage plus éclatant qu'elle est la religion faite pour tous les hommes et le besoin de l'univers? car qu'est-ce donc que l'univers, qu'une horrible collection de maux et de misères, qu'un immense hôpital où tout est malade, ou par le corps, ou par l'esprit, ou par le cœur, et un déplorable assemblage de morts et de mourans, d'hospices et de tombeaux?

Mais il nous faut entendre Jésus-Christ lui-même, développant cette sainte et sublime philosophie (MATTH. XXV, 31, etc.) : Nous voici parvenus à la fin des temps; déjà la trompette a sonné, et les morts se réveillent; déjà le tribunal du souverain Juge est dressé; déjà la grande séparation se fait; les uns sont à la droite et les autres à la gauche. Ce ne sont pas ici, ni les savans que l'on sépare des ignorans, ni les monarques des sujets, ni les maîtres des serviteurs : de toutes les distinctions humaines, il n'en reste plus qu'une qui efface toutes les autres, celle des boucs et des brebis, c'est-à-dire, des bons et des méchans. Et alors le Roi dira aux uns : Venez, les bénis de mon Père;.... car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; je ne savois où me loger, et vous m'avez reçu chez vous; j'étois malade, et vous m'avez visité; j'étois en prison, et vous êtes venus me voir : venez donc prendre possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.... Mais, Seigneur, et quand est-ce que nous vous avons vu

étranger, malade, prisonnier, pressé par la faim et par la soif, et que nous vous avons secouru?.... Et moi, je vous dis en vérité que, toutes les fois que vous avez fait ces choses au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait; *mihi fecistis*. Il dira ensuite à ceux qui sont à sa gauche: J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'étois étranger, et vous ne m'avez pas logé; malade et prisonnier, et vous ne m'avez pas visité: allez, maudits, au feu éternel.... Mais, Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim ou soif, manquer d'habits ou de logement, malade ou en prison, et que nous avons refusé de vous assister?.... Et moi, je vous dis en vérité que, toutes les fois que vous avez manqué de faire ces choses à l'un de mes plus petits frères, vous avez manqué de me le faire à moi-même; *nec mihi fecistis:* car ce prisonnier, c'étoit moi; et ce malade, c'étoit moi; et cet homme nu, c'étoit moi; et cet homme sans logement, c'étoit moi; et ce dernier de tous les hommes, et ce rebut de toute la nature, c'étoit encore moi.... Chrétiens, qu'avons-nous entendu, et quel est donc ce nouveau langage? est-ce de l'éloquence? est-ce de la raison? est-ce du sublime de pensées? est-ce du sublime de sentiment? C'est tout cela ensemble, mes Frères, ou plutôt ce n'est rien de tout cela; c'est le langage des anges, c'est le langage de Dieu même, et Dieu seul a pu l'inspirer. Non, jamais l'homme n'auroit imaginé que le Dieu de gloire et de majesté pût se trouver

sous les humiliations de la pauvreté et les lambeaux de l'indigence, le Dieu de force et de puissance dans la foiblesse des malades, le Dieu de toute sainteté dans le cachot des criminels, et que le maître de la terre voulût se faire représenter plus proprement encore par les pauvres que par les rois, puisque les pauvres sont ses membres, et que les rois ne sont que ses images. Voilà donc le grand mystère de la charité chrétienne que je vous annonce; mystère qui nous offre une nouvelle eucharistie où nous nourrissons notre Dieu dans les pauvres, comme notre Dieu nous nourrit de lui-même sous les espèces sacramentelles; mystère qui nous offre une nouvelle rédemption, où le créateur de tous les biens se charge de toutes les misères, comme l'auteur de toute justice s'est chargé de toutes les iniquités; mystère qui nous offre une nouvelle passion, où l'Homme-Dieu souffre dans les pauvres, comme autrefois dans les pécheurs, et, par cette double miséricorde, achève le sacrifice de la croix, et met le comble à toutes les merveilles du Calvaire.

Que dire encore de ce verre d'eau, de ce verre d'eau froide, donné au pauvre au nom de Dieu, et payé de l'immortalité? Quel autre que celui qui fait couler les fleuves a pu trouver tant de mérite dans un verre d'eau? quel autre que celui qui a fondé les cieux peut les ouvrir pour si peu de chose, ou élever si peu de chose à toute la hauteur des plus grands sacrifices et des plus sublimes vertus? quel philosophe auroit jamais osé parler d'un verre d'eau? qu'est-ce qu'un verre d'eau aux yeux de la

sagesse humaine? et aussi bien, qu'a-t-elle donc en elle-même pour élever ainsi jusqu'à l'infini un si mince présent et une si petite offrande? Non, il n'y avoit qu'un Dieu qui pût offrir cet encouragement à la foiblesse humaine, en donnant à la dernière des aumônes la plus grande des récompenses, et en plaçant au même rang, dans l'ordre moral, le denier de la veuve et le trésor des rois, ainsi qu'il fait entrer dans l'harmonie du monde la plus humble des fleurs, comme les cèdres les plus hauts et les plus superbes.

Que dire encore de cet ineffable trafic et de cette céleste usure, où celui qui a pitié du pauvre, dit l'Esprit saint, prête à l'Éternel, *fœneratur Domino* (PROVERB. XIX, 17.)? Qui jamais a ouï parler d'un tel commerce, où celui qui n'a rien prête à celui qui a tout, et où l'auteur de tous les dons reçoit, à titre d'avance et de secours, ses propres biens? Qui est donc ici le plus riche, ou de l'homme ou de Dieu? de Dieu qui reçoit ainsi notre prêt à un si magnifique intérêt, sans s'appauvrir, ou de l'homme, qui, saintement avide et ambitieux, place des fonds périssables et caducs sur le gage de l'éternité même? O homme, que tu es petit, quand je te considère des yeux de la nature! et combien tu es grand, lorsque je vois jusqu'à quel point la charité divine élève ton néant!

Que dire enfin de ces pauvres dont il faut se faire des amis, qui nous reçoivent dans les tabernacles éternels (LUC. XVI, 9.)? Que de grandeur et de divinité dans ces seuls mots! Quelle idée tout

à la fois et plus sublime et plus touchante, que de montrer ces hommes si délaissés, si méprisés aux yeux du monde, tenant le premier rang à la cour du Roi des rois, et dans leur crédit tout-puissant, devenus dans le ciel les intercesseurs de ceux qui ont été leurs intercesseurs sur la terre? Pauvres de Jésus-Christ, consolez-vous: aujourd'hui tout vous fuit, tout vous abandonne; hélas! vous n'avez point d'amis, mais levez les yeux vers le royaume qui vous appartient; aujourd'hui vous implorez notre assistance, alors nous implorerons votre secours; aujourd'hui votre destinée est entre nos mains, alors c'est de vous que dépendra la nôtre; aujourd'hui toutes les portes vous sont fermées, alors vous serez les gardiens des portes éternelles. Et nous, Chrétiens, ne voulons-nous donc pas nous faire des amis? Hélas! vous savez ce que sont tous les amis du monde, inconstans et trompeurs, intéressés autant qu'ingrats: mais en voici que le monde ne connoît point, que le monde ne donne point; en voici qui vous resteront, quand tous les autres auront disparu, et qui, reconnoissans du moindre bien que vous leur aurez fait, viendront tous au-devant de vous dans la grande journée des couronnes et des récompenses.

Maintenant, Chrétiens, que de lumières et de trésors cachés dans cet Évangile si simple, dans ce livre des enfans! Malheur à l'homme qui ne sentiroit pas tout ce qu'il y a de surhumain dans une pareille doctrine! malheur à l'ame morte à laquelle ne diroit rien cette parole toute féconde,

de laquelle débordent, comme par torrens, et le sentiment et la vie! Pour moi, je la sens, parce que j'ai un cœur, parce que je me sens moi-même, parce qu'un cri puissant, plus fort encore que ma raison, me dit qu'ici tout est divin, et que cette morale qui va si droit au cœur de l'homme n'a pu être enseignée, n'a pu être créée que par celui qui a fait le cœur de l'homme.

Mais, grande et sublime dans ses leçons, la charité chrétienne ne l'est pas moins dans ses exemples: rien de plus beau que ce qu'elle enseigne, rien de plus héroïque que ce qu'elle fait. De la puissance des motifs naît nécessairement l'héroïsme des sentimens. Une fois convaincu que Dieu est dans les pauvres, le héros qu'elle inspire croit se devoir tout entier aux pauvres, comme il se doit tout entier à Dieu. Miséricordieux comme le Père céleste est miséricordieux, il ne fait acception de personne, et la rosée de sa charité, comme celle des cieux, tombe également sur les bons et sur les méchans, sur les pécheurs et sur les justes. Loin de lui cette charité étroite et paresseuse, qui calcule toujours ses peines, et compte avec son devoir: non-seulement il donne selon son pouvoir, mais au-dessus de son pouvoir, suivant le conseil de l'apôtre (II COR. IX.); non-seulement il prend ses dons sur ses plaisirs, mais sur ses besoins; non-seulement sur son superflu, mais sur son nécessaire. Saintement empressé, comme Abraham (GEN. XVIII, 2.), il n'attend pas que les pauvres viennent à lui, c'est lui qui va au-devant des pauvres; il

entre avec une sorte de religion dans leurs humbles asiles : que ces infortunés ne lui exposent pas leurs besoins, il les a devinés, il les a compris, dit le prophète (PS. XL, 2.). Tantôt c'est leur timidité qu'il encourage par de saints artifices; tantôt c'est leur sensibilité qu'il ménage par un inviolable secret : toujours c'est leur condition qu'il honoré par ces égards touchans, plus précieux que les bienfaits mêmes. En le voyant, le pauvre sent renaître en son cœur l'amour et la confiance; un aimable abandon remplace la timide réserve; en lui découvrant sa misère, il croit ne la découvrir qu'à Dieu même : c'est le député de la Providence, c'est l'envoyé du ciel qui vient lui apporter, non le vil pain de l'aumône, mais le noble tribut de la justice. On ne sait presque plus si c'est le riche, si c'est le pauvre qui est le bienfaiteur; l'un et l'autre se réunissent pour célébrer la bonté suprême, le pauvre qui en est l'objet, le riche qui en est le ministre. Une reconnoissance mutuelle a mis le sceau à leur bonheur; leurs pleurs se confondent comme leurs ames, leurs communes bénédictions s'élèvent vers le ciel; et ces doux sentimens, et ces larmes heureuses sont le plus beau cantique en l'honneur de la Providence, et le plus magnifique encens que de foibles humains puissent offrir à l'Éternel.

Mais le Dieu des nécessiteux est encore le Dieu des malades : J'étois malade, et vous m'avez soulagé (MATTH. XXV, 36.). La charité chrétienne tourne donc ses regards vers les hôpitaux, vers les asiles

de la miséricorde : ce sont là ses maisons de prédilection, les lieux chéris où elle aime à se rendre. Les philosophes et les savans élèvent des lycées, des monumens aux arts ; les grands et les puissans du siècle construisent de superbes palais, des édifices somptueux, des jardins enchantés; la religion dote et bâtit des hôpitaux. Voilà les palais dont elle s'enorgueillit, les monumens de gloire qu'elle ambitionne spécialement, et c'est pour cela qu'elle les appelle la maison de Dieu. Admirable expression, qu'elle seule a pu trouver, et qu'on ne connoissoit point avant elle! belle et auguste dédicace, plus magnifique encore que celle de Salomon, laquelle rend également sacré le temple de la miséricorde et le temple du sacrifice; et nous apprend ainsi qu'il faut avoir porté ses offrandes et ses soins dans l'asile de l'infortune, pour être digne de porter ses vœux et son encens dans la maison de la prière.

Mais c'est peu pour la religion de consacrer la maison des pauvres, elle consacre encore leurs servantes; elle crée ces vierges héroïques, qui viennent leur promettre, à la face des saints autels, de ne vivre que pour eux et de mourir avec eux; elle les arrache à leurs parens, à leurs amis, à la fortune, à la jeunesse, aux attraits d'un monde enchanteur; elle les revêt, suivant l'expression de l'apôtre (COLOSS. III, 12.), des entrailles de la miséricorde; elle les élève au-dessus d'elles-mêmes en leur rappelant Jésus-Christ lavant les pieds de ses apôtres, et déclarant qu'il est venu, non pour

être servi, mais pour servir lui-même. O mon Dieu! je vous rends grâces des forces que vous leur donnez. Et quel autre que vous pourroit leur inspirer ce saint désintéressement qui ne cherche que vous, cette noble ambition qui n'aspire qu'à vous seul? quel autre que vous pourroit leur donner tant de patience parmi tant de contradictions, tant de joie parmi tant de dégoûts, tant de courage parmi tant de fatigues? Ah! je les vois servant les pauvres avec autant de zèle qu'elles servent le Seigneur, aussi attentives à leurs plaintes qu'indulgentes pour leurs défauts, autant au-dessus de leurs mépris que de leur reconnoissance; je les vois parcourir de rang en rang les lits de la langueur, mêler heureusement l'huile et le vin sur les plaies du malade, le soutenir, le changer de situation et remuer la paille qui lui sert de lit.... Esprits superbes, ne vous rebutez pas de tous ces détails; Dieu lui-même consacre leurs nobles soins par son exemple: son prophète nous le représente abaissant en quelque sorte la splendeur des cieux, pour descendre auprès des malades; et de ces mêmes mains qui portent le monde, les soutenant dans leur défaillance, et préparant lui-même le lit de leur infirmité; *stratum ejus versasti in infirmitate eius* (PS. XL, 4.).

Mais le Dieu des malades est encore le Dieu des prisonniers: J'étois en prison, et vous êtes venu me visiter. La charité chrétienne ne cherchera pas moins à soulager les prisonniers que les malades. Ces criminels que tout le monde oublie et que tout le monde repousse, elle va les chercher; elle veut

qu'on se les rappelle comme si on étoit en prison avec eux (HEBR. XIII, 3.); elle leur envoie ses anges, comme autrefois à Pierre dans les liens (ACT. XII, 7, 8, 9.), pour mêler à leur pain d'absinthe le pain de la consolation; elle réclame contre ses rigueurs inutiles à l'amendement des coupables, contre ces barbares traitemens qui d'un lieu de sûreté publique feroient un lieu de désespoir; elle ordonne à ses ministres de proclamer sans cesse l'année de rémission et le jubilé de leur délivrance. O jours! ô doux et touchans souvenirs! où, ministres de la parole, nous devenions aussi les ministres de la miséricorde; où nos foibles talens étoient employés tour à tour à défendre ces enfans de la honte et de l'indigence, et à plaider pour le soulagement de tous les criminels; où, après avoir parlé au cœur des mères, nous parlions au cœur des juges; où, pour remplir avec plus de succès une fonction si honorable et si digne de notre ministère, il nous étoit permis d'entrer dans les sombres cachots pour nous y pénétrer nous-mêmes du sentiment de compassion et de pitié que nous devions communiquer aux autres! Hélas! plus d'une fois on m'a permis d'ouvrir ces portes fatales; je les ai vus, ces ombres pâles, ces fantômes errans;..... je les ai vus, le crime sur le front et le blasphème à la bouche. O mon Dieu! c'étoient mes frères et mes semblables, c'étoient les membres de Jésus-Christ souffrant. Ah! leurs accens plaintifs et le bruit de leurs chaînes retentissent encore jusqu'au fond de mon ame. Cœurs sensibles, si jamais la pitié à fait couler vos

larmes; si, à la vue d'une grande infortune, vous avez jamais éprouvé les angoisses d'une amertume douloureuse, ah! n'entrez jamais dans ces déplorables enceintes, ou plutôt ayez la force d'y pénétrer; descendez dans ces ténèbres extérieures, dans ces entrailles de la terre; les objets déchirans qui s'offriront à vous calmeront vos passions, affoibliront l'empire de vos sens; vous pleurerez sur les malheurs de l'humanité; un sentiment profond de nos communes foiblesses vous rendra plus doux, plus patiens, plus enclins au pardon, et au milieu même des plus grands crimes vous apprendrez la vertu.

Que si, du fond des cachots, ces criminels passent au lieu des tortures, la charité chrétienne les y accompagne, et plus leur sort est devenu horrible, plus elle leur prodigue ses soins et ses consolations: tandis que tout les abandonne, elle accourt pour les sauver du désespoir; elle les couvre, dans ces momens affreux, du sang de Jésus-Christ; elle les entoure des douces et pénétrantes idées de rédemption, de réconciliation, d'espérances célestes; elle leur adoucit les horreurs de la mort en leur ouvrant les portes de la vie. O nobles et augustes fonctions du saint ministre, qui serre dans ses bras et presse sur son sein ces déplorables infortunés, qui reçoit sur lui leurs larmes, leurs sueurs, leur sang, et ne leur montre la croix de Jésus-Christ que pour leur cacher en quelque sorte la croix fatale sur laquelle ils vont s'étendre! Ah! la justice humaine ne sait que punir, et son bras de fer ne sait que frapper; la seule religion punit et console,

punit et pardonne. Admirable contraste qui ne se rencontre qu'en elle! Divine et ineffable compensation qui concilie tout, qui réunit à la fois et tout ce que la morale a de plus austère, et tout ce que la charité a de plus touchant, et tout ce que l'ordre a de plus rigoureux, et tout ce que le cœur humain a de plus tendre, et, qui tour à tour nourrissant la compassion par la justice, et adoucissant la justice par la compassion, prouve invinciblement qu'il n'y a point de vertu audessus de sa sainteté, comme il n'y a point de crime au-dessus de sa miséricorde!

Ce n'est pas tout : plus forte que la mort, la charité chrétienne ne craint pas de s'y exposer dans ces grandes calamités où elle exerce ses plus tristes ravages; elle descend dans ces réduits infects qu'habite la contagion, et mille fois plus intrépide que ce fléau n'est redoutable, elle enfante alors les Borromée et les Bezlunce, et tous ces pasteurs héroïques, honneur du sacerdoce, honneur de l'humanité, saints et nobles martyrs de leur dévoûment, de leur tendresse et de leur zèle. La philosophie a pu quelquefois faire des martyrs de la vanité, de l'intérêt, de l'ambition et de la gloire; le seul christianisme fait des martyrs de la charité: lui seul a dit à ses disciples que se sacrifier, c'est se sauver; lui seul a dit à ses ministres que le bon pasteur donne sa vie pour son troupeau, et les pasteurs l'ont donnée, et chaque jour ils la donnent encore, et partout où les appelle un mal épidémique, un fléau destructeur, on les voit s'immoler avec joie, en s'é-

criant, avec leur divin maître, que personne ne peut avoir un plus grand amour que celui de donner sa vie pour ses amis et pour ses frères (JOAN. X, 11; XV, 13.)

Mais comment raconter tous les genres de biens que la religion opère encore chaque jour et à tous les instants, par ses ministres, ces hommes de paix et de miséricorde, ces évangélistes des pauvres, qui vont de chaumière en chaumière enseigner la vertu, en secourant l'indigence; ces anges d'humanité qui, suivant l'expression des livres saints (JOB. XXIX, 15.) sont le pied du boîteux et l'œil de l'aveugle? Hommes de Dieu auprès des peuples, hommes des peuples auprès de Dieu, qui nous dira et les maux qu'ils préviennent, et les maux qu'ils réparent, et les familles qu'ils unissent, et les orphelins qu'ils recueillent, et les brebis égarées qu'ils rappellent au bercail, et les enfans prodigues qu'ils ramènent dans la maison paternelle? Quand un saint caractère n'ennobliroit pas leurs personnes, ils n'en seroient pas moins dignes de nos hommages, ils n'en seroient pas moins sacrés pour nous. Quel est donc ce sublime emploi et cette dignité touchante qui n'a d'autorité que pour le bien, et de pouvoir que pour la paix, qui commande par la douceur et qui force par les exemples? Que peut offrir de comparable toute l'antiquité païenne à cette belle magistrature, où tout est pour le foible, où la justice est la bonté; à cette aimable domination dont les arrêts sont des conseils, dont les ordres sont des prières? Hélas! toujours distraits par nos vains plaisirs, tout oc-

cupés de ces scènes diverses qu'offre à nos yeux séduits le théâtre du monde, nous n'apercevons pas tous ces prodiges de bienfaisance qu'opère chaque jour la foule des ministres obscurs qu'a dispersés la Providence dans les villes et dans les campagnes ; ils sont perdus pour nous tous ces mystères de charité, qui, nés de la religion, se cachent dans la religion même. Mais, si la somme des maux est diminuée sur la terre, si l'habitant des hameaux porte sans murmurer le fardeau des tributs publics, s'il ne succombe point sous le poids des calamités, si l'extrême misère n'a point encore dégradé son ame, si la puissance civile conserve encore sa force sur tant d'infortunés tentés à chaque instant de briser le joug des lois, qui ne pèse que sur eux seuls, nous devons ces grands biens aux ministres saints, ces pères des pauvres, dont la vie entière est employée à plaider la cause des malheureux, à imprimer bien avant dans leur cœur le respect des lois et le respect des mœurs, et à leur faire aimer une religion consolante qui adoucit leur amertume et désarme leur désespoir.

Et maintenant, Chrétiens, quelle autre religion peut se vanter d'une telle gloire ? quelle autre a possédé plus de motifs de bien et plus de principes de vie ? quelle autre a fait de la miséricorde un état et un ministère ? quelle autre a jamais donné à chaque troupeau un pasteur, à chaque ignorant un docteur, à chaque malade un serviteur à chaque orphelin un tuteur, à chaque captif un libérateur, à chaque affligé un consolateur ? Et vous,

ingrats, qui la calomniez en jouissant de ses bienfaits, que tardez-vous à lui rendre les armes? Si vous avez un cœur, comment ne pas l'aimer? ou si vous l'aimez, comment ne pas y croire? Le Dieu de la charité peut-il donc être en opposition avec le Dieu de la vérité? et où seroit la Providence, si elle permettoit que ce qui est si bon dans ses effets fût absurde dans son principe, et que la source de tous les biens, pût être en même temps la source de toutes les erreurs? Vous ne voulez pas croire aux martyrs de la foi, croyez au moins aux martyrs de la charité; vous ne voulez pas croire aux morts ressuscités, croyez au moins aux mourans assistés, aux mourans consolés. Que font ici vos argumens subtils et vos questions intarissables? Il ne s'agit pas de raisonner, il s'agit de sentir, il s'agit de s'écrier avec l'apôtre; Et nous aussi nous croyons à la charité, nous croyons à cette loi des belles ames, à cette religion du sentiment et de l'amour, dont les enseignemens sont des bienfaits, dont les bienfaits sont des miracles; nous croyons à ce cœur immense qui a aimé jusqu'à la fin, et à ce Dieu des pauvres, non moins grand par la charité qu'il a eue, que par celle qu'il nous commande; par la charité qu'il nous montre que par celle qu'il nous inspire; *et nos credidimus charitati* (I JOAN. IV, 16.).

Nous avons vu, mes Frères, la grandeur et l'héroïsme de cette charité chrétienne que le siècle combat, voyons maintenant l'impuissance et l'illusion de cette bienfaisance mondaine que le siècle proclame; c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Un des plus sûrs moyens de vous faire sentir la vanité et l'illusion de la bienfaisance mondaine, c'est de l'écouter dans ce qu'elle dit, et de l'envisager dans ce qu'elle fait; c'est de comparer enseignement à enseignement, et pratique à pratique, et de montrer par là que, comme dans la divine charité tout est grand, les maximes ainsi que les actions; dans la bienfaisance mondaine, tout est petit, les actions ainsi que les maximes. Vaine dans ses motifs, plus vaine dans ses moyens: tel est son double caractère, dont le développement achevera de vous convaincre, que la religion seule est la vraie bienfaisance, et qu'il n'y a point d'humanité là où n'est pas la chaité.

Je dis d'abord vaine dans ses motifs. Et quels motifs assez puissans pour la vertu trouveroit donc en elle-même cette fausse sagesse qui s'appelle la bienfaisance? sur quelle base assez solide fondra-t-elle et nos obligations fraternelles et nos devoirs envers les malheureux? où prendroit-elle un levier assez puissant pour nous élever au-dessus de la nature, nous commander les grands dévoûmens, et nous rendre les pauvres aussi chers que nous-mêmes? Croiroit-elle nous toucher par l'amour de l'ordre? mais qu'est-ce que cet ordre, lorsque Dieu n'y préside pas? qu'est-ce que cet amour dont Dien n'est pas le terme, et qui toujours finit par se con-

fondre avec l'amour de soi? Nous donnera-t-elle pour règle de vertu et pour principe de miséricorde l'intérêt personnel? mais n'est-ce pas insulter au genre humain, que de lui proposer comme motif d'union, précisément ce qui nous désunit, et comme un sentiment qui élève le cœur, ce moi humain qui le dessèche et l'endurcit? Gagnera-t-elle l'homme riche par le mobile de l'honneur, de la vanité et de la gloire? triste bruit, misérable fumée, utile quelquefois pour produire de grandes choses, rarement de bonnes actions. Croira-t-elle nous entraîner par ce charme secret attaché à la bienfaisance, et par le plaisir si doux de faire des heureux? mais, si la bienfaisance n'est qu'un plaisir, il est donc libre à moi de ne pas le prendre, et je puis m'en passer? Ce charme secret et ce plaisir si doux sont-ils donc assez forts pour contre-balancer tous les autres plaisirs et tous les autres charmes? Si la bienfaisance a ses charmes, les passions ont aussi les leurs; l'avarice a ses charmes, l'ambition a ses charmes, la volupté a ses charmes, et parmi tous ces charmes et si divers et si contraires, quel charme prévaudra?

Grands, riches du siècle, on vous l'a dit souvent: l'homme ne jouit jamais davantage que lorsqu'il donne; ses biens ne sont jamais plus à lui que lorsqu'il les répand dans le sein du pauvre; le grand art de la félicité est de pleurer avec ceux qui pleurent, et enfin le plus sûr moyen d'adoucir nos malheurs, c'est de partager ceux des autres. Belles maximes sans doute, et la raison en manque-t-elle? mais ce ne sont que des maximes pour des cœurs

où Dieu ne vit point. Sans cet esprit de religion, qui seul peut les graver dans l'ame, on se contente d'y applaudir; enluminées de tout le fard de l'éloquence et de tout l'art de la déclamation, on les admire dans les livres, on les exalte sur le théâtre. Toute la sensibilité se consume et se perd dans l'enchantement des spectacles : on s'attendrit, mais sur des infortunes ou feintes ou coupables; des héros fabuleux obtiennent tous nos pleurs; hélas! il n'en reste plus pour le pauvre.

Mais n'outrons pas les choses, et gardons-nous de nous faire un triste plaisir de calomnier l'humanité en exagérant sa misère; elle est assez malheureuse de son propre fonds, sans chercher encore à la dégrader davantage. Je sais que l'homme est né compatissant, je sais que la pitié, cette vertu des êtres foibles et misérables, est la première de nos affections, et qu'indépendamment de tout retour vers Dieu, l'homme se sent l'ami de l'homme; mais ce fonds précieux de sensibilité peut-il être toujours assez actif par lui-même? en nous empêchant quelquefois de nuire à nos semblables, nous porte-t-il toujours à leur faire du bien? Qu'il y a encore loin des sentimens d'humanité à l'exercice de la miséricorde, de la compassion à la charité! Rien de plus commun que de voir ces mouvemens humains se borner à des larmes stériles; elle n'est que trop ordinaire cette pitié cruelle qui plaint le malheureux qu'elle se hâte de fuir; on ne connoît que trop ces riches et ces grands qui sont humains par caractère et insensibles par système. Eh! qui ne sait par combien de moyens ce fonds d'huma-

nité s'affoiblit et s'altère? La puissance endurcit, l'abondance corrompt, l'amour des voluptés flétrit les ames les mieux nées; les mêmes vices qui nous souillent nous dessèchent, et ne laissent en nous de goût que pour les jouissances exclusives. Hélas! souvent même l'habitude de voir les malheureux nous rend indifférens et insensibles à leur sort. Raisonnons tant qu'il nous plaira sur les rapports de la sociabilité, sur ces liens primitifs qui unissent les hommes, et sur ces heureux penchans que la nature a mis en nous; tous ces motifs naturels n'auront jamais qu'une foible prise sur l'ame, s'ils ne sont soutenus par l'esprit de la charité. Pour que ces liens et ces rapports soient sensibles, il faut que Dieu en soit le centre; pour qu'ils soient respectés, il faut que la religion les consacre; sans quoi tous ces devoirs d'humanité deviendront arbitraires, parce qu'ils dépendront de l'idée bizarre que chacun s'en formera, suivant ses préjugés, ses intérêts et ses passions; sans quoi les droits de l'humanité seront toujours sacrifiés aux prétentions de la vanité, le plaisir de faire des heureux à la crainte de faire des ingrats. L'augmentation des revenus ne fera qu'augmenter le nombre des désirs, de fausses bienséances deviendront des nécessités d'état, des fantaisies ruineuses seront appelées des besoins, de criminelles profusions, engloutiront impitoyablement le patrimoine des malheureux, chacun aura son cœur là où est son trésor; et malgré ces mouvemens de sensibilité et cette bienfaisance innée, nous verrons la plupart des riches mourir de leurs excès et les pauvres de leurs misères.

Sages du siècle, quelle est donc votre erreur, et combien sont vaines vos leçons! Vous vous vantez d'avoir répandu les principes d'humanité, ou, pour parler votre langage, les idées libérales: mais ce sont des motifs qu'il nous faut, et non pas des idées; ce sont des préceptes obligatoires, et non des libéralités en tableaux et en théories. Vous affectez toujours de nous donner le nom de frères, et, par une contradiction inexplicable, vous voulez nous ôter notre père commun, non-seulement dans le ciel, mais encore sur la terre; et vous voudriez proscrire cette religion sainte qui est la vraie fraternité, puisqu'il n'y a qu'elle qui fasse du genre humain une grande famille, et qui unisse dans une même descendance et une même fin tous les enfans d'Adam. Vous croyez avoir tout dit aux pauvres, et tout fait pour les consoler, lorsque vous parlez de leurs droits imprescriptibles, de l'injustice du sort, et d'une égalité chimérique dont ils ne jouiront jamais. Mais à quoi leur sert cette doctrine, sinon à les aigrir, à leur rendre plus douloureux le fardeau de la vie, à les soulever contre les riches, et à leur donner de l'orgueil, quand il ne faudroit leur donner que de la patience? Vous avez toujours à la bouche le mot de sainte humanité: ah! sans doute qu'elle est sainte, mais c'est pour le chrétien, mais c'est aux yeux de la religion qui la sanctifie, la consacre et la divinise. Mais, dans vos systèmes abjects, comment est-elle sainte, puisqu'elle n'y est plus qu'une pure animalité, qu'un misérable jeu des organes? comment est-elle sainte dans cet homme

physique qui seul fait votre idole, et dont vous disséquez l'entendement à peu près comme le cadavre? Étrange sainteté que celle de la boue et de la matière! A la place de Dieu vous substituez la nature; mais que dit la nature quand Dieu ne parle pas? à quoi oblige la nature lorsque Dieu ne commande pas? a-t-elle donc sur nous d'autre autorité, que celle que nous voulons bien lui laisser? quelle sanction donne-t-elle aux devoirs qu'elle prescrit, et quelle force à ces préceptes? Vous donnez, dites-vous, l'aumône à la nature! mais qu'est-ce encore que la nature, qu'une loi sans législateur, un maître sans commandement, et un juge sans tribunal? qu'est-elle, séparée de Dieu, qu'une cause sans effet, ou un effet sans cause? Vous donnez l'aumône à la nature! mais la nature vous entend-elle? la nature vous comprend-elle? a-t-elle un cœur pour vous répondre, ou une main pour vous récompenser? Vous donnez l'aumône à la nature! hé bien! que la nature vous la rende.

Ah! ne donnez pas l'aumône à la nature, mais donnez-la à Dieu, à votre juge, à votre maître, à votre créateur, qui vous voit et qui vous entend, qui vous la rendra au centuple, et qui a juré par lui-même de faire miséricorde à ceux qui auront fait miséricorde.

Nous ne nions pas, mes Frères, que les bienfaisans, selon le monde, ne puissent donner quelquefois à l'humanité et à la nature; qu'ils ne se montrent souvent sensibles sans se piquer d'être chrétiens; et il me semble ici que la plupart d'entre vous m'op-

posent en secret les libéralités que leur arrachent quelquefois des motifs tout profanes. Nous savons même que l'on voit des impies se signaler par des actes d'humanité ; nous le savons, et comment pourrions-nous l'ignorer? dès que cela arrive, ils ont si grand soin de le publier. Mais en faisant cet aveu, la religion ne perd rien de sa gloire, les mondains n'ajoutent rien à leur triomphe ; car c'est peu d'être humain quelquefois, il faut savoir être généreux ; c'est peu d'être bienfaisant, si on ne l'est avec noblesse, avec courage, avec persévérance. Or, par quelle transaction avec la nature, le disciple de l'humanité s'engagera-t-il à la servir généreusement, constamment et persévéramment? et en vertu de quelle loi lui sacrifieroit-il ses aises, ses passions et ses plaisirs? Il pourra bien nous éblouir par quelques actes de charité ; dans un temps de calamités, il pourra faire quelques efforts : mais bientôt il se lassera, bientôt sa bienfaisance disparoîtra avec les circonstances qu'il a choisies, avec les regards du public qu'il a recherchés, avec les occasions d'éclat qu'il s'est ménagées. Non, ce ne sont pas toujours les traits de bienfaisance qui nous manquent, c'est la suite des bonnes œuvres, c'est ce cours uniforme et toujours actif d'une vie utile, par lequel le bien de demain n'est qu'une suite du bien d'aujourd'hui ; c'est cette continuité d'aumônes ordinaires et de bienfaits obscurs, qui supposent bien plus de véritable générosité, que tous ces traits d'humanité consignés ordinairement avec tant d'appareil dans les registres de la renommée. Voilà donc tout le

secret de la bienfaisance mondaine : dans un moment de sensibilité, dans la chaleur de l'attendrissement, on s'est livré avec transport à tous les mouvemens du zèle : les larmes ont coulé, on s'est cru humain, on n'a été qu'enthousiaste. On a pris pour vertu de principe une vertu de tempérament, pour l'expression de l'ame une saillie de l'amour-propre, pour le sublime effort d'un cœur généreux les élans passagers d'une imagination exaltée. Ce n'est point Dieu qui nous faisoit agir : nous éprouvons bientôt que tout est vain, que tout est faux dans un cœur que Dieu n'anime point; bientôt la triste réflexion refroidit tout; la connoissance que l'on acquiert des hommes, pour lesquels seuls on agit, nous fait approfondir de tristes soupçons qui flétrissent le cœur, et qui relâchent peu à peu tous les liens de bienveillance. Une fatale expérience nous détrompe. On perd insensiblement ces illusions aimables des vertus sociales; l'ame retombe dans sa langueur première; l'humanité n'a eu qu'un jour, les plaisirs ont toute la vie.

Eh! qui sent mieux que les nécessiteux une aussi triste vérité? Je les atteste tous ici. Demandons-leur qui les assiste? A qui ont-ils recours dans leurs pressans besoins? à qui osent-ils faire leurs douloureuses confidences? Vont-ils trouver ces hommes tout profanes qui ne connoissent d'autres principes que les relations sociales, ni d'autre Dieu que la nature, ces heureux du siècle dont la vie n'est qu'un enchaînement de fêtes et de plaisirs? Vont-ils chercher ces beaux esprits et ces penseurs qui font de

l'humanité toute leur religion? Ah! ils courent à ceux dont la renommée publie la piété, ils s'adressent à ceux qui fréquentent nos temples. Une cruelle expérience les a trop convaincus qu'il n'y a que l'homme véritablement religieux qui se fasse un devoir sacré de la miséricorde; que les mondains n'accueillent que ceux qui leur apportent ou le crédit ou la fortune; que tous ces hommes de plaisirs ne savent point pleurer avec les malheureux; que ces penseurs ont d'autant moins l'humanité gravée dans le cœur, qu'ils la font plus souvent retentir sur leurs lèvres; et qu'enfin tous ces hommes sans religion sont des gens sans entrailles; *viscera impiorum crudelia* (PROVERB. XII, 10.)

On nous dira peut-être que nous manquons ici à cette charité dont nous sommes les prédicateurs et les ministres. Mes Frères, il y a longtemps que l'on voudroit se servir de la charité pour étouffer la vérité, et se prévaloir ainsi de la beauté de la religion elle-même. Nous savons qu'en effet les personnes dont nous parlons ont grand besoin de charité; mais pourquoi serions-nous plus charitables que Jésus-Christ, la charité même? Pourquoi ne parlerions-nous pas de ces sépulcres blanchis, décorés du vernis de l'humanité et de la bienfaisance, et ne renfermant que des vers et des ossemens poudreux, tristes trophées de la mort? La charité a aussi sa vérité, et son premier devoir est de la dire, rien n'étant plus charitable ni plus humain que de donner aux hommes de salutaires leçons, au risque même de déplaire aux oreilles mondaines. Eh! que

nous importent d'ailleurs les suffrages du monde, pourvu que nous ayons les suffrages des pauvres, les bénédictions des pauvres, et les prières que les malheureux adresseront pour nous au Père des miséricordes?

Vaine dans ses motifs, cette humanité prétendue le sera-t-elle moins dans ses moyens, et ses expédiens vaudront-ils mieux que sa morale? Nous parlera-t-elle de ses calculs et de ses plans, de ses vues nouvelles en administration et de ses savantes méthodes? Chrétiens, c'est bien encore ici que l'on peut dire, avec l'apôtre, que la science enfle; c'est bien encore ici que se trompent grossièrement tous ces modernes spéculateurs, qui croient pouvoir organiser, pour ainsi dire, la charité, ainsi qu'on organise les tribunaux et la justice, et faire de la bienfaisance un système et un art, sans se douter qu'elle n'est qu'un sentiment et un devoir indépendant de tout art et de tout système. Hélas! ce sont bien plus les amis que les savans qui manquent aux pauvres, et ils ont bien plus besoin de consolations que de lumières. Mais supposons la religion anéantie dans les ames : qui leur donnera ces amis et ces consolations? qui versera dans leur cœur déchiré les germes précieux de la résignation et de la patience? qui pourra procurer à ces jeunes orphelins des tutrices presque aussi tendres que des mères, des anges de miséricorde à ces victimes de la honte qui se nourrissent en secret d'un pain d'amertume et de larmes, des parens et des frères à ces malheureux étrangers, qui, au sein d'une ville immense, ne

trouvent qu'un désert? Tous les calculs économiques, tous les plus heureux plans, toute la puissance des rois, nous donneront-ils jamais une de ces femmes fortes qui encouragent toutes le bonnes œuvres, et qui souffrent de tous les maux qu'elles ne peuvent guérir; une de ces dames illustres qui descendent du plus haut rang dans des réduits obscurs pour y surprendre un malheureux abandonné de la nature entière; une de ces saintes veuves et de ces nouvelles Dorcas, travaillant de leurs propres mains pour vêtir les pauvres (ACT. IX, 36.); une de ces vierges chrétiennes, servantes héroïques de nos pauvres malades; une de ces filles de Vincent de Paul, dont le cœur, comme celui de Dieu, est tout charité?

Hélas! on pourra bien, à force d'or et de calculs, bâtir des hôpitaux; mais tous les trésors et tous les calculs de la terre nous donneront-ils une hospitalière? On pourra bien dresser des plans, combiner des systèmes pour réformer ou enrichir les maisons de miséricorde, une sage administration pourra bien y mettre l'ordre; y mettra-t-elle le courage de la charité? On construira peut-être de superbes asiles, on élevera à grands frais des temples à l'humanité; mais qu'importe une vaine pompe, pour y loger la douleur et le désespoir? Si la religion ne vient à l'appui des lumières, si l'esprit de Jésus-Christ n'anime point toutes ces œuvres de miséricorde, si les vertus privées ne secondent pas les efforts de la puissance publique; on n'édifiera que de tristes solitudes, dit l'auteur sacré (JOB. III, 14.), que de

magnifiques tombeaux, semblables à ces pyramides fameuses; au dehors brillera la grandeur, au dedans règneront la misère, la désolation et la mort. Non, ce n'est pas l'opulence, ce ne sont pas les règles de police, c'est la douceur, c'est la bonté, c'est la patience, c'est le désintéressement, c'est le support mutuel, ce sont les tendres soins, les saintes inquiétudes du zèle, qui peuvent rendre ces asiles vraiment chers à l'humanité. Mais où trouver hors de la religion ces vertus généreuses? et que sont devenus nos hôpitaux, depuis qu'on en a chassé Dieu, pour les mettre sous la tutelle de l'humanité et la sauvegarde de la nature? O! combien mon ame étoit doucement affectée, quand j'entrois autrefois dans ces tristes séjours des infirmités humaines, où la charité s'épuisoit en tendres soins et en pieuses sollicitudes! et combien mon cœur se resserre, lorsque j'entre aujourd'hui dans la plupart de ces hospices d'humanité, qu'a dévastés l'inhumaine philosophie, et qu'errant dans ces salles de la douleur, je n'y rencontre plus que des servantes par métier; au lieu de ces amies par état, de ces servantes par devoir! Quelle nudité! quel abandon! et quelle indifférence! Sages du siècle, ah! rendez-nous bien vite nos hôtels-Dieu, et reprenez vos hospices d'humanité, de cette humanité toute en paroles et en calculs, non moins froide et non moins dure que la pierre elle-même sur laquelle vous l'avez gravée.

Vous nous direz peut-être que nous sommes les ennemis de l'humanité. Oui, sans doute, de la vôtre : ennemis de tous ceux qui empruntent son

masque pour s'en passer plus aisément, et qui n'ont mis le mot en faveur, que pour mieux se débarrasser de la chose; ennemis de tous ces prétendus réformateurs, qui méprisent tout, excepté leur siècle, qui veulent tout combattre, excepté leurs vices, qui veulent tout bouleverser, excepté leur fortune; ennemis de tous ces sophistes, qui, vivant du bien des pauvres, n'en osent pas moins propager une doctrine ennemie des pauvres, et destructive non-seulement de toute bienfaisance, mais de toute humanité. Ou plutôt nous ne sommes ennemis de personne, pas même de nos ennemis, pas même des ennemis de la religion; nous sommes amis des pauvres, que vos maximes attristent, et que vos systèmes dépouillent; amis des malheureux, que votre doctrine désole et que votre néant déshérite, enfin amis de tous les hommes, en ne voulant que leur bonheur, en ne prêchant que pour leur bonheur, et en offrant à leur respect une religion douce, compatissante et fraternelle, qui n'aime que les pauvres, ou les riches qui se font pauvres à force de bienfaits et de miséricorde.

Nous parlera-t-on de ces associations de bienfaisance et de ces confraternités patriotiques, érigées sous les auspices de la philantropie? A Dieu ne plaise que nous voulions ici manquer aux encouragemens et aux égards que méritent ces utiles institutions! Honneur au gouvernement qui les protège; louange à ces citoyens respectables dont le zèle le dispute aux talens: rendons-leur grâce du bien qu'ils font, et même du bien qu'ils ne

peuveut pas faire, puisque le Père des miséricordes nous tient compte de la volonté, et qu'à ses yeux le désir est réputé pour l'action même. Mais que sont cependant de pareils établissemens, anprès de ces assemblées chrétiennes, objets de nos regrets, d'où sortoient mille sources fécondes de vie et de consolations? Que sont-ils auprès de ces pieuses et magnifiques fondations léguées par la charité de nos pères, où le pauvre venoit puiser, non goutte à goutte comme aujourd'hui, mais par torrens, dans les eaux abondantes de la miséricorde? Et cette science économique tant vantée de nos jours, qu'est-ce au fond que le triste talent de spéculer sur les besoins des malheureux, qu'une science avare et durement calculatrice, qui, dans ses subtiles épargnes, marque tout juste, non ce qu'il faut au pauvre pour vivre, mais ce qui lui suffit pour ne pas mourir? Aussi, quels que soient les éloges que méritent ces nouveaux établissemens, et dussions-nous déplaire à un monde profane ami de la flatterie, nous ne cesserons de le dire: si la religion n'en est l'ame, si elle ne préside au choix des membres dont ils sont composés, s'ils ne sont cimentés par cet esprit de charité qui ne meurt point, tôt ou tard ils mourront eux-mêmes, et leur peu de succès ne servira qu'à nous convaincre de plus en plus qu'où le Seigneur ne bâtit point, les hommes travaillent en vain; que rien ne peut remplacer la charité que la charité elle-même; qu'elle ne peut avoir sa racine que dans la foi, et qu'elle perd sa sève et sa fécondité dès qu'on essaie de la transporter sur le sol desséché de la philosophie.

Voici donc la grande illusion de ce siècle calculateur. Il s'est persuadé que le chef-d'œuvre de la raison étoit de tout résoudre dans la politique, qu'avec des lois et de la politique, il pouvoit soutenir les mœurs; qu'avec des lois et de la politique, il pouvoit créer des vertus: disons mieux, qu'avec des lois et de la politique, il pouvoit se passer de mœurs et de vertus. La religion n'a plus qu'une existence précaire et subordonnée; si l'on daigne s'occuper d'elle, c'est tout au plus comme du moyen, et jamais comme de la fin. On ne veut plus la regarder que comme un heureux préjugé, qu'il faut favoriser dès qu'il s'arrange avec nos vues humaines, qu'il faut abandonner quand il les contrarie. Finances, commerce, population, agriculture, grands et superbes mots! ils occupent tous les talens, ils appellent tous les travaux. Sans doute que tous ces importans objets méritent de fixer l'attention des sages. Célébrons ce goût de réforme qui anime tous les esprits, rendons-en même temps grâce a l'auteur de tout bien, qui, de tous ces efforts réunis, peut faire naître quelque heureux changement dans la génération présente: mais qne le siècle ne s'abuse point; sans l'influence de la religion, il ne travaillera qu'en vain au bonheur de l'humanité, il s'agitera en vain dans ses folles pensées; il commencera par le faîte d'un édifice qui manque par le fondement.

Nous l'avouons ici, Chrétiens, si nos spéculations et nos savantes théories parlent au cœur de l'avare, si elles peuvent nous persuader qu'il vaut

mieux donner que de recevoir, si elles peuvent prévenir et l'inquiétude de nos désirs et les transports de la cupidité, si elles peuvent empêcher les flatteurs de calomnier auprès du trône les pauvres et les malheureux, si elles peuvent enchaîner la dévorante ambition, cette sangsue, dit Salomon (PROVERB. XXX, 15.) qui crie toujours d'apporter; si elles peuvent découvrir par quels homicides complots tant d'infâmes calculateurs, sous le prétexte du bien public, ruinent la patrie, par quelles iniquités secrètes, par quels mystères d'oppression le riche et le puissant ont préparé la mort du pauvre, et pour me servir de l'expression du prophète, le dévorent comme un morceau de pain (PS. XIII, 14.) nous l'avouons, mes Frères, les politiques ont tout fait, nous applaudissons à leur zèle. Mais, s'il est vrai que les richesses, sans la religion, ne sont que de nouveaux moyens de corruption et d'avilissement; si l'œil de celui qui voit tout peut seul surveiller les obscures manœuvres de la cupidité; si tous les vices destructeurs qui escortent l'opulence n'en sont que plus actifs contre les lois sévères et réprimantes, reconnoissons l'aveuglement des modernes spéculateurs, et convenons qu'en négligeant la partie des mœurs et de la religion, ils n'ont encore rien fait pour le bonheur des hommes. Peut-être que ces vérités paroîtront dures à tant d'hommes profanes qui sont si contens de leur siècle, parce qu'ils ont intérêt que leur siècle n'aille pas mieux; à tant d'esprits follement superbes, qui s'imaginent que les sermons et les censures ne sont plus de saison: mais

il importe de le dire, sans jamais se lasser, que sans l'esprit de Dieu point de vertu, et sans vertu point de bienfaisance, il importe de convaincre le siècle de la stérile enflure de ses brillans projets, et du néant de sa fausse sagesse. Eh! qu'a donc produit cette sagesse humaine qui parle tant du progrès des lumières? Que nous reste-t-il de tous ces frais de discussion, et de tous ces nouveaux projets qu'elle offre avec orgueil au jugement des hommes? Quels fruits nous sont venus de cet arbre de la science que nous avons planté si fastueusement au milieu de nous? N'est-ce donc pas ce figuier stérile maudit par l'Évangile? Qu'a-t-on mis à la place de ces dogmes heureux de paix et de miséricorde? A cet esprit de charité, si capable d'élever l'ame, qu'a-t-on substitué? la passion de savoir, la plus oiseuse de toutes; le fanatisme de la raison, le plus dangereux de tous; l'esprit de doute, le plus funeste de tous; la fureur des systèmes, la plus meurtrière de toutes; la doctrine de l'égoïsme, cette mort de toute vertu, comme l'indifférence est la mort de toute religion. Et d'où vient que chacun s'isole, que chacun se concentre, que chacun dit, comme Caïn, Suis-je le gardien de mon frère? et que tous, dit saint Paul, cherchent avec rigueur ce qui leur appartient? D'où vient que les liens mêmes du sang n'ont plus d'autre ciment que la ressemblance des noms? que toutes les actions s'évaluent? que chaque vertu a son prix? et que tout le commerce de la vie humaine n'est plus qu'un trafic honteux de l'intérêt qui vend, et de l'in-

térêt qui achète? N'en doutons pas, Chrétiens, c'est le fruit de cette bienfaisance systématique, cette religion de pure humanité, qui, ne donnant à la vertu que le présent pour espérance, ne lui laisse conséquemment que l'intérêt pour toute fin: doctrine abjecte et destructive, qui, semblable à un poison lent, mine insensiblement tous les principes de la vie morale, altère d'une manière bien frappante l'esprit national, et va bientôt dénaturer le caractère du peuple le plus humain et le plus sensible de la terre.

Ainsi, que l'on arme, tant qu'on voudra, l'esprit contre la raison, ou la raison contre le sentiment, toujours il sera vrai que la science enfle, et que la charité édifie; toujours il faudra convenir qu'il y a dans notre religion un principe de bien qui ne se trouve nulle part, et que, n'eût-elle en sa faveur que cette seule preuve, la chose vaudroit bien sans doute la peine que l'on y pensât. Ah! si c'est là une fable, qu'on nous laisse cette fable qui est bonne à tout; que l'impie garde sa vérité qui n'est bonne à rien, ou plutôt qu'il laisse sa fable, et qu'il revienne à la vérité, à cet Évangile divin dont une seule ligne nous dit mille fois plus que tout le faste des discours mondains; cet Évangile qui, par un heureux accord qui n'appartient qu'à lui, secourt les pauvres par les riches, et sanctifie les riches par les pauvres, et qui seul peut nous retirer de l'abîme ouvert sous nos pas. Voilà la bienfaisance qu'il nous faut, non cette triste philosophie qui, sans la religion, n'est qu'un rêve trompeur, et pour le pauvre qu'elle dé-

sole, et pour le riche qu'elle corrompt; non cette pénible métaphysique, qui ne sait vivre que d'abstractions, qui, dans sa dureté superbe, se vante de négliger les détails pour embrasser l'ensemble, compte pour tout l'espèce, et les individus pour rien; non cette humanité de théâtre, qui n'a jamais produit une seule vertu, comme elle n'a jamais essuyé une seule larme.

Ainsi elle demeure à jamais prouvée cette importante vérité, cette vérité indestructible, puisqu'elle est appuyée sur la conscience de l'univers, que la religion est nécessaire pour le frein du riche et la consolation du pauvre; que tout ce qui tend à l'avilir dans l'esprit des peuples est donc un attentat contre l'humanité; qu'on ne peut affoiblir le respect qui lui est dû sans altérer la morale, ni altérer la morale sans détruire la bienfaisance, et que c'est insulter au genre humain que de se dire bienfaisant, en blasphémant le plus beau code de charité qui ait été jamais donné aux hommes.

Ainsi, Chrétiens, si nous voulons honorer dignement notre foi, rendons-lui gloire par l'héroïsme de notre charité; songeons qu'une miséricorde vulgaire n'est pas digne de nous; prouvons, par nos exemples, que la religion va plus loin que la nature, et que, lors même que nous sommes généreux aux yeux du monde, à peine sommes-nous justes aux yeux de Jésus-Christ. Faisons rougir tous les ennemis de notre foi par l'abondance de nos aumônes: ils nous attaqnent par des sophismes, répondons-leur par nos bonnes œuvres, et que nos libéralités,

plus éloquentes que les raisonnemens et plus puissantes que les miracles, suivant l'énergique expression de saint Chrysostôme, les forcent de reconnoître qu'il y a quelque chose de plus qu'humain dans cette charité sainte, douce, bénigne, patiente, qui souffre tout, qui supporte tout, qui croit si aisément aux besoins des pauvres. Elle n'a qu'un intérêt, l'intérêt de tous, qu'une ambition, celle de faire des heureux; et plus élevée que le monde, supérieure à tout ce vil encens dont se nourrit la vanité, elle ose se croire digne ne pouvoir être payée par d'autres mains que par celles de Dieu même.

SERMON

SUR LA

MORALE CHRÉTIENNE.

Repleti sunt omnes Spiritu sancto, et cœperunt loqui variis linguis.

Ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues. Act. II, 4.

Ainsi donc ces apôtres, auparavant si foibles et si pusillanimes, qui jusqu'alors n'avoient su que fuir, dissimuler et craindre, sont-ils changés soudain en héros intrépides et en magnanimes vainqueurs : et ces mêmes hommes, qui jusqu'ici avoient renié ou abandonné leur divin maître, lui servent de témoins, et se disposent à combattre pour lui au prix même de tout leur sang. La vérité, auparavant captive sur leurs lèvres, se déborde comme un torrent, et à leur voix puissante les esprits les plus orgueilleux, les cœurs les plus endurcis se rendent ; trois mille prosélytes sont la première conquête de leur zèle : et pour que rien ne manque

à cette étonnante merveille, ils parlent plusieurs langues dans une seule langue, afin qu'il soit visible à tous les yeux que ce n'est point eux qui parlent, mais un Esprit plus grand qu'eux qui parle en eux. L'univers verra que les succès de l'Évangile qu'ils annoncent ne doivent être attribués, ni au crédit de la puissance, ni au prestige de l'éloquence, ni aux efforts de la raison, ni aux ressources du génie, ni aux dispositions naturelles des esprits, ni à la politique des princes, ni à la prudence des sages ou aux talens des orateurs, mais à la force du Très-Haut, mais à cette langue divine qui rend éloquentes toutes les autres; il verra que celui qui préside à ce grand renouvellement qui va s'opérer dans l'ordre moral, est le même que cet Esprit de vie qui, porté sur les eaux aux jours de la création, fécondoit les germes du monde, et préparoit les ténèbres de l'abîme à l'enfantement du soleil; *repleti sunt omnes Spiritu sancto, et cœperunt loqui variis linguis.*

Telle est donc, Chrétiens, la source de cette joie publique et solennelle qui se répand en ce grand jour du couchant à l'aurore; c'est le mystère par excellence de cet Esprit promis de Dieu, qui ouvre le cœur des fidèles et la bouche des prédicateurs; c'est la fête du monde entier, dont Jésus-Christ se met en possession, pour le remplir de la splendeur de sa lumière et de la gloire de son nom; c'est enfin la promulgation de cette morale céleste, chef-d'œuvre de toutes les per-

fections de Dieu qui concoururent à la dicter : seule elle a fait connoître les droits du Créateur et les devoirs de la créature ; seule elle honore Dieu autant que sa grandeur l'exige, perfectionne l'homme autant que sa foiblesse le permet, et non moins sublime dans les biens qu'elle nous promet que dans les sentimens qu'elle inspire, elle sait nous rendre heureux malgré la fortune, et sages malgré les passions.

Cependant cette loi sainte, ce grand besoin de l'univers, est livrée chaque jour aux contradictions des profanes ; le peuple fidèle, on voudroit le changer en peuple raisonneur ; partout on oppose le monde à Jésus-Christ, le code de l'honnête homme à la grâce qui fait les saints, la triste enflure de la raison à la magnificence de l'adoption chrétienne. Sur les ruines de l'Évangile s'élève je ne sais quel culte tout humain et quelle religion mondaine ; je ne sais quelle morale naturelle, aussi vague et aussi arbitraire que le nom qu'elle porte ; je ne sais quelle morale artificielle, qui, faite de main d'homme, ne peut avoir aucune prise sur l'homme ; je ne sais quelle morale criminelle, qui légitime tous les penchans du cœur et définit la vertu par le plaisir ; je ne sais quelle morale universelle, qui, à force d'être la morale de tout le monde, n'est plus celle de personne. A ces impies novateurs qui blasphèment ce qu'ils ignorent, succèdent tous ces chrétiens indifférens qui négligent ce qu'ils connoissent ; et tel est aujourd'hui le déplorable état du christianisme, qu'il

n'a pas moins à gémir sur ces lâches enfans qui rougissent de l'avouer ou qui craignent de le défendre, que sur ces censeurs sacrilèges qui méditent ouvertement sa destruction et sa ruine.

Vengeons-la donc, puisqu'il le faut, cette céleste loi aussi tristement oubliée que scandaleusement insultée : instruisons ses disciples, et confondons ses ennemis; réveillons l'indifférence des uns; réprimons, s'il se peut, l'injustice des autres : montrons à tous que Jésus-Christ est le seul maître qu'il nous faut écouter; que lui seul enseigne avec utilité, et que tous les autres ne sont que des déclamateurs; que lui seul parle avec vérité, et que tous les autres ne sont que des imposteurs; que lui seul parle avec autorité, et que tous les autres n'ont ni droit pour être crus, ni titre pour se faire entendre; que la foi seule enfin peut nous donner ce que la philosophie nous promet. Et pour la faire sortir plus brillante et plus pure du milieu même des nuages qu'on répand autour d'elle, développons d'abord son excellence et sa grandeur considérée en elle-même; ensuite montrons-la non moins grande et non moins sublime dans les reproches mêmes qu'on lui fait, et dans les contradictions qu'on élève autour d'elle : c'est tout mon dessein.

Esprit saint, Esprit de force et de lumière, souffle immortel qui ranimez tout ce qui languit, qui fécondez tout ce qui est aride, donnez-moi cette voix, qui, semblable au vent impétueux dont le cénacle fut ébranlé, inspire à tous mes auditeurs ces pensées salutaires qui enfantent le

salut ; et que ma langue toute de feu, ainsi que celle qui reposa sur la tête de chaque apôtre, raconte dignement les beautés de votre morale et les merveilles de votre sainte loi. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour connoître parfaitement la grandeur et l'excellence de la loi de Jésus-Christ, il faudroit pouvoir la suivre dans le détail de ses merveilles, et présentant à vos regards la hauteur de chaque mystère, et la beauté de chaque maxime, faire sortir de cet admirable concours ce corps complet de vérités sublimes qui s'éclairent réciproquement, se soutiennent les unes par les autres, et s'embellissent par leur ensemble : mais, ne pouvant vous présenter ici un si grand développement, contentons-nous de la saisir sous les traits généraux qui la caractérisent. J'en remarque trois principaux, qui la distinguent évidemment de toutes les doctrines humaines, et que le prophète a célébrés dans le plus beau de ses cantiques ; son triomphe sur les esprits, sur les ames et sur les cœurs : sur les esprits, qu'elle dirige et qu'elle éclaire, *illuminans oculos* ; sur les ames, qu'elle change et qu'elle sanctifie, *convertens animas ;* sur les cœurs, qu'elle console et qu'elle réjouit, *lætificantes corda* (PS. XVIII, 8, 9).

Son triomphe sur les esprits qu'elle dirige et qu'elle éclaire. Ici qui nous dira les ignorances et les ténèbres qui régnoient avant elle? qui nous racontera les grossières erreurs où s'abîmoit l'esprit humain? Sans boussole et sans règle, il alloit s'enfonçant dans une vaste mer de systèmes et d'opinions. Que nous avoient appris sur la science de nos devoirs les plus grands philosophes, et quel fruit recueillir de tous leurs beaux discours pour l'avantage de nos mœurs? quelle lumière retirer de leurs doctes leçons? Profonds génies dans les découvertes de la nature, enfans dans les premiers principes de la vie humaine, ils n'étoient, dit saint Paul (GALAT. IV, 3), qu'aux élémens de la morale; *sub elementis mundi*. Quelle pitié, quand on les voit entreprendre de longs voyages pour chercher la sagesse, et se la demander les uns aux autres comme un secret et un doute savant, étranger à la multitude; comme si la règle de notre vie étoit si inaccessible à l'esprit humain, que la plupart des hommes dussent en être exclus par leur état ou par leur ignorance! Écoutez-les dans leurs écoles, voyez-les disputant sur tout et ne convenant de rien, détruisant d'une main ce qu'ils ont établi de l'autre, réduisant tout à rien en analysant tout, raffinant sur toutes les vérités, subtilisant sur les limites qui séparent le bien du mal, et ne faisant ainsi de la science de bien vivre qu'une pénible énigme, vaine pâture des discoureurs et des curieux. Jésus-Christ parle, et tout à coup disparoissent ces vastes ombres qui couvroient toute

la morale, et le problême du monde entier trouve son dénoûment, et toute la chaîne de nos devoirs se déroule à nos yeux avec autant de clarté que de certitude : il parle, et à sa voix tout m'est appris, ce qu'il faut savoir, ce qu'il faut faire, ce qu'il faut éviter; tout ce que Dieu est par rapport à moi, et tout ce que je suis par rapport à lui; tout ce que l'homme se doit à lui-même, et tout ce que les hommes se doivent entre eux. Et à qui l'apprend-il? aux enfans comme aux vieillards, aux foibles comme aux forts, aux plus petits esprits ainsi qu'aux plus puissans génies, à tous les âges comme à tous les états. Et comment l'apprend-il? sans discussions et sans étude; avec lui on est savant dès le premier jour. Quel est donc cet enseignement qui répond à tout, qui supplée à tout, et qui embrasse tout? Cieux et terre, écoutez; votre maître va vous l'apprendre : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit et de toutes vos forces, et votre prochain comme vous-même (LUC. x, 27). Belle et grande parole! Et que ferai-je donc maintenant; faut-il ici la commenter ou l'adorer, l'expliquer ou me prosterner devant elle? Vous aimerez le Seigneur, *diliges* : là se prend aisément une plus haute idée de Dieu, que n'en peuvent donner toutes les merveilles de la nature; là se découvre sans effort cette adoration en esprit et en vérité, seule digne de Dieu, cet hommage du sentiment qui ne peut jamais nous tromper, cette religion du cœur qui honore le Créateur bien plus par les

passions qu'on sacrifie que par les victimes qu'on immole; là s'imprime dans l'ame cette confiance illimitée comme sa bonté, cette reconnoissance sans bornes comme ses bienfaits; là ce zèle ardent qui fait tout pour lui plaire, qui entreprend tout pour sa gloire; là ces nobles efforts pour imiter ses perfections, où notre volonté se confond avec sa volonté; là enfin se prend cette piété douce qui sait calmer nos craintes sans affoiblir notre respect, et qui, abrégeant toute recherche, exclut en même temps toute superstition; *diliges*. Vous aimerez votre prochain comme vous-même; là est anéanti d'un seul mot cet intérêt fatal qui anéantit tout; là se réunissent à la fois tous les devoirs de la charité fraternelle, cette bonté qui prévient, cette patience qui supporte, cette commisération qui plaint, cette bienfaisance qui soulage, cette générosité qui se dépouille, là se forme cette heureuse communauté, cette grande famille d'autant plus étroitement unie, que le bonheur d'un seul y fait le bonheur de tous; là naît l'aumône, trésor de grâces et de mérites, le pardon des injures qui nous assure celui de Dieu, cet amour des ennemis mêmes que la sagesse humaine, dans sa plus grande élévation, ne soupçonna jamais; toutes les vertus aimables d'où viennent tous les charmes de la société et tous les agrémens innocens de la vie, qui ôtent à l'amour-propre sa sensibilité, à la richesse son faste, au rang sa fierté, à la vanité ses prétentions; à la vengeance tous ses prétextes, et à l'humeur tous ses caprices;

diliges. Réunissez tous les principes des mœurs et tous les axiomes de la raison ; rappelez toutes les lois de l'ordre et de la justice, vous les trouverez toutes dans ce seul faisceau de lumières ; *diliges*. Rassemblez tous les livres et des anciens et des modernes; fondez ensemble tout ce qu'ont dit les plus fameux législateurs de Rome et de la Grèce ; leurs plus belles maximes ne sont qu'une ombre de celle-ci : Vous aimerez. Sondez enfin le cœur humain dans toutes ses profondeurs, jamais il n'en sortira rien d'équivalent à ce grand mot, Vous aimerez, *diliges*. Bonheur des États, bonheur des familles, bonheur des particuliers, bonheur de la terre et bonheur du ciel, tout aboutit là, tout appartient à ces deux mots qui n'en font qu'un, Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même. Tout ce que Jésus-Christ dira dorénavant se rapportera là, et il ne sortira pas une seule parole de sa bouche, qui ne soit la suite et la conséquence de celle-ci, *diliges :* c'est le précepte étendu jusqu'à l'infini, *latum nimis* (PSAL. CXVIII, 96.). qui suppose tous les préceptes anciens, et qui embrasse tous les nouveaux, ou plutôt c'est la plénitude et la fin de tous les préceptes (I TIM. I, 5.) ; c'est cette déclaration dont parle le prophète (PSAL. CXVIII, 130.), avec laquelle il n'y a plus d'ignorans, qui rend savant dès le premier jour, et donne aux plus petits la plus parfaite intelligence ; c'est la clef de toutes les Écritures, c'est le commencement et la fin ; c'est tout savoir, dit Tertullien (DE PRÆSCRIPT. CAP. XIV.), que de

n'en pas savoir davantage. Après cette parole, le chrétien n'a plus rien à chercher, ni de questions à faire : tout ce qu'elle exprime suffit, tout ce qu'elle ne dit pas est inutile; qui la met en pratique a tout fait, qui la comprend a tout compris; *diliges Dominum, diliges proximum.*

N'en doutons pas, Chrétiens, il n'y avoit qu'un Dieu qui pût parler de la sorte ; celui-là seul qui voit la vérité dans la vérité, et la lumière dans la plénitude de la lumière, pouvoit fixer toute la règle des mœurs par un principe aussi simple qu'inépuisable, et ramener à un centre commun toutes les lignes mystérieuses de la nature et de la religion. L'homme est trop foible et trop borné pour enfanter une morale aussi concise que féconde; les ornemens de son langage, comme la multitude de ses raisonnemens, qui paroissent d'abord être l'effet de sa force, ne sont, à le bien prendre, que la preuve de son néant, le fruit de sa misère, et c'est bien ici que l'abondance est stérilité. Voilà donc le vrai triomphe de Jésus-Christ, de n'avoir fait de tout son Évangile qu'une parole abrégée, double chef-d'œuvre de sagesse et de bonté, non moins facile à comprendre qu'aisée à pratiquer; d'avoir humanisé sa divine doctrine, comme il avoit humanisé sa divine personne; d'avoir réglé toute la vie humaine par les maximes les plus courtes, comme il dirige l'univers par les plus simples lois, et de répondre à tout par un seul mot dans la morale, comme d'un mot il a tout fait dans la nature.

Mais un nouveau trait d'excellence et de divinité va briller dans la loi chrétienne, c'est son triomphe sur les ames, qu'elle change et qu'elle sanctifie; *convertens animas*. Les lois les plus sages ne changent pas les hommes : elles ne les font pas bons, mais elles les trouvent tels; elles ne portent avec elle ni force ni vertu pour épurer nos affections. On nous dit chaque jour qu'avec de bonnes lois on peut rendre les hommes vertueux, c'est un mensonge de la philosophie; il nous faut des hommes vertueux pour faire de bonnes lois: elles entrent si peu dans notre cœur pour le changer, qu'elles n'entrent pas même dans nos maisons pour les régler, et leur observateur le plus fidèle peut être en même temps le plus vicieux et le plus vil des hommes. La morale des sages n'a pas plus de pouvoir ni d'efficacité; ils écrivent sur l'homme, ils dessinent ses traits, ils dissertent sur ses défauts, ils nous montrent ses ridicules, ils font de beaux traités sur les dangers de ses passions; mais que peuvent pour nous rendre meilleurs, et leurs savantes anatomies, et leurs brillantes enluminures? Quel homme véritablement vertueux fut jamais formé par leurs livres? et quelles armes nous fournissent-ils contre nos vices, si ce n'est de nous apprendre à les cacher? La loi de Jésus-Christ est exclusivement la loi des ames; elle se mêle à tous nos mouvemens pour les rectifier; elle pénètre, dit l'apôtre (HEBR. IV, 12) jusqu'aux moëlles et aux jointures, pour y tarir la source des penchans corrompus; elle nous montre

qu'il ne sert de rien de nettoyer le bord de la coupe, si le fond n'en est pur, et si la gloire des actions n'est encore plus réelle dans le cœur que dans les actions mêmes.

Nous faisons tous en ce moment, mes Frères, un acte de christianisme, moi en prêchant, et vous en m'écoutant; mais si mon zèle à vous instruire ne partoit de mon cœur pour aller jusqu'au vôtre, si mes intentions n'étoient pas aussi pures que mes discours, et que mon but fût bien plus de flatter vos oreilles que de porter en vos ames la parole du salut, je ne serois qu'un airain sonnant, également indigne et du nom que je porte, et du Dieu que je sers. Et vous, Chrétiens, si votre attention aux vérités saintes ne représente pas l'amour intime que vous avez pour elles, et le désir ardent de vous y conformer; si vous n'avez autant de docilité pour les recevoir, que vous avez d'empressement à les entendre, vous n'êtes pas plus dignes d'appartenir à Jésus-Christ, et à ses yeux vous êtes mort, quoique vous portiez le nom de vivans (APOC. III, I.). C'est cette loi vivifiante qui seule produit en nous, non les belles paroles, mais les bons sentimens; non les belles pensées, mais les bons désirs; qui prend toujours l'homme dans ce qu'il est, et non dans ce qu'il veut paroître, et qui, s'offensant bien moins des crimes parce que la main les commet que parce que le cœur les conçoit, fait craindre l'intention presque autant que l'action, le danger presque autant que

la faute, l'apparence du mal presque autant que le mal même.

Grande et sublime destinée de l'Évangile! il laisse aux politiques le soin d'arranger les formes extérieures de la société, aux instituteurs la peine de polir l'homme et de le façonner pour le monde, aux écrivains l'art de le peindre avec finesse et de le définir avec subtilité; il se réserve un plus bel ouvrage, celui qu'aucun sage de l'univers n'a jamais osé entreprendre, et qui n'entra même dans la pensée d'aucun homme, qu'aucun docteur n'a pu même tenter, celui de conquérir les volontés, de sanctifier les motifs, d'extirper jusqu'à leurs dernières racines les inclinations perverses, de lui ôter son cœur de pierre pour lui donner un cœur de chair, de renouveler l'homme, ainsi que parle le prophète (PS. L, 12.), jusqu'au fond des entrailles, de le faire naître une seconde fois, et de n'y rien laisser qui ne soit digne de ce Dieu des vertus, qui l'a formé à son image. Pour conquérir le monde, il ne falloit qu'un Alexandre; pour lui donner des lois, il ne falloit qu'un Platon; pour censurer ses vices, il ne falloit qu'un Socrate; pour le changer et le sanctifier, il falloit Jésus-Christ, il falloit ce soleil de justice qui pénètre les ames du feu sacré de ses rayons pour y faire fleurir les vertus et fructifier les bonnes œuvres. Quelle est donc cette loi si étonnante et si nouvelle, qui ne travaille que sur l'ame, qui ne veut pas de la modestie qui est sur le front, mais de l'humilité qui est dans le cœur; ni de l'amitié qui

est dans les goûts, mais de la charité qui est dans les sacrifices *quænam doctrina hæc nova.* (MARC. 1, 27.)?

Quel est donc ce sublime législateur qui le premier a dit que le désir étoit un crime, le regard un adultère, et la pensée un attentat? Qui jamais, avant lui, avoit ouï parler de cette justice toute intérieure, qui, mille fois plus élevée que la gloire et plus grande que l'opinion, ne craint rien tant que d'être vue des hommes, et ne veut pas que la main gauche sache le bien que fait la main droite? Qui jamais, avant lui, avoit ouï parler de cette vie de l'ame, et de ce péché qui la tue en lui ôtant son innocence? Qui jamais, avant lui, avoit ouï parler de cette faim de la justice qui va toujours de vertus en vertus, et qui croit n'avoir rien fait dès qu'elle peut faire davantage? Qui jamais, avant lui, avoit entendu dire qu'il fallût tellement fuir le mal, que l'on dût s'arracher l'œil et se couper la main, lorsque la main et l'œil en sont devenus l'occasion? Qui jamais, avant lui, s'étoit avisé de dire : Soyez parfait, comme le Père céleste est parfait? et dans quel autre cœur que dans celui de Jésus-Christ monta jamais cette haute doctrine, que rien n'est grand dans l'homme que ce qui est vrai, que rien n'est vrai que ce qui est saint, et que rien n'y est saint que ce que Dieu y met; *quænam doctrina hæc nova?*

Rapprocherons-nous de cet homme intérieur, de cet homme sanctifié et circoncis de cœur, chef-d'œuvre unique de la morale de Jésus-Christ,

cet homme extérieur que forme la sagesse humaine, cet homme tout en surface et en représentation, qui ne connoît de devoirs que ceux des bienséances, de vertus que les procédés, et de principes que les considérations ; ce philosophe pour le public, qui n'agiroit jamais si le public ne le regardoit pas, cet homme probe de nouvelle invention, qui se croit sage parce qu'il est bien avisé, et qui s'abstient du mal, non parce qu'il est mal, mais parce qu'il est nuisible ; enfin cet homme moral selon le monde, plus occupé de sa réputation que de sa conscience, plus soigneux de ses démarches que de ses penchans, et plus affligé de ses indiscrétions que de ses désordres? Vain simulacre de vertu, il se compose, il ne se change point, il se contient, il ne s'amende point ; il a de la réserve, il n'a pas de justice ; il a de l'honneur, il n'a pas de vertu ; il fait des actes de vertu, il n'est pas vertueux : tout au plus il est honnête homme, mais il n'est pas homme de bien.

Gloire immortelle soit donc rendue à notre divin maître, qui seul a remplacé l'honnête homme par l'homme de bien, c'est-à-dire, par l'homme juste et saint : seul il a dévoilé ces sépulcres blanchis par la philosophie, qui ne renferment que des squelettes décharnés et des ossemens arides, vils jouets de la pourriture et des vers, et tous ces beaux parleurs de vertu, qui n'en font qu'un spectacle vain pour amuser les hommes, seul il a foudroyé cette sagesse de parade, cette morale de commande qui ne forme que des acteurs ; seul

il a brisé ce masque imposteur de l'honneur humain, pour élever sur ses ruines cette vertu, fille du ciel, qui ne tient en rien à la terre; seul il lui a donné sa juste mesure, l'éternité et l'infini; seul enfin il l'a arrachée des mains de l'homme où elle ne pouvoit porter que des fruits corrompus, pour la transporter toute entière dans le sein de Dieu, d'où elle tire son mérite ainsi que sa couronne.

Et maintenant, quel autre que celui dont l'œil pénètre les abîmes, a pu créer cette doctrine qui interroge nos désirs, qui pèse nos motifs, et juge nos pensées? quel autre que celui qui a su mettre un frein aux vagues de la mer, a pu régler ainsi nos mouvemens les plus cachés, maîtriser nos affections les plus intimes? quel autre que celui aux yeux de qui tout est à nu, a pu créer cette morale qui prend toujours l'homme dans ce qu'il est, et non dans ce qu'il veut paroître? quel autre enfin que le Dieu trois fois saint, a pu nous dire : Soyez saints, parce que je suis saint?

Enfin, le dernier caractère de la morale de Jésus-Christ, c'est qu'elle réjouit le cœur, et qu'autant elle est pure et sanctifiante, autant elle est aimable et consolante; *lætificantes corda*. Ce n'est point ici un maître impérieux qui nous en doctrine, c'est un pasteur qui nous conduit, c'est un ami qui nous conseille, un médecin qui nous guérit : sa loi n'est point une science, ce n'est point un enseignement, ce n'est point une opinion, ce n'est pas même une croyance; c'est la vie de l'ame, c'est Dieu sensible au

cœur, c'est le vif sentiment du souverain bien, c'est ce mystère du don de Dieu, qu'il est bien plus aisé de goûter que de définir; c'est cette manne cachée, qui, en nous nourrissant par sa substance, nous délecte par sa suavité; c'est cette fontaine d'eau vive et jaillissante, ainsi qu'il l'appelle lui-même (JOAN. IV, 14.), qui rafraîchit et désaltère, en même temps qu'elle lave et qu'elle purifie. Que n'ai-je sur mes lèvres cette grâce ineffable qui étoit répandue sur les siennes, pour vous le peindre distribuant partout et ses consolations et ses béatitudes! D'autres avoient dit avant lui : Venez à moi, et je vous apprendrai à être heureux, comme si le bonheur étoit un art à acquérir et une science à apprendre. Jésus-Christ seul a dit (MATTH, XI, 28, 29.) : Venez à moi, et je vous soulagerai, et vous trouverez la paix de vos ames. Êtes-vous chargés du poids de vos penchans terrestres? il vous soulagera en vous déprenant efficacement des faux charmes des créatures, et en imprimant bien avant dans votre ame cette grande parole, qu'elles ne sont pas votre Dieu. Êtes-vous chargés du poids de vos devoirs? il vous soulagera par cette onction secrète qui nous incline vers le bien, qui inspire tout ce qu'elle apprend, et opère tout ce qu'elle inspire, par cette grâce toute-puissante qui rend son joug aimable et son fardeau léger. Etes-vous chargés du poids de vos remords? il vous soulagera en vous ouvrant le cœur d'un Dieu, c'est-à-dire, le cœur d'un père. Etes-vous chargés du poids de

vos misères? il vous soulagera en vous montrant dans la pauvreté un trésor, dans les richesses un écueil, dans la prospérité une infortune. Êtes-vous chargés du poids de vos maladies? il vous soulagera en s'en servant pour vous détacher de ce corps mortel, et affoiblir les liens qui vous attachent à la vie. Êtes-vous chargés du poids de vos alarmes à la vue de la mort? il vous soulagera en vous montrant dans ce monde un passage, dans la terre un exil; dans la mort l'immortalité, en vous disant qu'il est la voie, la résurrection et la vie. Enfin, êtes-vous chargés du poids de vos tribulations? il vous soulagera en vous montrant dans les souffrances des épreuves, dans les épreuves des mérites, dans les mérites autant de titres assurés à un bonheur sans fin.

Et maintenant, Chrétiens, consultez tous les oracles de la raison, et voyez si vous y trouverez rien qui ressemble à ce langage, rien qui approche de tous ces dogmes amis du cœur, avec lesquels il n'y a de malheureux que ceux qui veulent l'être. Consultez tous les registres de la sagesse humaine, et voyez si vous y trouverez quelqu'un qui ait dit : Bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui souffrent; quelqu'un qui ait parlé de la soif des biens éternels, seule consolation parmi tous les biens périssables; quelqu'un qui vous ait présenté les afflictions comme des châtimens d'une main paternelle, quelqu'un qui ait eu la sublime idée de faire tourner au profit de l'homme les malheurs

mêmes de sa condition ; quelqu'un enfin qui ait jamais imaginé ce système admirable de la résignation, qui rend l'homme à la fois et si humble et si fort, et qui, par un charme nouveau dont Jésus-Christ nous a seul découvert le secret, nous fait trouver notre bonheur dans notre malheur même. Ah ! je me tourne donc vers la loi de mon divin maître ; elle est bonne comme son cœur, elle est douce comme son nom. Si cette loi sainte n'eût occupé toute ma pensée, puis-je dire avec le prophète (PS. CXVIII, 92.), cent fois j'aurois manqué de courage parmi les peines et les chagrins dont est semée ma triste vie, et peut-être aurois-je péri au jour de mon affliction : mais j'ai médité ses saintes ordonnances, et ses paroles délectables sont tombées sur mon cœur, ainsi qu'une douce rosée tombe sur l'herbe tendre ; et mon cœur soulagé a senti à l'instant qu'il ne peut y avoir de véritables peines là où règnent la paix, l'amour et l'espérance.

Opposerons-nous maintenant à cette morale douce et affectueuse, toute vivante d'espérance et d'amour, cette morale repoussante, comme la morgue et la hauteur des sophistes altiers qui la professent ; cette morale aride et apprêtée, toute fardée du coloris de nos rhéteurs, aussi froide que ses calculs, et aussi creuse que ses abstractions ; cette morale péniblement élaborée dans les ateliers des penseurs, si tristement profonds ; Eh ! que me disent-ils ces pédagogues imposteurs ? quels fruits retirer de leurs subtils enseignemens, de

leurs sentences ampoulées? Semblables à ces empiriques qui mettent tout leur baume en paroles, toute leur force en conseils, tous leurs secrets en vanteries, ils me fatiguent de maximes quand je demande des secours; ils me renvoient à leur Marc-Aurèle, à leur Sénèque et à leur Épictète : mais qu'y vois-je, qu'une doctrine désespérante qui se croit forte parce qu'elle est dure, et héroïque parce qu'elle est enflée? Les insensés! ils me prêchent la patience, il feroient bien mieux de me la donner; ils me disent qu'il faut souffrir, et mon malheur est de le savoir; ils me parlent de l'injustice du sort, et c'est elle qui me désespère; de la force de la raison, et c'est elle qui m'abandonne; de la nécessité de la mort, et c'est elle qui me la rend amère et douloureuse. Ah! loin de moi cette vaine et triste philosophie, qui ne m'offre jamais que des sacrifices sans dédommagemens, et des devoirs sans motifs, ou des motifs sans garantie; qui ne peut pas plus me guérir de mes vices que de mes maux, et, par un grossier contre-sens qui dénature l'homme, veut le rendre orgueilleux parce qu'il est foible, et arrogant parce qu'il est malheureux; et qui après ne m'avoir donné que des vertus en théorie, ne me présente qu'un repos en idée et un bonheur sans réalité.

Ainsi la morale de Jésus-Christ est la seule qui console le cœur et qui le réjouisse, la seule qui soit conforme à nos besoins, et proportionnée à notre foiblesse, la seule qui convienne à cette vallée de larmes, à notre court et douloureux pélerinage : c'est la

morale des pauvres, des foibles, des opprimés, des infirmes, des mourans, de tous ceux qui sont travaillés et chargés. Et quel est celui qui n'a pas quelque croix à porter et quelques larmes à répandre? Mais qui peut à ces traits méconnoître l'empreinte d'une main divine? Quel autre que l'auteur de la grâce, a pu répandre sur sa loi tant de grâces et tant de douceurs? quel autre que le père et le sauveur du genre humain, a pu si bien se faire entendre à cette grande famille de malheureux, qui est le genre humain? quel autre que celui qui fait la joie du ciel, a pu porter au fond des cœurs cette divine joie, ineffable avant-goût de la joie éternelle? quel autre enfin que la source même du sentiment et de l'amour, a pu créer cette morale, dont toutes les paroles et les inspirations sont esprit et vie; *spiritus et vita* (JOAN. VI, 64.).

Ainsi la morale de Jésus-Christ est la lumière de nos esprits, la vertu de nos ames, et la joie de nos cœurs; avec elle il n'y a plus de doutes, avec elle il n'y a plus de vices, avec elle il n'y a plus de peines. Et maintenant qui pourroit ne pas s'écrier comme ces Juifs dont parle l'Évangile (JOAN. VII, 46.) : Non, jamais homme n'a parlé comme cet homme; jamais homme n'a élevé si haut nos sentimens, n'a plus agrandi le domaine de la morale; jamais homme n'a creusé plus avant dans l'ame pour y découvrir ce poison subtil qui se cache jusque dans le bien, et qui corrompt jusqu'à la vertu même; jamais homme n'a élargi davantage le cœur, et ne l'a fait aimer autant qu'il

lui est possible d'aimer? Tous les préceptes de morale qu'on avoit ébauchés avant lui, cet homme les a achevés; tous ceux qui n'avoient été qu'entrevus; cet homme les a dévoilés; tous ceux que la main seule n'avoit fait que tracer, cet homme les a réalisés; et à lui seul appartenoit de donner à la fois la leçon et l'exemple. Quoi donc? et où cet homme a-t-il puisé tous ces enseignemens, et si simples et si grands, et si hauts et si populaires, et toutes ces leçons inouies, cachées jusqu'à lui à la pensée de l'homme; *unde huic sapientia hæc* (MATTH. XIII, 54.)? N'est-ce donc pas ce fils d'un artisan qu'une étable a vu naître? n'est-ce pas ce fils de Marie sans éducation et sans culture, qui jamais n'apprit rien, et qui jamais n'écrivit rien? *nonne hic est faber, filius Mariæ* (MARC. VI, 3.)? Mais comment cet homme, qui jamais n'apprit rien, a-t-il donc mieux parlé que tous ceux qui ont tant appris? et comment cet homme, qui jamais n'écrivit rien, a-t-il donc mieux parlé que tous ceux qui ont tant écrit, et qui écriront jusqu'à la fin des siècles? *quomodo scit litteras, cùm non didicerit* (JOAN. VII, 15.)? Chrétiens, faudroit-il encore vous le dire? et qui de vous ne sentira donc pas que cet homme n'est pas un pur homme, mais le docteur venu de Dieu, le Verbe fait chair, mais le Verbe de vie; que sa doctrine n'est pas de lui, mais de celui qui l'a envoyé; et que s'il n'a rien appris ici-bas, c'est qu'il a tout appris dans le sein de son Père. Voilà donc ce qui m'attache particulièrement à la

religion de l'Évangile, c'est l'Évangile lui-même: c'est le Testament véritablement nouveau, puisqu'il a tout renouvelé, et qu'avant lui comme après lui, on ne voit rien qui lui ressemble; c'est ce charme divin qui dispose à devenir meilleur quiconque sait le lire avec droiture; c'est cette impression de vertu qui sort de toutes ses pages, ainsi qu'elle sortoit de la personne même du Sauveur du monde; *virtus de illo exibat* (LUC. VI, 19.); c'est cet air d'innocence et de candeur qui y brille à chaque ligne, ainsi qu'il reluisoit sur la face céleste de son divin auteur; c'est ce baume d'une onction indéfinissable, qui porte tellement en mon cœur la lumière et la conviction, que quand je n'aurois que ce livre seul pour titre de ma foi, ce titre seul me suffiroit pour être chrétien. Oui, quand la religion ne s'annonceroit point par la voix des miracles, quand le sang des martyrs n'auroit pas fécondé le champ où elle a pris naissance, ce livre tout seul ne m'apprendroit pas moins que le doigt de Dieu l'a tracé : il ne me diroit pas moins que s'il n'étoit l'ouvrage de Dieu, il ne seroit jamais entré dans la pensée d'aucun homme; je n'en resterois pas moins convaincu que si le Très-Haut a dû nous envoyer son fils, son fils a dû parler comme a fait Jésus-Christ; je n'en publierois pas moins qu'il a été puissant en œuvres et en paroles : de sorte que, comme la vérité de ses œuvres justifie ses paroles, la beauté de ses paroles, par un admirable retour, justifie la vérité de ses œuvres, et je n'en

concluerois pas moins que sa morale est le plus grand et le plus beau de ses miracles; qu'elle se manifeste par sa propre lumière, ainsi que le soleil par ses propres rayons; que si la raison humaine n'a pas pu la découvrir, la fraude et l'artifice n'ont pas pu l'inventer; et que telle est sa perfection et sa grandeur, que si cet admirable code étoit l'ouvrage de l'homme, Dieu lui-même l'envieroit au sublime mortel qui en seroit l'auteur.

Mais achevons le triomphe de la morale de Jésus-Christ. Nous vous avons montré son excellence et sa grandeur par les caractères divins qui la distinguent évidemment de toutes les doctrines humaines; voyons-la maintenant non moins grande et non moins divine dans les reproches mêmes qu'on lui fait, et dans les contradictions qui s'élèvent contre elle : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

La morale de Jésus-Christ combat trop ouvertement les sens et les passions, pour qu'à leur tour les passions et les sens ne s'arment point contre elle : mais plus elle compte parmi ses ennemis de philosophes orgueilleux et d'ames désordonnées, plus elle se montre à nos yeux auguste et vénérable, et l'opposition même qu'ils forment avec elle devient sa plus solide et sa plus belle apologie. Si elle étoit conforme à leurs désirs et à leurs penchans, je la récuserois; et si je m'enor-

gueillis d'être disciple de Jésus-Christ, c'est précisément parce qu'ils ne le sont pas. Mais que disent-ils, et qu'opposent-ils donc à cette loi céleste? Je les entends me demander comment peut éclairer les esprits, une morale qui les confond par ses mystères; comment peut réjouir le cœur, une morale qui l'attriste et le crucifie; comment peut changer les ames, une morale qui laisse au genre humain ses vices et ses désordres. Obscurité dans ses dogmes, rigorisme dans ses préceptes, stérilité dans ses effets, trois reproches que renouvellent chaque jour ces censeurs téméraires, mais qui vont servir à mettre dans un plus grand jour toute la dignité et la grandeur de la divine loi que nous a donnée Jésus-Christ.

Oui, mes Frères, la morale chrétienne est attachée inséparablement à des dogmes incompréhensibles : et pourquoi ne le seroit-elle pas? pourquoi le livre de l'Évangile n'auroit-il pas ses mystères comme le livre de la nature? pourquoi Dieu seroit-il moins profond dans sa parole que dans ses opérations, et moins inaccessible à notre esprit comme législateur que comme créateur? N'est-il donc pas aussi digne de lui de captiver notre entendement que de soumettre notre cœur? et n'a-t-il pas autant de droit d'assujettir notre raison par des mystères que notre volonté par des préceptes? C'est la gloire exclusive de Jésus-Christ d'avoir placé la foi au rang de nos vertus, d'avoir fait de la croyance aux oracles divins un devoir moral qui est le fondement de tous les autres, et comme

le premier pas de la philosophie chrétienne. Lui seul en a créé le mot, comme il en a conçu l'idée, *fides*, la foi. Seul il nous a appris à plier avec respect sous le poids de l'autorité divine; seul il a eu la gloire d'avoir soumis l'esprit à Dieu après avoir soumis le corps à l'esprit, et d'achever ainsi la perfection de l'homme, en ajoutant au sacrifice de son cœur le sacrifice de sa raison. Seul il a dit: Bienheureux ceux qui ont cru, et qui n'ont pas vu (JOAN. XX, 22.); et par cette fidélité aveugle à ses divins enseignemens, il nous a élevés au-dessus des régions où règnent les tempêtes de la dispute; il a dompté l'orgueil humain, ce principe secret de l'incrédulité, source de toutes nos folies et de toutes nos erreurs, et avec lui l'intempérance de l'esprit, plus dangereuse encore que l'intempérance des sens, et la curiosité sans bornes que l'esprit de l'homme regarde comme sa grandeur, et qui n'est que sa maladie. Seul enfin il a trouvé le secret de doubler nos forces pour accomplir tous nos devoirs, en nous faisant pratiquer, parce que Dieu l'ordonne, après nous avoir fait croire, parce Dieu l'a dit; *hæc dicit Dominus.*

Ainsi ces dogmes, bien loin de nuire à la morale, ne servent qu'à la fortifier et qu'à agrandir son domaine. Par la foi, ils nourrissent l'espérance, et par ce surcroît d'espérance ils raniment la charité. En augmentant ma dépendance, ils multiplient pour moi les moyens de sanctification; ils me donnent une plus haute idée de Dieu, ils me pénètrent plus vivement de sa justice comme

de sa bonté ; ils me remplissent de l'infini, ils échauffent mon cœur par de nouveaux bienfaits ; tantôt ils me retiennent par la crainte, tantôt ils m'attirent par l'amour, et il n'en est pas un qui ne m'encourage par quelque exemple, ou qui ne m'instruise par quelques leçons, ou qui ne contente mes désirs par quelque promesse. Leur obscurité même n'est pour moi qu'un bienfait de plus : ils m'apprennent à me prosterner devant Dieu comme vérité souveraine ; ils me montrent qu'il y a une règle suprême, plus inébranlable et plus ferme que nos timides raisonnemens ; ils répandent sur la loi sainte je ne sais quel voile auguste et quelle majesté vénérable qui la distingue évidemment de toutes les autres lois, et, me faisant aimer cette docte ignorance que produit la docilité, il me font sentir que le grand et le véritable moyen d'adorer la vérité, c'est de la croire. Ainsi la foi soutient la morale, tandis que la beauté de la morale prouve invinciblement la foi ; et comme je ne puis m'empêcher de croire au céleste docteur qui m'enseigne à si bien vivre, je ne puis que bien vivre en croyant à ces mystères ineffables qu'il lui plaît de me révéler. Qu'il est donc beau et ravissant ce code de la loi chrétienne, où rien n'est oisif, où rien n'est écrit pour le stérile ornement de la pensée, et où tout fructifie pour l'instruction et l'édification ! Il est clair dans les préceptes parce qu'il faut les pratiquer ; il est obscur dans les dogmes parce qu'il faut les adorer, et, faisant ainsi de ses lumières, comme de ses ténèbres,

une double source de mérites et de vertus, il n'est pas moins admirable dans ce qu'il nous découvre que dans ce qu'il nous cache ; *sicut tenebræ ejus, ità et lumen ejus* (PS. CXXXVIII, 12.).

Ainsi, Chrétiens, lorsque vous entendrez les nouveaux professeurs de morale naturelle vous demander d'un ton très-dogmatique à quoi servent les dogmes, et pourquoi il faut des dogmes à la morale, répondez-leur qu'il faut des dogmes à la morale pour la fixer, pour l'arracher à l'arbitraire, afin que personne ne se donne le droit de la juger, de l'interpréter à son gré, et de l'appeler en cause au tribunal de sa propre raison : répondez-leur qu'il faut des dogmes à la morale, parce que l'homme n'est fort que de sa croyance, et qu'il agit, non d'après ce qu'il pense, mais d'après ce qu'il croit ; parce que celui qui ne croit rien ne pratique rien, et que si la foi est morte sans les œuvres, ainsi que dit l'apôtre (JAC. II, 20.), les œuvres meurent si elles ne sont vivifiées par la foi. Quand ils vous disent qu'il faut prêcher la morale, et non le dogme, parce que la morale est tout, et que les dogmes ne sont rien, répondez-leur que les dogmes sont tout, en ce sens que la morale n'est rien sans les dogmes, parce qu'elle perd alors son poids et son autorité, et que là où l'autorité cesse, l'obligation disparoît. D'où vient que, parmi tous nos sages, on voit si peu de vertus et de sagesse? c'est que leur morale est sans dogmes, et par conséquent sans autorité : c'est que, chargés de se faire à eux-mêmes leur

propre catéchisme, ils en prennent ou ils en laissent tout ce qui leur convient, et que, devenus à eux-mêmes leur propre juge et leur propre législateur, ce n'est plus leur morale qui commande à leurs passions, mais leurs passions qui commandent à leur morale. D'où vient encore que l'on voit parmi eux autant de morales qu'il y a de têtes, autant de morales qu'il y a de systèmes, autant de morales qu'il y a de caprices? c'est que leur morale est sans dogmes, et par conséquent sans stabilité, et que n'étant plus retenue par cette croyance commune qui subjugue tous les esprits, elle se noie dans un déluge de paroles et dans un chaos d'opinions, où l'intérêt trouve tout ce qu'il veut, le plaisir tout ce qui le flatte, et la cupidité tout ce qui la contente.

Voilà donc une nouvelle preuve de la divinité de la morale de Jésus-Christ; c'est qu'elle est dogmatique et par conséquent révélée, c'est qu'elle est positive et par conséquent sanctionnée, c'est qu'elle est consacrée par des mystères ineffables qui font corps avec elle, et qui en sont inséparables: de sorte que, comme on ne peut toucher à un seul dogme, on ne peut omettre ni altérer un seul précepte, et qu'il n'y a pas plus de composition à faire avec les devoirs qu'avec les mystères; harmonie et enchaînement admirable, qui ne se trouve que dans la loi de Jésus-Christ, et qui, en l'arrachant par là au domaine de l'homme, la fait participer toute entière à la souveraineté de Dieu!

Mais c'est peu de censurer l'obscurité des mystères qu'elle nous proprose de croire, on veut encore condamner l'austérité des maximes qu'elle établit : on ne voit plus en elle qu'une doctrine exagérée, qui, à force d'outrer les devoirs, les rend impraticables, et qu'un rigorisme odieux qui dénature l'homme pour le trop élever. Comment fuir le monde, et dire anathème à ses joies? comment porter sa croix, et se renoncer soi-même, contrarier en tout la nature et les sens, ne vivre que de sacrifices? De tels efforts sont-ils donnés à l'homme? ce combat éternel de nous-mêmes contre nous-mêmes est-il donc compatible avec nos tristes fragilités? et si Jésus-Christ n'a pas cru parler à des anges, comment n'a-t-il pas vu que ses dures vertus ne sont que des excès? et ses devoirs crucifians qu'un joug intolérable?

Vain sophisme, qui ne sauroit faire illusion qu'aux ames corrompues, trop aveugles dans leur propre cause pour connoître que ces commandemens, qui paroissent si fort au-dessus de l'homme, sont néanmoins faits pour l'homme; que tout ce qui paroît en eux excès n'est que sagesse; que tout ce qui nous semble ici une exagération n'est que proportion; et qu'enfin la morale de Jésus-Christ est si éminemment raisonnable dans ce qu'elle a de plus austère et de plus rigoureux, que quand même on n'en voudroit pas faire sa religion, il faudroit encore, pour être heureux; en faire sa philosophie.

Et d'abord la morale chrétienne nous ordonne,

il est vrai, de fuir et de mépriser le monde, et Jésus-Christ est le premier législateur qni l'ait dit. Aucun moraliste, avant lui, n'avoit parlé du monde dans le sens où il l'a pris; ni l'idée ni le mot ne se trouvoient nulle part : c'est Jésus-Christ qui a créé l'un et l'autre; c'est lui qui le premier l'a nommé, *mundus*, le monde; c'est lui qui le premier a dit qu'il n'étoit pas de ce monde, que ses disciples n'étoient pas de ce monde, et que nous devions nous hâter de sortir de ce monde. Mais cette morale qu'a-t-elle donc de si triste et de si outré? Une fois démontré que l'ame est immortelle, est-il rien de plus raisonnable que de n'estimer qu'elle, de ne donner de la valeur qu'à ce qui ne meurt point? et si le cri de l'univers nous apprend qu'il est une vie future, qu'y a-t-il de plus naturel que de ne pas s'attacher au présent? qu'y a-t-il de plus digne d'un esprit élevé que de se bien convaincre qu'il ne faut pas s'attacher au monde, puisque nous sommes plus grands que le monde; que tout bien qui ne va pas au-delà du monde n'est pas un bien; qu'il ne faut pas demeurer dans un monde qui ne demeure à personne; et qu'enfin, si aujourd'hui c'est le monde, demain c'est l'éternité? Quelle sagesse peut égaler cette sagesse? Si le suprême bon sens existe quelque part, où peut-il se trouver que là? et s'il est sur la terre un véritable philosophe, n'est-ce pas le chrétien, qui, usant de ce monde comme n'en usant point, et ne donnant un prix réel qu'à ce qui est réel, se met constamment en état de

se passer des choses vaines et fragiles? Voilà cependant la borne insurmontable que la sagesse humaine ne sut jamais franchir. Elle a bien pu nous dire quelquefois de mépriser le monde, mais c'est quand il nous méprise; de le quitter, mais c'est quand il nous quitte : jamais elle n'a dit de le haïr quand il nous loue, de le fuir quand il nous sourit, de l'éviter quand il nous appelle; elle ne va pas jusque-là : Jésus-Christ seul nous a appris à le mépriser parce qu'il est méprisable, et à s'en détacher parce qu'il est périssable. La morale humaine a pu nous dire qu'il faut fuir le monde parce qu'il est vain, capricieux, inconstant; Jésus-Christ seul a dit qu'il faut le fuir parce qu'il nous corrompt et qu'il nous trompe. Enfin, la morale humaine a pu nous dire : Que sert à l'homme d'acquérir des richesses s'il vient à perdre son repos, et de gagner des villes s'il vient à perdre sa santé? Jésus-Christ seul a dit : Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son ame (MATTH. XVI, 26.)? Admirable sentence, qui n'a pu partir que d'un Dieu plus élevé que le monde! magnifique parole, qui ne peut appartenir qu'au Père du siècle futur, et qui d'un trait sépare à jamais sa morale de tous les documens humains, mettant entre eux toute la distance qui se trouve entre l'ame et le corps, la terre et le ciel, le temps et l'éternité!

A ce mépris du monde Jésus-Christ ajoute encore le mépris de soi-même, le renoncement à soi-même, *abneget semetipsum* (IBID. 29.) : maxime

inouie dans l'histoire de la morale! On avoit bien vu avant lui les héros du paganisme renoncer aux plaisirs par misanthropie, aux embarras du siècle par amour de l'indépendance, aux richesses et aux honneurs par faste et par orgeuil; aucun n'avoit appris à se renoncer lui-même. Les plus sages d'entre eux avoient bien dit, Abstenez-vous, *abstine* : abstenez-vous de la volupté qui vous use, de l'intempérance qui abrège vos jours, de l'ambition qui vous empêche de jouir; et par cette abstinence mensongère ils ne faisoient qu'un misérable échange d'une passion contre une autre passion, d'un vice contre un autre vice. Jésus-Christ seul a dit : Renoncez-vous; et par cette seule maxime il nous a révélé tout le secret du cœur humain, tout le mystère de notre nature. Renoncez-vous, parce que tout ce qui est en vous n'est que misère et corruption, et que tout, jusqu'à vos vertus, est infecté du vice de votre origine; renoncez, non à votre bonheur, non à votre bien-être raisonnable, non à la vraie charité que vous devez avoir pour vous, mais à cet amour-propre qui vous fait le centre de tout, et à cette idolâtrie de vous-même, qui est toujours en opposition avec vos devoirs, et qui, faisant votre malheur, vous empêche en même temps de faire le bonheur des autres; *abneget.*

Or, en quoi cette morale est-elle si outrée et si excessive? N'est-il donc pas souverainement raisonnable de haïr ce moi humain qui est si haïssable, de renoncer à ce qui est nuisible, et d'at-

taquer ainsi tous nos vices et tous nos désordres jusque dans leur principe? Nous concevons sans doute que ce renoncement soit le scandale des faux sages, et que des hommes qui s'aiment tant, et qui peut-être s'estiment davantage, trouvent étrange une doctrine qui, fondée sur l'humilité et le mépris de soi-même, déshonore si fort cette idolâtrie de leur propre personne, qui est tout le secret de leur philosophie : mais c'est précisément ce qui fait le triomphe de la morale de Jésus-Christ, c'est sa gloire suprême d'être toute fondée sur le principe, inconnu avant lui, de la dépravation originelle, et d'avoir seule appris aux hommes que pour vivre à la vertu il faut mourir nécessairement à soi-même. Voilà donc ce qui justifie ce magnifique paradoxe de l'abnégation chrétienne, qui paroît forcer la nature et qui est tout dans la nature, qui surpasse le sens humain et qui est parfaitement assorti au cœur humain, et qui, par une contradiction sublime dont on ne peut trouver qu'en Dieu seul le principe et la solution, fait que l'homme se sauve en se perdant, et en se renonçant se retrouve.

Cette morale sainte va encore plus loin, et elle veut que toutes les passions soient immolées sans réserve. Mais est-ce là encore une doctrine outrée et excessive? N'est-il pas souverainement raisonnable de réprimer sans relâche tous ces tyrans de notre cœur qui nous tourmentent sans relâche, d'aller toujours de combats en combats, comme les passions vont toujours de désirs en désirs, et

de n'avoir pour elles aucun ménagement, comme elles n'ont aucune mesure? Montrez-moi un terme où la volupté ne veut plus se contenter, où la vanité ne veut plus jouir, où l'avarice ne veut plus amasser, où l'ambition ne veut plus monter, un terme enfin où les passions s'arrêtent, et nous pourrons marquer celui où l'on peut cesser de les combattre. Insensés que nous sommes! nous voudrions que Jésus-Christ eût composé pour ainsi dire avec elles, et nous ne voyons pas que l'indulgence les irrite, et que toute réserve les rend plus indomptables; c'est le grand vice de la sagesse humaine de chercher tout au plus à les apprivoiser, et à les tempérer les unes par les autres. Pauvre et misérable philosophie, qui croit par là se jouer avec les passions, sans songer qu'elle n'en est que le jouet et la victime! Mais Jésus-Christ, plus sage que tous les philosophes, nous a mis en main le glaive qui doit les immoler sans pitié; il nous a appris que son royaume souffre violence, et que ce n'est point en les endormant, mais en les combattant à force ouverte, que l'on peut parvenir à s'en rendre le maître. Il faut sans doute un pénible travail pour soutenir ce long combat; mais tous ces douloureux efforts peuvent-ils balancer l'ineffable plaisir que donne la victoire? Il en coûte sans doute pour réprimer sans cesse d'indociles penchans; mais n'en coûte-t-il rien pour être leur esclave? Notre grande erreur, c'est de regarder comme un malheur le devoir qui nous est imposé de leur faire une guerre éternelle,

et de ne pas sentir que c'est un bien plus grand malheur de leur céder sans résistance; c'est de ne jamais envisager que ces luttes pénibles que nous prescrit la loi, et de ne pas songer aux inquiétudes et aux tourmens dont elle nous délivre; c'est de ne peser que le moment si doux où la passion est satisfaite, et de ne pas penser à ses suites amères et à ses cruels repentirs. Placez d'un côté cette ame saine, toujours maîtresse d'elle-même, et à laquelle une heureuse habitude aplanit chaque jour le chemin de la vertu; placez de l'autre ce cœur agité de mille passions, auxquelles il est contraint d'obéir, tant elles sont impérieuses; qu'il ne peut assouvir, tant elles sont insatiables; qu'il ne peut accorder, tant elles sont incompatibles! et jugez si Jésus-Christ n'a pas plus fait pour l'homme en l'affranchissant de l'empire fatal de la chair et du sang, que s'il l'eût laissé l'esclave de ses penchans sans frein et le triste jouet de ses désirs sans règle.

Mais une telle morale est-elle praticable? Chrétiens, demandez-le à ceux qui la pratiquent; demandez-le à votre propre cœur, il vous dira que vous pouvez faire tout ce que font tant d'autres; demandez-le à Jésus-Christ, il vous dira que vous pouvez tout par la prière qui obtient tout, et par sa grâce qui soutient tout, et que sa croix porte ceux qui la portent; demandez-le au monde lui-même, il vous dira que l'Évangile n'exige rien de plus pénible et de plus dur que ce que chaque jour vous faites pour les hommes. Et votre vie

qu'est-elle au fond qu'un martyre continuel et un entier renoncement ? qu'est-elle qu'une servitude éternelle et une chaîne de sacrifices plus douloureux les uns que les autres ? Sacrifiez-moi vos plaisirs, dit la santé ; sacrifiez-moi la santé, disent les plaisirs ; sacrifiez-moi le repos, dit la fortune ; sacrifiez-moi la fortune, dit l'amour du repos ; sacrifiez-moi vos veilles, dit la renommée ; sacrifiez-moi vos goûts et votre liberté, dit l'opinion, dit l'envie de plaire, dit le tyran qu'on appelle la mode ; partout sacrifices et toujours sacrifices. Contraignez-vous autant pour vous sanctifier que vous le faites pour vous corrompre et pour vous perdre ; prenez seulement pour Dieu autant de peine que vous en prenez pour le monde, et vous voilà chrétiens.

Ainsi la morale de Jésus-Christ a seule réuni la plus haute sagesse à la plus haute perfection ; ainsi elle seroit toujours un chef-d'œuvre de raison, quand elle ne seroit pas un chef-d'œuvre de sainteté ; ainsi s'évanouissent ces reproches de perfection imaginaire, que lui font tous ceux qui n'imaginent rien au-delà des sens, et de morale impraticable que lui font tous ceux qui n'osent pas la pratiquer ; ainsi cette sévérité et cette perfection, que l'on appelle outrée, devient elle-même le plus beau titre de sa gloire, une preuve de plus de sa divinité. Non, jamais l'homme n'auroit pu s'enseigner à lui-même une telle doctrine, jamais l'homme amateur du monde n'auroit dit anathème au monde, jamais l'homme amateur des plaisirs n'auroit condamné

les plaisirs, jamais l'homme amateur de lui-même n'auroit donné à ses penchans un démenti aussi formel, et n'auroit prononcé un tel arrêt contre lui-même. Plus cette morale est dure, sévère, incommode, terrible aux sens et fatale aux passions, plus elle nous convainc que les passions ne l'ont point faite, que la chair et le sang n'ont pu la révéler, et qu'elle n'a pu être introduite, propagée et conservée dans le monde que par celui qui tient le monde dans sa main, et qui, quand il lui plaît, ou le crée ou le brise, ou l'instruit ou l'aveugle, ou le perd ou le sauve.

Mais pourquoi donc cette morale, si sublime dans ses préceptes et si puissante, dans ses motifs, produit-elle si peu de justes dans le christianisme? pourquoi, depuis que Jésus-Christ a donné sa loi à l'univers, l'univers est-il aussi corrompu qu'il l'étoit auparavant? Elle se vante d'enchaîner les passions, et toutes les passions règnent encore avec empire; de corriger les vices, et les mêmes vices triomphent; deplacer en nos cœurs le vif amour de la justice, et cet amour, bien loin de se fortifier, s'affoiblit chaque jour. Est-ce donc là tout le fruit des enseignemens d'un Dieu? est-ce le grand œuvre que devoit opérer sa mort et son ministère? Ainsi parle l'impie, dans le dessein de nous donner l'Homme-Dieu comme un réformateur qui n'a rien réformé, comme si l'univers entier n'étoit pas son irréfragable témoin, et que tout sur la terre ne racontât pas sa gloire, ainsi que dans le ciel tout raconte celle du créateur. Nous demandons où sont les

fruits et les succès de sa mission. Ingrats, ouvrez les yeux; n'est-ce pas sa loi sainte qui a civilisé les nations les plus barbares, et les a toutes réunies, malgré la distance et des temps et des lieux, dans les liens de la même foi, de la même espérance et de la même charité? n'est-ce pas elle qui, s'élevant du sein d'un peuple obscur et sans aucun secours humain, a su enchaîner à son char et l'orgueil des Césars, et la fierté des sages? n'est-ce pas elle dont la vive lumière a dissipé la longue nuit de la superstition, et dont la force victorieuse a détrôné les immortels? n'est-ce pas elle qui a fait succéder aux sacrifices inhumains un sacerdoce pacifique, une hostie pure et sans tache? n'est-ce pas elle qui, en proclamant la liberté des enfans de Dieu, a brisé les liens de l'esclavage, du même coup dont elle a frappé les idoles? n'est-ce pas elle qui a comblé ou du moins adouci les intervalles des rangs et des conditions, en frappant d'anathème les richesses et les plaisirs, en rendant l'infortune sacrée et la pauvreté respectable? n'est-ce pas elle qui, en consacrant l'autorité, nous a donné des maîtres plus humains et des sujets plus fidèles? n'est-ce pas elle qui, en sanctifiant le mariage, en a rendu le lieu plus fort, et la société plus douce? Ce qu'elle fait, ingrats! il a sans doute disparu ce spectacle enchanteur que le christianisme offrit dès son berceau à la terre étonnée. Hélas! il ne sont plus ces heureux temps où l'on comptoit autant de justes que l'Évangile avoit d'enfans; mais n'en reste-t-il pas

encore assez pour admirer le doigt de Dieu, et reconnoître la mission de son Fils adorable? On voit sans doute, comme avant Jésus-Christ, des hommes avilis par l'amour du gain, et possédés par le démon de l'avarice; mais nous voyons aussi ce qu'on n'a jamais vu que depuis sa loi sainte, des hommes détachés de tout, qui, n'ayant que Dieu pour trésor, font des vœux pour la pauvreté, comme les ambitieux en font pour la fortune. On voit sans doute, comme avant Jésus-Christ, des hommes enivrés du désir de la gloire et de la vanité, s'agiter dans les affaires et s'abîmer dans les intrigues; mais nous voyons aussi ce qu'on n'a jamais vu que depuis sa loi sainte, des hommes s'enfoncer dans la retraite pour ne converser qu'avec Dieu, et des mondains quitter le monde, ou n'y rester que pour en être l'ornement et le modèle. On voit sans doute, comme avant Jésus-Christ, des esclaves des sens s'avilir sous l'empire de la volupté, et ne connoître d'autre maître que leurs penchans, ni d'autre Dieu qu'eux-mêmes; mais nous voyons aussi ce qu'on n'a jamais vu que depuis sa loi sainte, des anges dans des corps mortels, et des ames sublimes qui régissent toutes leurs passions par le frein de la tempérance. On voit sans doute, comme avant Jésus-Christ, des sages orgueilleux qui se déshonorent par la bassesse de leurs mœurs, qui ne parlent que de vertu en renversant tous les principes, et qui, tout concentrés dans leur vil égoïsme, font le mal sans remords ou le bien sans mérite; mais nous

voyons aussi ce qu'on n'a jamais vu que depuis sa loi sainte, des esprits humbles et dociles, s'honorant de leur soumission, abaissant toutes leurs lumières devant la majesté de Dieu, et par la grandeur de leur foi s'élevant au-dessus de leur vertu même. Ce qu'elle fait! eh quoi! vous nous parlez sans cesse des vices honteux de tant de faux chrétiens, parlez-nous donc aussi des sublimes vertus de tant d'ames fidèles. Est-ce par ceux qui abandonnent l'Évangile, ou par ceux qui l'adorent, qu'il convient de le juger? Qu'il y ait un si grand nombre d'hommes pervers et corrompus au sein même du christianisme, j'en gémis bien plus encore que je ne m'en étonne, les hommes étant ce qu'ils sont; mais je n'en suis que plus frappé d'admiration à la vue de ces grands cœurs, de ces héros vraiment évangéliques. Un seul disciple de Jésus-Christ, plus grand que le monde entier par l'élévation de ses sentimens, et se plaçant au-dessous du dernier des hommes par sa profonde abnégation, honore plus ma foi, que la foule des prévaricateurs ne l'avilit et la dégrade. Ce qu'elle fait! tout le bien qui se fait encore chaque jour : nommez une bonne œuvre qui ne soit pas la sienne, un établissement utile qni ne lui doive son existence. Ce qu'elle fait! tout le bien que vous ne faites pas, tout celui que sans elle vous ne pourriez pas faire. Ce qu'elle fait! hé bien! voyez ce que vous faites depuis qu'elle ne fait plus rien; voyez ce que nous devenons depuis qu'elle a perdu sur nous son influence et son empire. Ce qu'elle

fait! hé bien! mes Frères, puisque vous le voulez, elle n'est plus qu'une ombre d'elle-même, ses antiques vertus on entièrement disparu; ces chrétiens, qui d'abord n'étoient qu'un cœur et qu'une ame, ne font plus que se supplanter et se nuire; ces chrétiens, qui étonnoient les tyrans par leur intrépidité, ne sont plus que des lâches qui tremblent devant le monde; et ces chrétiens, si élevés au-dessus de l'intérêt, ne sont plus que des ames abjectes qui n'ont d'autres principes que l'argent, d'autre morale que l'argent, d'autre honneur et d'autre religion que l'argent. Mais que conclure de cette triste décadence contre la loi de Jésus-Christ? est-ce sa faute, est-ce la nôtre? est-ce la honte du maître, est-ce l'opprobre des disciples; quel est donc ce prodige nouveau, qu'une morale, qui a changé le monde, ne puisse nous changer nous-mêmes? Ce qu'elle fait! quoi donc! nous dédaignons de nous servir de ce guide céleste, et nous osons lui faire un crime de nos propres égaremens, nous refusons de prendre ce remède divin, et nous osons nous plaindre de n'être pas guéris! Lorsque nous abandonnons la cause, nous demandons où est l'effet; et quand, à force de raison et de philosophie, nous ressuscitons les mœurs païennes, nous osons triompher de la chute rapide des vertus chrétiennes! Eh! qu'importe au fond à sa divinité ce qu'elle fait, pourvu que ce soit la seule qui puisse faire, et la seule sans laquelle rien ne se fait? En est-il moins vrai que tout ce que vous pouvez dire et d'utile et de beau,

Jésus-Christ l'a dit avant vous, qu'il l'a dit mieux que vous, et que sans lui vous ne l'eussiez jamais dit? en est-il moins vrai qu'il n'y a aucun homme de bien qui n'ait intérêt de la défendre, comme il n'y a aucun libertin qui n'ait intérêt de la combattre? en est-il moins vrai que ceux qui n'en veulent pas pour eux-mêmes la désirent pour les autres? que les pères la désirent pour leurs enfans, les enfans pour leurs pères, les maîtres pour les serviteurs, les serviteurs pour leurs maîtres, les monarques pour leurs sujets, et les sujets pour leurs princes? en est-il donc moins vrai que si elle étoit universellement pratiquée, l'âge d'or des poètes seroit réalisé, et que le ciel descendroit sur la terre?

Mais vous, injustes détracteurs d'une morale toute sainte, que prétendez-vous faire? qui êtes-vous, d'où venez-vous, au nom de qui nous parlez-vous, et quel est donc votre Évangile? Prétendez-vous nous en donner un autre plus efficace et plus puissant? auriez-vous par hasard quelque chose de mieux à nous dire? Mais si la morale de Jésus-Christ ne fait rien, qu'attendez-vous donc de la vôtre? si la morale où tout est frein pour les passions, les contient si difficilement, qu'attendrons-nous de celle qui les favorise et qui les justifie? si la morale qui fait les saints ne suffit pas pour arrêter le débordement de nos mœurs, que faut-il que nous espérions de la morale qui fait les libertins et de celle qui fait les brutes? Prétendriez-vous étouffer l'égoïsme avec votre intérêt personnel,

rendre plus saints les mariages avec votre divorce? et viendrez-vous, au nom de la raison, sommer la volupté de fléchir, et l'avarice de se rendre? Mais si vous ne savez pas ce que vous voulez faire, voyez au moins ce que vous avez fait, voyez ce qu'ont produit tous ces catéchismes nouveaux si savamment analysés, dont vous avez empoisonné nos collèges; voyez ce que devient cette jeunesse malheureuse, à laquelle vous apprenez à discuter tous les premiers devoirs; voyez cette pourriture morale qui a gagné tous les états, et qui ne laisse plus rien d'entier dans le corps social; voyez les campagnes le disputer aux villes en vices calculés et en corruption raisonnée. Grâce à vos leçons, tout dépérit, tout tombe : à des crimes sans nom ont répondu des malheurs sans exemple; à une présomption sans bornes doit répondre une corruption sans remède; à une génération avilie va succéder une génération barbare; et tel est l'excès de nos maux, que des enfans plus coupables que leurs pères ne nous promettent que des neveux plus coupables encore.... Sainte loi de Jésus-Christ, êtes-vous assez vengée? misérables humains, sommes-nous assez punis?

Ainsi la loi de Jésus-Christ triomphe également, et par le bien qu'elle a fait, et par le bien qu'elle ne fait plus, et par l'abîme d'où elle nous a tirés, et par l'abîme où elle nous laisse. C'est sa gloire suprême, dit saint Augustin, de réjouir le monde par l'abondance des vertus quand on se livre à sa lumière, ou de l'abandonner aux plus tristes

excès quand on refuse de la suivre ; c'est la plus grande preuve de sa divinité que tout lui serve également, et les miracles qui la prouvent, et les scandales qui la justifient ; le fidèle est rempli de consolation quand, à la vue de ces scandales, il s'écrie avec le prophète (PS. CXVIII, 126, 127.) : Les impies, ô mon Dieu, ont abandonné votre loi, et c'est pour cela que je l'ai aimée, c'est pour cela que je l'adore ; plus ils la blasphèment, et plus j'en sens le prix ; plus je suis pénétré de sa ravissante beauté et du besoin que nous avons de sa lumière, et plus je reste convaincu de tout ce que le monde perd en n'écoutant qu'une raison toute profane, et de tout ce qu'il se refuse à lui-même en se refusant à la grâce et à la loi de Jésus-Christ.

C'en est donc fait, divin législateur des hommes, vous serez désormais notre flambeau et notre guide ; et où irions-nous donc, Seigneur ? vous seul avez les paroles de la vie éternelle. Que tous les maîtres et les docteurs se taisent devant vous. Les insensés ! ils ne m'ont raconté que des fables aussi nuisibles à ma vertu que contraires à mon bonheur ; mais votre sainte loi est toute grâce et toute vérité : elle contente ma raison, elle ennoblit mon ame, elle pacifie mon cœur. Ah ! quand le ciel ne m'ordonneroit pas de la suivre, mes seuls besoins m'entraîneroient vers elle. Je la chanterai donc sans cesse cette divine loi, plus suave que le miel, plus désirable que les trésors ; cette loi toute puissante, dont un seul mot prononcé avec simplicité rend plus

fort contre les passions que toute la sagesse du monde : je veux la méditer sans cesse ; je veux l'honorer par mes œuvres, afin qu'après avoir été ma règle et mon soutien dans les écueils de cette vie, elle soit mon espoir et ma consolation dans mon dernier moment. Ainsi soit-il.

FRAGMENT D'UN SERMON (*)

SUR

LA LOI CHRÉTIENNE.

Pure dans ses lumières, sublime dans ses motifs, efficace dans sa parole, et simple dans sa perfection, tels sont, mes Frères, les caractères principaux sous lesquels la loi chrétienne s'est présentée à mon admiration : puissé-je ici vous les développer avec ce degré de force et de conviction qui réponde à leur excellence, et qui imprime bien avant dans votre ame l'amour et le respect de votre vocation!

Pure dans ses lumières. Et ici qui nous racontera les ignorances et les erreurs qui régnoient avant

(*) Nous avons trouvé, dans les manuscrits de M. de Boulogne, deux sermons *sur l'excellence de la Loi chrétienne.* Notre projet étoit de n'imprimer que celui qui avoit été composé le dernier, et qui étoit par là même plus achevé. Nous avons pensé néanmoins qu'on nous sauroit gré de donner au public la 1re partie du premier discours, qui renferme des passages frappans et des différences assez sensibles pour qu'on la lise avec plaisir, après le sermon qui précède?

elle; qui nous dira les éternelles contradictions où se jetoit l'esprit humain? Sans principe et sans règle, il alloit s'enfonçant dans l'abîme de l'opinion. D'où venons-nous, que sommes-nous, que faisons-nous sur la terre? qui nous y a placés? qu'est-ce que Dieu, et que demande-t-il de nous? qu'est-ce que notre ame, et que faut-il donc espérer, l'éternité ou le néant? A ces grandes questions, d'où dépend notre tout, restoient muets les plus fameux oracles de la Grèce et de Rome. Profonds génies dans les découvertes de la nature, enfans dans les premiers principes des choses, ils ne surent jamais ni le but où ils devoient tendre, ni de quelle origine ils étoient descendus. Chose étrange! c'étoit sur ce grand doute que s'élevoit l'édifice de leur doctrine, et ils se vantoient de conduire les hommes indépendamment de ces premières vérités, d'où dérivent toutes les vérités. Insensés! qui, sans savoir où étoit le fondement, travailloient à orner le comble. Jésus-Christ parle, et tout à coup disparoissent ces vastes ombres qui couvroient toute la morale, et la lumière se répand sur toutes ces questions où la raison chancelle, et l'énigme du monde entier trouve son dénouement. Il parle, et il m'apprend non à mesurer les cieux, sonder les abîmes, à parcourir des mers nouvelles qu'aucun siècle n'avoit connues, mais à connoître ce que Dieu est, et à savoir ce que je suis.

Que de merveilles sa céleste doctrine fait passer sous mes yeux! Elle me transporte aux prémiers jours du monde, elle me fait assister au conseil de la création, elle me montre l'homme, sortant des

mains de Dieu, courronné d'honneur et de gloire, et tout à coup déchu de ce sublime état par le crime de son orgueil. Partant du seul principe de cette chute originelle, elle m'explique le paradoxe de mes penchans si opposés, et me développe tous les mystères de mon être; elle me révèle le secret de ma grandeur et de ma foiblesse; et m'expliquant cette corruption qui vit en moi et ces nobles élans qui me portent à la vertu, elle accorde parfaitement et la bonté de Dieu et le spectacle de mes misères; elle relève mes espérances par la réparation de l'homme, et par le don d'un Rédempteur elle me garantit mon immortalité; elle me découvre l'économie de ce monde nouveau qui suit le temps; elle me raconte déjà toutes les délices que je dois goûter dans cette nouvelle Sion, et par la beauté de tout ce que j'aperçois, je pressens la beauté plus grande encore et plus parfaite de tout ce qu'elle me cache. Elle me développe cet ineffable accord de la miséricorde et de la justice de Dieu, ces deux éternelles et augustes colonnes qui soutiennent la majesté de son trône; elle me met en main la clef de ses plus beaux ouvrages, elle me fait entrer dans les sublimes profondeurs de tous ses attributs; elle m'associe aux secrets de sa providence; elle me le montre partout, dans les événemens qu'il dirige, dans les empires qu'il fait ou qu'il détruit, dans les destinées humaines qu'il tient dans sa puissante main. Tout ce qu'il est par rapport à moi, et tout ce que je suis par rapport à lui, les titres de sa souveraineté et ceux de ma

dépendance, tout ce que je puis attendre de ses grâces, ou tout ce que je puis craindre de ses vengeances; enfin, mon origine et ma destination, ma fin et mes devoirs, la vertu que je dois suivre, le terme où je dois aspirer : tout est par elle décidé avec clarté et certitude; et s'il est encore des questions que je m'efforce en vain d'éclaircir, c'est qu'elles me sont inutiles, et que ni la vérité ni la vertu n'y gagnent rien.

Ce n'est pas sans doute que cette loi si lumineuse; ainsi que parle le prophète, n'ait aussi ses ténèbres et ses saintes obscurités. Et pourquoi ne les auroit-elle pas? pourquoi le livre de la loi n'offriroit-il pas ses mystères comme le livre de la nature? pourquoi Dieu seroit-il moins incompréhensible dans sa parole que dans ses opérations, dans ses lois que dans la création de l'univers? Mais, d'une part, si ces difficultés déconcertent ma raison, de l'autre elles l'éclairent : ces mystères qui m'étonnent n'en sont pas moins des règles qui me dirigent, et leur obscurité même n'est pour moi qu'un bienfait de plus. Quand ils ne formeroient pas dans leur ensemble un tout frappant, quand ils ne porteroient pas une empreinte de vérité et de grandeur, devant laquelle je suis forcé de me prosterner; quand ils ne m'apprendroient qu'à me méfier de ma propre sagesse, et à me faire aimer cette docte ignorance que produit la docilité; quand ils ne feroient que répandre sur la loi sainte je ne sais quel voile auguste qui la mette à l'abri de notre orgueil et de notre inconstance, et une majesté

vénérable qui la distingue évidemment de tous les ouvrages des hommes, je ne pourrois que bénir la souveraine autorité qui me commande de les croire. Combien doivent-ils donc m'être plus précieux, quand ils m'offrent partout des modèles de sainteté, qu'ils tendent à ma perfection, et qu'en les méditant je ne puis que devenir meilleur! Et en effet, le mystère de la Trinité, qu'est-il pour moi, qu'un plus grand sujet d'adoration et de respect? le mystère de l'Eucharistie, qu'un plus grand sujet de pureté et d'innocence? le mystère de la grâce, qu'un plus grand sujet de crainte et de salutaire frayeur? le mystère de l'Incarnation, qu'un plus grand sujet d'amour et de reconnoissance? le mystère de la croix, qu'un plus grand motif de fuir le péché et de sentir le prix de mon ame? Qu'il est donc beau ce code de la loi chrétienne, où rien n'est oisif, où rien n'est écrit pour le stérile ornement de la pensée, et où tout fructifie pour la vertu! Il nous délivre également, et des tourmens de la curiosité qui ne produit que des doutes, et des écueils de la présomption qui n'enfante que des erreurs; il soumet l'homme tout entier au souverain législateur qui l'a créé tout entier; il assujettit la volonté par les préceptes et la raison par les mystères; il est clair dans les préceptes parce qu'il faut les pratiquer, et obscur dans les mystères parce qu'il faut les adorer; et faisant enfin de ses ténèbres comme de ses lumières une double source de mérites et de vertus, il n'est pas moins admirable dans ce qu'il nous

découvre que dans ce qu'il nous cache; *sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus.*

A la pureté des lumières, la loi chrétienne ajoute la sublimité des motifs. N'agir jamais ni pour le monde ni pour soi-même, ne chercher autre chose que Dieu, n'avoir que lui pour fin dernière, n'attendre que de lui notre bonheur et notre récompense, notre sagesse et notre force, s'appliquer à lui plaire plutôt qu'aux hommes; ne compter pour rien, ni leurs suffrages parce qu'ils sont faux, ni l'opinion parce qu'elle est trompeuse, ni leurs applaudissemens parce qu'ils sont dangereux, ni la gloire parce qu'elle est vaine; chercher dans la vertu, non le plaisir mais le devoir, non l'intérêt mais la justice; enfin être saint parce que Dieu est saint: tel est le sublime ressort qui fait agir le vrai chrétien dans tout le plan de sa conduite, telle est la divine philosophie que nous enseigne la loi chrétienne. Grande et sublime morale! la seule qui jamais ait jugé les intentions et interrogé les pensées, la seule qui ait pris l'homme dans ce qu'il est, et non dans ce qu'il doit paroître, où la gloire des actions est encore plus réelle dans le cœur que dans les actions mêmes, où l'ame est encore plus noble et plus étendue que les œuvres; la seule où tout est grand parce que tout y est vrai; la seule enfin qui, n'appréciant l'homme que par ses mérites, ses mérites par ses actions, ses actions par ses motifs, et ses motifs par la sainteté de leur principe, ait donné à la vertu une base immortelle.

C'est pour avoir ignoré cette élévation de principes, que les sages du paganisme n'embrassèrent jamais qu'un simulacre de sagesse ; c'est pour n'avoir pas su que les actions n'ont rien de grand ni de louable que par rapport à Dieu, qu'ils dégradèrent la vertu en la rendant le vil esclave des préjugés publics, en la mettant au rang de ces biens frivoles que la seule opinion fait valoir, et en ne cherchant dans leur sagesse qu'à être grands plutôt qu'à être justes. Malheureuses victimes de la gloire humaine, ils ne comprirent point que la vertu étant ce qu'il y a de plus grand et de plus auguste sur la terre, elle ne peut venir que de Dieu, et ne doit retourner qu'à Dieu ; que, détaché de ce centre de tout, elle devient le jouet de nos foiblesses, et qu'uniquement concentrée dans les créatures, tôt ou tard elle doit disparoître avec un si fragile appui. Et c'est aussi ce qu'éprouva le plus sage et le plus célèbre d'entre eux, lorsque, lassé d'avoir été si long-temps le martyr de la vanité, et honteux d'avoir fait tant de sacrifices à une fausse gloire qui le payoit si mal, il finit par ne plus croire à la vertu, et s'écria, dans son indignation, qu'elle n'étoit qu'un vain fantôme.

Mot sacrilège, mais conséquent, puisqu'il parloit de sa propre vertu ; parole mémorable ! elle déshonore à jamais la sagesse humaine, et célèbre magnifiquement la loi de Jésus-Christ, qui seule a rendu à la vertu son prix et sa réalité, en l'appuyant sur la base éternelle de la conformité à l'ordre et à la volonté divine.

Et ici, mes Frères, ce seroit le lieu de répondre à tant de mondains, qui, plus philosophes que chrétiens; croient que toute vertu est assez glorieuse pour Dieu, dès qu'elle est utile aux hommes, et qui, dédaignant le mérite de l'intention, nous demandent sans cesse ce que fait le motif, pourvu que l'action s'en suive. Ce que fait le motif! ah! il fait tout, puisque sans lui on ne sait plus ce que c'est que la vertu, ou que sans lui elle n'a que le triste honneur de n'être pas le vice. Qu'elle seroit donc pauvre et misérable cette vertu! et où seroient donc son excellence et sa beauté, si, séparée du principe de toute justice, elle ne s'élevoit qu'à la hauteur de l'homme? quel respect mériteroit-elle, si jamais on pouvoit la confondre avec la vanité ou l'intérêt, et que l'on eût tout fait pour elle dès que l'on a tout fait pour soi? Et vous-mêmes, Chrétiens, quelle vertu admirez-vous le plus? n'est-ce pas la vertu noble et généreuse qui ne prétend à rien, cette vertu pure, libre et dégagée de toute vue humaine, telle enfin que l'Évangile la commande? Ne décriez-vous pas tous les jours les plus belles actions, quand vous en pénétrez le motif, orgueilleux ou mercenaire? ne méprisez-vous pas l'égoïste rampant qui trafique de ses vertus? ne vous croyez-vous pas dispensés de la reconnoissance envers un bienfaiteur qui s'est cherché lui-même? êtes-vous bien flattés des assiduités d'un ami, quand vous les soupçonnez de quelque vue particulière? Et pourquoi Dieu ne pourroit-il pas exiger ce que les hommes exigent? Que si vous-mêmes êtes portés à rendre d'autant moins

d'honneur que l'on montre plus d'empressement à le poursuivre ; si le monde refuse d'autant plus les louanges qu'on les recherche avec plus d'ardeur, de quel œil Dieu doit-il regarder ces idolâtres de la gloire et de l'opinion? Pourquoi seroit-il donc en quelque sorte moins délicat et moins difficile que le monde? pourquoi voudriez-vous donc qu'il se contentât de ces mêmes vertus, dont les hommes ne veulent pas? et quelle idée avez-vous donc de Dieu, si vous pensez qu'à ses yeux tout le mérite est dans l'action ; qu'il ne regarde pas le cœur, et qu'indifférent sur le ressort qui nous fait agir, il s'associera des héros de théâtre en couronnant dans nos vertus l'ouvrage de l'opinion, c'est-à-dire, l'enfant de notre vanité et le bizarre résultat de nos caprices et de nos goûts?

Ce n'est donc véritablement qu'avec la loi chrétienne que la vertu a commencé : elle seule peut se glorifier de l'avoir divinisée par la sublimité de ses motifs ; d'avoir imprimé sur elle un caractère de sainteté qui la distingue de toutes les actions profanes ; d'avoir flétri tous ces motifs grossiers qui n'en faisoient qu'un vain spectacle pour amuser les hommes ; d'avoir brisé ce masque imposteur de l'honneur humain, pour élever sur ses ruines cette fille du ciel qui ne tient en rien à la terre ; de lui avoir donné sa juste mesure, l'éternité et l'infini, et de l'avoir enfin arrachée des mains de l'homme, où elle ne portoit que des fruits corrompus, pour la porter dans le sein de Dieu, où puisant son mérite, elle trouve sa couronne.

De là, mes Frères, l'efficacité et la puissance de sa parole, troisième caractère de son excellence. C'est celui que chantoit le prophète dans le plus beau de ses cantiques; c'est ce grand témoignage qu'il rend à cette loi immaculée, pleine de force et de vertu, qui convertit les ames. Grande et sublime destinée de l'Évangile! il laisse aux politiques le soin d'arranger la forme extérieure de la société; il se réserve un plus bel ouvrage, celui qu'aucun sage de l'univers n'a jamais pu entreprendre et n'a même jamais tenté, c'est-à-dire, la force d'enchaîner les passions, de conquérir les volontés, et de placer au milieu de nous son trône et son royaume; *regnum Dei intrà vos est* (LUC. XVII, 21.). C'est ce glaive victorieux qui pénètre, comme parle l'apôtre (HEB. IV, 12.), jusqu'aux moëlles et aux jointures; c'est cette loi vivifiante qui fait aimer ce qu'elle ordonne, qui inspire ce qu'elle enseigne, qui opère ce qu'elle apprend; c'est le règne de l'ame, c'est la faim et la soif de la justice; c'est Dieu sensible au cœur; c'est le vif sentiment du souverain bien; c'est le témoignage rendu au fond de nous-mêmes, que nous sommes enfans de Dieu; c'est l'assurance intime des célestes promesses; c'est cette vie qui n'est qu'amour, louange, bénédiction, action de grâces; c'est cette force d'en haut dont le fidèle s'investit; c'est cette impression de l'esprit de Dieu qui habite en nous; c'est cette heureuse transformation de la nouvelle créature, qui réfléchit en elle toutes les perfections de Dieu, dont nous portons l'em-

preinte ; enfin, c'est cette chaste dilatation de l'ame, dont tous les mouvemens, les affections et les désirs ne sont qu'esprit et vie ; *spiritus et vita.*

Différence essentielle, qui distingue éminemment la parole de Dieu de la parole de l'homme, celle-ci peu bien enseigner la vertu, mais ne la persuade point ; elle peut bien condamner nos injustes penchans, elle ne les affoiblit pas. Moralistes sublimes, comme vous savez peindre les dangers des passions ! avec quelle énergie vous nous tracez l'horreur du vice ! j'admire votre éloquence, mais puissiez-vous nous corriger ! Les mœurs et la vertu ne se raisonnent pas, elles s'inspirent : irez-vous donc, avec vos argumens subtils et vos magnifiques sentences, sommer les passions de fléchir, et la cupidité de se rendre ? Que nous importent tous ces beaux traités de morale ? avons-nous donc besoin de tant de discussions, pour nous apprendre que la vertu seule est aimable, et que les passions sont honteuses ? Il ne s'agit point de convaincre l'esprit, mais de parler au cœur, de condamner nos désordres, mais de les guérir ; de censurer nos vices, mais de nous apprendre à les vaincre ; de proscrire le luxe, mais de nous le faire mépriser ; de nous conseiller de ne pas suivre le torrent, mais de nous en donner la force ; de nous apprendre à fuir les plaisirs, mais de nous affranchir de la triste nécessité de les aimer ; de me prêcher la patience, mais de m'élever au-dessus de mes maux ; de vanter la modération, mais de remplir ce vide immense qui tourmente mon cœur. Pauvre sagesse

humaine, tu ne fais rien de tout cela : tu me dis qu'il faut me suffire à moi-même ; mais tu me laisses tout mon néant et toute ma foiblesse ; tu me montres les sacrifices, mais où sont les dédommagemens ; tu me découvres tout au plus mes devoirs, mais que me sert de les connoître, si je ne puis les pratiquer? Ah! je me tourne donc vers la loi de mon divin maître : là je trouve, non la stérile censure de mes vices, mais le prompt remède à mes maux ; non une doctrine qui m'invite, mais une grâce toute-puissante qui me porte et qui me soutient, qui m'aplanit la route du devoir, qui pénètre jusqu'à la source de ma corruption, qui sait en même temps condamner mes passions et les affoiblir, qui fixe mon inconstance dans le bien, qui me met en main le glaive à deux tranchans qui doit servir à me combattre, qui me détache de la terre en m'élevant au-dessus de tout ce qui passe, qui m'apprend à souffrir en donnant un prix à mes peines, qui porte dans mon cœur le sentiment de l'infini, qui élève mon ame à la mesure de l'éternité, qui me fait mépriser les faux biens en portant mes désirs vers la région des biens futurs, qui me déprend efficacement des faux charmes des créatures en imprimant bien avant dans mon ame cette grande parole, qu'elles ne sont pas mon Dieu ; et changeant ainsi par une onction secrète les préceptes en sentimens, les sentimens en goût et en attrait, elle me fait, pour ainsi dire, pratiquer par passion cette même vertu que la froide raison conseille tout au plus par discussion et par maximes.

Mais voici un autre avantage qui met le dernier sceau à l'excellence de la loi chrétienne, c'est d'être simple dans sa plus haute perfection. Toutes les autres morales accabloient leurs sectateurs sous la multitude des préceptes et la pénible complication des raisonnemens ; elles ne parloient qu'aux savans, et ne pouvoient être entendues que d'un petit nombre de sages. La loi de Jésus-Christ parle à l'humanité entière ; elle embrasse dans la simplicité de ses préceptes tous les âges comme tous les états. Ici le peuple le plus borné trouve sans effort la sagesse, l'enfant y est aussi instruit que le plus grand génie, et tous deviennent savans dès le premier jour. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit et de toutes vos forces ; vous aimerez votre prochain comme vous-même : voilà, Chrétiens, cette parole simple et lumineuse, qui d'un seul trait développe toute la morale ; voilà ce mot admirable, qui nous instruit lui seul plus que tous les livres ensemble ; voilà cette maxime sensible et populaire, que toute l'enflure de la raison ne sauroit remplacer. Le Sage avoit déjà dit (ECCLES. XII, 13.) : Carignez Dieu, car c'est là tout l'homme ; et par ce seul principe il avoit plus appris au monde, que n'avoient jamais fait tous les maîtres de la morale. Avec non moins de simplicité, Jésus-Christ va plus loin : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même, car voilà toute la loi ; et par cette seule maxime il montre à l'homme en un moment tout

ce qu'il peut concevoir de plus grand, et pratiquer de plus sublime, Vous aimerez, *diliges*.

Quelle est donc cette grande et magnifique loi qui efface toutes les lois? cette morale qui ne ressemble en rien à aucune morale; qui n'a rien emprunté des autres, et de laquelle toutes les autres ont emprunté; qui a dit tout ce qu'on n'avoit jamais dit, qui a mieux dit tout ce qu'on avoit dit avant elle; qui met autant de vertus dans l'ame que de lumières dans l'esprit? cette morale si douce, que l'ame la plus foible n'en peut jamais être découragée, et si mortifiante, qu'elle peut exercer l'ame la plus parfaite; à portée des moindres enfans par sa simplicité, supérieure aux plus grands génies par sa sublimité; si populaire, qu'on ne peut ne pas la comprendre; si haute, qu'on ne peut trop la méditer? et serons-nous surpris qu'en l'entendant, les Juifs aient demandé, dans leur admiration, Quelle est donc cette doctrine si étonnante et si nouvelle; *quænam doctrina hæc nova* (ACT. XVII, 19.)?

Disons-le donc ici, mes Frères, mais d'une manière plus noble et plus étendue que les Juifs: *Quænam doctrina hæc nova?* Quelle est cette morale touchante, où tout est pour le pauvre et pour les malheureux? Donnez à un homme affligé votre Platon, votre Épictète et votre Marc-Aurèle, de quel secours pourront-ils lui être? qu'y verra-t-il, qu'une sagesse désespérante, qui se croit forte parce qu'elle est dure, et héroïque parce qu'elle est enflée? Mettez entre les mains de cet infortuné le code de

la loi chrétienne, où les prospérités sont offertes comme des revers, et les malheurs comme des grâces ; faites-lui entendre ces douces paroles : Bienheureux ceux qui pleurent ; bienheureux ceux qui souffrent persécution : venez à moi, ô vous qui êtes affligés, et je vous soulagerai ; et à l'instant la paix et la consolation descendront dans son ame.

Quænam doctrina hæc nova? Quelle est cette morale évidente et palpable, dont les préceptes sont toujours soutenus par les exemples du législateur? Dans l'ancienne sagesse, je ne vois que des docteurs orgueilleux qui me prêchent la modestie, des voluptueux qui me prêchent l'austérité, des amateurs du faste et des richesses qui tiennent école de pauvreté. Dans la morale de Jésus-Christ, ses saints enseignemens ne sont qu'un tableau de sa vie. Lui seul a dit à ses disciples : Suivez-moi, *sequere me;* lui seul a fait ce qu'il a dit, et bien plus dignement, bien plus parfaitement qu'il ne l'a dit; et s'il y avoit quelque ambiguité dans ses maximes, à l'instant elle seroit dissipée par l'évidence de ses œuvres.

Quænam doctrina hæc nova? Quelle est donc cette divine loi, aussi pure dans ses lumières que sublime dans ses motifs, aussi puissante dans sa parole que simple dans sa perfection? Mais que fais-je, Mes Frères? où est donc cette loi, et dans quel cœur habite-t-elle? Nous avons souvent rapproché la morale du paganisme de la morale évangélique, et nous avons vu qu'elles diffèrent autant l'une de l'autre, que la terre est séparée du ciel,

et les ténèbres de la lumière : mais si nous comparons disciples à disciples, et vertus à vertus, ô mon Dieu! quel contraste! et quel opprobre pour votre loi! Qui a donc opéré cette révolution fatale? comment s'est préparée cette chute rapide de toutes les vertus chrétiennes? comment s'est donc éteinte cette flamme céleste qui embrasoit le peuple saint? Hélas! pourquoi le demander? C'est que l'on s'est enfin persuadé qu'on pouvoit être heureux sans Jésus-Christ, et que chacun peut se suffire par sa propre sagesse. Voilà, Chrétiens, la grande erreur qui a tout perverti, et qui consommera bientôt notre dégradation. Hâtons-nous donc de la combattre. Vous avez vu l'excellence et la perfection de la loi chrétienne; voyons maintenant ce qu'il faut penser de cette loi naturelle que les sages du siècle s'efforcent de lui opposer: c'est mon second point.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT AUGUSTIN.

AVANT-PROPOS.

Ce Panégyrique se prononçoit tous les dix ans, devant l'assemblée générale du clergé de France, qui se tenoit au couvent des Grands-Augustins de Paris. Le clergé regardoit avec raison le saint docteur comme son principal patron, et en faisoit par conséquent célébrer la fête avec la plus grande solennité. C'étoit la seule occasion où un ecclésiastique du second ordre eût l'honneur de parler devant le corps des premiers pasteurs. C'étoit un motif d'émulation pour les talens qui se consacroient à la chaire ; et l'on voit que ce corps illustre ne négligeoit rien pour les encourager et les mettre sur la voie des récompenses. Hélas ! qui nous eût dit alors que c'étoit pour la dernière fois que devoit se célébrer cette grande solennité ; que la chaire où nous prononcions ce Panégyrique auroit disparu dans dix ans ; que de ce temple où nous parlions, il ne resteroit pas pierre sur pierre, qu'il seroit transformé en un marché immonde ; et que de cette belle et magnifique église de France qui nous honoroit d'une si bienveillante attention, il ne resteroit plus qu'une ombre illustre, triste témoin de ses débris.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT AUGUSTIN.

Super populum meum constitui te:.... sapientia et scientia data sunt tibi,.... et gloriam dabo tibi.

Je vous ai établi sur mon peuple; la sagesse et la science vous ont été données, et je vous donnerai la gloire.

II PARAL. I, II, 12.

MESSEIGNEURS,

Quoique la science et la vertu paroissent à la première vue indépendantes l'une de l'autre, il n'est pas moins vrai qu'il existe entre elles des rapports très-réels et une liaison très-intime. Distinguées par leurs objets, leur fin et leurs moyens, elles n'en ont pas moins, dans l'ordre de la religion, une influence réciproque. C'est des vives lumières que naissent presque toujours les grands sentimens; c'est des grands sentimens que viennent ordinairement les vives lumières. Guidée par la vertu, que de tristes écueils n'évite pas la science! enrichie par la science, que de nouveaux moyens d'ennoblir son

hommage n'acquiert pas la vertu! Alors l'une s'élève sans orgueil, l'autre s'abaisse sans foiblesse; et voilà la vraie explication de ces paroles de mon texte: La sagesse et la science vous ont été données, et je vous donnerai la gloire.

Qui jamais posséda plus éminemment cette gloire suprême que l'immortel évêque d'Hippone, dont la solennité rassemble ici cet auguste auditoire? Quel est donc cet homme extraordinaire qui, s'élançant comme un géant pour remplir sa carrière, parut réunir tous les célestes dons que l'Esprit saint partage entre les autres; cet homme devant lequel les bornes de l'esprit humain semblent s'être reculées; qui, après avoir tout su, tout creusé, tout expliqué, né pour répandre ses pensées, comme le soleil sa lumière, fut encore moins grand par son génie que par son ame, par ses lumières que par ses sentimens; qui sut faire servir à son propre triomphe les erreurs de ses premiers jours; qui aima d'autant plus la vertu qu'il avoit plus connu le vice, et ne sembla d'abord donner dans les derniers excès de la crédulité que pour embrasser, en quelque sorte, les deux extrémités de l'esprit humain.

C'est à ce grand homme, c'est à ce grand évêque, que l'église Gallicane rend aujourd'hui un hommage si solennel. Je vois autour de son autel tous les voyans en Israël s'honorer d'être ses disciples, tous les vieillards du sanctuaire abaisser devant lui leurs chaires sacrées, et s'efforcer de rendre à sa mémoire tout l'éclat que l'épiscopat tient de lui; je les vois suspendre en ce jour leurs utiles tra-

vaux, pour remercier le ciel du plus superbe don qu'il ait fait à l'Église. Ah! sans doute, il ne manque à ce magnifique concours qu'un orateur digne de célébrer le plus illustre des pontifes devant le plus illustre des clergés de l'Europe. Mais la gloire de l'évêque d'Hippone n'a pas besoin des prestiges de l'art : si mes expressions ne répondent pas à la grandeur de mon sujet, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Votre présence le louera bien plus éloquemment que mes foibles discours, et vos exemples m'aideront à persuader tous les prodiges que je vais vous raconter.

Par quels honneurs la religion pourra-t-elle donc s'acquitter de ce qu'elle doit à Augustin; et quels tributs de reconnoissance pourront jamais égaler ses services? Ne peut-on pas dire que la noble église des Gaules acquiert plus de gloire elle-même par le culte éclatant qu'elle lui décerne en ce jour, qu'elle ne peut en procurer à ce pontife immortel dont les écrits éclairent tous les lieux, dont le nom est dans toutes les bouches?

Pour entrer dans l'esprit de cette sainte cérémonie, nous offrirons dans Augustin un grand modèle aux princes des prêtres; nous le présenterons tantôt apôtre par son zèle, tantôt prophète par son éloquence, toujours vainqueur dans la tribune et dans l'arène; ici nouvel Esdras, pour déployer avec magnificence les merveilles de la loi; là nouveau Machabée, pour réparer les ruines du sanctuaire; partout nouveau Jérémie, mur d'airain et colonne de fer; nouveau Paul, puissant à exhorter

dans la saine doctrine et à reprendre les contradicteurs; semblable enfin à l'Éternel, qui extermine l'impie du souffle de sa bouche : et franchissant tous les intervalles qui pourroient retarder le but moral de ce discours, nous nous hâterons de le placer sur le chandelier d'où ses talens et ses vertus vont éclairer le monde.

En séparant, dans l'éloge d'Augustin, l'éclat de sa piété d'avec celui de son génie, nous serons souvent forcés de les confondre l'un et l'autre; souvent il nous faudra montrer la sainteté dans les talens, et les lumières du docteur dans les travaux du saint évêque. Nous ne pourrons point tellement nous occuper de sa vertu, que nous oubliions sa science, ni célébrer sa science que nous n'ayons à peindre en même temps quelques traits de sa vertu; et, par une exception aussi rare que mon sujet est grand, tout parlera pour Augustin jusqu'au désordre même où m'entraînera son éloge. Voici donc le double objet de votre admiration : Augustin honorant l'épiscopat par ses vertus, Augustin défendant la religion par son génie. *Ave, Maria,*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce seroit, sans doute, un grand et touchant spectacle, que de suivre Augustin dans les jours de ses erreurs et dans les combats de ses passions, que de raconter ces longs efforts qui le travaillent pour enfanter la vérité et la justice, de découvrir

ce cœur tel qu'il le peint lui-même, enchaîné non par des liens étrangers, mais par sa volonté plus dure que le fer; attiré tour à tour par les amorces du vice et par les attraits de la vertu, toujours battu comme les flots d'une mer agitée; tantôt élevé jusqu'aux cieux par la violence de ses désirs, et tantôt précipité jusqu'aux abîmes par la force de ses penchans; presque en un même instant promettant tout, rétractant tout; ne pouvant ni supporter son crime, ni s'en repentir; toujours portant au milieu de ce vide immense que lui laisse le monde, le poids d'une grande ame qui se sent déplacée; toujours tombant, se relevant, tombant encore, jusqu'à ce que celui qui tient nos cœurs en sa main souveraine daigna enfin se faire entendre, et d'un seul mot appela la lumière une seconde fois.

Ce ne seroit pas un tableau moins intéressant de le montrer au sortir du bain sacré de la régénération baptismale, de vous faire admirer dans l'esclave de la volupté le martyr de la pénitence, dans l'homme le plus vain le chrétien le plus simple, dans le plus ambitieux un miracle d'abnégation; préférant désormais le port de la retraite et l'obscurité aux brillans écueils de la gloire; plus courageux que le jeune homme de l'Évangile, vendant tous ses biens, quittant tout pour retrouver tout, et ne s'affranchissant ainsi de l'empire des sens, comme de celui de la fortune, que pour s'élancer de toute son ame vers le souverain bien.

Tous ces objets sont grands; mais de plus admi-

bles encore nous frappent et nous appellent : c'est Augustin placé sur le chandelier de l'Église, c'est sa vie pastorale dont chaque instant est illustré par un nouveau bienfait, c'est le tableau des vertus immortelles dont il va honorer son épiscopat.

Vous savez, mes Frères, par quelle sainte violence il fut promu au sacerdoce, et de combien de larmes il arrosa les mains dont il reçut l'onction sacrée. Sa timide piété étoit encore inconsolable, quand tout à coup il se vit imposer le fardeau de l'épiscopat. Quelle fut sa nouvelle douleur à cette élévation nouvelle ! Toute l'ardeur que met un ambitieux à poursuivre une grande place, Augustin l'emploie à la fuir. Il rappelle les désordres de sa vie passée, il calomnie sa vie présente ; inutiles efforts ! Le créateur peut bien cacher les astres et les renfermer sous le sceau, ainsi que s'exprime un prophète (TOB. IX, 7.) ; mais l'humilité peut-elle cacher la vertu ? Sa propre résistance trahit ce prêtre modeste ; la voix publique le proclame, et conduit par Valère qui l'a désigné à son peuple, il monte, en soupirant, sur le siège d'Hippone, où nous le verrons s'illustrer par les prodiges de sa charité, par les succès de ses instructions, par l'activité de son zèle.

Ici, mes Frères, comment vous raconter les tendre effusions de sa charité pastorale ? Représentez-vous d'abord Augustin formé par les mains seules de la nature ; peignez-vous ce cœur tout de feu, cette ame aimante, dont la trop vive sensibilité a fait tous les malheurs, dont l'excessive

bonté a causé toutes les fautes ; retracez-vous cette ame simple et confiante, cette ame noble et élevée qui n'a jamais connu ni les ressentimens de la haine, ni les tourmens de la jalousie, ni les détours de la duplicité ; qui, dans ses amitiés, n'a pu souffrir aucune réserve, dans ses dons aucun intérêt : voyez ce tendre fils de la tendre Monique, ce généreux ami d'Alype et de Romanien ; voyez-le inconsolable de la perte de Nébride, au point d'être obligé de fuir les tristes lieux ou il a perdu, dit-il, la moitié de son ame. Si cet homme sensible, autant que généreux, s'est dévoué à un état sacré dont le premier devoir est la miséricorde, si cette ame si belle tourne vers Dieu ses affections, si ses vertus morales sont ennoblies par la foi, si ce grand cœur s'épure et se dilate encore au feu sacré de la religion, et que toute l'ardeur de la charité se joigne alors à toute la sensibilité de la nature, quel grand caractère doit prendre en lui ce vif besoin qu'il a d'aimer ! Combien ses généreux penchans, en devenant plus saints, en vont-ils devenir plus forts! combien aimable deviendra sa douceur! combien active sa compassion! combien touchante sa bonté naturelle! avec quelle tendresse celui qui a tant éprouvé l'humaine fragilité traitera-t-il les pécheurs ! avec quelle indulgence accueillera-t-il le repentir et les excuses! avec quel héroïsme il se dévouera au bonheur de ses frères! C'est ce qu'on admira dans l'évêque d'Hippone. Quand son cœur s'ouvre à tous les besoins, sa main s'ouvre à tous les bienfaits. Faut-il protéger un pupille et accueillir

un orphelin, c'est l'empressement d'une mère; assister un infirme, il y vole; pleurer avec ceux qui pleurent, c'est sa plus douce occupation; courir après une brebis errante, nulle fatigue ne lui coûte; consoler des pécheurs abattus par le désespoir, le lait et le miel coulent de ses lèvres; réconcilier des ennemis, c'est le premier de ses talens; assister tout un peuple dans des temps de calamité, il se dépouillera, il vendra jusqu'aux vases du sanctuaire; enfin, compatir aux humaines foiblesses, il n'est sévère et dur que pour le seul méchant? Que dis-je? le méchant même a des droits sur son cœur. Un pasteur peut-il trop dilater ses entrailles? que n'a-t-il le pouvoir de pardonner à tous les criminels, ou du moins d'alléger leurs chaînes! Ah! s'il n'a pas le privilège de faire grâce, il a du moins celui de la solliciter, c'est le beau droit de sa mission, et les ministres de la justice seront toujours importunés par ce ministre de la clémence. A Dieu ne plaise, mes Frères, que je vienne ici trop louer un évêque d'une vertu sans laquelle il n'est point d'évêque! mais outre qu'Augustin la fit briller d'une manière si éclatante, on se plaît d'autant plus à le voir rapproché des hommes par la bonté de son cœur, qu'il en paroît plus éloigné par la hauteur de son génie On aime à suivre cet aigle hardi, qui, des célestes régions où l'ont élevé ses pensées, descend avec délices dans les détails obscurs de la miséricorde; jamais sans doute il ne nous paroîtra plus grand que dans ce magnifique accord de tout ce que le sentiment a de plus doux et l'intelligence de plus sublime.

Inépuisable charité d'Augustin; elle se signala surtout envers les hérétiques. Que de ménagemens pour fléchir leur orgueil! que d'artifices innocens pour les ramener au bercail! que de prières au ciel, afin d'aimer, dit-il, leur conversion et leur salut, et non leur confusion et leur ruine! Déjà il détermine trois cents évêques catholiques à partager les honneurs de l'épiscopat avec les pontifes errans qui rentreront sincèrement dans l'unité. « Quoique » vous ne le vouliez pas, dit-il à ceux-ci, vous » êtes mes frères; bons ou mauvais, vous êtes mes » frères. Avons-nous donc assez plaidé? avons-» nous assez disputé? Enfans du même père, soyons » amis par la charité. Et pourquoi ne le serions-» nous pas? il ne s'agit pas de partager l'héritage, » il est à vous comme à nous; mais d'en jouir tous » en commun, mais de le posséder. » Quel langage, mes Frères! et dans quelle circonstance leur fait-il une invitation si touchante et si généreuse? C'est au milieu de ses plus grands succès, dans ces momens si enivrans pour l'homme même le plus humble, où les ennemis hautains qui l'ont si souvent défié sont publiquement confondus; c'est dans un temps où, ami de César, il peut aussi facilement les accabler du poids de son crédit que de celui de son génie. Et qui sont donc ces hommes qui intéressent tant sa charité et sa tendresse? Ce sont ceux mêmes qui tant de fois ont attenté à sa vie, ces féroces Circoncellions qui ont brûlé les temples et massacré les prêtres; ces fanatiques insensés, qui, contens également de donner la mort

et de la recevoir, répondent tour à tour aux châtimens par la fureur, et à la douceur par l'audace. Et dans quel siècle leur montre-t-il tant d'indulgence et de modération? C'est sous l'empire des Théodose et des Honorius, pour qui l'extirpation de l'hérésie paroît autant un devoir de piété qu'une affaire de politique. C'est alors qu'Augustin se place entre les réfractaires et le glaive des lois; c'est alors qu'il plaide pour la conservation de leurs biens et de leur fortune, alors qu'il refuse hautement de profiter de leurs dépouilles, alors qu'il écrit au proconsul d'Afrique de détester les erreurs, mais de ménager les personnes; alors enfin, qu'il écarte les soldats d'Honorius qui voudroient commander par la violence ce qu'il veut obtenir par la persuasion. Oh! combien la religion est grande, quand elle inspire de pareils sentimens! combien s'honore le mortel qui en connoît ainsi le véritable esprit! Qu'armé du bouclier de la foi, il en terrasse les ennemis, c'est le triomphe de sa cause, et je bénis le Dieu qui lui a donné de les vaincre; mais qu'au milieu de leurs emportemens, il n'abuse jamais ni de sa supériorité ni de son zèle, c'est le triomphe de sa vertu, et je tombe aux pieds du héros qui sait ainsi se surmonter lui-même. Quoi donc! je ne fais que commencer son éloge, et je n'ai presque plus besoin de rien ajouter à sa gloire.

Après avoir gagné tous les cœurs par sa charité, Augustin les subjugue par son éloquence, et un nouveau degré de gloire va rejaillir sur son épiscopat, le succès de ses instructions. Oui, mes Frères,

s'il est sur la terre un ministère respectable, c'est sans doute celui qui donne à la morale un organe public; où ce qu'il y a de plus puissant parmi les hommes, l'art d'émouvoir et de persuader, est employé à poursuivre le vice et à faire aimer la vertu; où l'orateur sacré, parlant au nom du ciel, discute avec une sainte liberté, non les intérêts d'une famille, non les intérêts d'une nation, mais ceux de l'humanité entière; où rassemblant au pied des saints autels les peuples et les rois, il annonce aux uns la vérité que leur dérobent les flatteurs, révèle aux autres ces moyens de bonheur que leur ravissent les passions, et les confond ensuite tous ensemble sous le pouvoir d'un même juge, et la grandeur d'un même Dieu. Mais si ce ministère, déjà si grand et si utile par lui-même, est encore honoré par l'orateur qui le remplit; si cet interprète du ciel, à un talent sublime, joint une éminente dignité; si, né avec des passions vives, il a su s'en rendre le maître; s'il soutient l'ascendant de son autorité par celui de sa vertu, si ses mœurs impriment encore plus de respect que son caractère, et pour tout dire enfin, s'il réunit le double empire de l'éloquence et de la sainteté, alors, mes Frères, nul mortel n'est plus digne de faire parler Dieu, et la plus forte domination est exercée sur les esprits et sur les cœurs. Tel est le vrai triomphe de l'apostolat d'Augustin. Déjà il s'y prépare par la prière et la retraite; comme Moïse, il s'enfonce dans la nuée : là il écoute au fond de son ame l'invisible prédicateur qu'il doit représen-

ter ; semblable à l'aigle du Liban, dont parle Ézéchiel (EZECH. XVII, 3.), qui se nourrit de la moëlle du cèdre, il se nourrit du suc et de la substance des livres saints. Il pénètre à la fois les profondeurs du cœur humain et celles de l'Évangile, et dévorant, suivant l'expression d'un prophète (APOC. X, 9.), le volume sacré, il y goûte à loisir ces beautés immortelles comme le Dieu qui les inspira.

Cependant les besoins de l'Église l'appellent; Valère le sollicite, et dérogeant pour lui aux lois expresses de l'Église d'Occident, il confie au prêtre Augustin le ministère de la prédication, jusqu'alors réservé aux seuls évêques. Qui l'eût cru, Messeigneurs? cette honorable exception n'éblouit point Augustin; il ose résister encore, ses propres précautions ne le rassurent pas, il craint de profaner par trop de précipitation l'emploi auguste des prophètes. Mais quoi! n'est-il donc plus celui que ses ennemis mêmes ont appelé le dieu de l'éloquence? n'est-il plus ce maître célèbre qui vient d'enseigner ce grand art à Rome et à Milan, à Madaure, à Carthage? Oui, sans doute; mais, effrayé de toute la distance qui sépare l'homme de Dieu de l'orateur profane, il craint encore d'avilir dans sa bouche la majesté de la religion. Ainsi le grand Chrysostôme ne parut qu'en tremblant dans la chaire d'Antioche; ainsi, ministres saints, apprenons-nous par de mémorables exemples, à ne monter qu'avec effroi dans la tribune sacrée, à ne point prendre ici notre témérité pour le talent, pour vocation

notre confiance, et à craindre toujours que de trop légères épreuves ne nous fassent porter en des mains incertaines le tonnerre de Dieu, et ne changent en un vain son cette parole magnifique qui a conquis le monde.

Vous pressentez déjà, mes Frères, les éclatans succès que préparent à Augustin de si rares dispositions. A peine ce nouvel ange du Seigneur a-t-il paru sur la montagne, qu'Israël vient en foule entendre avec respect les paroles de la loi. Frappé d'étonnement, comme si l'Évangile leur étoit annoncé pour la première fois, son peuple transporté l'interrompt par des acclamations : mais qu'importent à Augustin de stériles suffrages? il demande des larmes; il fait plus, il les obtient. Du haut de la chaire d'Hippone partent ces traits hardis qui déchirent les cœurs et épouvantent les consciences. Tous les abus, il les signale; tous les scandales, il les attaque; toutes les superstitions, il les poursuit. Chaque année, les habitans de Césarée se divisent en deux partis; le frère s'arme contre son frère, le père contre ses enfans, l'ami contre son ami; il se livrent des combats meurtriers, pour l'unique plaisir de signaler leur force ou leur adresse: Augustin parle, et la fureur de ces barbares est enchaînée, l'humanité reprend ses droits, et à la gloire de l'orateur, une coutume aussi ancienne que féroce ne déshonore plus ni la religion ni la nature. Pour plaire à des païens puissans, le peuple d'Hippone ne craint point de se mêler à leurs cérémonies sacrilèges, ou du moins d'autoriser par

sa présence le culte des idoles : Augustin parle, et son peuple rougit de cette espèce d'apostasie, et avouant qu'il ne peut y avoir aucune convention entre Jésus-Christ et Bélial, il abjure pour jamais une si basse complaisance. Après qu'il a épuisé ses trésors, les pauvres ont recours à son éloquence; il parle, et déjà il fait pâlir les riches, qui, non contens de revêtir à l'instant les membres de Jésus-Christ, prennent encore le solennel engagement de renouveler chaque année le même acte de miséricorde. Pour célébrer la fête des martyrs, les fidèles d'Hippone souillent les temples saints par des festins profanes : il parle;... mais que vois-je? et d'où vient cette résistance inouie? n'est-ce donc plus le même peuple, ou n'est-ce plus le même apôtre? Il parle, et on murmure; il insiste, on le brave; il redouble de zèle, et on redouble d'obstination. Vains obstacles! le scandale est trop grand, Augustin ne cèdera pas, ou plutôt il cède, mais ce n'est que pour obtenir un triomphe plus sûr. Comme l'apôtre, il exhorte en toute patience. Au bruit des anathèmes succèdent les douces invitations, il supplie, il conjure, il s'humilie, il pleure : ah! l'homme est tout puissant quand il emploie de telles armes... Bientôt le peuple pleure avec lui; c'en est fait, la maison de prières n'est plus un lieu d'intempérance, et les martyrs sont honorés par des hommages dignes d'eux. Quel est donc ce grand homme, dont la parole, comme celle de l'Éternel, ne retourne jamais à lui sans effet? quel est cet homme encore plus grand, qui, après

de pareils triomphes, se plaint de ce que sa langue ne peut suffire à son cœur; qui s'attriste, dit-il, de ne point rendre la vérité telle qu'il la voit et la sent dans son ame? Ah! qui jamais posséda mieux que lui le grand art de la rendre sensible? combien ses sentimens devoient être sublimes, s'ils surpassoient ses expressions! Qui peut méditer ses discours, et ne pas admirer ce prodigieux talent de la persuasion qui se produit sous tant de formes différentes? ici cette méthode, qui, par un ordre progressif, marche toujours au but; là cette noble confiance qui attend tout de Dieu, rien de lui-même ni de son art, et qui, le transportant du sein de la Divinité au milieu de ses auditeurs, lui fait dire cette belle parole : Voilà, mes Frères, ce que Dieu m'a donné pour vous; *hæc nobis donavit Deus;* quelquefois cette profusion de richesses, pour peindre avec magnificence les augustes attraits de la fille du ciel; plus souvent cette simplicité touchante et cette heureuse négligence qui dédaigne tout prestige de l'art; toujours cette habileté à suivre pas à pas les subterfuges des passions, à négocier, pour ainsi dire, avec elle, ou cette force prédominante qui les atterre et les confond, sans leur laisser ni le moyen de se précautionner, ni le temps de se reconnoître.

Mais je ne puis ici résister au plaisir de l'entendre; il vient de parler de la paix, son peuple est attendri, ses larmes coulent. « O mes frères! s'écrie-t-il, de quelle joie vous vois-je tous saisis? l'amour de la paix vous transporte; je n'ai encore

rien dit, je n'ai encore rien expliqué, et son nom seul vous fait tressaillir d'allégresse : mais que vous dirai-je maintenant qui égale ce transport? qu'ajouterai-je à vos larmes? elles ont prévenu, elles ont surpassé tous mes raisonnemens, et je me sens trop foible pour achever mon discours. O mes fils bien-aimés! si la seule pensée du bonheur de la paix vous communique une si douce ivresse, que sera-ce quand vous la goûterez dans sa source, quand vous la verrez dans son principe, et qu'elle versera sur vous le torrent de ses ineffables délices? » Quel mouvement et quelle onction! Le grand regret de saint Fulgence étoit de n'avoir pu entendre l'apôtre des nations annonçant l'Évangile. Saint Chrysostôme désiroit seulement de voir et de toucher la cendre auguste de cette bouche vénérable. Qui de nous n'éprouve pas ici les mêmes sentimens à l'égard d'Augustin? Ah! si ses expressions, rendues en muets caractères, sont encore aujourd'hui si animées et si vivantes, quelle devoit donc être leur puissance en partant de son cœur! Mais il nous faut encore écouter ce grand homme. « Que désiré-je? pourquoi parlé-je? pourquoi suis-je au monde? pourquoi suis-je évêque, sinon pour vivre en Jésus-Christ, mais pour y vivre avec vous; sinon pour être sauvé, mais pour l'être avec vous? C'est là ma passion, ma gloire, mon honneur, mes richesses; non, je ne veux pas être sauvé sans vous. » C'est par de pareils mouvemens qu'Augustin entraînoit son peuple, c'est avec cet enthousiasme divin qu'il produisoit ces grands effets de

la parole qu'on ne connoît plus aujourd'hui. O douleur! ô décadence du premier et du plus sublime des arts! qui a donc affoibli cette ancienne vertu du ministère évangélique? Comment s'est donc éteinte cette foudre divine, qui des prophètes fut transmise aux apôtres, et des apôtres aux ministres des premiers siècles? Est-ce le prêtre, est-ce le peuple qu'il faut en accuser? est-ce que l'éloquence sainte doit subir, comme tous les arts, la révolution des temps? est-ce qu'avec sa simplicité elle a perdu toute sa force? est-ce enfin qu'une fausse sagesse auroit communiqué même aux orateurs sacrés sa triste aridité? Quoi qu'il en soit, mes Frères, pleurons amèrement sur la fatale stérilité dont est frappée la chaire sainte. C'est la grande plaie de l'Église, c'est le plus terrible fléau dont Dieu ait pu punir un siècle d'incrédulité. Pontifes du Très-Haut, souffrez que nous ranimions ici votre zèle. Non, il ne peut pas être éteint ce feu sacré de l'éloquence chrétienne, il n'est que ralenti; pour briller, il n'attend que vos soins, et, pour ainsi dire, que le souffle de votre sollicitude; parlez, et il se montrera, comme autrefois fut ranimé le feu sacré caché dans les entrailles de la terre. Relevez souvent par vos exemples la première fonction de votre épiscopat; veillez sur les ministres inférieurs qui la tiennent de vous. Retenez l'impatience des uns, encouragez la modestie des autres, honorez les efforts de tous, et vous verrez paroître alors des oracles de Juda et des prophètes

en Israël, et vous aurez la gloire d'avoir ressuscité cette sainte parole, cette parole magnifique qui a sauvé le monde après l'avoir créé, et qui le sauvera encore, si vous joignez à son autorité l'éclat de vos vertus et l'ascendant de vos exemples.

Nous pensons bien sans doute, mes Frères, que ce zèle si véhément, dont l'évêque d'Hippone anima ses discours, ne fut pas moins actif dans les autres fonctions de son ministère. Premier serviteur de son église, ainsi qu'il s'exprime lui-même, toute son ambition fut d'en procurer la sanctification et la gloire. Déjà s'élève auprès de lui une école sacerdotale où se discernent les vocations autant que les talens. A l'ombre de ce cèdre majestueux croissent ces jeunes plantes qui doivent donner du fruit dans leur temps. Qu'on aime à voir ce grand évêque au milieu de tous ces ministres que ses lumières et son rang lui donnent pour disciples, et que sa modestie lui a donnés pour frères; les honorer par une sainte égalité, les élever au-dessus du vil intérêt, pour que, contens du nécessaire, ils n'aient rien à désirer que la gloire de leur état; les conduire enfin à la plus haute perfection par l'observance d'une règle uniforme et d'une vie commune; et unissant l'esprit de zèle à l'esprit de retraite, le goût de la contemplation à celui de l'étude, donner ainsi dans l'Occident le premier exemple de la vie religieuse. O noble et respectable origine de l'état monastique! ô ferveur primitive des cloîtres! asiles vénérables qui fûtes si

long-temps le rempart de la religion, le sanctuaire des plus hautes vertus, l'honneur de la nature humaine!... Sainte Église de Jésus-Christ, viens-je ici réveiller ta douleur? viens-je, à l'exemple des profanes, insulter à tes disgrâces? Ah! loin de nous toute censure amère; laissons au siècle sa malignité, et trop souvent son injustice. A nous les larmes, les regrets, les prières, les vœux les plus ardens pour la régénération de la tribu cénobitique. Eh quoi! tout seroit-il désespéré pour elle? la religion n'auroit-elle donc plus que des pertes à faire, et des malheurs à déplorer? Ah! s'il faut retrancher de ce grand arbre, qui a fleuri si long-temps à l'ombre des autels, quelques branches arides, que ce soit du moins pour que le tronc en soit plus sain et la sève plus vigoureuse. O Israël! puissent tes pavillons reprendre leur beauté première! puissions-nous les voir refleurir ces grands corps dont Augustin a été le premier patriarche et le premier législateur; ces tribus sacrées enrichies de son esprit, qui, après avoir défriché nos déserts, ont cultivé nos lettres, qui ont fondé nos hôpitaux et créé nos écoles, et qui ont plus formé parmi nous d'établissemens utiles, que les génies les plus féconds n'ont imaginé de projets : elles seules peuvent aujourd'hui remplir ces vides effrayans qu'a laissés dans l'éducation publique le génie de la destruction, et réparer ces ruines fatales dont la nation est alarmée, et qui déjà l'éclairent tristement sur cette grande vérité, que, si

pour abattre il faut un jour, pour construire il faut des siècles (1)!

Après s'être appliqué à réformer les ministres sacrés, Augustin porte encore son zèle vers le bien

(1) A cette époque venoit d'être formée la *commission des réguliers*, séante à Saint-Denis, composée d'évêques et de conseillers d'État, pour la réforme des ordres religieux, laquelle ne laissoit pas sans inquiétude les amis de l'état monastique. Déjà plusieurs suppressions avoient été effectuées, et on en méditoit même beaucoup d'autres, quand la révolution vint consommer ces fatales opérations, plus conformes à l'esprit du siècle qu'à l'esprit de l'Église, et qui sembloient nous présager toutes les destructions dont la religion devoit bientôt devenir la victime. Cette commission paroissoit dangereuse à beaucoup de gens sages, et le Parlement fit à cet égard des remontrances, présentées au Roi le 10 février 1784, dans lesquelles il s'élevoit avec force contre la violation des formes. A l'entendre, on ne pouvoit pas toucher à la congrégation de Saint-Maur ni à la moindre partie de ses biens, sans ébranler l'État, et sans compromettre toutes les fortunes publiques et particulières. Hélas! que n'avoit-il montré le même zèle et le même attachement aux formes et aux lois, lorsqu'il avoit été question de détruire une congrégration, bien plus importante et plus utile encore, contre toutes les lois divines et humaines, et malgré la réclamation solennelle du Pape, de tout le clergé de France et du Roi lui-même! et comment ce même Parlement, si scrupuleux et si sévère pour les formes, si jaloux des droits des citoyens, lorsqu'il s'agissoit de la suppression de quelques maisons de Bénédictins, se montra-t-il aussi injuste que passionné, aussi ingrat qu'imprévoyant, lorsque, sans forme de procès, il prononça l'arrêt de mort de tout un corps illustre par ses vertus et par ses services, et confisqua indignement ses biens sans aucun profit pour personne? (*Note de l'auteur.*)

de l'État. Convaincu qu'il n'est évêque que pour être plus citoyen, il ne travaille pas moins à servir la patrie que la religion, et rien de ce qui concourt à la félicité de l'empire ne peut lui être indifférent. Voler au secours de la majesté trahie, en ramenant à son devoir un sujet puissant et rebelle; solliciter avec une sainte hauteur la diminution des tributs publics, défendre contre les oppresseurs les pauvres habitans des campagnes, être l'arbitre de tous les différents, le pacificateur de toutes les familles, le négociateur même des affaires publiques, toutes les fois que la patrie invoque sa médiation, tels sont les glorieux travaux par lesquels Augustin croit devoir honorer son ministère. Eh! qui oseroit ici l'accuser d'en avoir franchi les limites? Un évêque n'est-il donc pas, ainsi que parle saint Grégoire, le promoteur par excellence du bien public? n'est-il pas toujours à sa place dès qu'il sollicite le bien, de quelque espèce qu'il puisse être? ne sert-il pas la religion en servant l'humanité? et jamais sa dignité est-elle plus vénérable que lorsqu'elle a pour but d'unir les intérêts de la terre avec les intérêts du ciel? Malheur à moi sans doute, si oubliant cette parole, que le pontife est consacré pour les choses qui sont de Dieu, je changeois en soins profanes ses fonctions augustes et ses saintes sollicitudes! mais j'ose me servir du grand exemple d'Augustin contre l'abus d'une piété peu éclairée, qui, pour trop resserrer l'exercice du sacerdoce, en affoiblit l'autorité, et favorise l'esprit irréligieux du siècle qui se plaît

à lui contester son heureuse influence. Cet abus ne tend à rien moins qu'à rendre étrangère à la félicité publique la plus belle domination qui soit dans l'univers, celle qui prend sa source dans la toute-puissance de la vertu et de la vérité, comme tous ses moyens dans l'ascendant de la douceur et des exemples.

Mais ce n'est encore ici que le prélude des travaux d'Augustin; il a jeté un regard sur le monde, et il a vu que, pour son zèle, le monde entier n'est pas trop grand; *stetit, et mensus est terram* (HABAC. III, 6.). Fortifié par la pensée d'un grand évêque des premiers siècles, que l'épiscopat est un, et que tous les pasteurs en sont chargés indivisiblement, son zèle n'a plus d'autres bornes que celles du monde chrétien, et trouvant trop étroit le cercle où le renferme son troupeau, il se rend comme personnels les soins et les travaux de toutes les églises; *stetit, et mensus est terram.* Profitant de l'ascendant que lui donne sa renommée, et des honneurs hiérarchiques que lui a mérités sa vertu, il paît en quelque sorte les premiers pasteurs, il veille sur leur élection, il dirige le choix des peuples, il anime la piété des Césars, il éclaire leur zèle, il est l'ame de ces fameux conciles, qui, sans être œcuméniques, auront la gloire de changer la face de la religion et de fixer sa discipline. Du fond de ce nouveau cénacle qu'il a formé auprès de lui, sort une foule d'ouvriers, qui, remplis de son esprit, vont porter sur les différens sièges la vigueur de l'apostolat. Hippone

n'est plus petite parmi les villes de Juda, et ce foible hameau devient, l'oserai-je dire? nne seconde Rome qui a fixé les yeux de l'univers : ses règles sont, pour ainsi dire, le modèle et le code des autres églises; son pontife est consulté des extrémités de la terre, et ses oracles révérés vont porter la lumière jusqu'au foyer de la lumière; ce siège obscur de l'Afrique devient comme le guide et l'appui du siège de Pierre : de sorte, mes Frères, que ce n'est rien exagérer quand nous dirons que ce que saint Athanase avoit été en Égypte, saint Basile dans la Cappadoce, saint Hilaire dans les Gaules, saint Ambroise à Milan, Augustin sembloit l'être alors dans la catholicité, veillant sur tout, dirigeant tout, instruisant tout, et apprenant ainsi à la postérité tout ce que peut un seul évêque animé de l'amour de la religion et de l'esprit de son ministère; *stetit, et mensus est terram.*

Quel pasteur pourra se plaindre désormais du poids de ses fonctions, quand il verra l'immortel évêque d'Hippone dévoué tout entier au salut des autres églises, comme si son diocèse lui étoit étranger, et tout entier à son diocèse, comme si les autres églises n'existoient pas pour lui; gouvernant les monastères avec autant de soin qui si ses fonctions pastorales ne l'appeloient pas au dehors; livré à ses fonctions pastorales, comme s'il n'eût point veillé à l'intérieur des monastères; absorbé dans l'étude, et toujours en action? Il ranime ce zèle divin, même sous les glaces de la vieillesse et sous les ruines de son corps; du lit de sa douleur, il

instruit, s'il ne peut agir; il pleure sur la triste invasion qui désole l'Afrique, il console ceux qui souffrent persécution, il encourage ceux qui sont ébranlés, il ramène ceux qui ont succombé, et il croit encore n'avoir rien fait, s'il ne se choisit un successeur fidèle qui perpétuera tout le bien qu'il a entrepris, et perfectionnera celui qu'il n'a pu achever. Je ne sais, mes Frères, si un excès d'admiration ne me séduit point, mais il me semble que le siècle ne produit plus de telles ames. On ne les connoît plus ces grands efforts pour surmonter de grands obstacles, ces grands moyens pour fournir à de grands besoins, ces immenses ressources pour opérer des biens immenses. Où sont ces temps où un seul apôtre convertissoit des royaumes? où sont ces hommes intrépides qui savoient tout entreprendre et qui osoient tout espérer? où sont ces vastes génies qui ne pouvoient se remuer sans agiter le monde? Qui nous rendra ces ames héroïques qui, à l'exemple d'Augustin, après avoir foulé aux pieds leurs penchans pervers, changeoient leurs passions en vertus? Tout est frivole et vain dans ce siècle des petitesses. Hélas! qu'avons-nous fait? nous avons cru gagner beaucoup en proscrivant le zèle, en le rendant suspect en le calomniant sans cesse, en flétrissant ses saints transports sous le nom d'enthousiasme. Qu'ont donc produit ces étranges maximes? Le zèle s'est éteint, et avec lui la vraie vigueur de l'ame; les grands caractères se sont effacés, tous les cœurs se sont rétrécis, tous ont été frappés d'une langueur secrète,

omne caput languidum (ISAI. I, 5.). Au lieu de se livrer au noble sentiment qui inspire le bien, on s'est traîné péniblement dans les tristes calculs d'une raison qui le discute, et notre orgueil s'est encore applaudi en nous donnant cette langueur pour la modération, cette impuissance pour la sagesse. Ainsi, mon Dieu, vous l'avez arrêté, que sans le zèle, c'est-à-dire sans votre esprit, l'homme n'aura jamais que des vertus vulgaires; que votre souffle seul peut lui communiquer l'activité du bien, l'amour des grandes choses; et que jamais il ne prendra un noble essor, s'il n'est animé de ce céleste feu qui embrasa l'ame sublime d'Augustin.

Ici seroit finie la carrière d'un grand évêque, la sienne est à peine commencée; préparez vos esprits à un nouvel ordre de merveilles, et après avoir admiré dans l'évêque d'Hippone l'ornement de l'épiscopat, hâtons-nous de contempler en lui l'athlète de la religion : c'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Qu'Augustin ait été séduit par l'attrait des plaisirs, que son cœur trop sensible soit devenu coupable, qu'une imagination ardente ait entraîné ses sens, et qu'enfin tout ait servi à le corrompre, jusqu'à ses avantages naturels, jusqu'à son heureux caractère, c'est ce que l'on conçoit aisément, pour peu qu'on réfléchisse sur l'humaine fragilité et sur l'expérience journalière. Mais que, nourri dans les

principes de la foi, il les ait si tôt oubliés; qu'un même homme ait pu réunir tant de droiture dans le cœur et tant d'égarement dans l'esprit, tant d'amour pour la vérité et tant d'attrait pour le mensonge, de si vives lumières et des ténèbres si profondes : voilà le grand problême que nous offre d'abord l'histoire d'Augustin. Quoi donc? ne peut-on se sauver de l'erreur que par l'ignorance? ou bien faut-il toujours un contre-poids à la grandeur de l'esprit humain? Enfans des hommes, élevez plus haut vos pensées, un grand ouvrage se prépare. Il faut qu'Augustin soit mûri pour le triomphe de la grâce. Il faut en faire un grand témoin de sa toute-puissance, une preuve éclatante de sa nécessité. Il faut que la religion soit honorée par un martyr d'un nouveau genre, qui lui sacrifiant toutes ses opinions, docile malgré ses préjugés, et humble malgré son orgueil, apprenne à l'univers que, comme désormais tout est possible dans la vertu, puisqu'Augustin l'a pratiquée, tout est croyable dans la foi, puisqu'Augustin s'y est soumis. Il faut enfin que le plus grand génie de la terre, éclairé par ses fautes, instruit par ses malheurs, et devenu d'autant plus fort qu'il a été plus foible, donne à la vérité un intrépide défenseur que l'impiété ne puisse ni suspecter, ni récuser, ni surprendre, ni vaincre.

Jamais la cause de l'Église n'eut plus besoin d'un illustre soutien que dans le siècle où parut Augustin, jamais la religion ne courut plus de grands dangers : elle respiroit, il est vrai; assise sur le

trône, elle ne craignoit plus le glaive des tyrans, mais du sein même de la paix étoient nés de nouveaux orages. Et d'abord j'aperçois une fermentation générale, toutes les bornes qui se déplacent, Rome ébranlée de toutes parts, les Goths et les Vandales fondant comme un torrent sur ce colosse de puissance, précipitant une ruine que le luxe avoit commencée, et à travers cette grande lutte des nations qui se mêlent, qui se confondent, qui se disputent l'univers, des esprits vains et remuans, plus fiers encore de dominer par l'opinion que ces conquérans par les armes; une curiosité inquiète, tous les mystères profanés par un œil téméraire, tous les novateurs s'agitant, subtilisant, dogmatisant, opposant systèmes à systèmes, erreurs à erreurs, et toujours prêts, ce semble, à ne faire plus qu'un chaos de l'Église, ainsi que les Barbares n'alloient faire bientôt qu'un débris de l'Empire. Laissons tomber cette nouvelle Babylone, meurtrière des martyrs, comme l'ancienne fut la meurtrière des saints d'Israël. Mais votre Église, ô Dieu, sera-t-elle entraînée par ces débordemens de mensonges et d'erreurs? Rassurons-nous, Dieu a suscité Augustin; c'est lui que la Providence a formé pour arracher et pour planter, pour réparer les pertes de l'Église et pour étendre ses conquêtes, pour abaisser toute hauteur qui s'élève contre la science divine, et, comme le chantoit l'illustre Prosper, pour instruire les humbles et pour terrasser les superbes.

Non, mes Frères, l'histoire ecclésiastiques n'offre

rien de plus imposant que le spectacle d'Augustin aux prises avec tous les impies et les sectaires de son temps, les entraînant par la conviction, ou les gagnant par la confiance; assez pénétrant pour les deviner, assez insinuant pour les réunir; jamais découragé par leur nombre, jamais séduit par leurs artifices. O qui me donnera de suivre Augustin dans la rapidité de ses victoires? il a eu le temps de les remporter, aurai-je celui de les décrire? pourrai-je le montrer semblable à ces vaillants Israélites, qui savoient employer à la fois des armes différentes, et se servir des deux mains avec un égale dextérité, combattant tour à tour et le superbe Pélagien qui exagère les droits du libre arbitre, et le Manichéen qui ne cherche qu'à l'avilir, et l'audacieux Donatiste qui méprise l'autorité, et l'insidieux Arien qui ne cherche qu'à la surprendre, et le philosophe orgueilleux dont il faut humilier la raison, et l'idolâtre stupide qu'il faut forcer à s'en servir, et au milieu de ses légions de novateurs, si différens de prétentions, d'intérêts et de systèmes, Augustin portant toujours un front invulnérable sur lequel sont gravés, comme autrefois sur celui du grand prêtre, ces deux noms imposans : doctrine et vérité, *doctrina et veritas*.

Ils souilloient encore l'univers ces vils restes du paganisme échappés au zèle des apôtres et à la force des martyrs. Encore accrédité par les passions, par l'intérêt, par l'habitude, il se débattoit contre les lumières et les vertus du chris-

tianisme ; Augustin entreprend de lui porter le dernier coup par la raison. A peine initié dans les principes de la foi et mis au rang des simples fidèles, il se hâte d'entrer en lice avec les sceptiques ; il combat ce doute fameux par lequel la philosophie sut masquer si long-temps sa superbe ignorance. Déjà paroissent ces grands traité *de la vraie religion* et *de la morale chrétienne*, où le paganisme, éclairé par ses propres excès, est forcé de se demander comment il a pu résister si long-temps au cri puissant de toute la nature. De nouveaux écrits répandent successivement la lumière ; il voit se dissiper peu à peu ce honteux enchantement, qui, pendant trente siècles, a fasciné le monde. Les païens de Madaure le lisent et l'admirent, ils ne peuvent plus résister à la sagesse et à l'esprit qui parlent en lui ; leur conversion est comme le signal qui annonce aux prétendus immortels la fin de leur règne. L'oracle d'Isaïe s'accomplit à la lettre, le Dieu unique est exalté, et Augustin a le bonheur, avant sa mort, de voir tomber la dernière idole ; *et idola penitus conterentur* (ISAI. II, 18.).

En triomphant ainsi du paganisme, Augustin frappoit du même coup la secte des Manichéens, qui, à tant de nouvelles erreurs, joignoit tant de rêveries anciennes. Qui eût pu le penser, mes Frères, et qui d'un si grand homme eût attendu une si grande chute? Il avoit adopté leur doctrine insensée ; il avoit pu se persuader que l'auguste vertu peut être esclave du destin, que l'empire de Dieu peut être partagé. Mais si jamais il n'abusa plus

de sa raison qu'en la prostituant à ces absurdités, jamais aussi s'en servit-il avec plus de succès que lorsqu'enfin désabusé, il les voua à un opprobre ineffaçable? Quelle gloire pour Augustin, ou plutôt pour la vérité, quand on le voit démasquer hardiment ses premiers corrupteurs, les dénoncer à la pudeur publique, les obliger de fuir partout où il se montre, les attaquer par ses discours s'ils échappent à ses ouvrages, d'un souffle renverser les plus fermes colonnes de ce redoutable parti, défier Fortunat après avoir vaincu l'indomptable Félix, réduire Fauste à un silence honteux après avoir accablé Fortunat, et profiter de la défaite de tous ces chefs fameux, pour entraîner leurs sectateurs, dont mille tombent à sa gauche et dix mille à sa droite!

Mais de nouveaux combats se préparent, c'est-à-dire, de nouveaux triomphes. Elle est donc enfin obtenue cette fameuse conférence que tant de prétextes éloignoient, que tant d'artifices éludoient; voilà donc Augustin aux prises avec trois cents évêques donatistes: sa main est contre tous, la main de tous contre lui. Le voilà presque seul attaquant, se défendant, sans autres armes que la vérité et son génie, à chaque instant forçant l'iniquité à se mentir à elle-même, poursuivant l'ennemi de retraite en retraite; sans cesse le désespérant par cette question foudroyante: D'où venez-vous? où étiez-vous hier? toujours armé de l'autorité de l'Église, toujours appuyé sur cette pierre ferme, et de ce poste inattaquable, lançant et repoussant

les traits, jusqu'à ce qu'à force de raisons il ait décidé la victoire. Que ne puis-je ici, mes Frères, développer le magnifique résultat de sa doctrine! Avec quel art il sépare la cause de l'Église de celle de quelques-uns de ces membres rebelles! avec quelle force il démontre qu'il ne peut jamais y avoir de raisons pour rompre l'unité, qne ce n'est point à la partie à disputer contre le tout; ni à la branche séparée à combattre contre le tronc! avec quelle vigueur il dépeint le schisme, ses variations éternelles, sa honte aussi ineffaçable que la marque de sa rupture; le malheur de ses partisans, nuées sans eau et arbres desséchés, misérable jouet des vents et des orages! Avec quelle éloquence il montre ensuite la grande Église dont aucune secte ne peut ni usurper l'autorité, ni imiter la majesté, ni troubler la possessiou antique; à laquelle il n'est pas possible d'assigner un autre auteur que Jésus-Christ même; aussi belle que forte de son unité; toujours vierge parmi les vices, toujours ferme malgré les scandales; sortant, comme le soleil, plus brillante et plus pure du sein des nuages qui voudroient l'obscurcir; visible à tous les yeux, embrassant tous les lieux comme tous les temps, et tellement reconnue pour l'Église catholique, que quand un étranger demande où cette Église existe, aucun novateur n'ose montrer ni sa maison ni sa basilique!

L'orgueil, la honte et l'obstination résistèrent long-temps, mais la puissance de la vérité fit tomber peu à peu ces différens obstacles. La nouvelle Samarie rougit enfin de sa désertion; l'église adul-

tère abjura Donat pour retourner à Jésus-Christ ; l'Afrique n'eut plus qu'un autel et qu'un temple ; et cette heureuse réunion, que les Césars n'avoient pu même commencer par le glaive des lois, Augustin la consomma par l'ascendant de sa persuasion et la force de son génie.

Vaincra-t-il aussi aisément ce superbe ennemi de la grâce de Jésus-Christ? Armé de toutes les ressources d'un génie facile, soutenu du cortège imposant de ses apparentes vertus, Pélage a créé tous les artifices et rassemblé tous les genres de séduction ; il présente un système d'autant plus attrayant qu'il encourage la vertu, d'autant moins fait pour alarmer la foi qu'il en emprunte le langage ; système qui doit plaire à l'orgueil dont il flatte les prétentions, à la nature dont il exagère les forces, à la raison dont il étend le domaine. Par lui que de difficultés s'éloignent, que de mystères s'éclaircissent! l'homme y paroît plus grand, Dieu y paroît plus saint. Où fuir, pour échapper à tant de pièges? Terreur vaine, mes Frères! Pélage a pu tromper les prêtres de Marseille, éblouir un concile, ébranler l'Orient, et en imposer à Zozime ; il a séduit jusqu'aux élus, il ne séduira point Augustin. Tous ses détours, Augustin les percera ; ses équivoques, il les démêlera ; son hypocrisie, il la démasquera ; plein de la conviction que la grâce a tout fait pour lui, il va tout faire pour la grâce ; et comme elle n'a jamais eu de plus noble conquête, il veut aussi qu'elle n'ait point de plus intrépide vengeur.

N'attendez pas, mes Frères, que j'entre ici dans

des profondeurs dogmatiques ; que je vous montre par quelle suite de raisonnemens Augustin défendit ce don céleste d'où provient toute notre justice, cette mystérieuse vocation qui prévient l'homme sans le contraindre, cette opération ineffable qui agit efficacement sur une volonté qui agit librement, et cet admirable concours qui laisse tout à la fois l'honneur de la vertu, et à Dieu qui excite, et à l'homme qui coopère. Contentons-nous de remarquer comment il sut ici marcher à travers tant d'écueils et les éviter tous, combattre tous les systèmes sans adopter de système, défendre les droits de Dieu sans altérer les droits de l'homme, et dans cet assemblage de mystères qui semblent mutuellement se détruire, poser d'une main sûre les bornes de la raison et celles de la foi, et combattre l'erreur dans ses détours si variés et ses formes toujours nouvelles, sans quitter d'un seul pas la ligne unique de la vérité. Disons comment son zèle égala sa sagacité, comment il poursuivit Pélage, comment il le cita au tribunal du souverain pontife, comment il déclara qu'il alloit abdiquer l'évêché d'Hippone, si ce sectaire étoit absous; comment enfin il ne lui laissa aucun relâche jusqu'à ce qu'il eût vu et l'Orient et l'Occident se réunir pour le percer du même trait, et le flétrir du même anathème.

Ainsi, par les travaux immenses d'Augustin, l'empire de la grâce reste à jamais inébranlable. Sa nécessité, sa force, sa douceur, sa gratuité, ont pris l'empreinte d'une sanction sacrée. On sait

que Dieu prévoit tout, et que l'homme n'en est pas moins libre : on sait que l'homme peut résister, et que Dieu n'en est pas moins puissant ; on sait que Dieu est maître de ses dons, et l'homme maître de ses actions. Mais si tous ces points fondamentaux furent décidés, ils ne furent point éclaircis : l'Église parla ; mais en admirant, comme l'apôtre, la profondeur des trésors de la grâce, comme lui, elle craignit de la sonder ; la vérité fut vengée, mais la raison ne fut pas satisfaite. Comment, après cette conduite si sage de l'Église, l'esprit humain a-t-il voulu en savoir davantage? comment a-t-il été se briser si souvent contre ce grand écueil de la curiosité humaine? Quel nom donnerons-nous à ces tentatives hardies autant qu'infructueuses pour arracher le voile auguste dont s'enveloppe le mystère de la grâce? Qui nous rendra raison de ces disputes éternelles qui ont enfanté autant de partis qu'elles ont produit de systèmes? Ignorons-nous que rien n'est plus incompatible que les systèmes et la foi? ignorons-nous que le catholique qui veut tout expliquer n'est guère moins éloigné de la vraie soumission que l'incrédule qui veut tout comprendre? Hélas! pourquoi faut-il que notre orgueil égale ici notre ignorance? ne plaindrons-nous jamais un temps précieux que ces subtilités ont enlevé à la morale? Chrétiens, nous ne saurons jamais comment la liberté s'accorde avec la grâce; mais ce que nous savons bien clairement, c'est que l'esprit humain doit porter son activité vers des objets plus faits pour lui. Eh quoi! l'Église

est ébranlée jusqu'en ses fondemens, la cognée est à la racine de l'arbre, l'ennemi est à la porte; et tandis que nous avons l'incendie au dehors, ainsi que s'exprime un prophète, nous aurions encore le glaive au dedans; et tandis que Jérusalem est investie de toutes parts, ses propres soldats tourneroient leurs armes les uns contre les autres; ils languiroient, comme parle saint Paul (1 TIM. VI, 4.), autour de ces vaines questions, dont le moindre danger est l'inutilité! Ah! puisque les combats de l'esprit paroissent presque aussi inévitables que les guerres politique, armons-nous donc, mais que ce soit pour diriger nos coups contre ces prétendus sages, contre ces sophistes insensés qui ne disputent point sur la grâce de Dieu, mais qui nient son existence; qui ne discutent pas les dogmes de la foi, mais qui rendent problématiques tous les premiers devoirs, et qui se sont trop long-temps prévalus de nos rivalités, pour nous précipiter dans la mort de l'irréligion, et pour préparer cette grande hérésie de notre siècle, cette fatale indifférence qui ne met fin à toutes les controverses que pour mettre le comble à toutes les erreurs.

Ainsi de l'amour des systèmes sont nées les subtilités, des subtilités les disputes, des disputes les doutes, des doutes le mépris : tel est le cercle inévitable que doit parcourir la raison, toutes les fois que son activité l'entraine plus loin que l'Église; c'est le terme effrayant où l'on arrive tôt ou tard, quand, par d'oiseusses discussions, on altère insensiblement la majesté de la foi. Grande et terrible

leçon ! il est temps de la mettre à profit. Laissons Apollon et Céphas, pour être à Dieu et à l'Église : efforçons-nous de mériter la grâce, et non de l'expliquer ; et au lieu de fatiguer par de vaines questions l'Être éternel qui la dispense, aimons à n'adorer en lui que l'arbitre absolu des destinées humaines, qui se plaît à répandre sur toute créature la terreur de ce grand secret.

Maintenant, mes Frères, revenons aux travaux et aux victoires de l'évêque d'Hippone. Sans parler ici des Ariens, des Nestoriens, des Priscillianistes, des Semi-Pélagiens, des Tertullianistes et des Sabelliens, qui tous se sont éclipsés devant lui, comme des ombres devant le soleil, quelle idée doit-on se former de l'homme prodigieux qui combat tant de partis sans esprit de parti, tant d'excès sans donner dans aucun excès, et qui, aussi inflexible dans ses principes qu'infatigable dans son zèle, marche toujours d'un pas égal et sûr entre la terre qui l'admire et le ciel qui le contemple ?

Mais si tous ces triomphes sont si glorieux à Augustin par les lumières presque divines qu'ils supposent, ils ne le sont pas moins par la nature même des erreurs qui en furent l'objet. Les premiers Pères ne combattirent que les Montan, les Valentin, les Marcion, les Basilide, ces sectaires obsurs qui n'eurent qu'une courte et foible postérité ; Augustin a la gloire de s'être armé contre ces grandes hérésies d'où devoient naître toutes les hérésies des siècles suivans. Depuis Arius jusqu'à Luther, depuis Luther jusqu'à Socin, depuis Socin

jusqu'aux faux sages de nos jours, toute profane nouveauté doit succomber sous la vigueur de son génie. Non, ce n'est plus Donat, ce n'est plus Manès, ce n'est plus Pélage qu'il a vaincu, c'est en leurs personnes les impies de tous les temps et les hérétiques de tous les âges; c'est dans les Pélagiens tous les disciples prétendus de la nature; dans les Manichéens, tous les apôtres du fatalisme, dans les Donatistes, tous les partisans de la rébellion; dans les philosophes anciens, tous les philosophes nouveaux. Non, le schisme n'inventera pas plus de prétextes qu'Augustin n'en a confondu, ni l'hérésie plus de sophismes qu'Augustin n'en a réfuté, ni l'inquiète raison plus de difficultés qu'Augustin n'en a éclairci. Il a triomphé des anciennes, il a prévenu les nouvelles; et c'est ainsi qu'en embrassant dans la chaîne de ses victoires et le passé et le présent et l'avenir, et ajoutant à la grandeur de ses talens la grandeur de ses services, il a su réunir à lui seul la gloire de tous les saints docteurs, et la reconnoissance de tous les siècles.

Il faudroit ici s'arrêter, mes Frères, et laisser reposer nos yeux fatigués par l'éclat de tant de merveilles; mais la grandeur de mon sujet m'entraîne. Nous ne connoîtrions qu'imparfaitement l'évêque d'Hippone, s'il n'étoit peint ici que comme controversiste; un nouveau champ de gloire s'ouvre devant lui. Philosophe profond, savant interprète, critique consommé, moraliste sublime, peintre éloquent de la vertu, tel est le fonds inépuisable

de ses richesses et de ses lumières, qu'il n'est pas moins puissant pour édifier que pour abattre, et qu'il n'a pas moins établi de vérités que confondu d'erreurs. Et quelles vérités, mes Frères! ce ne sont point ici quelques points de morale, quelques mystères détachés, quelques traits épars de lumière, c'est l'admirable enchaînement de tous les points de la doctrine, c'est le rapport de toutes les vérités qui ne font qu'une vérité, c'est le magnifique développement de tout le plan de la révélation, dont il n'a trouvé nulle part le modèle. Ce n'est pas que déjà la religion n'eût eu des écrivains dignes de l'honorer. Avant lui, j'aperçois ce Lactance que saint Jérôme apelle le Cicéron chrétien, ce Cyprien sublime dans sa vertu comme dans ses écrits, cet Origène qu'on admire toujours, lors même qu'il ne convainc pas; ce Tertullien qui sait si bien faire servir la dureté de ses expressions à la hardiesse de ses pensées; et cet Hilaire qui eût été le plus grand homme de son siècle, si saint Athanase n'eût alors existé. Mais tous ces Pères n'avoient presque traité que des vérités isolées, ou saisi la religion que sous des traits particuliers. Augustin seul l'a embrassée dans son ensemble, seul il en a généralisé les rapports, seul il a présenté dans un seul corps la majesté de tout son enseignement : semblable à un habile architecte, qui, embrassant d'un coup-d'œil un vaste édifice, en distribue toutes les parties, et les étayant les unes par les autres, des fondemens le conduit au faîte. Aussi que peuvent désirer et l'esprit et le

Cœur, qui ne soit renfermé dans le trésor de ses écrits? Demandez-vous à être pénétrés de la grandeur des livres saints; lisez ses livres sur la Genèse et sur la *Doctrine chrétienne*. Il vous y montrera ces traits frappans de supériorité qui les distinguent de tous les livres, cette lointaine antiquité qui en est le garant, cette noble simplicité qui en fait le charme, cet admirable tempérament d'obscurités et de lumières, qui d'un côté soutient la foi, et de l'autre l'éprouve; cette onction qui pénètre, cette majesté qui étonne, cette éloquence qui suit toujours sans jamais être appelée, et qui, mêlant heureusement de grands objets à des images familières, satisfait à la fois l'esprit le plus vulgaire comme l'ame la plus sublime. Voulez-vous pénétrer bien avant dans les routes de la vie intérieure? lisez ses *Soliloques* et ses explications sur les Psaumes. Là, chaque pensée est un sentiment, chaque expression un trait de flamme. Jamais l'amour divin n'eut de plus tendres effusions, jamais la piété ne parla un plus doux langage. Avec quels pathétiqnes accens il rend les gémissemens du prophète! avec quel feu il peint ses sublimes extases! Comme il nous communique ensuite les diverses impressions, les divers sentimens qu'il éprouve lui-même! On pleure, on est saisi de joie, on craint, on aime, on espère avec lui; et, ne pouvant plus distinguer ce qui est de Dieu de ce qui est de l'homme, on est souvent tenté de demander qui des deux est le plus inspiré, ou de l'auteur ou du commentateur de ces divins cantiques.

Voulez-vous admirer le christianisme dans la beauté de sa morale, dans la grandeur de ses bienfaits? lisez ses livres *de l'utilité de la foi* et *de la morale chrétienne*. Il vous montrera la religion également sublime par les sentimens qu'elle produit et par les objets qu'elle contemple, substituant à l'éclat mensonger des vertus humaines la perfection d'une justice dont la racine est dans le cœur, et dont la base est éternelle, et de son sein faisant éclore un prodige nouveau, l'homme enchaîné et toujours libre, l'homme abaissé et toujours grand, l'homme exalté et toujours humble. Voulez-vous remonter jusqu'aux premiers principes des choses, assister au conseil de la création, approfondir les élémens de la morale, et parcourir l'histoire de la religion roulant d'un même cours avec celle des siècles? lisez son livre *de la Cité de Dieu*. Voyez-le s'élever audessus de lui-même développer en traits rapides toute la suite des desseins de Dieu, ou plutôt de ce grand et unique dessein qui les renferme tous: il parcourt la chaîne immense de la religion, dont le premier anneau, ainsi que le dernier, touche à l'éternité : il nous peint tous les événemens concourant à sa gloire, les empires jouets du temps, et jamais du hasard ; du milieu de leurs débris, la foi s'élevant triomphante ; à travers un désordre apparent, un ordre invisible et caché ; et parmi ces longs ébranlemens, il ne cesse de nous montrer l'immutabilité de l'Éternel, sa sagesse toujours active, sa puissance toujours féconde, les peuples sous ses yeux, les tyrans sous sa main ; et c'est ainsi qu'il

nous instruit par de grandes leçons, après nous avoir étonnés par de grands spectacles.

Voulez-vous bien comprendre toute l'économie du salut des hommes? lisez ses livres *du don de la Persévérance* et *de la Prédestination des Saints.* Là il vous montrera l'homme marchant entre ces deux abîmes d'une justice qui peut tout, d'une bonté qui ne doit rien; tantôt il l'abat par la crainte, tantôt il le relève par l'espérance; il lui apprend à chanter, comme le prophète, la miséricorde et la justice: la miséricorde, afin qu'on ne soit pas ingrat quand elle sauve; la justice, afin qu'on ne puisse se plaindre quand elle perd. Quelle profondeur lumineuse! Si quelquefois il s'environne de ténèbres, sa doctrine n'en devient que plus auguste. Je crois être introduit dans un sanctuaire redoutable, sur lequel repose un nuage qui semble renfermer tous les secrets du ciel, et où Augustin va puiser sa science sublime. Une émotion sacré me pénètre, la majesté de Dieu m'accable, et, dans mon admiratian, je doute s'il n'est pas aussi grand par les pensées qu'il me fait naître, que par celles qu'il me présente.

Ainsi, si l'on demande qui a vu la religion plus en grand, qui a parlé de Dieu avec plus de hauteur, des mystères avec plus de précision, de la vertu avec plus de charmes, je dirai, C'est Augustin. Quel est celui de tous les Pères qui a le plus influé sur son siècle, celui qui a le plus ajouté à la dignité de l'esprit humain, celui qui n'a emprunté des autres, et de qui presque tous les autres ont emprunté?

je dirai encore, C'est Augustin. Qui a réuni plus de talens, accumulé plus de connoissances? quel homme enfin a parcouru une plus vaste carrière? je dirai toujours, Augustin. Et pour la mesurer, s'il est possible, cette carrière immense, réunissez dans un seul point de vue tous les genres de ses travaux, rappelez en vos esprits tous les fidèles qu'il a dirigés, tous les ignorans qu'il a instruits, tous les pécheurs qu'il a convertis, tous les hérétiques qu'il a vaincus; remettez sous vos yeux toutes les courses qu'il entreprend, soit pour apaiser des troubles, soit pour arrêter des scandales, soit pour répondre à l'empressement des peuples; suivez cette correspondance avec les évêques, avec les conciles, avec les souverains pontifes, avec les empereurs, avec tous les grands saints, avec tous les grands hommes de son temps, avec l'Orient, avec l'Occident, avec l'Église universelle dont il est l'oracle, et dont seul il semble être le représentant; et quand vous aurez admiré tous ces monumens de son zèle, et quand vous aurez pesé tous les obstacles que son siècle lui opposa par la rareté des livres et la difficulté des cummunications, et quand vous aurez songé qu'une partie de sa vie, perdue dans la dissipation et dans les plaisirs, le fut aussi pour le travail; que depuis son épiscopat, sans cesse forcé de quitter une occupation pour une autre, il ne fut jamais maître ni de son temps ni de sa plume : comptez alors cette foule d'ouvrages dont la seule énumération formeroit presque un livre; rassemblez tous ces volumes dont Isidore

dit qu'il faudroit plus de temps pour les transcrire, qu'Augustin n'en a mis pour les composer; ajoutez-y tous ceux qui n'ont pu échapper aux ravages du temps, et tous ceux qu'Augustin n'a pas voulu transmettre à la postérité; et si votre surprise vous laisse alors quelque expression, demandez-vous comment un homme seul a pu suffire à tant d'écrits, et comment il a pu tirer du trésor de son cœur tant de choses anciennes, tant de choses nouvelles? Quoi donc? faudra-t-il croire qu'il créa tout ce qu'il n'eut pas le temps d'apprendre, ou qu'il étudia bien moins toutes les sciences, que toutes les sciences ne lui furent inspirées? Dirons-nous qu'il connut le moyen de se multiplier, ou celui de fixer la rapidité du temps, ou celui d'agrandir les facultés humaines? car ce n'est pas un seul homme qu'il nous faut admirer en lui, mais autant d'hommes et autant de génies qu'il a traité de matières diverses. En lisant ses ouvrages ascétiques, on diroit qu'il se livra tout entier à la méditation; en parcourant ses ouvrages polémiques, qu'il ne fit jamais que combattre; en étudiant ses discours oratoires, qu'il ne fit jamais qu'annoncer la parole sainte.

La sagesse éternelle a-t-elle donc accumulé assez de dons et de faveurs sur ce mortel privilégié, et que pouvons-nous offrir de plus étonnant à votre admiration? Quelque chose de plus étonnant encore, c'est le grand caractère de cet esprit sublime; c'est, au milieu de ses combats, cette noble assurance d'un esprit qui sait tout, jointe à la modestie d'un

homme qui croit ne rien savoir ; c'est l'aimable docilité qui le porte toujours à préférer l'avis de ses collègues, et à sacrifier aux lumières d'autrui celles d'une raison qui étoit née pour être souveraine; c'est ce courage d'un génie qui ne trouve jamais aucun travail au-dessus de ses forces, quand le bien le commande, ni au-dessous de ses talens, dès qu'il peut être utile ; c'est cette hauteur de raison qui ne cherche jamais à exercer inutilement sa subtilité, et ne désire de briller que pour le besoin de sa cause; c'est cet empire sur lui-même qui le tient sans cesse dans les bornes de la modération comme dans celles du vrai, et qui apprend à tous ceux qu'il combat qu'ils ne peuvent pas plus fatiguer sa patience qu'égarer sa sagacité ; c'est cette rare condescendance qui le porte à descendre souvent de la hauteur de son génie pour se proportionner à la foiblesse du vulgaire, plus jaloux d'être entendu par les esprits les plus communs qu'admiré par les esprits les plus sublimes ; c'est cet oubli généreux de sa gloire personnelle, qui, parmi ses plus grands succès, lui fait rapporter tout à Dieu, jamais rien à lui-même, ne désirant, dit-il, dans son propre triomphe que celui de la vérité, et dans le triomphe de la vérité que celui de la charité, c'est cette piété tendre et cette onction si pénétrante, que n'ont jamais pu dessécher les plus arides discussions ; c'est enfin cette héroïque droiture, qui, dans le livre de ses *Confessions*, lui fait censurer ses fautes avec plus de sévérité que n'eussent fait ses propres ennemis,

et expier en quelque sorte sa célébrité, en rendant ses erreurs aussi publiques que ses victoires. Divine religion, tels sont les hommes que vous formez! aussi simples que grands, ils donnent à leur génie toute la popularité de leur vertu, ainsi qu'à leur vertu toute l'élévation de leur génie; toujours convaincus que les lumières ne sont rien, si le Dieu qui en est la source n'en est pas la dernière fin.

Hélas! ils meurent donc, comme le reste des hommes, ces oracles du monde, et ni la gloire qu'ils répandent sur la nature humaine, ni cette étincelle plus vive de la Divinité qui brille dans leur ame, ne peuvent donc les affranchir du triste arrêt qui nous dévoue tous à la même poussière. O quelle loi inconcevable a donc uni ces organes abjects à des pensées divines, et une flamme céleste à cette argile périssable? Mais que dis-je? non, Augustin ne meurt point véritablement, il se survit dans ses écrits; sa renommée et ses travaux, ses victoires et ses bienfaits ne sont point descendus avec lui dans la tombe; sa gloire est un dépôt que les siècles se transmettront, et que la religion prend sous sa sauve-garde. Il vivra éternellement, et dans les conciles où ses propres décisions deviendront celles de l'Église, et dans les chaires de vérité où il sera toujours cité comme son plus digne interprète; dans les écrits de tous les saints docteurs, qui prendront tous une portion de son esprit; dans les écrits des sectaires mêmes, qui ne se produiront jamais qu'en se

parant de son autorité, et qui ne parviendront à séduire les simples qu'à la favenr de son grand nom. Éternellement nous l'appellerons en témoignage : tant que les schismes dureront, nous les confondrons par la catholicité d'Augustin ; tant qu'il y aura de superbes esprits qui rougiront de se soumettre, nous leur opposerons la docilité d'Augustin; tant que l'irréligion se prévaudra de ses grands hommes prétendus, nous la tourmenterons par l'accablante autorité d'Augustin. Après treize cents ans, son génie respire encore ; il vit aux quatre coins de l'univers chrétien, il veille sur les remparts de la cité sainte ; de là il épouvante encore l'ennemi. Partout il laisse son empreinte, et communique son influence. Je vois surtout les plus grands hommes de l'église gallicane féconder leur talent au feu de ses écrits. C'est lui qui, dans Bourdaloue, nous subjugue par la raison ; lui qui, dans Massillon, nous intéresse par le sentiment; lui qui découvre à Pascal de vastes profondeurs. C'est avec lui que Bossuet s'élève, avec lui qu'il combat, avec lui qu'il flétrit l'hérésie, et grave ses *Variations* sur des tables d'airain. Ainsi que ces grands astres, qui, dans leur mouvement, entraînent tous les autres astres, Augustin donne l'impulsion à tous les esprits, vivifie toutes les pensées, guide toutes les plumes qui se consacrent chaque jour à la défense de la foi; et si jamais ses ouvrages se perdoient, il la protègeroit encore de son nom seul, et la couvriroit de son ombre.

Voilà donc les grands hommes dont l'Église s'honore et que forme la religion; voilà ces Pères de l'Église, c'est-à-dire, ces flambeaux du monde, ces bienfaiteurs du genre humain, l'honneur des lettres, la gloire de leur siècle, que le nôtre n'est pas digne d'admirer. Avec quelle audace il les attaque! avec quelle fureur l'impiété les calomnie! Et quel est donc ce délire, inconnu jusqu'ici, de décrier ainsi tout ce que le génie a de plus sublime, et la vertu de plus divin? Elles s'impriment donc à la face du ciel ces œuvres de ténèbres, déplorables abus du talent, et dépôts infects de blasphèmes et de mensonges, où l'art de tronquer le dispute à l'art de corrompre. Sera-t-il donc vrai que rien n'arrêtera ce débordement inoui de doctrines antichrétiennes et antisociales, dignes tout à la fois et des anathèmes de la religion et de la vengeance des lois? Quelle reconnoissance ne vous devons-nous pas, Messeigneurs, et quel surcroît de gloire ne vous a pas acquis votre éloquente réclamation contre ces productions sacrilèges, honte éternelle de leur auteur! Avec quelle vigueur, digne des premiers temps, n'avez-vous pas dépeint au plus religieux des monarques tout le danger de leur déplorable circulation, et dénoncé à son amour pour la vertu et pour le bonheur de son empire, les excès où s'emporte une philosophie destructive, qui, bravant à la fois la pudeur et l'autorité, trafique honteusement de la corruption publique, et se joue, pour le seul plaisir de briller, de la destinée d'un grand peuple! Grâce à votre zèle, ils ont donc été proscrits

ces écrits licencieux où domine tout le génie de l'enfer, ou, pour parler avec l'apôtre, toutes les profondeurs de Satan; et si, malgré votre sollicitude, la séduction se propage, si le poison, devenu plus rare, n'en est que plus recherché, si l'impiété est encore plus habile à tromper la loi, que la loi n'est puissante pour réprimer l'impiété, si les principes et les mœurs s'en vont dépérissant, si la foi antique se perd, et que l'État tombe avec elle, pontifes du Seigneur, vous êtes absous de nos calamités, et la perte de la nation ne vous sera point imputée (1).

Saint pontife! ô vous le véritable enfant de la lumière, vous qui sûtes nous la communiquer avec la même profusion que le ciel vous l'avoit donnée; ô si la passion de cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que vous regrettiez d'avoir aimée si tard; si les ravissemens où vous êtes perdu vous laissent encore le souvenir de ce triste séjour

(1) L'assemblée générale du clergé venoit de faire au Roi de vives et pressantes réclamations au sujet de la publication de l'édition des *Œuvres de Voltaire*, donnée par Beaumarchais, et imprimée à Kehl. Le Roi parut faire droit à ces remontrances, qui, pour la forme comme pour le fond, étoient dignes d'un si illustre corps. Un arrêt du conseil, en date du 3 juin 1785, supprima l'édition, qui du reste entra librement dans le royaume, et y circula publiquement. Ce fut un triomphe pour l'impiété; mais du moins le clergé n'eut aucun reproche à se faire. Qui nous eût dit alors que, dans trente-huit ans, nous répèterions aux évêques de France ce que nous disions en 1785 devant l'assemblée du clergé, et que la triste prophétie dont nous parlons ici auroit un si effrayant accomplissement? (*Note de l'auteur.*)

des ombres et des énigmes : grand saint, jetez un regard favorable sur le monde chrétien. En mourant vous le laissâtes en proie à des barbares ; hélas ! un plus grand fléau le menace. Des débris de toutes les sectes que vous avec vaincues est sorti un monstre nouveau, le monstre de l'irréligion, qui ne fait pas couler le sang, qui ne dévaste pas les villes et les campagnes (1), mais qui, plus perfide dans sa marche, plus désastreux dans ses excès, mine insensiblement les fondemens de l'ordre social, dévore à petit bruit les générations, et creuse sourdement le tombeau des peuples. C'est au fort de l'orage, et, pour ainsi dire, au sein de la fermentation, qu'est placée cette église gallicane dont vous ne vîtes que la brillante aurore ; cette église si renommée, et dont la gloire s'est tellement accrue de siècle en siècle, que de son sort semble dépendre encore celui de toutes les autres. Grand saint, veillez sur elle ; soyez son protecteur, comme vous fûtes son oracle ; que vos prières soient son plus ferme appui, comme votre doctrine est sa plus sûre règle ; que, dirigée par vos écrits, sa foi soit toujours aussi pure que le sang des martyrs qui la lui ont transmise, afin que, toujours modèle de ses enfans, toujours unie entre ses membres, toujours soumise à son chef comme elle l'est à son roi, elle puisse un jour se présenter sans tache à son divin époux. Ainsi soit-il.

(1) Lorsque ce discours fut prononcé en 1785, personne ne pouvoit prévoir les dévastations et les cruautés inouies qui devoient être commises, quelques années après, au nom de l'impiété (*Note de l'éditeur.*)

DISCOURS

PRONONCÉ

A L'OUVERTURE DU CONCILE,

DANS L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE PARIS,

LE 17 JUIN 1811.

PRÉFACE

DU DISCOURS POUR LE CONCILE (1).

Il seroit assez difficile de dire quel est le nom qu'il faut donner à ce concile. Est-ce un concile national de France et d'Italie, comme on l'appeloit alors? Est-ce même un concile, puisqu'il ne fut point approuvé du Pape, soit dans sa convocation, soit dans ses résultats? C'est aux canonistes à discuter ce point, comme c'est à la postérité qu'il appartient de porter son jugement sur une assemblée si nom-

(1) Cette *Préface* est, pour le fond, de M. de Boulogne, et nous n'avons fait qu'en abréger un peu le commencement, et y ajouter quelques développemens à la fin.

Quant au discours, nous nous sommes fait une loi de le publier tel qu'il fut prononcé alors. Peut-être quelques passages paroîtront aujourd'hui déplacés, et quelques éloges excessifs. Il est de toute justice de se reporter aux circonstances où on étoit alors. La crise étoit terrible; M. de Boulogne crut sans doute ne pouvoir se dispenser de mêler quelques louanges aux choses fortes et hardies que lui arrachoient les malheurs de l'Eglise. Rien n'est si beau, par exemple, que le morceau où l'orateur proclame l'attachement profond et inaltérable des évêques pour le saint siège. Ne pouvoit-on se faire pardonner ces courageuses protestations en brûlant quelques grains d'encens devant l'arbitre des destinées de l'Eglise et de l'Etat? Il est facile aujourd'hui de blâmer ces éloges, et nous ne prétendons pas approuver également le discours dans toutes ses parties; mais on y admirera, comme nous, de belles et grandes idées, et des traits d'éloquence dignes à la fois du talent de l'orateur et du zèle d'un évêque. Enfin il faut se rappeler que ce discours, malgré quelques concessions, déplut extrêmement à Buonaparte, et fut une des premières causes de la disgrâce de l'évêque de Troyes. Cette seule considération ne peut-elle pas adoucir la sévérité des critiques? et les lecteurs sages et éclairés ne seront-ils pas disposés à juger le discours d'autant plus favorablement, que l'ennemi de la religion s'en montra plus irrité?

breuse, laquelle, quelque nom qu'on lui donne et quelque idée que l'on s'en forme, n'en est pas moins un des événemens les plus importans de l'histoire de l'Église dans ces derniers temps. Les irrégularités qu'offrit la tenue de cette assemblée sont sans doute moins imputables à ses membres qu'aux circonstances extraordinaires où l'on se trouvoit alors. Les évêques purent n'y voir d'abord qu'un moyen d'amélioration et de pacification, dans l'état pénible où étoit l'Église, et nous aimions nous-même à nous flatter de cet espoir, lorsque nous prêchâmes le discours d'ouverture, qui va pour la première fois être livré à l'impression.

Le lendemain de ce discours, Napoléon nous fit signifier, par une lettre ministérielle, l'ordre exprès de ne pas le faire imprimer, et les journaux reçurent aussi de la police défense d'en rendre compte. A l'humeur que notre discours avoit causée à l'Empereur, se joignit le mécontentement que lui avoit fait éprouver la cérémonie de l'ouverture du concile. Cette cérémonie avoit été aussi pompeuse que touchante; la présence de tant d'évêques, la piété qu'ils montroient, la lecture de la profession de foi de Pie IV, et le serment que firent tous les évêques de se tenir attachés à cette foi, et de rendre au pontife romain une véritable obéissance, tout cela fut imposant, mais tout cela déplut excessivement à un homme ombrageux. Il vit avec dépit que le premier acte d'une assemblée, convoquée au fond contre le saint siège, fût une reconnoissance des droits de ce même siège. Deux mesures inattendues annoncèrent l'irritation de cet esprit altier. A la première congrégation générale, le 20 juin, on fut tout surpris de voir arriver les deux ministres des cultes de France et d'Italie, qui prirent place à côté du président, et parurent d'honnêtes espions destinés à entraver la liberté des suffrages. Le premier lut un message

de l'Empereur au concile, véritable manifeste contre le Pape et acte éminemment hostile contre le saint siège. Alors on ne put se dissimuler le projet formé de détruire le Pape par les évêques, les évêques par les chapitres, et les chapitres, ainsi que les autorités inférieures du clergé, par la puissance civile.

Alors les plus confians sentirent la nécessité de se tenir en garde, tantôt contre les insinuations cauteleuses, tantôt contre les dispositions menaçantes du nouveau Julien. Nous-même qu'avoit pu d'abord entraîner un premier mouvement, et qui avons peut-être à nous reprocher de nous y être livré trop longtemps, nous prîmes dès ce moment la résolution de nous opposer à des vues trop évidentes de destruction et d'envahissement, et nous eûmes occasion de le faire dans la commission chargée de répondre au message. Cette commission décida, par huit voix contre trois (1), que le concile étoit incompétent pour prononcer, sans le consentement du Pape, sur un nouveau mode d'instituer les évêques. Cet avis de la commission irrita tellement Buonaparte, qu'il prononça, le 10 juillet, la dissolution du concile. De là les trois années de captivité ou d'exil auquel nous fûmes condamné comme un des provocateurs de la décision de la commission, et comme ayant mis la dernière main à l'exposé des motifs sur lesquels elle étoit fondée.

Ce préambule nous a paru nécessaire pour faire sentir la différence des circonstances, et pour expliquer comment nous avions pu montrer d'abord tant de confiance, et quelques jours après en venir à une opposition déclarée. Ceux qui ont calomnié les intentions des évêques membres de cette

(1) M. de Boulogne dit dans son manuscrit, *par sept voix contre cinq;* nous croyons que c'est une erreur.

assemblée ne se reportent pas assez à une époque fâcheuse, où tantôt on pouvoit espérer de calmer Buonaparte par quelques formules et par quelques condescendances, tantôt on luttoit contre ses vues, qui d'un jour à l'autre devenoient plus manifestes. Quelques prélats, à la vérité, montrèrent une extrême foiblesse, mais la plupart ne laissèrent pas plus de doutes sur la pureté de leurs intentions que sur celle de leur doctrine.

Il a paru en 1818 un ouvrage intitulé : *Des Quatre Concordats*, 3 vol. in-8° ; espèce d'histoire ou de roman, comme on voudra l'appeler, où l'on ne sait ce qui domine le plus de la légèreté, de l'ignorance ou de la mauvaise foi. Cet ouvrage pourroit induire dans de graves erreurs, si heureusement le nom de l'auteur n'engageoit pas à se tenir en garde contre ses assertions. M. de Pradt n'est pas moins excessif dans ses éloges pour le persécuteur de l'Église, que dans ses plaintes et ses déclamations contre la cour de Rome et contre les évêques. Il a daigné nous honorer aussi de son improbation, de ses reproches et de ses plaisanteries. En parlant du discours prononcé à Notre-Dame pour l'anniversaire du sacre, il s'exprime en ces termes : « Après avoir employé des figures de rhétorique semblables en tout à celles dont il use aujourd'hui, l'évêque de Troyes tomba dans des écarts qui irritèrent beaucoup Napoléon, ainsi qu'une partie de son auditoire, et s'abandonna à des remontrances bien hors de saison (1). » Ce langage prouve que M. de Pradt avoit jugé ce discours comme la tourbe des flatteurs. Il n'en est pas moins singulier qu'un évêque trouve mauvais qu'un autre évêque adresse quelques *remontrances* à un despote. Est-ce donc un *écart*, que de faire entendre

(1) *Les Quatre Concordats*, tome II, page 271.

la vérité aux chefs des nations? et quelle ressource restera-t-il pour dissiper leurs illusions, si la chaire même est fermée aux avis des orateurs chrétiens?

M. de Pradt revient plusieurs fois dans son ouvrage sur les torts de l'évêque de Troyes: il s'étonne que celui-ci contrariât les vues de Buonaparte, tandis qu'il étoit attaché à sa chapelle, comme si un aumônier, par cela seul qu'il étoit aumônier, étoit obligé de servir les vues d'une politique astucieuse et perfide; comme si le devoir d'un évêque n'étoit pas, avant tout, de voter en conscience, et de songer aux intérêts de l'Église et de la religion. M. de Pradt seroit-il persuadé par hasard que la première règle d'un aumônier fût d'être dévoué à son maître, et qu'il n'y a pas pour lui d'obligations plus étroites ni plus sacrées? Son jugement sévère sur M. de Boulogne ne donneroit-il pas lieu de craindre que sa morale pour lui-même n'eût été quelquefois un peu relâchée?

L'ancien archevêque de Malines prétend que l'évêque de Troyes fut toujours à la tête de l'opposition contre l'Empereur. Est-ce un reproche? est-ce un éloge? Mais l'évêque de Troyes ne peut pas en conscience accepter l'un plus que l'autre. Il ne fut pas toujours à la tête de l'opposition contre l'Empereur, puisque, soit dans ses mandemens, soit dans ses discours, il lui a donné plus d'une fois des louanges, tantôt sur ses victoires, tantôt sur ce qu'il y avoit de louable dans son administration. Il n'a commencé à être de l'opposition que lorsque les intentions du persécuteur lui ont été bien démontrées, et alors même il ne s'est point fait chef de parti, il n'a point cherché à soulever les esprits, il a voté conformément à son opinion: il savoit assez sans doute quels risques il couroit en suivant cette ligne de conduite et si cette prévoyance ne l'a point empêché d'émettre son

avis en conscience, cette fermeté, que d'autres n'ont pas eue, n'a rien qui compromette le caractère d'un honnête homme ni celui d'un évêque. Nous croyons du moins qu'on en jugera généralement ainsi, et qu'entre deux évêques, dont l'un encourut par son courage la disgrâce d'un despote, et dont l'autre fut docile aux caprices de ce même despote, et servit aveuglément son ambition et son orgueil, on n'hésitera pas à prononcer lequel tint une conduite plus honorable et plus épiscopale.

C'est surtout en parlant du discours du concile que M. de Pradt paroît oublier toute retenue. « Le discours d'ouverture, dit-il, fut prononcé par M. de Boulogne, évêque de Troyes. Ce prélat, dont la plume âcre blesse comme une épée, qui a parcouru beaucoup de chaires plus en rhéteur qu'en orateur, plus en homme du métier qu'en homme de l'art, dont la mémoire impartiale fournit au temps actuel ce qu'il adressoit au temps passé, en cousant quelques passages neufs à un discours suranné, d'un fruit des deux saisons en fit un qui n'étoit d'aucun temps (1). » L'impression du discours est le meilleur moyen de répondre à ce verbiage obscur et à cette critique partiale et maladroite. Le lecteur jugera si ce discours n'étoit pas conforme à l'esprit de la cérémonie, à l'objet de la convocation et à une réunion si imposante. Ne seroit-il pas possible que M. de Pradt, qui avoit des prétentions à l'éloquence, et qui chercha plus d'une fois les occasions de monter dans les chaires de la capitale, eût été un peu piqué de la préférence donnée à l'évêque de Troyes pour le discours d'ouverture du concile ?

Enfin une note des *Quatre Concordats* est encore dirigée contre l'évêque de Troyes; c'est au tome III, page 340. M.

(1) *Les Quatre Concordats*, tome II, page 488.

de Pradt, parlant de l'*Instruction pastorale* publiée par le prélat en 1816, et de la critique qu'en fit Mme de Staël, se moque beaucoup de l'évêque, et de ses déclamations, et de Champenois... « Voilà donc, dit-il, M. de Boulogne attaché » au pilori de l'Europe de la main d'une femme, et il faut » avouer qu'il l'a bien mérité. » Effectivement, c'est une chose bien humiliante pour nous, que d'avoir été critiqué par une femme bel-esprit, par une protestante, par une apologiste de la révolution. Si elle nous a mis au *pilori*, nous avons pu voir de là nos *Instructions pastorales* répandues en Europe et traduites en plusieurs langues. C'est encore de ce *pilori* que nous avons vu M. de Pradt mis au *pilori* de l'*Index*, et traduit même au *pilori* de la police correctionnelle, sur les mêmes bancs où figura la lie de la société. Pilori pour pilori, il vaut mieux y être attaché par la main imprudente d'une femme philosophe que par celle du Pape ou de la justice.

DISCOURS

PRONONCÉ

A L'OUVERTURE DU CONCILE,

LE 17 JUIN 1811.

Ubi erant discipuli congregati propter metum Judæorum, venit Jesus, et stetit in medio eorum, et dixit eis: Pax vobis.

Jésus vint où ses disciples étoient assemblés, et se plaçant au milieu d'eux, il leur dit: La paix soit avec vous.

Ev S. Jean. xx, 19.

Tel est le grand souhait, qui semble renfermer tous les autres, que le Sauveur du monde adresse à ses disciples assemblés; telle est la parole abrégée qu'il se contente de leur faire entendre, comme s'il n'avoit pas de plus grand mystère à leur révéler, de vérité plus utile à leur apprendre, ni de plus bel héritage à leur laisser. C'est qu'en effet Jésus-Christ est l'auteur de la paix, et la paix même. C'est que la paix est le premier des biens, sans lequel il n'y a pas de bien; c'est qu'elle est le seul bonheur qui convienne, dans notre condition mortelle, aux nations comme aux particuliers, à l'État

comme à l'Église : à l'État qui ne s'établit que par la paix, qui ne s'affermit et ne dure que par la paix ; à l'Église dont les pasteurs sont des anges de paix, destinés à la cimenter sur la terre, comme l'image et l'avant-goût de celle qui règne dans le ciel : *Pax vobis.*

Et voilà aussi, Messeigneurs, cette parole que j'ai cru pouvoir vous adresser, à l'exemple du prince des pasteurs, en ouvrant cette auguste assemblée, une des plus imposantes et des plus mémorables qui aient jamais illustré les fastes de l'église gallicane : assemblée dont le premier but est la paix, ainsi qu'elle en doit être le plus bel ornement, et qui jamais ne pourra être plus assurée qu'elle est convoquée au nom de l'Esprit saint que quand cet Esprit pacificateur en animera les délibérations et en dirigera les conseils : *Pax vobis.*

Mais que de sentimens divers s'élèvent à la fois dans mon ame à la vue de ce magnifique concours! et quel spectacle plus propre à réveiller en même temps et la joie et l'étonnement, et la crainte et l'espérance? Si je considère la nature des discussions qui vont s'ouvrir, en fut-il jamais de plus importantes et de plus dignes de fixer les regards de l'univers chrétien? Que d'inconvéniens à prévenir! que de dangers à éviter! que d'orages à calmer! que d'obstacles à vaincre! et quand fut-il plus nécessaire d'unir les lumières aux lumières, et les conseils aux conseils?

Si je considère sous quels auspices nous sommes convoqués, je vois un prince qui ne fait rien que

de grand, qui n'entreprend rien que d'utile; qui a voulu, et la religion a été rétablie, et les autels se sont relevés, et notre église renouvelée est sortie du milieu de ses ruines, qui veut encore, et à sa voix les pontifes de son empire se rassemblent, pour que d'une main sage ils guérissent les maux et ferment les plaies de la France catholique, ainsi qu'il a, d'une main puissante, détrôné l'anarchie, et rassis sur ses antiques fondemens la France monarchique, civile et sociale.

Si je jette les yeux sur cette vénérable église qui a franchi les monts pour s'unir à nos destinées, saintement fière de sa terre natale où ont germé les premiers fruits de la doctrine et de la foi, toute resplendissante des grands noms des Ambroise et des Borromée, quel nouveau sujet de surprise! et quel événement que celui où l'on voit l'église d'Italie et l'église des Gaules se donner mutuellement la main pour épouser, si l'on peut parler ainsi, les mêmes libertés, ne faire plus qu'une même famille, et n'avoir plus qu'un même intérêt : de sorte qu'on peut dire aujourd'hui qu'il n'y a plus d'Alpes pour l'Église, comme on a dit que pour la France il n'y avoit plus de Pyrénées; de sorte que désormais unies par les mêmes opinions, comme elles n'ont jamais cessé de l'être par les mêmes dogmes, par le même lien d'unité et la même orthodoxie, elles ne rivaliseront plus que pour le bien commun, et porteront de concert, à la religion et à la patrie tout ensemble, l'hommage et le tribut de leur zèle et de leurs efforts, de leurs travaux et de leurs lumières.

Si je jette les yeux sur les pontifes qui composent cette assemblée, j'y vois des hommes non moins recommandables par leurs vertus que par leur science, des hommes qui, pour le plus grand nombre, ont passé par le creuset des tribulations, aguerris aux orages, vieillis encore plus par les malheurs que par les années, et apportant ici toutes les lumières qui naissent de la maturité et de l'expérience, et toutes les vertus que peuvent inspirer les grandes leçons de l'adversité.

Tout devoit donc être en ce siècle hors de l'ordre commun, et les hommes et les choses, et les fastes chrétiens et les fastes politiques, et les annales de la religion et les annales de la victoire. Ainsi, la Providence, qui se joue dans l'univers, fait servir les événemens humains aux choses qui n'ont rien d'humain, et par une chaîne mystérieuse dont Dieu seul tient le premier anneau, elle unit avec les affaires du ciel les affaires de la terre. Ainsi il est donc des révolutions pour l'Église comme pour l'État, avec cette différence que celles des empires les brisent, les déracinent, et les enlèvent, dit l'Esprit saint, comme d'un coup de vent (III REG. XIV, 15), tandis que celles que Dieu permet dans son Église ne font que l'affermir, l'épurent sans la changer, la changent sans la dénaturer, et loin de la vieillir, ne servent qu'à renouveler sa jeunesse immortelle.

Quel lieu et quel moment pour un ministre de la parole! et que faire ici, foible orateur, au milieu de mes juges et de mes maîtres? Viens-je donner des leçons de morale aux interprètes de

la morale, ou des leçons de doctrine aux interprètes de la doctrine, ou bien viens-je dans ce moment devancer et prévenir leurs sentimens et leurs pensées? A Dieu ne plaise, Messeigneurs! c'est à moi à vous suivre et non à vous diriger: vous écouter, c'est mon devoir; et marcher après vous, c'est ma gloire.

Mais seroit-ce donc sortir de l'esprit de cette auguste cérémonie, que de célébrer ici l'heureuse influence de la religion dans l'ordre social? et à la vue de ce noble accord entre le chef de l'État et les évêques de l'Empire, entre la protection que le prince accorde à l'Église et le zèle que met l'Église à seconder les généreuses intentions du prince, seroit-ce tromper votre attente, que de mettre sous vos yeux un rapide aperçu de tout ce que fait la religion pour la stabilité, la gloire et le bonheur des nations et des empires? Tel est le sujet qui nous a paru également utile aux pontifes et aux fidèles, aux princes et aux sujets, aux sages selon Dieu et aux politiques mêmes selon le monde; sujet non moins digne de l'auguste auditoire devant lequel j'ai l'honneur de parler, que de la grande et mémorable circonstance qui nous rassemble.

Pour connoître parfaitement jusqu'à quel point la religion est utile aux États, et fait sentir son influence dans l'ordre social, nous n'avons qu'à la suivre dans les maximes qu'elle établit, dans la nature de son culte, dans le ministère de ses

pasteurs : dans les maximes qu'elle établit, d'où naît la durée des États ; dans la nature de son culte, d'où naît la gloire des États ; dans le ministère de ses pasteurs, d'où naît le bonheur des États.

I. Sans se perdre dans ces vaines questions sur l'origine et la formation des sociétés, la religion rappelle tout le système social à un grand et unique centre, Dieu, principe et origine de toutes choses, source sacrée d'où découlent également et les droits de l'autorité et les devoirs, de la dépendance. Elle le place à la tête de l'État ; elle le montre premier législateur, régnant du haut des cieux sur tout ce qui commande comme sur tout ce qui obéit, gouvernant par des principes immuables ce monde qu'emporte en apparence une éternelle mobilité, faisant rouler tous les arrangemens humains, toutes les formes variées des gouvernemens, dans le plan éternel de sa sagesse infinie : de sorte que les droits de la société deviennent les droits de Dieu ; les intérêts de la société, les intérêts de Dieu ; les libres conventions de la société, les décrets immuables de Dieu, et qu'on peut lire aussi facilement le miracle de sa providence dans le spectacle de l'ordre social, que le miracle de sa puissance dans le spectacle de l'ordre naturel.

Or, quoi de plus propre à maintenir cet équilibre heureux, d'où résulte la stabilité et la vigueur durable des États, que cette belle et grande morale, qui des liens même politiques fait autant

de liens sacrés ; qui nous apprend que c'est Dieu même qui commande, que c'est pour Dieu qu'on obéit, et qui, fixant d'une manière invariable les droits des maîtres comme ceux des sujets, protège également les peuples contre les abus de l'autorité, et l'autorité contre les attentats des peuples? La force peut contraindre, l'intérêt détermine; la religion seule, en enseignant aux hommes que *toute puissance vient de Dieu* (ROM. XIII, I.), les a persuadés qu'il ne peut jamais y avoir de raisons contre la soumission, ni de prétextes en faveur de la tyrannie. Elle dit aux rois : Assis sur le trône de Dieu, soyez donc l'image de Dieu ; songez que, comme lui, vous ne voudrez que ce qui est bon, vous ne pourrez que ce qui est juste, et que tourner contre vos peuples la puissance empruntée que vous tenez de lui seroit toujours le plus grand des crimes, quand ce ne seroit pas le plus grand des malheurs. Elle dit aux sujets : *Que toute ame soit soumise aux puissances* (IBID.). Vous n'êtes point sans doute les esclaves de l'autorité; gardez-vous cependant de vous en croire les arbitres : marquée au sceau de la Divinité, elle est indépendante et sacrée comme elle. Vous avez pu vous choisir votre maître, vous ne vous l'êtes point donné; vos suffrages l'indiquent, mais Dieu seul le couronne. Si, dans l'ivresse du pouvoir, les maîtres des nations s'endormoient dans leur gloire, il est un *Dieu* qui *juge au milieu des dieux* (PS. LXXXI, I.), et qui *juge les justices* mêmes (PS. LXXIV, 3.);

représentans du Roi par qui règnent les rois, lui seul peut les absoudre, lui seul peut les punir.

Maximes simples et lumineuses, que l'Église catholique n'a jamais cessé d'enseigner, et qu'elle a constamment opposées aux factieux et aux impies de tous les siècles. Combien elles parlent à l'ame! Quelle plus forte digne pour enchaîner la licence des peuples, que cette grande majesté d'où émanent toutes les majestés? Quel frein plus imposant pour amortir l'ivresse du pouvoir, que ce tribunal redoutable où une justice sans miséricorde cite les potentats (SAP. VI, 7.)? Quel lien plus fort et plus intime pour unir les princes aux sujets, et les sujets aux princes, que ce contrat sacré, non passé par les hommes, mais écrit de la main de Dieu même, qui, en garantissant aux uns leur grande et unique puissance, celle de faire sans obstable toute espèce de bien, conserve aux autres toute leur liberté, celle de ne dépendre que des lois et de leur devoir; économie admirable qu'on ne doit qu'à la religion, et dont elle seule nous a donné l'exemple; ce qui fait dire à un grand homme que le christianisme a tout fait pour les peuples, en les prémunissant, par ce contrat irrévocable dont Dieu seul est l'arbitre, contre les dangers de leur inconstance et les malheurs de leur indocilité; et tout fait pour les rois, en plaçant leur trône dans le lieu le plus inaccessible et le plus sûr, dans la conscience, où Dieu même a le sien?

Aussi est-ce depuis l'établissement du chris-

tianisme que les peuples ont essuyé moins d'orages, et les empires moins de révolutions. Tandis que, sous le règne du paganisme, la terre ne sortoit des horreurs de la rébellion que pour tomber dans la mort de la servitude, sous le règne de l'Évangile, des maîtres plus humains trouvèrent des sujets plus fidèles, une autorité plus douce produisit nécessairement une soumission plus entière. D'après la grande règle, que toute puissance venant de Dieu doit retourner à Dieu, tous les devoirs publics allèrent d'eux-mêmes; on songea bien moins à discuter sur la forme du gouvernement qu'à bien user de celle qu'on trouva établie. A l'ombre de la religion, on vit les trônes s'affermir, les États prendre une vigueur nouvelle, et l'univers se rapprocher enfin de cet état heureux qu'avoit annoncé le prophète, où les peuples seroient soumis à l'empire des princes, et les princes soumis à l'empire de Dieu; *in conveniendo populos in unum, et reges, ut serviant Domino* (PS. CI, 23).

Ainsi la religion est essentiellement conservatrice des empires, comme l'impiété amène essentiellement leur destruction; et de même que l'une consolide et affermit le pouvoir qu'elle garantit, l'autre affoiblit et ruine le pouvoir qu'elle juge et qu'elle discute : d'où il résulte que la religion est le premier besoin des États, puisqu'elle contribue le plus à leur tranquillité, et à leur durée, et que le plus grand bonheur qui puisse arriver à un empire, c'est de durer.

Et voilà pourquoi il importe de le remarquer

à une époque mémorable, où l'héritier de la plus belle des couronnes vient d'être fait enfant de la religion la plus pure, et a reçu l'onction sacrée du chrétien (1) : voilà pourquoi les races royales qui ont duré le plus long-temps sont les dynasties catholiques. C'est un fait attesté par l'histoire, et surtout par nos annales, où l'on voit les maisons régnantes appuyées sur l'autel, traverser majestueusement les siècles, non moins fortes de notre amour que de nos sermens. Voilà pourquoi, lorsqu'on a voulu ébranler l'État, on a toujours commencé par ébranler la religion; et ils sont tombés tous deux d'une chute commune. Voilà pourquoi, lorsque des mains réparatrices ont voulu relever le trône, elles ont relevé les autels, comme le plus sûr moyen de le consolider, tant ces deux choses marchent invariablement ensemble, Dieu et le Roi; tant le sacerdoce et l'empire sont si intimement unis, que chaque coup qu'on porte à l'autel répond aux fondemens de la société. Puisse la maison qui s'élève sur la France comme un nouveau soleil, devenir la maison favorite de Dieu, comme étoit celle de David! puisse-t-elle faire passer de génération en génération son nom avec sa gloire, et se perpétuer d'âge en âge, sous l'égide de la religion, toujours heureuse, toujours triomphante, et toujours couronnée par la vertu et par la victoire; *et in perpetuum coronata triumphat.* (SAP. IV, 2.)

(1) Le baptême du fils de Buonaparte avoit eu lieu le jour de la Trinité, 9 juin précédent. (*Note de l'éditeur.*)

II. Après avoir assuré la conservation des États par l'esprit qui l'anime et par les maximes qu'elle enseigne, la religion ne travaille pas moins à leur gloire par la nature même de son culte.

Et ici, nos très-chers Frères, nous ne vous répèterons pas ce qu'ont dit avant nous, et beaucoup plus éloquemment que nous, tant d'illustres apologistes du culte catholique, de ce culte qui a partout répandu les vertus avec la lumière, qui a partout adouci et épuré les mœurs, en donnant l'amour le plus pur des hommes pour base à la société, que la philosophie voudroit fonder sur l'intérêt; de ce culte d'autant plus réprimant pour les crimes publics, qu'il attaque les vices secrets; de ce culte, qui, fortifiant la morale par les dogmes, et dirigeant les dogmes vers la morale, ajoute encore de nouveaux motifs à la conscience du genre humain, et devient le plus fort ressort pour pratiquer cette justice, qui fait, dit l'Esprit saint (PROV. XIV, 34.), la gloire des nations : culte véritablement fraternel, qui, réunissant tous les hommes au pied des saints autels, sans distinction de rangs et de conditions, pour partager à tous également les mêmes espérances avec les mêmes consolations, multiplie au plus haut dégré les moyens d'union parmi les hommes, et qui, par l'égalité religieuse, a seul réalisé l'égalité sociale, ce problême éternel que la politique et les lois n'ont point encore résolu.

Mais pour me borner dans ce vaste sujet, et me renfermer davantage dans l'esprit de ce discours, je me contenterai de vous prouver ici l'influence

particulière qu'a le culte catholique sur la nation française ; culte tellement assorti à ses besoins, à son génie et à son caractère, tellement en harmonie avec ses qualités heureuses, ou en opposition avec ses défauts naturels, que tout autre seroit en contradiction avec elle, qu'elle ne pourroit le répudier sans se répudier elle-même, sans renoncer aux plus beaux titres de sa grandeur et de sa gloire ; de sorte que bientôt nous cesserions d'être Français, si jamais nous cessions d'être catholiques.

En effet, il faut à un peuple mu par des passions vives et impétueuses, et naturellement plus dominé qu'aucun autre par l'amour des plaisirs, un culte austère et réprimant par la sévérité de sa morale, par la nécessité de ses expiations, par le renoncement qu'il nous prescrit et par les pratiques mortifiantes qu'il impose.

A un peuple inconstant, amoureux de nouveautés et avide de curieuses recherches, il faut un culte dont le principe dominant est l'autorité, dont le fondement est la foi, dont le premier dogme est de croire, le premier devoir de se soumettre; un culte qui, par la hauteur inaccessible de ses mystères, met un frein à l'orgueil humain, à cette curiosité sans bornes, à cette impatience de tout savoir, que l'esprit prend pour sa grandeur, et qui n'est que sa maladie.

A un peuple frivole et léger, il faut un culte qui, par la multitude de ses préceptes, lui retrace sans cesse la multitude de ses devoirs, qui lui rappelle à chaque moment la présence de la Divinité

et qui sans cesse le ramène aux principes conservateurs de l'ordre social.

A un peuple sensible et doué d'une vive imagination, il faut un culte noble et animé, qui, par la pompe de ses solennités et la majesté de sa liturgie, offre à l'esprit de grands tableaux, au cœur des sentimens profonds, et aux yeux d'imposans spectacles.

A un peuple ami des arts, il faut un culte qui, faisant entrer toutes leurs productions dans la magnificence de ses temples et dans la décoration de ses autels, les honore et les encourage à la fois, et contribue le plus à leurs progrès et à leur perfection.

A un peuple doué de grands talens, il faut un culte tendre et merveilleux, tout vivant d'espérance et d'amour, inépuisable source de sublimes beautés et des hautes pensées, et qui, glorieusement distingué de tous les autres par cette foule d'écrivains illustres dont il a développé le génie, prouve qu'à lui seul appartient la saine littérature comme la saine doctrine, et qu'il est seul dépositaire des véritables talens, comme il l'est des véritables promesses.

Enfin à un peuple toujours monarchique et essentiellement ami de ses rois, il faut un culte qui les favorise et les consacre particulièrement; un culte qui s'appelle un *sacerdoce royal* (I PETR. II, 9.), ayant lui-même un chef suprême, dont la puissance est tempérée par les canons, comme la puissance royale est tempérée par les lois.

Ainsi, à ne prendre même les choses qu'humainement parlant, et indépendamment des autres grands motifs qui nous rendent notre culte si saint et si vénérable, et qui nous le montrent fait pour tout l'univers, propre à tous les États et bon pour tous les peuples, la religion dont la France jouit depuis quatorze siècles est le plus grand bienfait qu'une Providence propice ait pu lui accorder, puisqu'elle lui convient plus qu'à aucune autre nation, qu'elle est la plus analogue à ses mœurs, la plus appropriée à ses besoins, la plus conforme à son génie : d'où il résulte que le plus grand malheur qui pût lui arriver seroit de perdre cette religion sainte, puisqu'alors elle perdroit ses mœurs anciennes, et avec le respect de ses aïeux le respect d'elle-même, puisqu'elle dénatureroit par là son caractère national, c'est-à-dire, tout ce qui constitue un peuple, tout ce qui fait la stabilité, la sûreté, la force et la grandeur d'une nation.

III. Mais c'est surtout par le ministère de ses pasteurs, que la religion influe si efficacement sur l'ordre social et sur la prospérité publique.

Ministère de prédication, pour rappeler sans cesse la morale qui s'altère, pour inculquer les devoirs qu'on oublie, pour réveiller la conscience qui s'endort, pour combattre les vices qui se propagent, et s'opposer sans cesse aux désordres qui se débordent comme un torrent. Institution admirable, dont la religion seule nous a donné l'exemple! Fut-il jamais un plus bel usage de la parole? Quel ministère remplacera jamais un pareil ministère,

et quels livres ou quelles lois pourront jamais y suppléer? Combien notre ame s'attriste quand nous voyons se préparer la décadence inévitable de cette chaire catholique où se sont fait entendre tant de voix éloquentes, où l'esprit et le zèle se réunissant à l'envi, l'orateur fortifioit l'apôtre, et l'apôtre échauffoit l'orateur; quand nous songeons surtout qu'avec elle vont disparoître le dernier frein de la licence, les dernières leçons que la toute-puissance pouvoit encore recevoir, et le dernier asile qui restoit à la vérité sur la terre!

Ministère des sacremens, qui consacre nos personnes par des signes augustes, qui nous suit dans les différens âges de la vie, depuis l'enfance qu'il entoure de salutaires préservatifs jusqu'à l'heure dernière qu'il environne des plus douces consolations; qui établit un tribunal sévère pour les réparations, les restitutions, les réconciliations; qui donne au mariage une sanction et une dignité que la loi toute seule ne sauroit lui communiquer, et qui, en apposant le sceau le plus inviolable au lien le plus nécessaire, devient par là un des plus sûr garans de la félicité des époux, du bonheur des enfans, de la paix des familles, et un bienfait national que la nature humaine ne sauroit trop reconnoître.

Ministère de charité, pour soutenir tout ce qui est foible, pour consoler tout ce qui est affligé, pour assister tout ce qui est pauvre, pour secourir tout ce qui est malade. De là ces associations consacrées au service de l'humanité, ornemens exclusifs

de la religion catholique; de là cette foule de vierges chrétiennes, honneur de la nature et gloire de leur sexe; de là, parmi tant d'autres, cet immortel Vincent de Paul qui a plus fait pour sa nation que le plus grand de ses monarques, et qui, par un rare concours d'un courage qne rien n'abat et d'une charité que rien n'épuise, a su montrer à l'univers tout ce que peut un simple prêtre, quand il est animé de l'amour de son état et de l'esprit de son ministère.

Ministère d'enseignement et de jugement, pour fixer les doutes par les décisions, et les décisions par l'autorité; pour réunir tous les esprits dans la même foi, et les empêcher de flotter à tout vent de doctrine; pour prévenir ainsi les schismes et les ruptures religieuses, source trop ordinaire de discordes civiles; pour arrêter les hérésies turbulentes, et contenir ces novateurs inquiets, vrais fléaux de l'État ainsi que de l'Église. Par là se raffermit la paix domestique dans la grande communion des saints; par là s'accomplit cette parole de l'apôtre: Soyez tous un même cœur et une même ame, ayant tous les mêmes sentimens; *idipsum invicem sentientes* (ROM. XII, 16.); ou cette autre: Un seul corps, un seul esprit, un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême (EPHES. IV, 5.). Or qui peut douter que cette unité de corps, d'esprit, de Seigneur, de foi et de baptême, ne soit un des plus forts moyens pour unir la société politique sous une même loi, sous un même souverain, dans une même patrie; que rien ne soit plus propre à nourrir l'unité d'af-

fection et de charité, que l'unité de la même croyance et l'accord de la même foi; qu'en prévenant les hérésies et les schismes, on ne prévienne en même temps les haines et les inimitiés, et qu'enfin la fraternité catholique ne soit un des plus forts remparts de la fraternité civile et de l'harmonie sociale?

Voilà donc la véritable gloire de l'Église catholique, c'est de voir établi dans son sein ce corps auguste de pasteurs enseignans, dépositaires des oracles sacrés, représentans de l'autorité de Dieu même, et non moins infaillibles que l'Esprit saint qui les dirige et qui les envoie; de tenir ainsi le seul fil qui puisse nous conduire dans le dédale et et l'abîme sans fond des opinions humaines; d'avoir éteint par là l'esprit particulier, enfant de l'hérésie et de l'orgueil, père de l'anarchie et de la confusion, avec lequel nul ordre et nul repos ne peuvent exister sur la terre, ainsi que nulle vérité ne peut demeurer fixe et intacte parmi les hommes, et d'avoir ainsi mérité d'être appelée à juste titre le fondement et la colonne de la vérité; *columna et firmamentum veritatis* (I TIM. III, 15.).

Et certes, s'il y a au monde une vraie religion qui soit marquée d'un caractère tout céleste, c'est sans doute celle qui défend ainsi, par un principe non moins simple que sûr, l'ordre général contre les opinions particulières; celle qui réunit tous les esprits dans un sentier commun, où, sans crainte de s'égarer, marchent également les grands et les petits, les ignorans et les savans, les foibles et les forts. Combien donc s'abusent étrangement

ces novateurs, qui, pleins de leur propre sens, prennent pour juge de leurs disputes le principe même d'où naissent toutes les disputes; qui, préférant marcher au hasard, sans autre guide que leurs propres lumières, n'ont pas craint d'opposer cet esprit versatile autant que téméraire, qui ne sait, dit le Sage, ni d'où il vient ni où il va, à cet inviolable principe de l'enseignement de l'Église, où ses enfans puisent sans cesse la règle invariable de leur croyance comme de leurs devoirs; sans songer qu'il n'y a rien de plus raisonnable, ni de plus divin qu'une pareille institution : de plus raisonnable, rien n'étant plus digne de l'homme que de se soumettre à un tribunal infaillible, éminemment conservateur de l'unité et de la paix parmi les hommes, et qui, prévenant toutes les erreurs, abrège toutes les discussions, dispense de toutes les recherches et termine toutes les disputes; ni de plus divin, rien n'étant plus digne de Dieu que d'avoir soustrait sa sainte loi aux interprétations arbitraires, et d'avoir donné aux vérités qu'il lui plaît de nous révéler, cette autorité majestueuse sous laquelle il faut que tout plie, et ce garant irréfragable sans lequel tout seroit confondu, dans le dogme comme dans la morale.

Mais ce n'est pas seulement à ces jugemens définitifs, non moins propres à bannir l'anarchie politique que l'anarchie religieuse, et à ces décisions doctrinales qui fixent la morale des peuples et la croyance des nations, que se bornent les assemblées solennelles des premiers pasteurs.

Là se cimente encore la discipline ecclésiastique, si propre à cimenter la police civile ; là, par la réforme du clergé, se prépare la réforme des mœurs publiques ; là l'administration pastorale est dirigée par des lois sages, ou retenue par d'utiles censures ; là enfin chaque abus est dénoncé, chaque mal indiqué, et chaque remède appliqué. Police admirable, qui fait la force ainsi que la beauté de la milice sainte! Puissions-nous donc les voir revivre ces assemblées synodales trop long-temps suspendues ! Puisse celle qui nous occupe en ce moment être l'aurore ou le prélude de toutes celles qui font l'objet de tous nos vœux, qui peuvent seules vivifier l'église gallicane, la retirer du milieu de ses ruines, et devenir l'époque d'une renaissance morale pour le salut des peuples, pour l'honneur du sacerdoce catholique, et la prospérité de cet empire!

Et maintenant, quelle autre religion peut se vanter d'avoir eu de semblables pasteurs et de pareils ministres? Toutes les autres ont eu leurs prêtres et leurs docteurs ; aucune n'a eu des ministres dans le sens catholique : ministres, c'est-à-dire, serviteurs, hommes qui ne sont pas à eux, mais aux autres, mais à tous pour les gagner tous ; ministres, c'est-à-dire, promoteurs par état de tout ce qui est bon, de tout ce qui est juste ; ministres, c'est-à-dire, hommes de Dieu auprès des peuples, et hommes des peuples auprès de Dieu ; ministres, c'est-à-dire, serviteurs de Dieu et des hommes, de Dieu pour servir les hommes plus

efficacement, et des hommes pour servir Dieu plus dignement. Et c'est ce que saint Paul appelle l'œuvre du ministère pour l'édification du corps de Jésus-Christ : ministère unique sur la terre, qui, pour nous attacher davantage au salut des hommes, nous fait une loi de nous en tenir séparés; séparés des soins temporels, pour mieux distribuer les biens et les grâces célestes; séparés du monde, pour mieux le corriger et le reprendre ; séparés de nos familles, pour mieux nous attacher à la grande famille qui nous est confiée, et de laquelle nous répondons vie pour vie, ame pour ame; *in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi* (EPHES. IV, 12). Tous sans doute ne remplissent pas ainsi un si haut ministère, et plusieurs, loin d'édifier le corps de Jésus-Christ, le déshonorent trop souvent par leurs scandales, ou l'avilissent par des mœurs vulgaires : mais tous, par leur état, sont obligés de se montrer audessus du vulgaire; mais il suffit à la gloire de cette religion sainte de n'avouer pour ses dignes ministres que ceux qui unissent à l'ame la plus tendre le cœur le plus magnanime, et au plus noble désintéressement la charité la plus active; ceux qui ajoutent aux vertus privées de la vie chrétiénne les vertus publiques de la vie pastorale; ceux qui se règlent, qui se perfectionnent et se sanctifient d'autant plus, qu'ils cherchent davantage à régler, à perfectionner et à sanctifier les autres ; *in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi.*

Chrétiens, que peut offrir toute l'antiquité

païenne de comparable à ce ministère sublime, à cet belle magistrature qui commande par la douceur et qui force par les exemples? Qu'étoient ces sages si vantés, tous ces sophistes arrogans aussi inutiles aux autres qu'à eux-mêmes, qui, étrangers à tous les intérêts du genre humain, ne savoient que le gourmander, et dans leur fol orgueil se faisoient un vain spectacle de ses misères, un triste jeu de ses erreurs? Et quand on pense que ce ministère pastoral est aussi admirable dans sa durée que dans ses moyens, aussi simple dans son action que majestueux dans sa hiérarchie; quand on le voit communiquer d'un bout de l'univers à l'autre par l'unité de son gouvernement, réunir tous les peuples par l'uniformité de sa doctrine, et tenir à tous les siècles du monde par cette succession de pontifes, qui sans interruption se transmettent de main en main un héritage magnifique d'enseignemens et de bienfaits, de travaux et de lumières, n'est-on pas forcé de reconnoître qu'un ministère aussi fort dans sa constitution que sublime dans son objet seroit toujours la plus admirable conception de l'esprit humain, quand il ne seroit pas un des plus beaux chefs-d'œuvre de la droite du Tout-Puissant?

Combien ingrats seroient donc les peuples qui pourroient oublier tout ce qu'ils doivent à un ministère en qui réside éminemment le génie du bien; à cette autorité de confiance et d'amour qui peut tout pour l'édification et rien pour la destruction, qui, ne pouvant plus abuser, ne peut

plus qu'être utile, et qui, lors même qu'il pouvoit abuser, ne cessa jamais d'être utile; qui enfin, sans autres armes que la prière et la patience, ne sauroit être redoutable qu'au vice qu'il poursuit, à l'erreur qu'il combat, et à l'impiété qu'il ne cesse de dénoncer comme le fléau des nations et la plus grande calamité qui puisse affliger un empire!

Mais c'est surtout ici de la reconnoissance nationale que je parle: et combien doit-elle augmenter. Chrétiens, ainsi que votre attachement et votre révérence pour vos pontifes, lorsque vous saurez qu'aucune autre nation n'est plus riche en évêques illustres, et n'a produit dans tous les temps plus de célèbres personnages, aussi puissans en œuvres qu'en paroles! Quelle histoire imposante, que celle de l'église gallicane! que de souvenirs vénérables! et quel magnifique spectacle présentent nos pères dans la foi, auxquels la France doit non-seulement sa religion, mais sa civilisation! Quels hommes! et que faut-il admirer le plus de leurs vertus ou de leur génie? D'abord martyrs, et scellant de leur propre sang la vérité dont ils étoient les apôtres, vainqueurs ensuite des Barbares qui les avoient vaincus, et ramenant par la persuasion des hommes qui ne connoissoient d'autre droit que la force, d'autre raison que les armes; successivement sauveurs de la morale dans des temps de corruption et de licence, sauveurs du dogme dans des temps de ténèbres et d'obscurcissement, sauveurs de la discipline dans des

temps de décadence et de relâchement, sauveurs des lettres dans des temps d'ignorance, sauveurs des arts et des monumens du génie dans des temps de ravages et de dévastation ; anges de paix au milieu de la guerre, et sans cesse sollicitant la trève au nom de Dieu, quand ils ne peuvent obtenir la paix au nom des hommes; imperturbables défenseurs des foibles contre les puissans, des opprimés contre les tyrans, et profitant de l'ascendant de leur ministère pour attaquer tout à la fois et les passions belliqueuses et les passions licencieuses. Voilà nos ancêtres, Messeigneurs, voilà ceux qui ont fondé nos églises et dont nous occupons les sièges ; fut-il jamais une plus noble et plus illustre descendance ? Que vous dirai-je encore, et comment donc les appeler ici, ou les pères de l'église gallicane, ou les pères de la nation française? à qui ont-ils rendu plus de services, ou à la religion dont ils étoient les plus fermes colonnes, ou à l'État dont ils ont jeté les premiers fondemens? et qui leur doit plus de respect et de reconnoissance, ou l'Église qu'ils ont enrichie de leurs doctes écrits, ou la France qu'ils ont comblée de leurs bienfaits insignes?

Que ne puis-je, Messeigneurs, parcourir successivement tous les siècles, pour vous montrer nos devanciers honorant à la fois et leurs sièges et leurs noms, et non moins grands par leurs services signalés que par leurs glorieux exemples! Mais, pour nous borner dans ce vaste tableau, quel siècle pour l'Église, que ce dix-septième où

les grands hommes succèdent aux grands hommes, les évêques illustres aux évêques illustres, les saints prêtres aux saints prêtres, et les héros de la piété aux héros de la foi et de la doctrine! Que d'établissemens! que d'institutions! que de fondations! que de congrégations! que d'hospices! que d'écoles pour tous les sexes et pour tous les états s'élèvent à la fois, dirai-je par enchantement? et combien tous ces monumeus de piété et de munificence devoient-ils être multipliés, variés et accumulés, puisque au milieu même de leurs débris et de leurs foibles restes, ils étonnent encore par leur nombre et par leur grandeur!

Mais, en célébrant la gloire des évêques français, pourrois-je ne pas nommer cet immortel évêque de Meaux, qui termine si glorieusement cette chaîne majestueuse des Pères de notre église, commencée par le grand Irénée? Célébrons-le donc aujourd'hui au milieu de cette assemblée qui a tant de rapports avec celle dont il fut l'ame, le régulateur et l'oracle. Quel homme, quel évêque, et quel génie! et que n'ai-je, pour le louer, la majesté de son style et la hauteur de ses pensées! pourquoi ma langue n'est-elle pas, comme sa plume, aussi féconde que rapide, aussi impétueuse qu'inépuisable? Salut, gloire immortelle au plus grand homme du grand siècle, dont le nom seul suffit pour illustrer une nation. Un écrivain célèbre a dit : Nommez une vertu qui ne soit pas la sienne (1), et j'ajouterai : Nommez un talent qui

(1) La Bruyère, Discours de réception à l'Académie.

ne soit pas le sien. Si je considère l'homme, quelle élévation dans le caractère! quelle dignité dans la vie! Si je considère l'évêque, que d'immenses travaux! Précepteur des enfans des rois et catéchiste des enfans du pauvre, oracle du clergé et missionnaire des campagnes. Si je considère le génie, en fut-il jamais un plus étendu, plus fécond et plus varié? Historien, tous les siècles lui sont ouverts, et d'un coup d'œil il embrasse à la fois et le passé et le le présent; orateur, il parle une langue qu'il a créée, une langue qui n'est qu'à lui, et il prodigue le sublime, comme les autres les idées ordinaires; métaphysicien, il s'élève toujours jusqu'à la sommité des choses, et il n'y a ni hauteur où il n'atteigne, ni abîme où il ne descende; controversiste, out tombe devant lui, et l'hérésie et l'impiété sont écrasées sans retour sous la double massue de sa raison et de son éloquence; commentateur des Pères, il les enrichit en les expliquant; interprète des livres saints, il dévore ce volume sacré, suivant l'expression du prophète, et il en rompt les sceaux pour y puiser tout à la fois ce qu'ils ont de plus tendre et de plus onctueux, ce qu'ils ont de plus haut et de plus sublime: semblable à l'aigle du Liban dont parle Ézéchiel (EZECH. XVII, 3.), lequel vole de cèdre en cèdre pour en extraire le suc le plus exquis et la moëlle la plus pure.

Voilà notre Bossuet Messeigneurs, et l'église de France, ne comptât-elle que ce grand homme parmi ses évêques, n'auroit presque rien à envier aux autres églises; voilà celui que nous suivrons, que

nous méditerons au milieu de nos travaux, convaincus que l'on ne peut s'égarer en suivant un tel maître. Héritiers de sa modération, nous tiendrons, comme lui, un juste milieu entre les flatteurs de la puissance séculière, et les exagérateurs de la puissance pontificale; héritiers de son amour pour la vérité, qu'il appelle *la grâce spéciale de l'épiscopat*, nous la dirons sans crainte comme sans détour, et nous la défendrons au prix de tous les sacrifices. Comme lui, nous proclamerons encore, s'il le faut, ces Articles célèbres que lui dicta à la fois son amour pour l'Église ainsi que pour l'État, et qui concilient si bien la majesté du trône impérial avec la majesté du trône apostolique; comme lui, nous défendrons ces libertés précieuses, établies à la fois pour l'indépendance des souverains, pour l'honneur des évêques et la tranquilité de tous: libertés qui, retenues dans leurs justes bornes, font toute la vigueur de notre discipline, et qui, bien loin de nous faire manquer au respect et à la révérence filiale, ne font que nous rendre plus sujets des canons, de ces canons qui doivent être d'autant plus chers au saint siège, que *le saint siège les a fait siens*, dit Bossuet, *en les confirmant dès leur origine;* libertés qui ne sont autre chose que le droit d'observer les statuts de nos pères et les règles anciennes, et en cela conformes d'autant plus à l'Église romaine, qu'aucune église n'a plus qu'elle respecté l'antiquité, et n'a gardé plus religieusement la suite des traditions et le dépôt sacré des maximes héréditaires; libertés enfin que nous défendrons telles

que nous les ont transmises nos pères dans la foi, telles qu'elles sont consignées dans les registres publics de notre église et dans les délibérations de ses assemblées.

Mais je reviens au fond de mon discours. Nous avons vu la religion affermir l'ordre social et concourir à la félicité publique par la force de ses maximes, par la nature de son culte et le ministère de ses pasteurs. De ces vérités démontrées suit une conséquence non moins simple que lumineuse, c'est que le bien public n'est donc jamais plus assuré que par l'union sainte et par l'heureuse concorde entre le sacerdoce et l'empire, entre l'évêque du dehors, c'est-à-dire, le défenseur des autels et le protecteur des canons que fait l'Église, et les évêques intérieurs, c'est-à-dire, les pasteurs des ames et les conducteurs des fidèles dans la carrière des vertus et dans l'enseignement des choses qui sont de Dieu. Union admirable, qui fortifie les deux puissances l'une par l'autre, et sans laquelle, dit le grand homme que nous voudrions toujours citer, rien ne peut demeurer en assurance parmi les hommes, ni l'État, qui voit alors périr ses véritables fondemens, la justice et les mœurs, fruits heureux des vertus et de la doctrine chrétienne; ni l'Église, qui manque alors de secours et d'appui pour opérer le bien commun, et pour remplir efficacement sa glorieuse destinée.

Mais pourquoi cette heureuse harmonie entre ces deux puissances, que Dieu a établies pour se soutenir, est-elle si souvent troublée? pourquoi

cette belle union, le plus grand bien que le ciel puisse accorder à la terre, est-elle si souvent rompue? Tant de paix et de bonheur ne seroit-il pas fait pour ce monde caduc et cette vie périssable, ou bien enfin l'Église ne seroit-elle née que pour les combats, et le ciel n'auroit-il à lui offrir que des épreuves et des traverses dans son pélerinage sur la terre? Quels nuages épais se sont donc élevés? comment s'est obscurci cet horizon si pur, qui nous promettoit des jours si sereins et si calmes? d'où est venue la tempête? comment s'est rompu ce pacte pacificateur et réparateur qui unissoit d'un lien si doux le chef de l'État et le chef de l'Église? Mais que fais-je? viens-je donc attrister vos cœurs par le récit de cette rupture qui afflige les fidèles, et dont les impies triomphent? viens-je donc vous entretenir de ces grands différends dont le principe part de si haut, et dont la discussion doit être encore environnée de tant de circonspection et de respect? Mais si de graves considérations nous imposent la loi de nous taire ici sur la cause du mal et sur la source des dissensions, nous pouvons parler de leurs tristes effets et de leurs déplorables suites; nous pouvons gémir sur l'état de notre église et sur le sort de tant de vastes diocèses, qui, déjà désolés par cette effrayante disette de ministres inférieurs, voient encore aggraver leurs maux par la privation de leurs premiers pasteurs. Enfin, il nous est permis de chercher quel remède appliquer à de si grands malheurs, et quel terme donner à de si grandes

extrémités. Jusques à quand doit donc durer cet état d'inquiétudes et d'anxiété, de viduité et de souffrance? L'église gallicane, que l'on peut appeler aujourd'hui la catholicité européenne; l'église gallicane, agitée par tant de secousses, environnée de tant d'écueils, et presque sur le penchant de sa ruine, ne porte-t-elle pas en elle-même le principe de sa conservation? N'y a-t-il donc pas pour elle, ainsi que pour l'État, une nécessité à laquelle il faut que tout cède? Le salut des fidèles, ainsi que le salut du peuple, n'est-il pas la première loi? Ne peut-il pas y avoir des craintes tellement fondées, des dangers si imminens, des circonstances si hasardeuses, que l'église de France ne puisse toute seule aviser aux moyens de se sauver elle-même, en sauvant son épiscopat? Mais quelle est cette planche qui s'offre à elle pour échapper au naufrage dont elle est menacée? Jusqu'où peut s'étendre la loi des tempéramens? jusqu'où peut-on s'avancer? où doit-on s'arrêter? quelle application peut-on faire des règles anciennes aux règles actuelles, et de l'histoire du passé aux conjonctures du présent? comment peut-on céder à l'empire des circonstances, sans faire plier les principes? et enfin quelles sont les mesures que suggèrent ici ou la prudence, ou le courage, ou la modération, ou le zèle, pour faire dans ces grandes occurrences ce qui convient le mieux à l'État et à l'Église, à vos peuples et à vous-mêmes? voilà, Messeigneurs, les hautes discussions qui sont offertes à vos lumières, et sur

lesquelles vous avez à prononcer devant l'Europe qui vous observe, devant l'Église qui vous écoute, et la postérité qui vous attend.

Mais quelle que soit l'issue de vos délibérations, quel que soit le parti que la sagesse et l'intérêt de nos églises pourront nous suggérer, jamais nous n'abandonnerons ces principes immuables qui nous attachent à l'unité, à cette pierre angulaire, à cette clef de la voûte, sans laquelle tout l'édifice s'écrouleroit lur lui-même : jamais nous ne nous détacherons de ce premier anneau, sans lequel tous les autres se dérouleroient, et ne laisseroient plus voir que confusion, anarchie et ruine: jamais nous n'oublierons tout ce que nous devons de respect et d'amour à cette Église romaine qui nous a engendrés à Jésus-Christ, et qui nous a nourris du lait de la doctrine; à cette chaire auguste que les Pères appellent la citadelle de la vérité, et à ce chef suprême de l'épiscopat, sans lequel tout l'épiscopat se détruiroit lui-même, et ne feroit plus que languir comme une branche détachée du tronc, ou s'agiter au gré des flots comme un vaisseau sans gouvernail et sans pilote. Oui, quelques vicissitudes qu'éprouve le siège de Pierre, quels que soient l'état et la condition de son auguste successeur, toujours nous tiendrons à lui par les liens du respect et de la révérence filiale. Ce siège pourra être déplacé, il ne pourra pas être détruit, on pourra lui ôter de sa splendeur, on ne pourra pas lui ôter de sa force; partout où ce siège sera, là tous les autres se réuniront; partout où ce siège se transportera, là tous

les catholiques le suivront, parce que partout où il se fixera, partout sera la tige de la succession, le centre du gouvernement et le dépôt sacré des traditions apostoliques.

Tels sont nos sentimens invariables, que nous proclamons aujourd'hui à la face de l'univers, à la face de toutes nos églises dont nous portons en ce moment les vœux, et dont nous attestons la foi; à la face des saints autels, et au milieu de cette basilique où nos pères assemblés vinrent plus d'une fois cimenter la paix de l'Église, et apaiser par leur sagesse des troubles et des différends, hélas! trop ressemblans à ceux qui nous occupent aujourd'hui. Il me semble en ce moment les entendre, il me semble voir leurs ombres vénérables apparoître au milieu de nous, comme pour nous dire de ne rien faire qui ne soit digne d'eux, qui ne soit digne de nous, et de ne jamais dévier de l'antiqe chemin qu'ont tenu nos ancêtres. O sainte église gallicane! fille aînée des églises, après celle de Rome la plus auguste et la plus vénérable; toi qui, tombée avec tant de grandeur, t'est relevée avec tant de gloire; plus digne encore de toi-même aux jours de tes tribulations qu'aux plus beaux siècles de ta splendeur et de ta gloire, jamais, non jamais, tu ne dégénéreras de ta noble origine ni de ta belle renommée et les siècles futurs te verront telle que t'ont vues les siècles passés, l'*ornement de l'Église universelle* (1), et une des plus illustres parties de cette Église à laquelle

(1) Bossuet, sermon sur l'Unité de l'Église, IIe part.

Jésus-Christ a promis les nations pour héritage et pour durée l'immortalité.

Mais que vois-je, et quel doux avenir s'offre donc à mes yeux? Est-ce illusion? est-ce ce besoin d'espérer qui fait le charme et le soutien de notre foiblesse? Je vois un nouveau siècle de grandeur et de gloire qui s'ouvre devant moi, je vois la paix s'embrasser avec la justice, et la paix dans l'Église courronner la paix dans l'État : je vois le soleil de l'Évangile, qui unit, féconde et embellit tout, chasser bien loin devant lui ce ténébreux fantôme de l'impiété qui divise, dessèche et enlaidit tout: je vois l'instruction publique, débarrassée de tous les alliages qui pourroient encore altérer sa pureté et rendre ses enseignemens incertains, tendre noblement vers son but, vers cette régénération morale, sans laquelle ne se fera jamais la régénération politique : je vois les mœurs nationales reprendre avec les arts une nouvelle vie, et les lettres contracter avec les vertus cette auguste alliance qui n'auroit jamais dû se rompre, l'impiété reculer de honte devant les maux qu'elle a causés, et la philosophie elle-même, éclairée par son expérience, se réconcilier enfin avec la religion, sans laquelle il n'y a pas de vraie philosophie, et faire ainsi l'essai de ce que peut, pour le bonheur du monde, le noble accord de toutes les lumières que le génie peut répandre, et de toutes les vertus qu'inspire la religion.

Mais en attendant que les temps s'accomplissent, et que les desseins de Dieu se développent, pontifes du Très-Haut, nous les hâterons par l'ascendant

de notre ministère. Armés du glaive de la parole, et nous aussi nous aurons nos conquêtes, en obtenant par la persuasion ce que les rois les plus puissans ne sauroient commander par la force. Nos saints et vénérables prédécesseurs ont civilisé la nation des Francs, nous mettrons tout notre bonheur à travailler au sien; ils ont consolidé l'ancienne monarchie, nous défendrons la monarchie nouvelle; ils ont fondé la plupart de nos hôpitaux, nous les secourrons de tout notre pouvoir, et, s'il faut, nous les servirons; ils ont fondé la plupart de nos écoles, nous mettrons tous nos soins à ranimer le goût des saintes lettres et des études cléricales: enfin il ont su être riches en faisant de grands biens, nous saurons être pauvres en excitant d'autant plus la charité publique, que nous avons moins de moyens d'être charitables; et c'est ainsi qu'honorant notre ministère comme saint Paul, et ne séparant jamais notre amour pour la religion de notre amour pour la patrie, nous obtiendrons cette considération que le monde ne peut pas nous donner, puisqu'elle sera toute à nous, et qu'indépendante des richesses et des honneurs, nous ne la devrons qu'à nos services et à nos travaux, à nos vertus et à nos exemples.

Esprit saint, au nom de qui nous sommes assemblés, source ineffable de toutes les lumières et de toutes les bénédictions, confirmez par votre grâce ces sentimens que votre grâce a mis en nous. Bénissez l'égise gallicane, cette vigne chérie qu'a plantée votre droite; relevez-la de son abattement,

ranimez-la dans la foi des promesses, et faites-lui comprendre qu'au milieu de tous ses malheurs, le plus grand sans doute ce seroit de désespérer.

Bénissez les fidèles confiés à nos soins, en leur donnant un cœur docile aux décisions de leurs pontifes, et en les préservant de cet esprit d'orgueil, de schisme et de révolte, qui pourroit leur persuader qu'au mépris de l'autorité établie par vous-même, les disciples peuvent être plus éclairés que les maîtres, les enfans plus intruits que les pères, et les brebis plus savantes que les pasteurs.

Bénissez notre invincible et glorieux monarque; conservez cette tête précieuse sur laquelle repose non-seulement le bonheur de la France, mais le destin de l'univers; formez en lui une ame aussi grande que sa fortune, en l'ornant de toutes les vertus chrétiennes; donnez-lui de comprendre que si la force ou le génie fonde les empires, la religion seule les affermit et les conserve, et faites qu'en héritant des droits de Charlemagne, il le surpasse en zèle et en sagesse, comme il le surpasse en gloire et en puissance.

Bénissez son auguste compagne; qu'elle soit une princesse accomplie non-seulement devant les hommes, mais encore devant Dieu, et que, tandis que le héros dont elle partage le trône fera fleurir les lois et triompher la justice, elle mette à la cour la piété en crédit, et fasse régner autour d'elle la véritable dignité, celle des mœurs, de la décence et de la vertu.

Bénissez l'auguste enfant que vous avez accordé à nos vœux et à nos prières ; couvrez son berceau de vos ailes : imprimez en lui de bonne heure l'amour profond de ses devoirs ; l'amour des peuples, vrai génie de la royauté ; l'amour de la religion, cette vertu des grands princes, et la crainte de Dieu, seul contre-poids de la toute-puissance, et seul moyen de donner un maître à celui qui n'en reconnoît point, afin qu'étant né l'enfant de l'Église, il puisse en devenir un jour le soutien et le père.

Bénissez tout le peuple français, en lui inspirant de plus en plus l'amour et le respect pour le culte de nos aïeux, qui l'a rendu le premier peuple de la terre, et en le préservant de cet esprit d'impiété qui donne la mort aux nations, et qui bientôt le feroit retomber dans la barbarie d'où la religion l'a tiré.

Enfin bénissez cette assemblée, dont vous êtes le suprême docteur ; soufflez sur elle, comme autrefois vous soufflâtes sur celle de vos apôtres ; remplissez-la de votre esprit, de cet esprit de conseil qui mêle heureusement le zèle à la prudence, de cet esprit de liberté et de courage pour annoncer et pour défendre cette vérité sainte contre laquelle tout conspire, et dont vous nous avez constitués les gardiens et les sentinelles. Inspirez-lui tout ce qu'elle doit dire, tout ce qu'elle doit faire ; tout ce qu'elle doit dire pour l'instruction de ses enfans, tout ce qu'elle doit faire pour la gloire de l'Église, afin que tous, et peuples et pasteurs, et le chef et

les membres, et les pères et les enfans, puissent un jour se réunir dans le royaume des élus, dans l'église des premiers nés, où la foi disparoissant devant la claire vue, et l'espérance devant la possession, ne laisseront plus subsister que la divine charité, immuable dans sont objet et éternelle dans sa durée.

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA TRANSLATION SOLENNELLE

DES RELIQUES DE S. DENIS

ET DE SES COMPAGNONS,

FAITE, PAR ORDRE DU ROI,

DANS L'ÉGLISE DE SAINT DENIS,

LE 26 MAI 1819.

Sit memoria illorum in benedictione, et ossa eorum pullulent de loco suo.

Que leur mémoire soit en bénédiction, et que leurs os refleurissent de leurs sépulcres.

*Au livre de l'*ECCLÉSIASTIQUE, XLVI, 14.

A la vue de cette sainte et auguste cérémonie, quels sentimens divers s'emparent tour à tour de mon ame! que de grands et touchans souvenirs viennent en foule se réveiller dans mon esprit, et

tour à tour ou m'élever ou m'attendrir! Cette majestueuse et vénérable basilique, berceau illustre de la foi de nos ancêtres dont Geneviève posa les premiers fondemens, dont Clovis releva la splendeur, dont Charlemagne célébra la magnifique dédicace, que saint Louis et ses augustes héritiers chargèrent à l'envi des plus riches offrandes, et où nos rois, après en avoir fait l'objet spécial de leur culte pendant leur vie, venoient encore dormir leur dernier sommeil, et faire ainsi à l'Éternel le double hommage de leur couronne et de leur poussière; monument véritablement historique, et qu'on peut regarder comme une sorte d'abrégé de toutes nos antiquités civiles et chrétiennes : ces tours superbes, au-dessus desquelles semble flotter encore cette sainte bannière si chère à nos aïeux, cette oriflamme de Denis, qu'arboroient nos guerriers, comme l'emblême de la joie (1), le bouclier d'État et le signal de la victoire : ces ossemens sacrés de nos premiers apôtres, d'abord sauvés miraculeusement des mains barbares de leurs tyrans, et échappés de nos jours, par un nouveau prodige, à des mains plus barbares encore, aux sacrilèges violateurs de nos tombeaux : ces magnifiques dons de la piété et de la munificence royale (2), pour parer l'autel

(1) *Mont-Joie Saint-Denis* étoit l'ancien cri de guerre des Français.

(2) Le Roi avoit fait présent de trois châsses, pour renfermer les reliques des saints martyrs.

de nos martyrs, du haut duquel ils vont exercer encore une sorte d'apostolat, et dominant sur ces royales catacombes et sur ces grands vassaux de la mort, prêcher éloquemment la vanité des grandeurs et l'immortalité de la vertu : cette imposante réunion des voyans en Israël et des augustes vieillards du sanctuaire (1), descendus aujourd'hui de leurs chaires sacrées pour les abaisser devant celle de Denis, et pour réfléchir ainsi sur sa mémoire tout le lustre et l'éclat que l'épiscopat tient de lui : ce clergé vénérable destiné au maintien de la majesté de son culte, et dont la plus belle décoration est dans les noms de ceux qui le composent, à la tête duquel je vois un pontife illustre (2), l'ornement de la pourpre, l'amour de ses collègues, l'honneur comme l'esprit de ce grand diocèse, tout fier de l'avoir bientôt pour son premier pasteur; un pontife qui, réunissant à une douceur que rien n'altère, un courage que rien n'abat, nous apprend chaque jour que la vertu ne vieillit point : que dirai-je encore? ces jeunes Samuels, élevés à l'ombre du sanctuaire, et qui, croissant comme ces palmiers dont parle le prophète, pour donner des fruits dans leur temps, sont venus respirer auprès de ces cendres sacrées

(1) Tous les évêques réunis à Paris, dont quatorze archevêques et évêques sacrés, et vingt-cinq évêques nommés, assistèrent à cette cérémonie.

(2) M. le cardinal de Périgord, grand-aumônier de France, primicier du chapitre de Saint-Denis, et élu archevêque de Paris.

l'odeur de la sainteté, l'esprit sacerdotal et la vigueur apostolique (1) : enfin cette immense concours de fidèles de tout âge et de tout état, rivalisant d'empressement et de piété, et disputant à qui leur rendra plus d'hommages et leur offrira plus d'encens !... Quel lieu et quel moment pour un ministre de la parole! Ici tout parle aux yeux, ici tout parle au cœur : et combien donc nous regrettons et le temps qui nous a manqué, et les forces que nous n'avons plus, pour célébrer dignement en ce jour ces héros immortels, non moins dignes d'exciter notre vénération et notre reconnoissance, que d'intéresser à la fois tous les cœurs chrétiens et tous les cœurs français !

En effet, Messieurs, que ne devons-nous pas, comme chrétiens, à ceux qui les premiers nous ont annoncé la bonne nouvelle, qui les premiers ont fait reculer devant eux les ténèbres de la superstition pour nous appeler, dit l'apôtre (I PETR. II, 9.), à une admirable lumière, et qui ont ensuite scellé de leur sang la vérité de leur doctrine et l'authenticité de leur mission ; qui les premiers ont planté au milieu de nous *cet arbre de vie dont les feuilles*, dit l'Esprit saint (APOC. XXII, 2.), *sont destinées à la guérison des nations*, et qui ont commencé cette belle chaîne et cette liste glorieuse de pontifes plus illustres les uns que les autres, et aussi éclatants de vertus que de lumières !

(1) Le séminaire de Saint-Sulpice.

Comme Français, quelles actions de grâces n'avons-nous pas à rendre à ces hommes apostoliques, auxquels la France doit, non-seulement sa conversion, mais sa civilisation; non-seulement sa foi, mais son existence sociale; non-seulement ses premiers pasteurs, mais ses premiers législateurs, mais ses premiers instituteurs, qui, en fondant parmi nous le chritianisme, y ont posé les premiers fondemens du trône, et ont préparé, par leurs conseils comme par leurs exemples, le règne paternel de nos rois chrétiens; ce qui fait dire à un historien non suspect (GIBBON.) que la France est *un royaume bâti par des évêques,* et si bien constitué, qu'il vit encore après quatorze siècles, et qu'il n'a pu chanceler un instant sans ébranler le monde : de sorte qu'on peut dire, en un sens, qu'appuyé sur la religion il repose sur la pierre ferme, et que l'État, comme l'Église, est établi sur le fondement des apôtres; *super fundamentum apostolorum* (EPHES. II, 20)!

Ainsi, tandis que, par un scandale sans exemple dans l'histoire des nations, la législation fait divorce avec le Dieu de nos pères, que la religion est exilée de notre code, et qu'on est parvenu à rougir jusque de son nom et à craindre jusqu'à son ombre, les restes vénérés de nos premiers apôtres viennent se replacer auprès des cendres de nos rois, et attester par ce rapprochement que l'autel et le trône ne peuvent pas se séparer, qu'ils se soutiennent l'un par l'autre, et que si jamais ils cessoient d'être unis, tout l'État seroit en confusion, et finiroit par tomber en ruines.

Ainsi, tandis que des plumes impies autant que factieuses versent sur nos saints et intrépides missionnaires les flots envenimés de leurs outrages et de leurs calomnies, tout s'empresse de rendre hommage aux augustes dépouilles des premiers missionnaires de la France, qui l'ont arrachée à la barbarie, comme les nouveaux s'efforcent aujourd'hui de l'enlever à une corruption sans bornes, à une impiété sans exemple, et à une idolâtrie plus déplorable et plus honteuse encore que celle dont nous ont délivrés nos premiers pères dans la foi.

Qu'avons-nous dit, Chrétiens, et seroit-il donc vrai que nous sommes encore sous l'esclavage des idoles, et que le paganisme revit encore parmi nous? Qui pourroit en douter? et comment ne pas voir que, bien loin d'avoir été détruit, il n'a fait que changer d'esprit et de forme, et que les nouvelles idoles, pour n'être pas l'ouvrage de nos mains ni des images taillées, n'en sont pas moins viles, ni leur culte moins honteux et moins criminel? Comment donc nommerons-nous tous ces grands philosophes qui pullulent au sein de la France, et qui sont pour elle une plaie non moins triste et aussi cruelle que celle des insectes malfaisans dont fut frappée la malheureuse Egypte; ces fiers propagateurs de la lumière, qui nous donnent leurs rêves pour des découvertes, et qui, se croyant plus savans que le genre humain, doutent de tout, même du sens commun; ces superbes esprits, enflés de leur mérite, qui se croient inspirés parce qu'ils s'engouent de tout, même de l'absurde et de l'im-

possible ; ces grands génies qui savent tout, et veulent à peine nous permettre de savoir quelque chose ; ces penseurs par excellence, qui, comme ceux dont parle Job, *croient être les seuls hommes* (JOB XII, 2.), et seuls avoir reçu le don de penser pour eux, et la mission de penser pour les autres, et que sont-ils donc, que des idolâtres qui *se paissent eux-mêmes*, dit l'apôtre (JUD. 12.), qui se déifient eux-mêmes, qui n'adorent plus que leurs chimères et leurs propres inventions, et qui, dans leur fol orgueil, appellent Dieu tout ce qu'ils pensent? car quel est celui d'entre eux qui ne dise en son cœur, comme ce roi d'Assyrie : *Je suis, et il n'y a que moi sur la terre* (SOPH. II, 15.) ; ou qui ne voulût, comme ce roi de Babylone (DAN. III.), élever sa statue sur les débris de toutes les autres?

Comment nommerons-nous ces grands réformateurs qui se croient nés pour régenter le monde ; ces fastueux précepteurs du genre humain, qui, après nous avoir fait recommencer notre éducation politique, voudroient encore nous faire recommencer notre éducation religieuse? Et que sont-ils donc, que des idolâtres qui ne veulent aucun contre-poids à leur toute-puissance, qui se rendent maîtres du présent comme de l'avenir, qui n'aspirent à rien moins qu'à disposer tout à la fois de nos corps et de nos ames, et qui hasardent ainsi, sur leur parole aventureuse, notre bonheur dans cette vie et notre salut dans l'autre?

Comment nommerons-nous ces hardis scrutateurs de la divine Majesté, qui, ne pouvant saisir

un atome, veulent embrasser l'infini, et mesurer leurs pensées d'un jour à la pensée éternelle; qui semblent dire au Créateur ce que le Createur lui-même disoit aux flots de l'Océant : *Vous irez jusque-là* (JOB. XXXVIII, 11.); qui ne trouvent rien de prouvé que ce qu'ils expliquent, rien d'avéré que ce qu'ils inventent, rien d'infaillible que ce qu'ils décident, rien de vrai que ce qu'ils comprennent? Et que sont-ils, que des idolâtres qui se font les arbitres de tout, qui osent citer à leur tribunal celui qui juge les justices, et se placent arrogamment, dit saint Paul, au-dessus même de tout de ce qui est Dieu; *qui extollitur suprà omne quod dicitur Deus* (II THESS. II, 4.)?

Comment nommerons-nous ces hommes qui, contrefaisant la voix du destin, et marchant de pair avec la fatalité, se donnent un ascendant aveugle et une volonté de fer, qui regardent comme nécessaire tout ce qu'ils veulent, comme forcé tout ce qu'ils décident, comme irrésistible chaque mouvement qu'ils impriment? Et que sont-ils donc, que des idolâtres, imitateurs bizarres de ce dieu fabuleux de l'antiquité, qui avançoit toujours et ne reculoit jamais, sans songer qu'il reculent sans cesse, et que depuis long-temps ils ne font que revenir sur eux-mêmes sans pouvoir s'entendre ni se fixer sur rien, qu'ils vont et viennent sans savoir ni d'où ils viennent ni où ils vont, toujours doutant, toujours discutant, toujours recommençant, aussi flottans et indécis aujourd'hui qu'ils l'étoient hier et qu'ils le seront demain; vérifiant

ainsi malgré eux cette parole de l'Esprit saint, que les impies ne feront que s'agiter dans un long circuit, et tourner sans cesse dans un même cercle : *Impii in circuitu ambulant* (PS. XI, 9.) ?

Comment enfin nommerons-nous tous ces enfans du siècle, si éperdument amoureux de ce que fait le siècle, et pour lesquels le siècle est la loi suprême ? Et que sont-ils, quelque couleur qu'ils prennent, ou quelque nom qu'ils se donnent, que des idolâtres qui demandent à leurs nouveaux chefs ce que ces Israélites, dont parle l'Écriture, demandoient à Aaron : Faites-nous des dieux qui marchent devant nous, ou plutôt des dieux qui nous plaisent et qui soient suivant nos désirs ; *fac nobis deos* (EXOD. XXXII, 23) : faites-nous une religion, non telle que nous l'avons reçue, mais telle qu'il nous la faut ; non telle qu'elle est, mais telle qu'elle nous convient ; une religion qui obéisse au temps, qui soit en harmonie avec les progrès des lumières et la haute civilisation, et qui puisse marcher avec nous ; qui ne sera pas dominante, mais que la philosophie dominera, qui nous consultera, au lieu d'être consultée ; *fac nobis deos ?* Que sont donc ces nouveaux apôtres, que d'autres idolâtres, qui leur répondent comme l'ancien serpent : Écoutez-nous, et vous serez comme des dieux, ayant la science du bien et du mal, dont vous fixerez les limites, et dont vous serez les juges suprêmes, *eritis sicut dii* (GENES. III, 5.) : et vous verrez de nouveaux cieux et une nouvelle terre, et vous aurez une religion à vos

ordres, qui sera non la parole de Dieu, mais la parole de l'homme ; non sans doute vieille comme le temps, mais toute rajeunie et accommodée à votre humeur et à vos goûts, et réduite à la mesure de chaque tête et à la faculté de chaque esprit ; une religion que vous jugerez, et qui ne vous jugera point ; que vous expliquerez, et qui ne vous expliquera rien ; à laquelle vous apprendrez qu'elle n'est plus ce qu'elle a été, mais ce que vous la faites : de sorte que ce n'est plus à Dieu, mais à vous, qu'il appartient d'assigner le culte qui lui convient et l'encens qui lui est agréable ; *eritis sicut dii, scientes bonum et malum ?* Ils trouvent en effet la religion nouvelle qu'ils demandent, où chacun dogmatise à son gré, en méprisant tous les dogmes ; où chacun fait de la raison qui doit obéir, la raison qui doit commander ; où chacun élève un autel à sa passion ou à son caprice, et où chacun enfin se donne un dieu suivant son cœur ; et une idole selon ses fantaisies ; *eritis sicut dii.*

Et d'abord idole de la gloire, aux vœux de laquelle la valeur est tout, et dispense de tout, même de la vertu ; idole devant laquelle viennent se prosterner tous ces héros si enivrés de leurs succès, si fiers de leurs lauriers, et plus forts encore pour vaincre l'ennemi que pour se vaincre eux-mêmes ; tous ces ravageurs de provinces que l'on appelle conquérans, et qui sont convaincus que tant de gloire et de triomphes n'ont pu être payés trop cher, ni achetés par trop de sang, de larmes et de désastres.

Idole de la liberté, après laquelle chacun court en aveugle, pourvu qu'il en entende seulement le nom (1); pour laquelle on se passionne d'autant plus, qu'on est moins propre à en jouir, qu'on parvient moins à la définir et qu'on en est encore à la comprendre; idole devant laquelle viennent se prosterner tous ces nouveaux émancipés, tous ces superbes affranchis qui ne veulent dépendre que d'eux-mêmes, parce qu'ils ne connoissent de pouvoir que celui qui vient d'eux, de lois que celles qu'ils font, de souverain que celui qu'ils se donnent, et qui, se croyant opprimés toutes les fois qu'il faut obéir, disent, comme Lucifer, et à leur Dieu, et à leur roi, et à leurs pères : Je ne servirai point; *non serviam* (JEREM. II, 20.).

Idole de la liberté des cultes, dont le résultat est de les affoiblir les uns par les autres, et en ne leur montrant qu'un égal mépris, d'inspirer pour tous une froide indifférence: idole devant laquelle viennent se prosterner tous ceux qui croient que tous les cultes étant libres, tous les cultes sont bons; que si tous les cultes sont bons, il n'y en a point de vrai; que si chacun a la faculté d'en choisir un, chacun, par la même raison, a la liberté de n'en point prendre, que s'ils sont tous égaux devant Dieu, et qu'ainsi le meilleur systême et le plus conséquent, c'est de n'en avoir aucun.

Idole de la tolérance, qui consacre toutes les erreurs comme tous les vices, qui supporte tout

(1) Bossuet, Orais. funèbre de la Reine d'Angleterre.

pour tout excuser, et qui excuse tout pour tout confondre; piège le plus subtil que l'enfer ait tendu aux ames simples, lesquelles peuvent n'y voir que le support de l'impie, ce qui est un devoir, quand cette tolérance n'est au fond qu'un encouragement pour l'impiété même, ce qui est un crime; idole devant laquelle viennent se prosterner tous ces tolérans d'un genre inconnu jusqu'ici, qui invoquent sans cesse la charité, la paix et l'indulgence, tout en se montrant durs et impitoyables pour leurs frères; qui, ne tolérant que ceux qui les flattent, proscrivent tout ce qui les contrarie, et dont le but avéré est de persécuter la religion par le mépris, puisqu'ils ne peuvent plus le faire par la violence.

Idole de la nature, qui sert à se passer de son auteur; idole aux pieds de laquelle font fumer leur encens tous ces aveugles partisans du hasard, qui, ne voulant point reconnoître d'intelligence supérieure pour régler tout cet univers, adorent ainsi des lois sans législateur, des plans sans architecte, et des effets sans cause: hommes d'autant plus insensés, que le hasard ne les entend point, et que la nature ne leur tient compte ni de leurs vœux, ni de leur encens, ni de leur admiration ni de leur tendresse.

Idole de ces hommes tristement célèbres, de ces prétendus beaux esprits que l'on nous donne pour la gloire de la nation, et qui n'en ont été que la honte et le scandale: dieux malfaisans, dont le génie a été plus funeste à la France que l'éruption des volcans et le débordement des fleuves, dont les

autels n'ont été dressés que sur des ruines, dont l'apothéose n'a été signalée que par nos désastres, dont les écrits ont précipité notre dégradation, et dont les noms n'iront à l'immortalité que pour le malheur des générations ; idolâtrie semblable à celle des païens, qui mettoient au rang de leurs divinités les monstres mêmes qui les dévoroient : de sorte que l'on peut bien dire de ces nouveaux idolâtres ce que le Roi-prophète disoit des nations infidèles, que leurs dieux sont des démons ; *dii gentium dæmonia* (PS. XCV, 9.).

Idole de l'opinion, qui seule règne en souveraine, qui seule est la règle de tout et la raison de tout, et qu'adorent exclusivement tant d'hommes versatiles aux yeux desquels tout est une opinion, le néant une opinion, le ciel et l'enfer une opinion, et Dieu même une opinion ; et dans les choses politiques, la monarchie une opinion, la légitimité une opinion, l'usurpation une opinion, la trahison une opinion, l'existence de de l'État une opinion, et les fondemens mêmes sur lesquels il repose une opinion : de sorte que la vérité n'étant plus qu'un mot vide de sens que chacun interprète à son gré, l'opinion est le seul dogme qui nous reste, la seule religion qu'on admette encore aujourd'hui ; et que, par une inconséquence aussi folle que déplorable, le destin des générations présentes et futures se voit aujourd'hui confié à ce dieu imaginaire et fantastique qui tourne à tout vent, et qui, né aujourd'hui, n'est pas sûr de vivre demain.

Idole de la nouveauté, devant laquelle se pro-

sternent tous ces fiers contempteurs des siècles, qui calomnient sans cesse le passé pour mieux corrompre le présent, et méprisent tout ce qui a été pour ne rêver que ce qui doit être : esprits inquiets, ardens à essayer de tout, et incapables de rien prévoir, qui n'ont d'attrait et de vénération que pour ce qui n'a jamais existé. Voilà donc l'idole favorite qu'il importe surtout de signaler ici comme la plus funeste et la plus dangereuse de toutes. C'est dans ce jour solennel qu'on ne sauroit trop démasquer ce *dieu du siècle* (II COR. IV, 4.), en présence de ces saintes reliques si propres à nous rappeler les premiers temps de notre histoire, et à nous attester l'antiquité de notre Église. C'est surtout devant elles que se fera davantage sentir cette importante vérité, que rien n'est véritablement grand que ce qui porte sur l'autorité du temps et sur la sanction des siècles ; que le plus grand aveuglement, ainsi que la plus triste calamité dont Dieu puisse frapper un peuple, c'est ce mépris de l'antiquité, ce divorce insensé du passé avec le présent, et ce goût effréné pour les innovations, qui nous font préférer à l'expérience des siècles nos essais d'un moment et nos rêves d'un jour.

Quoi de plus sacré en effet que cette antiquité vénérable, foible image de celle de Dieu, qui met au rang des plus beaux droits de son essence celui de ne pouvoir subir la loi des changemens (MALACH. III, 6.), et qui regarde comme le premier de ses titres celui d'*Ancien des jours* (DAN. VII, 9.), de ces jours qui vont au-delà de l'éternité même? De

là vient que rien de ce qui est vrai ne sauroit être nouveau, car la vérité ne commence pas, et il n'y a que l'erreur qui naisse et dont on puisse assigner l'origine. Soit que nous remontions au principe de la croyance ou au principe de la morale, il faut toujours remonter au commencement, c'est-à-dire, au principe qui n'a point de commencement; il faut toujours que nous prenions pour règle ce qui a été cru *en tous lieux, toujours, et par tous* (VINC. LIRIN. COMMONITOR. CAP. II.). La religion a commencé avec le monde, l'Église catholique a commencé avec Jésus-Christ; et c'est en s'appuyant sur cet immortel fondement, que *sa jeunesse*, dit Bossuet, *se renouvelle comme celle de l'aigle, et que sa nouveauté dure toujours* (SERMON POUR LE JUBILÉ, IIe PART.) : c'est pourquoi Jésus-Christ est appelé par Tertullien l'*illuminateur des antiquités* (ADVERSUS MARC. LIB. IV.), comme celui d'où toute antiquité descend, et vers lequel toute antiquité remonte, double héritier des temps comme des nations, source immortelle d'où sans lacune, comme sans interruption, nous sont transmis de main en main et le trésor incorruptible de la doctrine et le dépôt invariable de notre foi, et où viennent se réunir, comme dans leur centre, tous les siècles passés, tous les siècles futurs, depuis le jour où la lumière fut appelée jusqu'à celui où la lumière s'éteindra; *illuminator antiquitatum.*

Voilà pourquoi, Messieurs, la nouveauté a toujours été regardée comme la preuve la plus visible du schisme et de l'hérésie, et la condamnation la

plus frappante de tous les sectaires passés, présens et futurs. Ils ont beau s'envelopper de voiles hypocrites et d'artificieux sophismes, toujours on les a confondus par cette interpellation foudroyante : « Où étiez-vous hier, et pourquoi donc » venez-vous troubler nos limites (TERTULL. DE » PRÆSCR. CAP. XXXVII.) ? » Et c'est aussi ce que nous disons aux hérétiques de notre siècle : Vous avez commencé, et on vous assigne le jour et l'époque de votre naissance; mais votre nouveauté vous décèle, votre nom même vous trahit et dépose hautement contre vous : en vain vous vous parez du manteau de la réforme, *le point de la scission* perce évidemment au travers, et quels que soient tous vos efforts pour le cacher, on l'aperçoit jusque sur votre front, avec *le trait sanglant de la rupture* (BOSSUET, 1re INSTR. SUR LES PROMESSES DE L'ÉGLISE, N.° 14) et le signe ineffaçable de votre rébellion. *Où étiez-vous hier?*

Et c'est encore ce que nous croyons devoir dire aujourd'hui à tous ces novateurs passionnés, à ces penseurs d'un jour qui osent bafouer la pensée et à tous ces sectaires politiques, qui, aussi impatiens dans leurs désirs que bornés dans leurs vues, s'érigent en réformateurs sans mission, et viennent aujourd'hui troubler le monde et déchirer le sein de l'État, comme les sectaires religieux ont désolé l'Église et déchiré le sein de cette tendre mère. De la part de qui venez-vous? et pourquoi donc voulez-vous *renverser les bornes qu'ont posées nos pères* (PROVERB. XXII, 28.)? Comment ne voyez-vous

pas que s'ils pouvoient sortir de leurs tombeaux, ils vous accuseroient d'ingratitude et d'impiété, et vous repousseroient comme des apostats de votre nation, des déserteurs de la grande famille? comment ne voyez-vous pas que c'est l'antiquité qui donne du prix à tous? c'est elle qui répand sur tous les ouvrages du temps je ne sais quelle empreinte auguste et vénérable qui contribue tant à les perpétuer, et que la nouveauté ne donne jamais; de sorte que, par une admirable disposition de la Providence, ce même temps qui détruit tout, établit et consolide tout. Eh quoi! n'est-ce donc pas l'antiquité qui consacre les dynasties régnantes et qui les rend inviolables, comme elle consacre le droit des propriétés particulières? n'est-ce pas elle qui ajoute un respect de la légitimité, laquelle n'est jamais plus sacrée ni plus inattaquable que quand elle se perd dans la nuit des temps? n'est-ce pas elle qui place le gouvernement au-dessus des caprices de la multitude et des vains jeux de la fortune, et qui fait ainsi le désespoir des factieux? Que seroit donc sans elle la société, qu'une agrégation éventuelle d'individus gouvernés au hasard, toujours à la merci des événemens, et tout aussi peu sûre du présent que de l'avenir? n'est-ce pas la vieillesse des nations qui fait leur véritable majesté, en attestant tout à la fois et la sagesse de leurs institutions, et leur fidélité aux principes conservateurs, et la grandeur de leur caractère moral? Ainsi, le plus beau titre de la nation française n'est-il pas d'être regardée comme

la fille aînée des nations, et le plus grand honneur de notre église gallicane n'est-il pas d'être nommée la fille aînée des églises, et d'être ainsi après celle de Rome la plus auguste et la plus vénérable? Si elle tient tant à ses libertés, c'est qu'elle y voit une preuve de plus de son antiquité, une barrière de plus contre l'innovation, et un titre de plus pour conserver ses anciens droits. Que sont en effet les libertés de cette église, sinon le droit de jouir de ses anciens privilèges, de garder ses anciennes maximes? et la première de ces maximes n'est-elle pas de regarder comme oppressives toutes les lois nouvelles que l'on voudroit lui imposer sans son concours et sans son consentement?

Et pour tout dire ici, Messieurs, quel charme nous attache tant à la lecture des livres saints? n'est-ce pas ce goût des premiers temps qu'on y respire, et qui ajoute encore à l'empreinte divine de leur inspiration? Qu'est-ce qui nous plaît le plus dans les écrits des saints docteurs? n'est-ce pas leur antiquité, et je ne sais quel baume et quelle odeur suave qui en sort et qui tient à leur antiquité même? Qu'y a-t-il de précieux et de recherché parmi nous? ne sont-ce pas ces antiquités naturelles et ces gothiques productions, objets de tant d'études, et qui occupent tant les veilles des savans? Nous sommes presque idolâtres de leurs moindres débris; nous entreprenons de longs voyages pour en déterrer les plus foibles restes; nous fouillons dans les entrailles de la terre pour en découvrir quelques vestiges. Que de regrets n'éprou-

vons-nous pas à la vue de ces obélisques brisés, de ces colonnes renversées par le temps! et c'est avec une espèce de culte, que nous conservons jusqu'à leur poussière. Les temples les plus imposans, et qui commandent davantage notre respect et notre admiration, ce sont ces antiques et vénérables basiliques, dont nous voyons un beau modèle dans celle que nos aïeux ont consacrée à la mémoire de saint Denis, et qui nous réunit dans sa vaste enceinte : basiliques d'autant plus dignes de la majesté du Très-Haut, qu'elles comptent plus de siècles, et qu'elles ont vu passer plus de générations.

Or pourquoi, Messieurs, ces antiquités matérielles qui ne parlent guère qu'aux sens, ou qui n'intéressent que les artistes et les savans, nous seroient-elles plus chères et plus précieuses que ces antiquités sacrées et éminemment sociales, si propres à intéresser tous les cœurs comme tous les esprits? comment ces objets morts et inanimés auroient-ils tant d'empire sur nous, et nous offriroient-ils tant de charmes, si nous comptions pour rien ces traditions héréditaires qui sont la vie des nations, et tous ces grands et honorables souvenirs qui feront à jamais l'orgueil du nom français et la gloire du nom chrétien?

Et certes, Messieurs, tout en méprisant les siècles passés, nos modernes réformateurs n'appellent-ils pas à leur secours les siècles futurs? n'invoquent-ils pas l'avenir comme une divinité tutélaire? ne disent-ils pas chaque jour qu'il faut tout attendre du

temps, que le temps est un grand maître, que c'est le temps qui fait les empires et même les constitutions? Quand ils parlent d'une institution nouvelle, ne sont-ils pas obligés de convenir qu'elle a besoin d'être éprouvée par l'expérience, et de recevoir ainsi de l'antiquité un caractère de fixité et de durée qui seul peut la rendre imposante et vénérable aux yeux des peuples? Quand nous voulons éprouver quelque chose, ne demandons-nous pas depuis combien de temps elle dure, et n'est-ce pas sur le nombre de ses années que nous l'apprécions? Que demandons-nous chaque jour, sinon que le temps mette son sceau à nos nouvelles institutions, et les sanctionne de son autorité? Mais quelle est donc l'inconcevable contradiction d'un siècle qui, divorçant avec le passé, attend de l'avenir la stabilité de son ouvrage, qui ose préférer ainsi l'antiquité future, que rien ne peut lui garantir, à l'antiquité du passé qui portoit avec elle sa caution et sa garantie? et quelle inconséquence de se reposer ainsi sur la sagesse de nos neveux, après avoir bafoué celle de nos pères?

En vain les novateurs nous diroient-ils que le temps détruit tout, et que rien ne peut échapper à sa faux meurtrière. Hélas! qui peut n'être pas convaincu de cette triste vérité? et qui, mieux que la religion, nous apprend que la figure de ce monde passe, et qu'il n'y a rien de permanent sous le soleil? qui, mieux quelle, nous montre dans cette marche cachée, mais toujours continue du temps, l'action même de Dieu, dont il sert la

puissance et dont il exécute les volontés suprêmes? Mais plus un empire vieillit, plus c'est une raison de ne pas détruire, plus il est sage de retenir les instructions du passé, et plus il est utile de révérer la vieille autorité des siècles : mais plus le temps renverse et détruit tout, plus il faut nous servir contre lui-même de sa force corrosive, en conservant précieusement ce qu'il a fait pour nous, et en ne voulant pas être plus sages ni plus prudens que lui; plus nous devons plaindre ces insensés, qui, sans règle et sans mesure, cherchent bien plus à fatiguer le temps qu'à le suivre et à le laisser faire, puisque c'est Dieu qui le conduit, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même; et plus nous devons dire anathème à ces tristes auxiliaires de la mort, à ces démolisseurs infatigables, qui précipitent par leur fureur d'innovations la décadence des choses humaines, comme si la mort n'étoit pas assez puissante, et que le temps ne hâtât pas assez tôt à leur gré sa marche dévorante et sa triste rapidité.

Ainsi, l'esprit d'innovation contre lequel nous nous élevons ici n'est pas moins opposé à la saine morale qu'à la saine politique, et les détracteurs de nos antiquités sociales ne sont pas moins les ennemis de leur patrie, que les contempteurs de nos antiquités religieuses ne sont les ennemis de Dieu. En vain nous diroit-on qu'il y a des abus que le temps amène, et par conséquent des réformes que le nécessité commande; qui pourroit en douter? Mais qui donc ne sait pas aussi que réformer ce n'est pas détruire, que le plus grand

des abus est celui de vouloir les détruire tous, et que s'il est des changemens avoués par la sagesse, il n'en faut pas moins repoussèr ces philsosophes d'un jour, qui, sans cesse armés contre le passé, ne trouvent rien de beau que ce qui est neuf, rien de sûr que ce qui commence; tous ces novateurs insensés qui ne craignent point de précipiter un État dans l'anarchie et la désolation, pour l'unique plaisir de le refaire et la gloire de le rajeunir : aveugles, qui ne voient pas qu'en maudissant leurs pères, ils seront à leur tour maudits par la postérité; et qui, bravant tout à la fois la majesté des lois comme celle des temps, et se déshéritant de quatorze siècles de gloire, sont tout fiers et tout radieux de n'avoir plus qu'une antiquité de trente ans?

Que faire donc, Chrétiens, pour célébrer dignement cette auguste solennité? C'est de nous retremper dans les eaux salutaires de l'antiquité, et d'abjurer plus que jamais cette fureur de changement et cet esprit d'innovation, premier signal de la décadence d'un peuple; c'est de prendre aujourd'hui cette grande résolution, de marcher constamment, suivant l'avis du Sage, dans les chemins battus et dans les voies antiques, d'interroger nos pères, et de nous bien garder de remuer les bornes qu'ils ont posées; c'est de nous pénétrer de cette parole divine, que l'ancre du salut est dans l'expérience, et la sagesse dans les anciens, et qu'autant le respect pour les vieilles maximes est la preuve la plus sûre d'un esprit

sain et d'une ame élevée, autant le goût sans frein des nouveautés est l'indice le plus certain d'un cœur étroit et d'un esprit borné; c'est de se bien convaincre que l'ordre social a ses mystères comme l'ordre divin, et qu'il faut une croyance pour les uns comme pour les autres; c'est enfin de se dire à soi-même que les empires ont leurs fondemens aussi bien que la foi, que s'il y a de l'impiété a vouloir ébranler ceux-ci, il y a de la témérité à ébranler ceux-là, et qu'ainsi le plus sûr moyen de marcher sans danger entre ces deux abîmes, c'est d'écouter avec respect la voix de nos anciens, et de les suivre dans cette grande route qu'ils nous ont eux-mêmes tracée : *In antiquis est sapientia* (JOB. XII, 12.).

Ainsi, Messieurs, idoles de la gloire humaine, de la liberté, de la tolérance, de la nature; idoles des beaux esprits, de l'opinion et de la nouveauté: telles sont les divinités fantastiques qu'adorent les enfans du siècle, et qu'ils se sont forgées à force de lumières; idoles mortes entièrement à la vertu, qui *ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point* (PS. CXIII, 5, 6.), ou plutôt qui ont des yeux et ne veulent pas voir, des oreilles et ne veulent point entendre pour faire le bien; idoles révolutionnaires, nées au sein de nos malheurs et de nos crimes, toutes sales encore des sacrilèges mains qui les ont fabriquées, et auxquelles on a offert, ainsi qu'à Baal et Moloch, tant de victimes humaines; idoles néanmoins défendues encore aujourd'hui avec plus de fanatisme

que les païens ne défendoient les leurs; fanatisme inoui, et qui ne pouvoit appartenir qu'à un siècle philosophe; fanatisme qui n'a plus de nom, où l'on voit l'incrédulité se passionner pour les doctrines les plus tristes et les plus désolantes, comme les enthousiastes les plus ardens pourroient s'exalter pour les illusions les plus douces et les dogmes les plus consolans; idoles enfin mille fois plus funestes que celles d'Appollon, de Minerve et de Jupiter, puisque celles-ci, incorporées avec la politique et les institutions, placées à la tête du corps social, et invoquées comme les dieux tutélaires de l'Empire, pouvoient du moins contribuer à sa conservation en renforçant par leur intervention, toute fictive qu'elle étoit, les mœurs comme les lois, tandis que celles qu'on adore aujourd'hui, en privant l'État de tout rapport avec le ciel, ne peuvent qu'y porter le trouble et l'anarchie, et y laisser tout à la fois les passions sans frein, la raison sans règle, les lois sans appui, la morale sans vigueur et sans garantie.

Et voilà, Chrétiens, ce qu'on ne sauroit trop faire entendre à ce malheureux siècle, c'est qu'un culte superstitieux est encore moins funeste à un État que l'impiété mise en système; c'est qu'une religion, quelque absurde qu'elle puisse être, est encore moins fatale au genre humain que l'absence légale de toute religion; c'est qu'un peuple, qui, dans son ignorance, adoroit des faux dieux, étoit encore moins méprisable que ce peuple prétendu éclairé qui croit pouvoir impunément blasphémer le Dieu

véritable; c'est que les nations idolâtres qui adoroient tout étoient encore moins perverses qu'un peuple raisonneur qui n'adore plus rien, et duquel on peut bien dire avec saint Paul, qu'il est sans Dieu dans ce monde, *sine Deo in hoc mundo* (EPHES. II, 12.).

Ainsi s'est accompli ce triste oracle du prophète (JEREM. II, 11.): *Mon peuple a échangé sa gloire pour de vaines idoles.* Sa gloire, c'est-à-dire, sa religion, mère féconde de toutes les vertus et toute rayonnante de consolations et d'espérances, il l'a changée en abjectes idoles, source impure de tous les vices, et non moins propres à dessécher le cœur qu'à rétrécir l'esprit; sa religion, qui en avoit fait le modèle et l'envie des autres peuples, qui l'avoit élevé au plus haut point de gloire où une nation puisse atteindre, il l'a changée en des idoles antinationales, qui l'ont rendu le scandale et l'effroi du monde, et qui, non moins étrangères à cet honneur antique qui fait le François qu'à cette foi divine qui fait le chrétien, lui ont ravi sa dignité, et ont dénaturé son noble caractère; sa religion, qui donne des ailes au génie et de l'élévation aux sentimens, il l'a changée en des idoles froidement systématiques, qui mettent toutes les vertus en calcul, toutes les vérités en question, tous les principes en problêmes: enfin sa religion, qui fait la force des empires et les rend immortels comme elle, il l'a changée en des idoles venimeuses dont le poison mortel corrode sourdement toutes les bases sociales, frappe au cœur les États les mieux affermis, et précipite dans le tombeau tout peuple

qui en est atteint : *Populus verò meus mutavit gloriam suam in idolum.*

Mais non, tous ces dieux imaginaires, tous ces simulacres trompeurs tomberont, et ils tomberont plus facilement encore que ceux dont nos glorieux apôtres brisèrent les autels, parce qu'il est écrit : *Ils édifieront, et je détruirai; ils bâtiront, et je démolirai* (MALACH. I, 4.); parce que tout ce qui porte sur le mensonge est rétabli sur le néant, et que tout ce qui n'a pas la vérité pour fondement doit nécessairement s'écrouler sur lui-même. Insensés ! ils ont dit comme l'ange rebelle : Je monterai jusqu'au ciel, et je m'assiérai sur le trône du Tout-Puissant, *in cœlum conscendam* (ISAI. XIV, 13.); mais celui qui habite au plus haut des cieux se moquera d'eux, dit le prophète (PS. II, 4.), et s'il diffère si long-temps leur entière défaite, c'est pour la rendre encore plus honteuse et plus éclatante. Le mal est grand sans doute, mais il trouvera son remède dans sa grandeur même; encore un moment, et la vérité sortira du nuage, et *toutes les idoles*, suivant l'arrêt de l'Esprit saint, *seront brisées et tomberont en poudre* (ISAI. II, 18.). Déja ces statues au cœur d'airain et aux pieds d'argile chancellent sur leurs bases, et leurs adorateurs sont trahis chaque jour par leurs propres excès; chaque jour se détache une pièce de ce théâtre de tromperies et de mensonges sur lequel ils les ont élevées : ils ne cessent de nous prêcher *la raison* et *l'humanité;* mais chaque jour cette humanité se démasque malgré son doucereux

langage, et cette raison rétrograde en dépit de sa hautaine certitude; l'engouement des nouveautés s'éteint; on se désenchante de plus en plus de ces hommes doublement corrupteurs, qui tour à tour ont soutenu leurs théories par des crimes, et leurs crimes par des théories; et d'un bout de la France à l'autre se fait entendre ce cri universel, prélude de cet arrêt inexorable de la postérité, qui, perpétué d'âge en âge, redira à nos derniers neveux: *Ils ont semé du vent, et ils ont moissonné la tempête* (OSEE. VIII, 7.); ils nous ont promis l'âge d'or, et l'âge de fer nous est arrivé; ils ont appelé la lumière, et le chaos leur a répondu.

Ainsi toutes nos constitutions, nos usages, nos mœurs, nos habitudes même, les plus doux liens qui existent parmi les hommes, ont disparu et se sont engloutis dans le torrent d'une révolution impie; la religion seule a surnagé à travers ces débris immenses, et tandis qne tout est tombé autour d'elle, elle seule est restée debout.

Ranimons donc notre confiance en ce jour solennel, et n'oublions jamais que le plus grand de tous nos malheurs seroit de désespérer; *c'est notre foi qui a vaincu le monde* (I JOAN. V, 4.), c'est notre foi qui le vaincra encore : armons-nous contre lui de nos prières, de nos vertus, de nos exemples et de nos bonnes œuvres, et nous serons plus forts que lui. *Les armes de notre milice*, dit saint Paul, *ne sont pas charnelles, et quand nous sommes forts, c'est de la force de Dieu même* (II COR. X, 4.). Qui peut donc lui résister? Il est écrit que tout

ce qui se heurtera contre cette pierre sera brisé (MATTH. XX, 44.). On aura beau exiler la religion de nos lois, on ne la bannira point de nos cœurs, on ne l'exilera pas de la France, qui proteste hautement contre cet attentat, et le monde lui-même sera forcé de rendre hommage à cette religion céleste, aussi impérissable que les collines éternelles d'où elle est descendue.

Et vous, grand saint, daignez du haut des cieux jeter un regard favorable sur cette vigne chérie que vous avez plantée, que vos sueurs ont fécondée, que votre sang a consacrée, et qu'il doit vivifier encore. Intercédez pour cette église gallicane que vous avez fondée par votre zèle et illustrée par vos exemples: obtenez-lui cette sagesse proportionnée à ses dangers, ce zèle égal à ses besoins, ce courage aussi grand que ses tribulations, ce surcroît de piété pour mettre à profit ses épreuves, afin que, par l'union entre ses membres, par la soumission à son chef, par la fidélité à son roi, elle puisse en tout se montrer le modèle de ses enfans.

Intercédez pour tant de troupeaux sans pasteurs, pour tant de pasteurs sans chefs, pour tant d'églises affligées de leur longue viduité. Hâtez, par vos prières, l'exécution de cet accord si désiré (1), qui doit donner à la religion une nouvelle splendeur, à l'État une nouvelle vie, au trône de nouveaux appuis, à la morale de nouveaux défenseurs, à l'ordre public de nouveaux garans, à l'impiété de

(1) Le Concordat de 1817.

nouvelles digues, et répandre enfin sur le monarque et sur les sujets de nouvelles grâces et de nouvelles bénédictions.

Intercédez pour ce monarque, noble héritier de soixante rois très-chrétiens : rendez-le digne de plus en plus de son auguste race, faites-lui bien sentir que tout le secret de la royauté est dans l'accord parfait et l'alliance intime de l'autel et du trône; que protéger la religion n'est point une grâce, mais un besoin ; que ce n'est point une faveur, mais une dette, ni une condescendance, mais une nécessité ; que c'est par elle seule qu'il pourra efficacement réparer nos malheurs, mettre un terme à nos maux, consommer la restauration qu'il a si heureusement commencé, et accomplir ainsi cette belle et consolante prophétie: Le roi sera comme un refuge après la tempête, comme un ruisseau dans une terre desséchée, et comme l'ombre d'une roche avancée à travers les sables brûlés par l'ardeur du soleil.

Intercédez enfin pour toute cette France, si digne de vous intéresser encore, et obtenez, par votre puissante médiation, que, repoussant avec horreur ces sophistes inquiets et ces esprits turbulens, qui jusqu'ici l'ont si cruellement trompée, elle revienne sincèrement à cette religion qui peut seule cicatriser ses plaies, et sans laquelle son existence seroit toujours provisoire et son sort toujours incertain; qu'elle obéisse à cette loi suprême sans laquelle il n'y a point de loi, charte éternelle qui supplée à toutes les autres, et à

laquelle aucune autre ne sauroit suppléer, afin que, réconciliée avec Dieu, elle redevienne son peuple chéri, et qu'après avoir offert le plus terrible exemple de sa justice, elle nous présente le plus éclatant témoignage de sa miséricorde. Ainsi soit-il.

DISCOURS

PRONONCÉ

DANS L'ÉGLISE DE SAINTE GENEVIÈVE,

LE JOUR DE SA FÊTE,

3 JANVIER 1823 (1).

Si jamais nous avons éprouvé combien il est doux d'annoncer la parole sainte, c'est sans doute dans cette auguste solennité, où les plus nobles et les plus touchans souvenirs viennent se rattacher aux émotions les plus vives et les plus tendres. Fut-il jamais un spectacle plus consolant, plus fait pour élever les ames? Cette cérémonie pompeuse, où le sentiment de la piété s'accroît par celui de la joie, et où le sentiment de la joie s'augmente par celui de la piété; tous ces accords harmonieux, ces saints cantiques de Sion; heureux préludes du chœur des anges, dont retentissent ces

(1) C'étoit le jour anniversaire de l'ouverture de l'église, qui avoit été bénie avec une grande pompe le 3 janvier 1822.

voûtes majestueuses; ce temple magnifique, chef-d'œuvre de l'art, élevé en l'honneur d'une pauvre bergère, dont nos rois ont posé les premiers fondemens, et dont la cîme imposante domine tous les palais des grands; ces reliques sacrées, autour desquelles sont appendues les guirlandes de la piété et les offrandes de la reconnoissance, et devenues d'autant plus chères et plus précieuses, qu'elles rappellent tout ce que nous avons perdu, et tout ce que, dans leur fureur impie, nous ont ravi ces barbares qui outrageoient à la fois la cendre de leurs pères et la cendre des saints; tout ce cortège vénérable d'intrépides apôtres et de nouveaux évangélistes, dévoués à la fois au service de cet autel et à la conversion des ames, et revêtus de la double mission de cultiver la vigne du Seigneur et de garder son temple; et à la tête de ce clergé aussi nombreux qu'édifiant, le pontife sacré dont la piété ranime le courage, dont le courage fait briller la piété, et qui, non moins puissant en œuvres qu'en paroles, prêche tout à la fois la vérité par ses leçons et la charité par ses exemples!.... Quel lieu et quel moment pour un ministre de la parole! Ici tout parle aux yeux, ici tout parle au cœur. Combien donc nous regrettons de ne pouvoir célébrer assez dignement cette vierge immortelle, non moins faite pour exciter notre admiration que notre reconnoissance, et pour intéresser à la fois et tous les cœurs chrétiens et tous les cœurs français!

Quelle est cette héroïne incomparable, si foible

et si puissante, si petite dans son élévation et si grande dans sa bassesse, non moins humble par sa vertu que merveilleuse par sa gloire? Quelle est cette vierge si simple et modeste, qui, sans science, éclaire les docteurs, sans richesse nourrit les villes, sans armes disperse et met en fuite les Barbares; qui sait, sous l'humble chaume qui la couvre, se faire respecter des païens et des fidèles, des pontifes et des rois; qui devient tout à la fois le sauveur et l'apôtre de sa patrie, et qui par la conversion du grand Clovis, ouvrage de son zèle comme de sa piété, prépare d'un seul coup la chute entière des idoles, la grandeur de l'empire français et le bonheur des générations futures? Quelle louange suffira donc à sa louange? Comment ne pas admirer cette Providence ineffable qui se sert de ce qu'il y a de plus foible pour opérer de grandes choses, afin que l'univers comprenne que tout est souple sous sa main, comme à ses yeux tout est égal, le sceptre et la houlette, le pauvre et le potentat; que rien ne lui est inutile, quelque petit qu'il soit, ainsi que rien ne lui est nécessaire, quelque grand qu'il puisse être; et qu'enfin, soit que Dieu crée, soit qu'il gouverne, soit qu'il pose les colonnes des cieux ou les fondemens des empires, il bâtit tout sur le néant, et n'a besoin que que de lui-même? C'est ainsi que, dans Israël, il se sert de la débile main de Judith, de Debbora, d'Esther, et du dernier enfant d'Isaïe pour triompher des ennemis du peuple saint, et pour terrasser les géants; et c'est

ainsi que parmi nous il suscite Geneviève, et qu'il fait d'une fille ignorante l'oracle de son siècle, d'une bergère obscure un thaumaturge tout-puissant qui remplit l'univers du bruit de ses merveilles, et qui, après avoir été pendant sa vie le boulevard et la libératrice de cette capitale, mérite d'en devenir, après sa mort, l'avocate toute-puissante et la glorieuse patronne.

Ainsi la mémorable commémoration que nous célébrons aujourd'hui peut être regardée comme une solennité tout à la fois religieuse et nationale, et pour ne pas y prendre part, il faudroit renoncer à sa foi comme à sa patrie.

Ainsi la Providence se plaît à consoler, par cette fête expiatoire, les enfans de la foi, et à mêler parmi tant de sujets de découragement et de tristesse les plus touchans motifs de joie et d'espérance.

Ainsi nous avons vu disparoître ce *Panthéon français* d'exécrable mémoire, aussi vil et aussi immonde que celui de l'ancienne Rome où régnoient les immortels, dédié, non *aux grands hommes* par *la patrie reconnoissante*, mais aux dieux infernaux de la révolution par l'impiété en délire : et tout nous dit qu'ils disparoîtront bientôt jusqu'aux derniers vestiges, ces trophées sacrilèges, ces profanes emblêmes qui affligent encore les regards des gens de bien, de même que les restes de ces écrivains trop fameux, non moins déshonorés aux yeux de la raison qu'aux yeux de la foi, non moins coupables devant les

hommes que devant Dieu, qui, tout cachés qu'ils pourroient être dans les plus obscurs souterrains, se trouveroient encore trop voisins de l'autel de la pureté virginale et de la maison du Saint des saints.

Ainsi les novateurs et les artisans de ruines ont beau s'enorgueillir de leurs victoires et se vanter de leurs affreux succès, ils n'en seront pas moins forcés de rendre hommage, tôt ou tard, à cette religion impérissable, à cette fille du ciel et de l'éternité, qui fait servir ses malheurs à ses vertus, ses humiliations à sa gloire, ses contradictions à son triomphe, les orages et les tempêtes à son affermissement, et qui sait ainsi puiser jusque dans les efforts de ses persécuteurs le principe même de sa force et de sa durée.

Ainsi, après treize cents ans, la dévotion envers Geneviève est devenue plus vive, son culte plus éclatant, sa mémoire plus chère et son nom plus vénéré. Tout est tombé autour de nous, son autel est resté debout, des mains augustes l'embellissent et l'ornent chaque jour; et si la femme forte, dont parle l'Esprit saint (PROVERB. XXXI, 13.), filoit la laine et le lin pour en vêtir les serviteurs de sa maison, la femme forte de la France, la fille de nos rois, file l'or et l'argent pour en parer les serviteurs de cet autel : de sorte que, malgré, tous les attentats des profanateurs qui avoient violé le tombeau de Geneviève et déshonoré son temple, on peut lui appliquer encore cet éloge de la fille de Béthulie : *Vous êtes l'honneur de notre*

peuple, la gloire de Jérusalem, et la joie d'Israël (JUDITH. XV, 10.)

Grandes et importantes vérités, qu'on ne sauroit trop faire entendre aux amis de la religion pour les consoler, et à ses ennemis pour le confondre! Que ne pouvons-nous donc le développer en ce jour, dans un temple où les pierres ellesmêmes parlent si éloquemment pour les attester! Que ne nous est-il donné de pouvoir célébrer ce grand triomphe de la vérité, surnageant à travers les siècles, dans ces temps d'emportement et de vertige, où tout conspire contre Dieu, où l'impiété, se débordant comme un torrent, fait les derniers efforts pour engloutir dans une même chute les trônes et les autels!

Ici l'auteur a intercalé un fragment du discours sur *la Vérité* : *Ici, mes Frères, quel spectacle*, etc. page 160 de ce volume.

Après ces mots de la page 165, *vous n'en serez que plus voisins de mon tonnerre*, il continue ainsi :

Ou plutôt vous triompherez; je vous donnerai de tromper le peuples et de prévaloir contre moi, mais le triomphe sera court, et pour déshonorer à jamais vos fatales doctrines et vos systèmes insensés, il ne faudra que les réaliser, et pour vous perdre sans retour, je n'aurai qu'à vous laisser faire : vous nous parlerez de morale, et les peuples n'en auront plus; vous invoquerez le bonheur, et les peuples seront misérables; vous appellerez la lumière, et le chaos arrivera, et un opprobre

ineffaçable sera le prix de vos succès; et les peuples, honteux d'avoir été séduits, viendront se jeter dans mes bras; et l'univers par ses propres malheurs, vous rendra en malédictions tout ce que vous lui aurez donné en destruction, en corruption et en ruines.

Relève-toi donc, rassure-toi, Jérusalem, et ranime ta foi ainsi que ta confiance. Non, le temps n'est pas loin où le monde désenchanté sortira de son étourdissement, et où ce siècle qui marche, nous dit-il, mais qui marche au hasard, se lassera dans les voies de l'iniquité, finira par rétrograder, par revenir sur lui-même, et par reprendre ce grand chemin par où ont passé tous les sages, par où ont passé tous les siècles. Non, le chandelier de l'église de France ne sera point transporté ailleurs; la gloire de Sion n'est point encore éteinte, Dieu n'a point abandonné son héritage, et la France est toujours son peuple. Nous le disons avec un juste sentiment de consolation, la France vaut encore mieux que ses lois, et il y a en elle je ne sais quelle impulsion irrésistible vers le bien, je ne sais quel besoin immense de sa religion, je ne sais quel principe de vie qui ne demande qu'à se développer, et que rien n'a été capable d'éteindre. Semblable au feu caché sous la cendre, et qui ne se rallume qu'avec plus d'ardeur, ce principe vital n'attend que le moment de sortir du sein des décombres, pour produire les fruits les plus heureux de grâce et de salut. Le mal est grand sans doute, mais il trouvera son

remède dans son excès même ; les bons obtiendront grâce pour les méchans, et fléchiront en faveur des coupables ce Dieu terrible, mais miséricordieux, qui ne frappe que pour guérir, et ne punit que pour sauver. Ce qui nous confirme dans un si doux espoir, c'est que, malgré cette corruption systématique et raisonnée qui se déborde comme un torrent, la foi chrétienne s'illustre chaque jour, et fait sur le mensonge et sur l'erreur de nouvelles conquêtes ; c'est qu'à travers tous les outrages que reçoit chaque jour la religion, au milieu de tous les malheurs qu'elle éprouve, de toutes les pertes qu'elle fait, on la voit honorée par les plus grands exemples, par les plus héroïques vertus, par les conversions les plus éclatantes; c'est que, parmi tous les scandales dont nous sommes témoins, nous n'en voyons pas moins de pieux établissemens s'élever partout à travers mille obstacles, et s'affermir par les obstacles mêmes ; partout les écoles chrétiennes sortent victorieuses de la persécution, et le pauvre reçoit la seule instruction qui lui convient; partout enfin se forment ces honorables confraternités, rivalisant entre elles de zèle, dirons-nous de passion? pour faire le bien, et se disputant à qui remportera la palme des bonnes œuvres.

Autrefois on jouissoit de la religion comme d'un bien dont la conservation nous étoit assuré, on n'en connoissoit pas assez tout le prix ; c'étoit le bien de la santé qu'on n'apprécie parfaitement qu'après l'avoir perdu : aujourd'hui elle nous

devient d'autant plus chère et plus précieuse, que, ne la possédant plus que d'une manière précaire, nous craignons encore de perdre jusqu'à ses derniers restes, et nous nous attachons à la faire d'autant plus régner dans nos mœurs, qu'elle règne moins dans nos lois et dans nos institutions.

Autrefois on insultoit à notre zèle, quand du haut des chaires chrétiennes nous annoncions tous les malheurs que devoit entraîner la perte de la foi; aujourd'hui les faits parlent trop haut et ont trop confirmé nos sinistres présages : soutenues par les événemens et renforcées par l'expérience, nos instructions ont plus de poids et plus d'autorité, et on est d'autant plus disposé à nous entendre, que l'on a été plus ardent à nous accuser et à nous contredire.

Autrefois il étoit très-possible qu'on ne défendit la religion que par intérêt, par vanité, par ambition, par politique; aujourd'hui on ne peut plus l'aimer que pour elle-même, et dégagés de tout motif humain, les hommages qu'on lui rend ne s'adressent qu'à la beauté de sa morale, à la sainteté de son culte, à la magnificence de ses promesses. Comme on ne peut plus la pratiquer que par devoir et par conviction, on ne peut plus la défendre que par admiration et par respect, par sentiment et par reconnoissance.

Enfin, autrefois on pouvoit croire à l'hypocrisie religieuse, et au besoin, pour quelques esprits, d'emprunter le masque d'une piété réelle; aujourd'hui on ne peut plus servir Dieu que pour lui-

même et pour la gloire de son nom. Quels hypocrites pourroit-il y avoir encore? à moins qu'on ne parle des hypocrites de la liberté à laquelle ils ne croient pas, des hypocrites de l'humanité qui ne brille que sur leurs lèvres, des hypocrites de la bienfaisance qui ne vit que dans leurs écrits, des hypocrites de la modération qu'ils défendent avec fureur, des hypocrites de la tolérance dont ils ne veulent que pour eux, des hypocrites du bonheur public qu'ils ne voient que dans leur bien-être particulier, enfin, des hypocrites des nouvelles lumières qui mesurent les progrès que fait la raison par ceux que fait leur fortune.

Ainsi tout est admirablement compensé dans les œuvres de la divine Providence, qui sait tirer du mal et de la mort même tout ce qui peut nous rendre et au bonheur et à la vie. Ainsi tout tourne à bien dit l'apôtre (ROM. VIII, 28.), à ceux qui craignent le Seigneur; et jamais on n'a mieux senti la vérité de cet autre oracle, qu'il est nécessaire que les désordres et les scandales arrivent (MATTH. XVIII, 7.), puisqu'ils ne servent qu'à rendre la foi plus vive, le zèle plus ardent, la charité plus active et plus courageuse: semblables à ces éruptions des volcans d'où sortent des tourbillons de cendres et de fumée qui fécondent ces mêmes champs qu'ils désolent et qu'ils épouvantent, ou à ces sombres nuages qui renferment à la fois et la foudre qui embrase les forêts, et la pluie qui arrose les prairies et qui fait prospérer les moissons.

C'est surtout en ce jour, que deviennent frap-

pantes et sensibles ces consolantes vérités. Oui, Messieurs, c'est à l'école d'une pauvre bergère, humble gardienne de troupeaux, qu'il y a plus à apprendre que dans toutes les écoles des savans et des sages. C'est de son toit obscur et solitaire, que partent des traits d'une vive lumière pour nous éclairer dans la science du salut et dans les hauts sentiers de la vie chrétienne : c'est de là que Geneviève nous fait sentir que l'esprit et les talens ne conduisent pas seuls à la perfection, mais qu'il faut y joindre la droiture du cœur, la défiance de soi-même et le sentiment profond de sa misère. De là elle nous apprend que ce n'est point avec l'esprit et le savoir que l'on peut faire de grandes choses, sauver une nation, relever un empire ou empêcher qu'il ne s'écroule, et laisser sur la terre de précieux souvenirs et un nom vénéré ; mais qu'il faut encore cette foi vive qui agrandit le cœur et transporte les montagnes, ce généreux dévoûment auquel aucun sacrifice ne coûte, ce besoin immense du bien que la religion seule peut inspirer. C'est auprès du tombeau de Geneviève que nous pourrons méditer avec fruit ces grandes et importantes vérités, que la piété est utile à tout, que la raison toute seule n'est bonne à rien ; que de toutes nos facultés celle de l'esprit est la plus vaine, la plus versatile, la plus foible, la plus prompte à se dépraver, et la moins faite pour nous rendre heureux ; que la véritable sagesse ne consiste pas, dit le Sage (ECCLI. III, 22.), à se perdre dans les téméraires élans d'une vaine curiosité, et à scruter

des choses trop fortes pour l'homme, mais à craindre les jugemens de Dieu, à vouloir ce qu'il veut, et à se résigner aux maux qu'il nous envoie. C'est ici enfin que l'on se convaincra que la plus grande et la plus sûre des sciences, c'est de s'unir intimement à celui qui sait tout; que nul n'est plus savant que l'homme simple et humble qui connoît bien son ignorance, et *qui voit bien sa pauvreté* (THREN. III, I.); que l'on peut savoir très-peu de chose et être fort éclairé, de même que l'on peut acquérir beaucoup de connoissances, et être encore aux élémens de la morale et aux premiers rudimens du sens commun; qu-il n'y a de mérite réel que celui sur lequel l'homme sera jugé, et qu'enfin il n'y a de vraies lumières dignes d'un esprit sage et d'un cœur élevé, que ce qui nous apprend à bien vivre et à bien mourir.

Telles sont les grandes leçons que nous donne aujourd'hui Geneviève; elles nous en disent plus que tous les livres, et sont comme la substance et l'abrégé du christianisme: magnifique morale qui apprend tout en un seul jour! Gloire immortelle à ce divin législateur qui l'a créée, et qui le premier a dit: *Bienheureux les pauvres d'esprit* (MAT. V, 3.)! Qui jamais, en effet, avoit tenu avant lui un si étrange langage? qui jamais avant lui s'étoit avisé de proclamer une telle béatitude? Que dis-je? tout contredisoit une doctrine si éloignée des pensées humaines; et la morale des philosophes n'étoit qu'un engouement de la science et une idolâtrie de l'esprit. Tel étoit même leur aveuglement;

qu'ils alloient jusqu'à confondre l'esprit avec la sagesse, la science avec la vertu; et souvent même la gloire de bien dire avec celle de bien faire. Bienheureux, disoient-ils, celui qui brille par les lettres, et qui se distingue par les connoissances; heureux celui qui signale par ces découvertes, et qui peut, dans son vol hardi, sonder tout à la fois les abîmes des cieux et les abîmes de la terre, et connoître dans la nature toutes les causes et tous les effets : *Felix qui potuit rerum cognoscere causas;* maxime emphatique, qui peut briller dans la bouche d'un philosophe ou dans les vers d'un poète, mais qui n'en est pas moins aussi vide pour l'esprit que stérile pour le cœur, et qui est aussi inutile au bonheur de cette vie qu'à la vertu qui profite pour l'autre.

C'est surtout au moment de l'inauguration solennelle de cette croix auguste et glorieuse (1), de cet arbre de vie qui va être arboré là où naguère étoit planté l'arbre de la mort, que vous devez vous pénétrer de ces grandes vérités : c'est au moment où nous voyons flotter l'étendard du salut, là où flottoit la bannière du sacrilège et le drapeau de la malédiction. Quel spectacle plus beau, plus instructif? C'est de ce dôme majestueux que cette croix nouvelle nous fait entendre cette parole du Sauveur : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde*

(1) On s'occupoit alors des travaux préparatoires à l'érection de la croix, qui fut bientôt après placée au sommet de la coupole.

(JOAN. XVI, 33.), et, *Quand je serai élevé de la terre, j'attirerai tout à moi* (IBID. XII, 32.); c'est de là qu'elle écartera la foudre, qu'elle fera descendre une rosée vivifiante, qu'elle s'interposera entre la terre et le ciel, qu'elle couvrira de son ombre tutélaire l'héritage de saint Louis, qu'elle sera le bouclier du trône, le boulevard de la cité, et qu'elle deviendra un signal d'encouragement pour aller planter d'autres croix et élever d'autres calvaires sur la terre des lis.

Oui, ministres saints (1), intrépides soldats de la vérité, anges de la terre, c'est du haut de ce temple confié à vos soins, que la croix vous appelle; c'est de là qu'elle vous donne la mission, et vous intime l'ordre de voler au secours d'une nation malade qui se déchire elle-même de ses propres mains; *ite, angeli veloces, ad gentem convulsam et dilaceratam* (ISAI. XVIII, 2.): partez donc avec autant de promptitude que de confiance; c'est dans ce signe que vous vaincrez. Partez sous les auspices de Geneviève, qui fut aussi missionnaire, et que la France a toujours régardée comme un de ses premiers apôtres. Convertissez, et sauvez d'elle-même cette nation doublement malade, et par ses lois et par ses mœurs, et d'autant plus près de sa fin, qu'elle n'a plus la force de supporter ni les maux qui la travaillent, ni le remède qui pourroit la guérir. *Ite, angeli veloces.* Fut-il jamais

(1) Les Missionnaires de France, qui desservent l'église de Sainte Geneviève.

une mission plus faite pour honorer le saint ministère, plus digne d'enflammer votre ardeur et d'intéresser votre zèle? Partez donc; si l'on vous chasse d'un pays, secouez la poussière de vos pieds, et allez dans un autre : rendez-vous dignes, par vos succès, de la haine honorable de vos détracteurs. Ils vous attaquent par des injures, répondez-leur par vos bonnes œuvres : opposez vos prières à leur persécution, vos bons exemples à leurs outrages, montrez de plus en plus que votre zèle égale votre désintéressement, que votre récompense est toute dans le ciel, et que jamais on ne pourra vous rebuter tant qu'il y aura des malheureux à consoler, des ignorans à instruire, des pauvres à *évangéliser*, des incrédules à éclairer ou à confondre, et des ames à sauver.

Et vous aussi, Chrétiens, qui que vous soyez, c'est encore cette croix sainte qui vous appelle, et qui vous dit d'accourir sur ce nouveau Calvaire, pour y apprendre à porter votre croix et à mourir au monde; auprès de cet autel sacré, pour y puiser le goût des vertus dont il rappelle le souvenir, cet air de virginité et d'innocence, qui vaut mieux que tous les trésors; cette pauvreté d'esprit, qui est la vraie richesse, cette simplicité de cœur, vrai caractère des grandes ames; cette enfance évangélique, qui en sait plus que les vieillards; cette science de l'amour de Dieu, qui apprend tout dans un seul jour; ce respect pour les traditions héréditaires, qui rend les peuples forts et les États durables; enfin ce renouvellement de zèle et de ferveur pour le

culte de Geneviève, pour cette dévotion antique, innée, pour ainsi dire, avec la monarchie, et qui, si chère à nos pieux ancêtres, ne peut que devenir pour nous et pour nos derniers neveux une source abondante de grâces et de bénédictions.

Et vous, grande sainte, illustre patronne, intercédez du haut des cieux pour cette capitale, dirai-je de la France ou de l'univers? pour cette reine des cités, qui puise, hélas! dans l'excès même de sa corruption une partie de sa renommée, Chaque jour, elle s'embellit par ses édifices, et s'enlaidit par ses mœurs; elle se polit par ses arts, et se dégrade par ses vices; elle aime plus encore à vivre de spectacles que de pain, mais, pour comble de misère et de scandale, elle élève ses théâtres sur les débris de ses temples et de ses autels: obtenez donc par vos prières qu'au lieu dêtre appelée la ville des plaisirs et des joies corruptrices, elle mérite d'être nommée, comme cette ville de Juda dont parle l'Esprit saint, la Cité des justes et la Ville fidèle; *Civitas justi, urbs fidelis* (ISAI. I, 26.).

Intercédez pour cette nouvelle jeunesse dont l'impiété veut s'emparer pour la dresser à la révolte et la former au scandale: alors sans frein comme sans pudeur, cette jeunesse qui se croiroit studieuse ne seroit plus que séditieuse; elle se diroit libre, et afficheroit la licence; elle voudroit paroître franche et loyale, et elle se montreroit audacieuse et effrontée. Obtenez-lui, par vos prières, de revenir à cette religion sainte, sans laquelle, bien loin d'être l'espoir de la patrie, elle n'en seroit que

l'opprobre; obtenez-lui de se garantir de plus en plus des pièges que lui tendent ces conjurés impies; qui, ne pouvant plus tromper ni corrompre les pères, ne cherchent qu'à pervertir et à seduire les enfans.

Intercédez pour ce monarque, qui, noble émule de ses glorieux ancêtres, vous a donné une preuve si éclatante de son zèle pour votre culte: demandez pour lui de plus en plus cet esprit de force, sans lequel il n'y a point de bonté; cet amour pour la religion, sans laquelle tout dépériroit dans ses mains tout exercées et habiles qu'elles sont; et faites, par vos prières, que l'impiété soit ôtée, non de son noble cœur où jamais elle ne pénétra, mais, pour parler comme l'Esprit saint, de devant son visage, et avec elle disparoîtra le plus grand fléau des nations, le plus grand ennemi des trônes; *aufer impietatem de vultu Regis, et firmabitur thronus ejus* (PROVERB. XXV., 5.).

Intercédez pour cette église gallicane dont vous vîtes la brillante aurore; pour cette église, jadis l'ornement de la chrétienté, et maintenant l'objet encore de ses craintes et de ses regrets, plus affligée des chaînes qu'on lui déguise que de celles qu'on lui montre, et des maux qu'elle éprouve que des maux qui la menacent, et qui, après avoir traversé quinze siècles de vertus, de travaux, de services et de bienfaits, ne semble plus offrir qu'une ombre d'elle-même.

Intercédez enfin pour cette France, pour cette fille aînée des nations, à la gloire de laquelle vous

avez tant contribué : délivrez-la par votre heureuse médiation, non plus, comme autrefois, de la disette du pain, mais de celle de l'instruction, mais de celle de la parole sainte dont elle est menacée ; délivrez-la non plus, comme autrefois, du *feu sacré* et de la fièvre dévorante des *ardens* (1), mais de ces ardens propagateurs des nouvelles lumières, de ces ardens démolisseurs de l'ordre social, de ces ardens apôtres d'athéisme et d'impiété : délivrez-la non plus de ces barbares qui renversoient nos villes avec leurs armes, mais de ces hommes à haute civilisation qui les troublent par leurs maximes désolantes, qui les empoisonnent par leurs écrits pervers ; mais de ces Attila modernes qui ne s'appelent pas le fléau de Dieu, comme ce roi des Huns, mais qui sont les fléaux de leur patrie et du genre humain : délivrez-la enfin non des ennemis du dehors, qu'elle n'a plus à craindre, mais sauvez-la d'elle-même et des ennemis cachés qui la détruisent sourdement, afin que, revenue à ses anciens principes, elle revienne à son ancienne gloire, et que pacifique au dedans autant que respectée au dehors, et forte également de sa légitimité dans l'État et de son unité dans

(1) On appela *feu sacré* ou *ardent*, une maladie qui, sous le règne de Louis le Gros, vers l'an 1131, fit beaucoup de ravages en France. Un grand nombre de malades qui en étoient atteints furent guéris à Paris par l'intercession de sainte Geneviève. Voyez le *Bréviaire de Paris*, au 26 novembre, et l'*Histoire de l'Église gall.*, par le P. Longueval, liv. XXIV.

l'Église, elle mérite d'obtenir cette récompense que la religion garantit aux peuples qui lui sont fidèles, *les promesses de la vie présente et celles de la vie future* (1 TIM. IV, 8.). Ainsi soit-il.

DISCOURS

PRONONCÉ DANS UNE SALLE

DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS,

A L'OCCASION

D'UNE ASSEMBLÉE DE CHARITÉ

POUR LES MISSIONNAIRES DE FRANCE,

LE 21 AVRIL 1823. (1).

Nous avons souvent payé, nos très-chers Frères, dans nos diverses Instructions pastorales, un juste tribut de louanges à ces hommes apostoliques qui se dévouent spécialement au ministère des missions. Il nous est doux de rendre encore ici un hommage particulier à ces nouveaux athlètes de la parole, à ces nouveaux apôtres de la vérité qui font l'objet de ce nombreux concours, de cette

(1) Le prélat regardoit ce discours comme une suite et un complément de son *Instruction pastorale sur les Missions*.

noble et sainte réunion où les vertus le disputent aux grandeurs, et où plutôt les grandeurs, sont effacées par les vertus. Combien nous nous félicitons d'être aujourd'hui, dans cette enceinte vénérable, l'organe de la religion et de la patrie, pour réveiller le zèle et l'intérêt des ames généreuses en faveur de ces enfans favoris du Calvaire, d'autant plus dignes d'être appelés missionnaires de France, qu'ils sont doublement destinés à prêcher jusque sur les toits la foi catholique et la foi monarchique! Pourrions-nous passer sous silence les éminens services que rendent à la religion et à l'humanité ces apôtres privilégiés des pauvres et des malheureux, auxquels ils distribuent avec tant d'ardeur le pain de l'instruction, qui ne leur est pas moins nécessaire que le pain de la vie? Qui pourra donc assez bénir ces moissonneurs spirituels, non moins intrépides que désintéressés, qui portent le poids du jour et de la chaleur, et arrivent toujours à la première heure dès qu'il y a quelque bien à faire et quelque ame à sauver? Qui pourra nous raconter les conversions qu'ils opèrent, les réconciliations qu'ils obtiennent, les réparations et les restitutions qui sont l'ouvrage de leur zèle? Comment les suivre dans leurs courses arrosées de leurs sueurs, à travers tant de landes desséchées sur lesquelles ils font tomber la rosée céleste, dans les campagne abandonnées dont ils remplacent les pasteurs, dans des terres sans eau où règnent la stérilité, le silence et la mort, et où ils vont porter la résurrection et la vie? Fut-il

jamais une vocation plus sublime, un ministère plus glorieux, un apostolat plus digne de notre admiration et de notre reconnoissance ?

Et cependant, mes Frères, c'est cet apostolat si important et si fécond en œuvres de miséricorde, que les enfans du siècle cherchent à avilir; c'est ce ministère si consolant pour l'humanité, qu'ils peignent comme dangereux et funeste; c'est cette vocation si haute, dont ils dénaturent l'esprit, le but et les moyens. Et cependant ces anges de paix sont transformés en artisans de discorde; ces hommes embrasés d'amour pour le bien, en fanatiques et en perturbateurs, ni ces réparations, ni ces restitutions, ni ces réconciliations, ni tous ces biens immenses opérés par tant de travaux et de peines, n'ont pu encore désarmer leurs implacables ennemis, qui chaque jour s'emportent avec une fureur nouvelle contre nos confesseurs, nos réconciliateurs, et nos prédicateurs de pardon et de pénitence (1).

Nous avons réfuté dans une de nos Instructions les différens reproches et les imputations calom-

(1) Le philosophe de Genève auroit été bien loin de partager cette antipathie contre les missionnaires, lui qui nous dit dans son *Émile :* « Que d'œuvres de miséricorde sont » l'ouvrage de l'Évangile! que de restitutions, que de répa- » rations la confession ne fait-elle pas chez les catholiques! » Combien le jubilé des Hébreux ne rendoit-il pas les usur- » pateurs moins avides! que de misères ne prévenoit-il pas ! » Aveu précieux, et certainement non suspect. Et c'est précisément ce que font nos missionnaires.

nieuses que font aux missionnaires leurs implacables détracteurs, et nous n'y reviendrons pas : mais, dussions-nous être taxés de manquer à la gravité de notre ministère, nous croyons devoir relever ici la qualité de chevaliers errans de la religion, dont vient de les gratifier un des plus fougueux orateurs de *l'opposition*.

Hélas ! il a dit plus vrai qu'il ne pensoit : ils sont sans doute des chevaliers errans ; errans dans les déserts qu'ils ont à cultiver au milieu de tant de dangers et de précipices ; errans dans ces campagnes abandonnées où ils ne trouvent ni la maison de Dieu, ni la maison du prêtre, et où ils ne rencontrent que des brebis dispersées sans guides et sans pasteurs ; errans comme les premiers disciples, allant de *ville en ville*, *de bourgade en bourgade* (MATTH. X, 11, ETC.), et comme Jésus-Christ lui-même, le premier missionnaire, qui *les envoyoit deux à deux devant lui* (LUC. X, 1.); et comme lui, ils *passent en faisant du bien* (ACT. X, 38.).

Mais pourquoi réfuter des sophismes auxquels ceux qui les mettent en avant ne croient pas eux-mêmes, et comment répondre sérieusement à des aveugles volontaires qui ne blasphèment tant contre les missions que parce qu'ils y voient une œuvre utile à la religion, et favorable à l'ordre public? Ah! laissons-les combattre leurs fantômes ; il est une reponse plus propre à les confondre, c'est celle de nos aumônes et de nos bonnes œuvres, c'est celle d'un zèle ardent à propager, à soutenir ces précieux

établissemens et ces heureuses pépinières où doivent se recruter nos phalanges apostoliques, et où nos jeunes Gédéons viendront former leurs mains aux combats du Seigneur. Quelles aumônes peuvent être mieux appliquées, que celles qui sont faites à ces hommes vénérables que des ennemis pervers appellent intéressés, et qui souvent manquent du nécessaire; qu'ils appellent ambitieux, et qui souvent, comme leur divin maître, n'ont pas où reposer leur tête? Quels pauvres plus sacrés et plus secourables, que ceux qui par état sont les consolateurs des pauvres? fut-il jamais des aumônes plus méritoires, plus faites pour rapporter au centuple, pour obtenir le rachat de nos fautes, et pour intéresser le cœur du Père des miséricordes?

Gardez-vous donc plus que jamais, mes Frères, de prêter l'oreille aux détracteurs de ces nouveaux renforts d'ouvriers évangéliques pour lesquels nous sollicitons aujourd'hui les généreux efforts de votre piété. Et vous surtout, bons et honnêtes habitans des campagnes, qui êtes, plus que tous les autres, privés du secours des pasteurs ordinaires et du pain journalier de la sainte parole, apprenez à connoître leurs détracteurs, et à vous méfier de leurs perfides insinuations. Ah! s'ils vous aimoient véritablement, et qu'ils fussent réellement sensibles à vos irrémédiables misères, ils seroient les premiers à accueillir vos bienfaiteurs, vos consolateurs et vos pères: mais que leur importe que vous soyez malheureux, pourvu qu'ils triomphent? que leur importe que la France périsse, pourvu qu'ils régnent, et que leur

fortune soit assurée? Fuyez aussi ces émissaires et ces soldats de l'impiété comme vos plus cruels ennemis, plus funestes encore pour vous que les soldats des légions étrangères qui ravageoient vos champs et démolissoient vos chaumières; repoussez avec horreur tous ces ouvriers d'iniquité, qui ne veulent faire de vous que l'instrument de leurs passions, se jouer de votre ignorance, trafiquer à leur profit de votre crédulité, et qui, par leurs perfides amorces, cherchent à vous attirer dans des pièges trompeurs où vous trouverez votre perte.

Mais, en vous précautionnant de plus en plus, mes Frères, contre le venin de leurs discours et la contagion de leurs doctrines, vous écouterez avec plus de confiance et de docilité ces hommes de Dieu, qui ne veulent et ne peuvent vouloir que votre bonheur et votre salut; vous bénirez la Providence, qui, au milieu de tant de sujets de tristesse et dans une si grande détresse d'ouvriers évangéliques, a eu pitié de nous en nous envoyant cette laborieuse colonie de cultivateurs, qui chaque jour fécondent si heureusement le champ du père de famille, vrais pasteurs de la charité, en même temps qu'athlètes intrépides de la vérité, et non moins pleins de force pour confondre que d'onction pour toucher. Vous formerez les vœux les plus ardens pour qu'elles soient hautement et efficacement protégées et encouragées, ces associations précieuses où préside l'esprit de la foi, où se conserve le feu sacré qui doit éclairer les esprits et échauffer les ames; et dussiez-vous exciter la colère ou la peur des détracteurs de nos missions, vous

appellerez de tous vos vœux cette compagnie si justement célèbre, dont le nom seul les fait frémir, dont l'ombre seule les importune, et que l'Église et l'État redemandent à l'envie ; cette société illustre qui a fait de si grandes choses, et qui en feroit de plus grandes encore ; si fortement constituée, qu'elle n'a eu, dit un historien célèbre (1), ni enfance ni vieillesse, qu'elle est encore vivace dans ses derniers rejetons, et tellement inhérente au bonheur de la France, que sa ruine a été le signal et l'avant-coureur de la nôtre. Eh quoi! nous voulons des corporations pour les lettres, pour les savans, pour les artistes et même pour les acteurs ; et nous n'en voudrions point pour les pères des pauvres, pour les iustituteurs de la jeunesse! et nous imprimerions à nos lois la tache honteuse de les juger incompatibles avec ces saintes institutions qui donnent tant de force aux lois et qui peuvent même y suppléer! et nous n'en voudrions point pour ces écoles fondamentales d'où dépendent les premières mœurs d'un peuple, et qui décident aussi de sa bonne ou de sa mauvaise fortune! Fut-il jamais une plus grande confusion d'idées?

Mais ce que nous espérons de la divine Providence pour la renaissance et la restauration de ce corps si rajonnant encore de la gloire de ses services (2),

(1) M. le cardinal de Bausset, *Histoire de Fénelon*, liv. I.cr, n.° 10.

(2) Combien étoit belle et noble cette devise de la compagnie de Jésus: *Ad majorem Dei gloriam;* et qui osera dire que cette compagnie ne la remplissoit pas? N'est-ce pas

nous ne l'espérons pas moins pour l'accroisement et la conversation de l'association nouvelle de nos missionnaires français : nouvelle, il est vrai, par son origine, mais antique par son esprit, et qui,

même pour cela qu'elle a été détruite? n'est-ce pas *à la plus grande gloire* de la philosophie et de l'impiété qu'elle a été immolée?

Le trop fameux Raynal, entre autres hommages qu'il rend à cette société, dont il avoit reconnu lui-même qu'il étoit indigne d'être membre, nous dit que *c'est le seul corps qui ait aimé la gloire*. Mais quelle étoit donc cette gloire? et où la plaçoit-il? Ce n'étoit point la gloire des armes, puisque ce corps n'étoit point un ordre militaire; ce n'étoit pas la gloire des sciences proprement dites, puisqu'elles n'étoient pas l'objet direct de cette institution; ce n'étoit pas la gloire des honneurs ni des dignités, puisque tout Jésuite faisoit vœu d'y renoncer: ce n'étoit donc que la gloire de faire le bien, de répandre aux quatre coins du monde les trésors de la foi et de la vérité, et de porter l'éducation publique au plus haut point de perfection où elle pût atteindre; et c'est bien là aussi que cette compagnie appeloit *la plus grande gloire de Dieu*. C'est surtout ce rare talent pour l'éducation qui rendra sa gloire immortelle, et qui perpétuera nos regrets. Le célèbre Bacon l'a bien caractérisée en deux mots, quand il a dit: Consultez les écoles des Jésuites, il n'y a rien de mieux; *consule scholas Jesuitarum, nihil meliùs* (*). Aveu clair et précis, sur lequel il est impossible de se méprendre; aveu que les philosophes auront bien de la peine à lui pardonner. Hélas! que diroit-il, s'il revenoit sur la terre? N'est-il pas à craindre qu'en voyant nos nouvelles écoles et l'exploitation de nos collèges, il ne s'écriât douloureusement, au lieu de *rien de mieux*, Rien de pis? (*Note de l'auteur.*)

(*) *De dignitate et augm. scientiarum*, lib. VI, cap. 4.

si Dieu la protège et que vous la secondiez, pourra devenir non moins utile à ce royaume, que les enfans de saint Ignace ne l'ont été à tant d'églises chrétiennes et à tant de nations ensevelies dans les ombres de la mort. Déja la munificence royale l'a établie sur ce mont cher à la piété (1), du haut duquel cette association semble dominer sur la France pour en observer les besoins, pour en étudier les misères, et pour voler au secours de tous ceux qui ont faim de la parole sainte. Formée sous de si augustes auspices, forte des vœux de tous les gens de bien, appuyée sur la croix qui lui sert d'étendard, sur cet arbre de vie dont la racine touche aux enfers pour les fermer, et dont la cime touche aux cieux pour les ouvrir, tout nous dit qu'elle prospèrera, et que, participant au germe de vie attaché à ce bois sacré, elle triomphera par les obstacles mêmes, et trouvera, dans les contradictions du monde et dans les efforts mêmes de ses ennemis, un aliment de plus à ses succès et à sa gloire.

Supplions donc, mes Frères, le Père de la moisson pour qu'il daigne ressusciter au milieu de nous toutes ces maisons saintes et toutes ces congrégations vénérables, desquelles, comme d'autant de fontaines d'eau vive, découloient jadis les flots de la science et les eaux de la piété. C'est alors seulement que commencera la véritable restauration, alors que nous verrons la monarchie sortir de ses ruines, les coupables es-

(1) Le mont Valérien.

pérances des apôtres de l'anarchie avorter et mourir ; nos campagnes livrées à la famine de la parole sainte se vivifier, et, pour parler avec le prophète, *les déserts de Sion se réjouir* (ISAI. LII, 9.), et reprendre, à l'ombre de la croix, leur ancienne fertilité; tous les nuages dont notre horizon est encore obscurci se dissiper, le sol encore mouvant sur lequel nous marchons s'asseoir et se raffermir; ce volcan qui fume toujours et qui nous menace encore de ses laves brûlantes s'éteindre pour jamais; la France échappée de ce nouveau déluge, sur l'arche de la religion, reprendre son ancien rang parmi les peuples, et pacifique au dedans, invincible au dehors, triomphante tout à la fois de ses ennemis et d'elle-même, mériter encore d'être appelée, comme autrefois, *le plus beau des royaumes après celui du ciel.*

DISCOURS

SUR LE SACRE.

AVERTISSEMENT.

Ce discours avoit été composé par M. de Boulogne, dans un temps où il croyoit être chargé de porter la parole dans la cérémonie du sacre de Charles X. Un autre prélat ayant été appelé à cet honneur, M. l'évêque de Troyes se proposoit de publier son discours sous la forme d'Instruction pastorale pour son diocèse, et il s'occupoit de lui donner cette forme, lorsque la mort le surprit. Nous donnons le discours tel qu'il a été trouvé parmi ses manuscrits.

DISCOURS

SUR LE SACRE.

De toutes les cérémonies qu'offre l'Église catholique à la piété et à l'instruction de ses enfans, il en est peu d'aussi augustes et d'aussi importantes que celle qui fixe en ce moment l'attention de toute la France. Il en est peu de plus utiles et de plus faites pour intéresser à la fois les cœurs et les esprits, que cette inauguration royale et ce sacre majestueux où nos monarques viennent, au pied des saints autels, recevoir l'onction sacrée. Ce n'est point ici ce pavois antique, sur lequel, dans les premiers temps, on élevoit le nouveau roi; vaine cérémonie qui ne montroit en lui que le premier soldat de la nation, dont toute la vertu étoit dans la valeur et toute la sûreté dans l'épée : c'est une intronisation toute céleste, où le monarque est proclamé le premier lieutenant du Très-Haut et son représentant sur la terre : cérémonie auguste et vénérable, qui ne donne pas la puissance, mais qui nous montre de quelle source elle descend; qui ne communique pas l'au-

torité, mais qui nous apprend l'usage que le souverain doit en faire ; qui ne le place pas sur le trône, mais qui lui montre que le trône où il est placé est le trône de Dieu même, et qui enfin ne le consacre pas pour le faire roi, mais parce qu'il est roi : magnifique dédicace, où couronnés au nom de l'Éternel, sanctifiés par la prière des pontifes, les rois deviennent les christs du Très-Haut, qui défend, sous peine de sacrilège d'attenter à leur personne auguste, et qui leur apprend ainsi à se respecter eux-mêmes, autant qu'ils doivent être respectés des autres; institution éminemment nationale, à laquelle se rattachent de si glorieux souvenirs, qui nous rappelle l'antiquité de notre église, l'antiquité de notre monarchie, la noble et glorieuse succession de nos rois toujours catholiques, depuis le *fier Sicambre*, abjurant les faux dieux, pour devenir enfant de l'Église et premier roi chrétien, jusqu'à Charles X, encore roi très-chrétien et fils aîné de l'Église : enfin cérémonie qui doit être aujourd'hui d'autant plus chère et plus précieuse à la nation, qu'elle peut être regardée comme une profession authentique de la légitimité, comme un démenti éclatant donné aux insensés qui oseroient en faire une question, comme une amende honorable pour tous les crimes dont est souillée notre révolution, en même temps qu'une haute publication du pardon de toutes les fautes et un *embrassement solennel de la miséricorde et de la vérité, de la paix et de la justice* (PS. LXXXIV, 11.).

Quoi donc, mes Frères, de plus propre qu'une pareille cérémonie pour réveiller en nous les sentimens religieux et les sentimens monarchiques, et pour ranimer dans nos cœurs l'amour pour notre Roi? Quel est le Français, quel est le chrétien qui verroit arriver avec indifférence ce jour fortuné, un des plus beaux qui ait pu se lever sur l'empire des lis? Tous sans doute ne peuvent être les témoins de ce grand spectacle de piété et de magnificence, où la religion et les arts se sont donné mutuellement la main pour parler à la fois et à l'ame et aux yeux : mais tous peuvent se pénétrer des sentimens qu'elle inspire, des obligations qu'elle impose, des leçons qu'elle donne, des grâces qu'elle attire.

Le grand Henri disoit de son sacre, qu'il étoit *le symbole de son mariage avec son peuple:* belles paroles, non moins dignes de son bon sens que de son excellent cœur. Charles X dira plus encore, et il regardera le sien comme le symbole de son mariage, non-seulement avec son peuple, mais encore avec la religion; mariage vraiment indissoluble, et formant la sainte alliance qui doit régner entre l'autel et le trône, entre le sacerdoce et l'empire, pour se soutenir l'un par l'autre, et par ce mutuel appui, concourir à la plus grande félicité des peuples et des rois.

Voilà donc la grande et immortelle vérité qui fait comme le fonds et tout l'esprit de cette consécration royale; vérité si hautement consignée dans les livres saints, et qui ne sauroit être ni trop

entendue, ni trop méditée : *C'est par moi que les rois règnent, et que les législateurs font des lois équitables* (PROVERB. VIII, 15.). Que de choses en effet nous y découvrons à la fois! que de grandes leçons, que de trésors de lumière et de sagesse! Politique admirable, si toutefois on peut appeler politique, une doctrine qui vient de si haut, avec laquelle marche tout le monde moral, ainsi qu'avec l'astre du jour tout marche et vit dans la nature! Maxime heureuse et tutélaire, qu'a proclamée le suprême conservateur de la société humaine pour lui garantir son repos, et sans laquelle resteroient toujours incertaines les diverses obligations qui lient les prince aux sujets et les sujets aux princes. C'est avec ce code divin que tous les doutes s'éclaircissent, que toutes les difficultés s'aplanissent, que tous les liens sociaux se resserrent, que tous les droits sont assurés, que tous les devoirs publics vont, pour ainsi dire, d'eux-mêmes; et par là se simplifie toute la science du gouvernement.

C'est ici que sont déconcertés tous les complots, que sont confondues toutes les rebellions, toutes les trames de la félonie. Sortez de là; ôtez ce *ministre de Dieu pour faire le bien* (ROM. XIII, 4.), vous aurez l'anarchie constituée, et le désordre établi : ôtez la puissance céleste d'où dérivent toutes les autres, tout n'est plus que doute et confusion, et la foi publique est éteinte, et tout devient problématique, le droit de commander comme celui d'obéir. Combien sont donc aveugles ces législateurs tout terrestres, tout enfoncés dans la matière, qui,

en abandonnant ce grand principe, que Dieu est à la tête de l'État, pour ne plus voir dans le souverain que l'homme, dans l'homme que la force, enlèvent à l'autorité toute sa sanction, à l'ordre social toute sa garantie, tuent la conscience des peuples, et ne font plus de la déclaration des droits qu'un cruel mensonge pour tromper les hommes! *Toute puissance vient de Dieu : celui qui résiste à la puissance, résiste à Dieu même : obéissez, non par crainte, mais par conscience,* ainsi parle saint Paul (ROM. XIII, 1, 2, 5.). Voilà la première et la véritable charte, sans laquelle tous les législateurs ne bâtiroient que sur le sable. C'est la seule constitution qui soit faite pour toutes les nations et pour tous les empires, la seule avec laquelle on peut se passer de toutes les autres, et sans laquelle aucune autre ne sauroit subsister; la seule à laquelle aucune faction ne sauroit toucher, contre laquelle ne peuvent rien ni le sujet ni le monarque; la seule enfin qui soit plus forte et plus durable que le temps, puisqu'elle est écrite en haut et gravée dans les cœurs.

C'est par moi que les rois règnent. Par là est consacré spécialement le gouvernement monarchique, lequel, pour nous servir des expressions de Bossuet (1), va tout seul comme la nature, puisqu'il est né avec la paternité et l'enfance du monde. La religion se prête sans doute aux modifications diverses qu'apportent dans ses institutions civiles

(1) Politique sacrée, liv. II, art. IV, VIIe propos.

les lieux, les mœurs et les temps; elle s'adapte parfaitement à tous les genres de gouvernement: mais c'est surtout au gouvernement monarchique qu'elle attache, pour ainsi dire, sa prédilection particulière: elle se plaît à les distinguer de tous les autres, comme le plus conforme à celui de Dieu, le plus en harmonie avec l'ordre qu'il a établi sur la terre, et avec ce titre de Roi des rois qu'il s'est donné lui-même. Aussi est-ce aux rois qu'il a dit: *Vous êtes des dieux, et les enfans du Très-Haut* (PS. LXXXI, 6.): idée tellement naturelle, et si parfaitement d'accord avec les principes d'une saine raison, qu'un des plus grands philosophes de l'antiquité appelle la monarchie le premier et le plus divin de tous les gouvernemens, *primus et divinissimus principatus* (ARISTOT. DE REPUBL.); idée que Tertullien a rendue encore d'une manière plus noble et plus élevée, quand il appelle le respect que nous devons aux rois, *la religion de la seconde majesté* (APOLOG. C. XXXV.): tant la dignité de roi s'allie naturellement avec la divinité du grand Être, de celui qui est le roi par excellence et le père du genre humain!

C'est par moi que les rois règnent. Par là sont consacrés non-seulement les rois, mais les dynasties régnantes. Comme c'est Dieu qui fait les rois, c'est Dieu qui établit leurs races augustes, et qui les couvre de son égide tutélaire. C'est ainsi qu'il avoit établi; parmi tant d'autres, la maison de David. Ce n'est pas que tôt au tard elles ne disparoissent de dessus la terre comme

les familles les plus vulgaires, et qu'elles ne meurent enfin comme les rois et les royaumes : mais la succession des couronnes n'en est pas moins conforme à l'ordre de la Providence et à la marche naturelle des choses ; et loin de réprouver l'hérédité des trônes, Dieu promet aux bons rois, comme aux bons pères de famille, de bénir leur postérité, et de faire passer, de générations en générations, leur nom avec leur couronne.

C'est donc, mes Frères, un vrai motif de reconnoissance que nous avons envers la Providence, de nous avoir donné, dans nos Bourbons, la plus illustre, et sans contredit la plus antique race qui soit sous le soleil. C'est un bienfait, que certains esprits ne savent pas assez apprécier, qu'il n'y ait rien de comparable à la splendeur des lis, et que ni le temps, ni l'opinion, n'aient rien fait de plus grand chez les hommes : n'y eût-il que cette seule considération, c'en seroit assez pour nous faire chérir une famille qui tient, pour ainsi dire, aux fondemens de la monarchie, et de laquelle semblent dépendre la paix et le bonheur de toutes les familles.

Combien se trompent donc grossièrement ces hommes qui ne voient dans ce droit de succession qu'une atteinte portée aux libertés publiques, dans le sceptre transmis par le sang qu'un droit contre nature et qu'un renversement de tous les droits d'une nation ! Insensés, qui ne sauroient sentir que le plus grand bonheur qui puisse arriver à un empire, c'est de durer, et qu'il ne

dure jamais plus qu'avec l'hérédité des trônes! Aveugles, qui ne voient pas que la perpétuité des familles royales est ce qui attache le plus les peuples aux souverains, comme les souverains aux peuples, et que cette légitimité, qui ne meurt jamais, est la plus grande force qui puisse être donnée au pouvoir, et la plus sûre garantie de la dignité des couronnes, de la paix des nations et de la durée des empires!

C'est par moi que les rois règnent. Par là est condamnée et proscrite à jamais cette doctrine irréligieuse et antisociale de la souveraineté du peuple, principe destructeur de toute souveraineté, de toute légitimité, de toute fixité et de toute perpétuité; système qui ne connoît rien d'inviolable ni de sacré, que la volonté changeante et capricieuse de la multitude; doctrine véritablement antifrançaise, et avec laquelle la cérémonie du sacre, qui convient si bien à un roi, considéré sur la terre comme le représentant de la Divinité, deviendroit étrangère et inapplicable à un roi qui ne seroit que le représentant du peuple souverain. Qui donc ne sent pas l'inconséquence, disons plutôt la dérision qu'il y auroit à répandre l'onction sainte sur un roi que Dieu ne couronneroit pas, et sur le front duquel il n'imprimeroit pas un rayon de sa gloire en le déclarant son ministre et l'homme de sa droite (1)?

(1) Voilà pourquoi les partisans du système révolutionnaire se sont toujours montrés les ennemis de cette auguste cérémo-

C'est par moi que les rois règnent; mais l'Esprit sainte ajoute une autre vérité qui est la conséquence de la première : *et c'est par moi que les législateurs font des lois équitables.* Oracle remaquable, que le siècle ne sauroit trop entendre, et qui nous avertit que si sans Dieu il n'y a point de puissance, il n'y a pas de justice non plus sans Dieu, et que vouloir la justice sans reconnoître l'auteur de toute justice, c'est vouloir

nie. A peine le monarque que nous pleurons avoit-il annoncé son sacre, que les philosophes, qui donnoient alors le ton dans la société, s'élevèrent contre cette inauguration religieuse qu'ils présentoient comme un gothique usage et une mysticité surannée, indignes des progrès de l'esprit humain. Pour peu qu'on soit instruit dans les affaires du temps, on sait qu'il ne tint pas à eux que l'infortuné Louis XVI ne fût pas sacré, et qu'ils employèrent à cet égard toutes leurs manœuvres. Des dépositaires mêmes du pouvoir firent tous leurs efforts pour insinuer leurs idées au monarque; ils lui répétoient que la royauté étoit indépendante du sacre; ce que tout le monde savoit aussi bien qu'eux, et ce que l'Église n'a jamais contesté; ils lui montroient, dans cette cérémonie, un acte de vassalité envers le clergé; et, s'il avoit fallu les en croire, on eût regardé ce même sacre, qui ennoblit et sanctifie la royauté, comme un attentat à la royauté même. Il n'y eut pas même jusqu'au goût de ce vertueux prince pour l'économie et la simplicité, qu'ils essayèrent d'employer pour l'entraîner et le séduire. Hélas! qui auroit pu alors prévoir le sort de ce monarque infortuné, et s'attendre qu'il devoit sitôt être sacré, non-seulement comme roi, mais encore comme martyr, et attester par son immolation que le plus grand malheur qui puisse arriver à un prince n'est pas sans doute d'être vassal de la Divinité et enfant de l'Église, mais vassal de ses sujets et mandataire de son peuple?

des effets sans cause. Par là sont confondus tous ces nouveaux faiseurs de codes, qui, séparant toujours la justice de la terre de la justice éternelle du ciel, et la pensée de l'homme de la pensée de Dieu, sont assez aveugles pour ne pas voir que ce n'est pas la loi qui fait la morale, mais la morale qui fait la loi, et que toute loi qui la blesse n'est pas même une loi et n'est pas digne de ce nom. Inconséquens et insensés, qui veulent que la loi soit sacrée et qui ne reconnoissent rien de sacré; qui soumettent la loi au serment et qui ôtent au serment son témoin et son juge, sans se douter que là où l'opinion est tout, la conscience n'est rien; ce qui fait dire au prophète que *les lois des peuples sont vaines* (JEREM. X, 3.): vaines pour le cœur où elles ne pénètrent pas; vaines pour se faire respecter, puisque, sans la foi divine, il n'y a plus de foi sociale; de sorte que le plus grand malheur dont puisse être frappé un empire, c'est de laisser, comme le font nos athées politiques, le suprême législateur en dehors de la loi, et de précipiter ainsi sa propre chute, par cette double dégradation où tour à tour les mœurs sont corrompues par les lois et les lois par les mœurs.

Les partisans de la démocratie s'écrieront peut-être que nous voudrions ressusciter la théocratie. Nous croyons qu'en effet la seule idée d'un gouvernement où Dieu préside fait frissonner les grands politiques du jour; mais ils savent fort bien que nous sommes loin d'avoir l'intention de ramener

la société aux premiers jours du monde. Non, nous ne voulons pas de gouvernement théocratique, mais nous ne voulons pas non plus de celui duquel Dieu seroit exilé, comme un être fictif et idéal qui n'est plus digne d'être nommé dans notre code; mais nous repoussons avec horreur cet athéisme politique et constitutionnel, non moins funeste à un État que l'athéisme systématique. Au reste, cette théocratie ne doit pas tant effaroucher ces grands penseurs qui élaborent nos constitutions ou nos lois avec tant d'art et d'industrie. Numa étoit aussi partisan de la théocratie, lui qui vouloit faire croire aux Romains que ses lois étoient descendues du ciel; le sage Plutarque étoit aussi partisan de la théocratie, lui qui dit que *la religion et la politique se fondent ensemble, et qu'on distingue à peine le législateur du prêtre* (1); le sage Platon étoit aussi partisan de la théocratie, lui qui dit, dans sa République, que, *dans tout État bien constitué, les premiers soins doivent se tourner vers la religion véritable, et non vers une religion quelconque :* arrêt qui sans doute paroîtra dur à tous ces ardens partisans de la tolérance, eux qui ne se *tournent* plus que vers une religion *quelconque*, et même vers un Dieu *quelconque*. Les Romains, les Grecs, les Égyptiens et tous les peuples de la terre étoient partisans de la théocratie, puisque leurs religions étoient natio-

(1) Vie de Numa.

nales, et qu'aucun d'eux ne reconnoissoit les *dieux étrangers* : ce qui fait dire à Bossuet que « tous » les peuples ont voulu donner à leurs lois une » origine divine, et que ceux qui ne l'ont pas » eue ont feint de l'avoir (1). » Ainsi la religion et l'État ont toujours marché ensemble, et rien ne peut les séparer que pour la perte des nations et pour la ruine des empires.

On nous dira peut-être encore que cette politique céleste et cette morale divine nous mènent droit au gouvernement absolu : oui, absolu comme la loi, qui ne connoît rien au-dessus d'elle et qui commande en souveraine à celui qui l'a faite ; absolu comme la paternité, également descendue du ciel et aussi ancienne que le monde, absolu comme la vérité et la justice, qui ont raison, parce qu'elles ne peuvent avoir d'autre contrepoids qu'elles-mêmes ; absolu, dit l'apôtre (I PETR. II, 13.), *pour la récompense des bonnes actions et la punition des mauvaises ;* absolu dans le sens de saint Louis, qui léguoit à son fils ces belles paroles : Maintiens les libertés et franchises de ton peuple ; plus il sera riche et puissant, plus tes ennemis douteront de t'affoiblir : enfin absolu et non arbitraire, le sacre de nos rois n'étant lui-même qu'une solennelle protestation contre le despotisme, et qu'une suite de promesses, à la face du ciel et de la terre, *de gouverner suivant les lois, de conserver les anciens privilèges, et*

(1) Politique sacrée, liv. I, art. IV, VII.e propos.

d'être principalement le défenseur des pauvres et des malheureux ; ce qui nous montre l'immense supériorité de la charte religieuse, qui fait passer les pauvres avant tout, et met au rang des premiers citoyens les orphelins et les pupilles, ainsi que ceux qui s'en déclarent les tuteurs et les pères.

Rien n'est donc plus opposé que le gouvernement religieux au gouvernement absolu, si on entend par ce mot un gouvernement despotique. Tous les siècles se lèvent à la fois pour attester que jamais les franchises et les libertés publiques n'ont été plus respectées que sous les bons princes, et que jamais il n'y a eu de bons princes que ceux qui ont fondé leur empire sur celui de la religion, de même que jamais il n'y a eu de tyrans que les rois impies. Et qui pourroit donc retenir celui auquel le maître du tonnerre n'en impose point? De là cette belle parole de l'apôtre, qu'*on n'est jamais plus affranchi que quand on est esclave de la justice* (ROM. VI, 18.); et cette autre de l'historien sacré, que *celui qui gouverne les hommes doit être gouverné lui-même par la crainte de Dieu* (II REG. XXIII, 3.), vrai contre-poids de la puissance, et seul moyen de donner un maître à celui auquel les lois n'en donnent point.

Ici, mes Frères, nous croyons à propos de rappeler cette maxime aussi ancienne que la monarchie, et si chère à nos ancêtres : *Une foi, une loi, un roi;* maxime où l'on trouve plus de sagesse, de bon sens et de vraie politique, que dans tout l'é-

talage et le mécanisme savant de nos machines sociales. *Une foi*, comme il n'y a qu'une vérité; principe sacré, sans lequel tout s'écroule dans la religion comme dans l'État, le nier, c'est dire qu'aux yeux de l'Éternel tout est égal, le culte le plus insensé comme le plus sage; c'est ouvrir la porte à toutes les superstitions ainsi qu'à tous les fanatismes. *Une foi*, parce que rien n'est plus propre que l'unité religieuse pour ramener à l'unité sociale, but invariable auquel tend tout gouvernement qui connoît ses vrais intérêts; parce que l'unité de religion n'est pas moins nécessaire que l'unité de pouvoir, et que la multiplicité des professions de foi ne peut qu'énerver le lien politique en énervant le lien moral. *Une foi*, indulgente, il est vrai, comme la charité, mais exclusive comme la vérité. *Une foi*, parce qu'une religion n'est jamais plus salutaire ni plus efficace, qu'elle n'inspire jamais au peuple une plus grande vénération, et n'obtient jamais un plus grand ascendant sur les cœurs et sur les esprits, que quand elle est une, et que par là elle fortifie et rapproche, tandis que la pluralité désunit et décompose. *Une foi*, parce qu'un État qui admet, protège et honore indistinctement toutes les religions, n'admet, à proprement parler, aucune religion, qu'il les méprise toutes, et donne ainsi le fatal exemple d'une neutralité funeste aux mœurs publiques et d'une indifférence mortelle qui frappe au cœur les nations. Enfin *une foi*, mais une religion nationale, la religion catholique, qui est celle de nos rois et de nos ancêtres, celle de la

presque totalité de la nation, la religion qui a fondé la monarchie, qui a planté les lis, et que la monarchie ne sauroit abandonner, sans se trahir et s'abandonner elle-même.

Une loi, qui nous vienne d'une source unique, pour que l'action en soit plus forte et l'application plus rapide; *une loi,* qui soit la force du foible contre le puissant, et devant laquelle tout plie, les grands comme les petits, les riches comme les pauvres; *une loi*, au préjudice de laquelle rien ne puisse se faire, ni par faveur, ni par le crédit, et à laquelle le monarque lui-même soit tenu d'obéir; *une loi,* parce que le monarque peut avoir des caprices et des passions que la loi ne connoît point, et que si le monarque peut être séduit, la loi est impassible; *une loi* qui punisse quand le prince ne sauroit punir; *une loi,* qui ne meure jamais, quand même le législateur meurt, et qui soit immortelle comme la vérité et la justice.

Un roi, comme il n'y a qu'un chef dans la famille et une tête dans le corps humain; *un roi*, avec une autorité sans rivalité, pour qu'il puisse faire le bien sans obstacle; *un roi,* et non plusieurs, et non un peuple-roi ni une foule de souverains, vrais rois de théâtre, qui n'en imposent ni par leur nom, ni par leur rang, ni par les habitudes de leur vie; *un roi,* père de son peuple, et non un peuple tuteur de son roi; un roi de France par la grâce de Dieu, et non un roi des Français par la grâce du peuple et révocable à volonté, ainsi que l'avoient établi, il y a plus de trente ans, des

insensés qui regardoient comme une conquête chaque lambeau qu'ils enlevoient à la pourpre royale, sans se douter que les Français ne sont forts que de leur roi, et qu'ils ne peuvent rien lui ôter qu'ils ne se l'ôtent à eux-mêmes; enfin *un roi*, dont la race est plus antique qu'aucune autre race du monde, qui, non moins grand par ses aïeux que par lui-même, n'a besoin d'autre gloire que de celle de la paix, d'autre triomphe que de l'amour de ses sujets, et dont la couronne, qu'il tient tout à la fois de Dieu et du temps, et hors de toute atteinte et de toute rivalité. *Une foi, une loi, un roi.*

Les grands publicistes du jour ne manqueront pas de nous dire que ce n'est point là une constitution, puisqu'on n'y trouve ni balancemens, ni rouages, ni contre-poids, ni toutes ces formes imaginées par les publicistes modernes, et nous avouons sans peine que nous ne sommes pas assez à la hauteur du siècle, pour décider si ces conceptions nouvelles étoient impérieusement nécessaires à notre bonheur. Nous observerons seulement que, si la maxime que nous avons mise en avant n'est pas constitutionelle, elle est fondamentale, et que, de quelque côté qu'on le prenne, un État retranché derrière une pareille citadelle est inattaquable : nous dirons que la monarchie, appuyée sur ces trois unités, a duré plus de quatorze siècles, et que nul de nous ne pourroit dire qu'appuyée sur l'équilibre des trois pouvoirs, elle poussera aussi loin sa carrière : enfin nous n'hésitons nullement d'assurer qu'une pareille décla-

ration de droits mérite d'être inscrite en lettres d'or au haut de tous les trônes et sur le frontispice de tous les temples : *Une foi, une loi, un roi.*

En vain voudroit-on nous opposer ici la liberté des cultes. Nous laissons encore à la politique le soin de résoudre cette grande question, et de nous dire jusqu'à quel point cette liberté doit s'étendre, et quelles sont les bornes auxquelles elle doit s'arrêter. Pour nous, renfermés dans le cercle de notre ministère et dans l'esprit de ce discours, et nous bornant aux grandes leçons que nous donne cette auguste solennité toute catholique, et exclusivement catholique, nous ne voyons ici et nous n'y devons voir que la protection spéciale et l'assistance toute particulière que la religion a droit d'attendre de la part du monarque qu'elle consacre, dont elle bénit la couronne, qu'elle proclame son fils aîné, et qui, non moins envieux de plaire à Dieu que de faire le bonheur de ses peuples, trouve dans ce nom le plus beau titre de sa gloire.

Et certes quel seroit notre aveuglement et notre ingratitude, si jamais nous pouvions oublier le droit sacré et tout particulier qu'a cette religion à notre amour et à notre reconnoissance, et ne pas voir que chaque atteinte qu'on lui porte ne peut que retomber sur la nation entière et sur son Roi légitime! car elle aussi a parmi nous sa légitimité et son hérédité, à laquelle on ne peut pas plus toucher qu'à celle du trône. De même que méconnoître la légitimité royale, ce seroit

livrer l'État à la fureur des partis et à l'empire de la force, méconnoître la légitimité de notre religion et la confondre avec toutes les autres, ce seroit s'exposer à des troubles sans fin, à des convulsions sans remède, et ne faisant plus qu'un chaos de toutes les croyances et de toutes les opinions. Comme la France n'est pas libre de prendre un autre roi, elle n'est pas libre de prendre une autre religion, sous peine de se détruire elle-même; et comme le roi légitime peut dire seul : Je règne par mon droit, la seule religion catholique peut dire : Je subsiste par la vertu divine; je n'ai pas été *établie* par les hommes, j'ai précédé tous les établissemens; c'est moi qui ai nourri, élevé, agrandi, affranchi les Français, et qui veille encore à leur prospérité et à leur gloire, comme une bonne mère veille à l'éducation et au bonheur de ses enfans; *filios enutrivi, et exaltavi* (ISAI. 1, 2.) Il est donc vrai de dire que si les Bourbons sont les pères de la patrie, les catholiques seuls sont les fils aînés de la maison, et que, par une heureuse réciprocité, ils sont catholiques parce qu'ils sont Français, et Français parce qu'ils sont catholiques. Il suit encore de là que personne n'a le pouvoir de les dépouiller des privilèges de leur primogéniture, d'effacer ce contrat solennel entre la religion et les peuples, ni de rompre les liens qui doivent les unir à jamais; *filios enutrivi, et exaltavi.*

Quelle éternelle reconnoissance ne doivent donc pas les souverains à une religion aussi

magnifique en bienfaits, et comment ne feroient-ils pas tout pour elle, alors qu'elle fait tout pour eux? N'en doutons pas, cette vive reconnoissance ne s'effacera jamais du cœur de notre sage et pieux monarque. Il n'oubliera point que la religion est encore plus nécessaire à l'État, que l'État ne lui est nécessaire, et qu'elle doit en être la première dette, puisqu'elle en est le premier besoin. Il la protégera, puisque la religion est la première loi de l'État, la première condition de son existence, et que la protéger ce n'est pas une grâce, mais un devoir, mais une nécessité à laquelle est assujetti tout prince qui veut gouverner, comme tout État qui veut vivre. Il la protégera, non en la tolérant, non en la confondant avec toutes les autres, mais en l'honorant comme la seule véritable, mais en la plaçant avec lui sur le trône, et en demandant au ciel, comme Salomon, de l'avoir pour conseil, pour amie et pour assistante (SAP. IX, 4.). Il la protégera, mais efficacement et généreusement, et avec toute la droiture de son cœur et toute l'éminence de sa rare piété; mais en bon prince, lequel, dit saint Ambroise (1), est dans l'Église et non au-dessus d'elle, qui s'en dit l'enfant et non le père, le disciple et non le maître, la brebis et non le pasteur; mais en lui rendant, comme à la religion de l'État, tout ce qui est dû à la prééminence et la sainteté de son culte; mais en rendant à ses ministres leur con-

(1) Serm. contrà Auxent. n. 36, post Epist. XXI.

sidération et leur autorité, si nécessaires au bien qu'ils veulent faire, et sans lesquelles ils ne pourront faire aucun bien. Si le prince est l'*évêque du dehors* et le *protecteur des canons* (1), ayant le droit d'interposer son autorité pour les faire exécuter, il n'est point l'évêque du dedans, pour s'en rendre le juge et l'arbitre : il doit être convaincu que l'Église et l'État sont indépendans l'un de l'autre, que si les rois ne tiennent pas leur sceptre de la main des pontifes, les pontifes ne tiennent pas de la main des monarques leur houlette pastorale ; et que si l'Église doit être la première à obéir au prince dans l'ordre politique, le prince doit obéir aux ministres de Jésus-Christ dans les choses de Dieu et dans ce qui touche la conscience. Enfin le prince protégera la religion, non sans doute en se prêtant aux fausses craintes et aux conseils perfides de tous ces politiques ombrageux, si communs de nos jours, qui ne voient dans la religion qu'une rivale dangereuse contre laquelle un souverain ne sauroit trop se précautionner et se mettre en défense; mais en ne voyant dans cette fille du ciel qu'une puissante auxiliaire, qui prête d'autant plus de force à l'autorité, que l'autorité lui en donne ; mais en faisant disparoître ce scandale affligeant d'une religion de l'État qui est hors de l'État, et en se pénétrant de cette grande vérité, que plus le ressort

(1) Fénelon, Disc. pour le sacre de l'Électeur de Cologne, Ire part. *Œuvr.* tom. XVII, pag. 147.

religieux s'affoiblit, plus l'État s'affoiblit lui-même; de même que, par la raison contraire, tout ce que l'autel acquiert de vénération ajoute au respect dû au trône; que plus la religion sera maintenue dans sa divine indépendance, plus le souverain aura de puissance et d'autorité; et que plus elle acquerra d'empire sur les cœurs, plus les rois inspireront de confiance et d'amour.

Par là, mes Frères, seront à jamais confondus ces hypocrites de la tolérance, qui, ne rêvant que liberté plenière pour les sacrilèges et les profanateurs, ne veulent que des chaînes pour les ministres de Jésus-Christ, ou tout au plus ne leur accordent qu'une protection simulée, qui les tiendront sous la main bien plus que sous l'égide tutélaire du pouvoir souverain: feinte tutelle, ou plutôt humiliante dépendance et véritable asservissement, que Fénelon appeloit *un joug déguisé* (1), plus fatal à la religion qu'une persécution ouverte, et non moins indigne de la majesté de la religion que de la majesté du trône.

Ici, mes Frères, notre confiance est d'autant plus grande et plus fondée, que nous en avons pour garant la parole même de notre Roi, qui, du haut de son trône, nous a fait la solennelle promesse *de proposer successivement les améliorations que réclament les intérêts sacrés de la religion et les parties les plus importantes de notre législation* (2). Que d'améliorations et de réclamations doivent

(1) Discours *déjà cité*, pag. 148.

(2) Discours du Roi à l'ouverture de la session des chambres, 22 décembre 1824.

se présenter en foule à un prince que possède l'amour du bien! Ainsi le mariage sera rendu à sa vraie dignité, le jour du Seigneur à sa rigoureuse observance, l'éducation publique à ses anciens principes, aux interprètes nés de la morale, à ses tuteurs naturels et à ses surveillans nécessaires, sans lesquels l'éducation et l'instruction seront également insuffisantes et incomplètes. Ainsi seront revisées ces lois appelées organiques, qui retiennent encore dans une vraie servitude cette belle église de France, laquelle, dans l'état précaire où elle vit, n'est plus qu'une ombre d'elle-même; et pour tout dire enfin, nous verrons notre Code affranchi de tant de lois dont gémissent les vrais Français et les chrétiens fidèles, de lois sorties du sein de la révolution, et qui portent la tache de leur origine, de lois aussi impies dans l'esprit que dans la lettre, de lois enfin que l'on ne peut voir sans douleur figurer encore auprès de celles que la légitimité a marquées de son sceau, et qui, si elles restoient en vigueur feroient languir la religion, ébranleroient l'État et corromproient l'esprit national.

La confiance que nous avons, mes Frères, de voir bientôt ces heureuses et indispensables améliorations, s'accroît et se fortifie encore par l'assurance que nous a donnée notre Roi, que *connaissant tous les devoirs de la royauté, et fort de son amour pour ses peuples, il aura, avec l'aide de Dieu, le courage et la fermeté nécessaires pour les bien remplir* (1). Il est donc convaincu, ce prince re-

(1) Discours du Roi, déjà cité.

ligieux, que l'on ne fait rien de grand sans la raison unie à la force, que la vérité et la justice ne sont que force, que la paix même n'est que dans la force, que régner c'est vouloir fortement, et que rien de ce qui est foible ne sauroit jamais être ni utile ni bon. Il s'est donc dit à lui-même, qu'où il n'y a pas un roi qui gouverne, le peuple tombe et se perd; *ubi non est gubernator, populus corruet* (PROV. XI, 14.).

Il les a donc entendues ces paroles du Seigneur à Josué, lorsqu'il fut établi prince, après Moïse: *Soyez ferme et courageux, et je serai avec vous* (DEUTER. XXXI, 23.). N'en doutons pas, mes Frères, Dieu sera avec ce pieux monarque; il le couvrira de l'ombre de ses ailes, il l'investira de sa force et de ses lumières, il lui donnera *le vouloir et le faire* (PHILIP. II, 13.). Armé du casque de la foi et du bouclier de la justice, ce prince magnanime forcera le vice audacieux à rougir de lui-même, le vil blasphémateur à se cacher dans les ténèbres, et, pour parler avec l'Esprit saint, *il le confondra d'un souffle de sa bouche, et l'exterminera d'un seul de ses regards* (II THESS. II, 8.). Il mettra fin à cette effroyable circulation des livres empoisonnés, avec laquelle il faudroit désespérer du salut de la France, fléau qui n'a point d'exemple chez aucun peuple civilisé. Ainsi disparoîtront, *avec l'aide de Dieu*, tant de honteuses concessions, et un fatal système d'accommodemens et de palliatifs qui fait toute la politique du siècle, et qui jusqu'ici n'a profité qu'aux méchans et aux ennemis

de l'ordre public; trève honteuse avec toutes les règles, balance sacrilège entre le vice et la vertu, entre la vérité et le mensonge; alliance perfide avec toutes les opinions et toutes les croyances, et enfin oubli et confusion de tous les principes, vrai marasme moral, avec lequel un État ne peut que tomber en lambeaux et en pourriture.

Mais pour que Dieu vienne à son aide, mes Frères, il faut que nous l'aidions nous-mêmes, que nous nous hâtions de le seconder dans ses magnanimes résolutions, et de nous rendre dignes de lui, en répondant par nos efforts aux élans généreux de son ame. Et de quoi serviroit, pour notre renaissance à la vie, *sa fermeté et son courage?* comment pourroit-il réformer l'État, si nous ne commencions par nous réformer nous-mêmes? comment pourroit-il nous défendre au dehors, si l'État étoit piqué au cœur par le venin des doctrines licencieuses et par la lèpre de l'athéisme, mille fois plus fatale que celle qui jadis affligea nos pères? comment, eût-il même toute la sagesse de Salomon, tout le courage de David, et toute la piété de Josias, pourroit-il être maître d'une nation indisciplinée, impatiente de tout joug, mécontente de tout, et d'autant plus difficile et exigeante pour ses chefs et ses guides, qu'elle seroit plus facile et plus indulgente pour elle-même? Et si l'on a dit qu'il faut être des dieux pour gouverner les hommes, que faudroit-il donc être pour gouverner cette nouvelle race d'hommes, où il y auroit autant d'opinions que de têtes, autant de folies que d'opinions, et qui,

n'ayant plus d'autre esprit que l'intérêt particulier et le vil égoïsme, resteroit aussi perverse et aussi immorale que la révolution elle-même qui l'a créée?

Que faire donc, mes Frères, dans cette grande circonstance, où l'État va être béni et consacré en quelque sorte dans la personne de son chef, sinon de jurer avec lui *d'être fidèles à la loi de Dieu, afin qu'elle nous soit fidèle* (ECCLI. XXXIII, 3.); sinon de nous rallier de plus en plus sous l'oriflamme de Clovis et sous la bannière de saint Remi, son illustre consécrateur; de ranimer en nous le respect pour les traditions de nos pères; et de ne perdre jamais de vue ce conseil salutaire que nous donne l'Esprit saint, de remonter à la source, et de consulter les anciens dans lesquels seuls réside la sagesse; *in antiquis sapientia* (JOB. XII, 12.)? Que faire? sinon de nous défendre de plus en plus de cet esprit d'innovation, la plus funeste maladie qui puisse travailler un empire; de fermer l'oreille à toutes les suggestions de *ces perfides enchanteurs* dont parle le prophète (ISAI. XLVII, 12.), qui veulent être plus habiles que le temps, plus savans que l'expérience, plus forts que la nécessité; et de repousser bien loin de nous tous ces nouveaux dispensateurs de la lumière, ces apôtres sans mission, qui, dégoûtés de tout, excepté de détruire, voudroient nous ramener à l'enfance du monde, et qui, tout fiers de n'avoir point d'aïeux, et de ne plus se reconnoître eux-mêmes, vont chercher leurs publicistes chez des peuples révoltés, leur organisation sociale parmi les hordes sauvages,

et leur civilisation dans des pays livrés à l'anarchie.

C'est alors, mes Frères, mais alors seulement que commencera notre véritable restauration, et que la France reprendra sa grandeur première; c'est par cet heureux concours du prince et des sujets que s'affermira le sol encore mouvant sur lequel nous marchons, et que s'éclaircira totalement notre horizon, encore rembruni de tant de nuages. Oui, nous aimons à nous laisser aller à ces espérances; le plus riant avenir semble s'offrir à nos yeux, et l'aurore du nouveau règne est peut-être pour nous une nouvelle ère, non de *raison*, mais de sagesse, de justice et de foi; nous verrons les campagnes abandonnées, où n'ont crû jusqu'à présent que des ronces et des épines, renaître à la vie, se ranimer à la voix de leurs nouveaux pasteurs, et pour parler avec l'Esprit saint, *refleurir comme les lis* (ISAI. XXXV, 1.); les lis eux-mêmes acquérir parmi nous un nouveau degré de splendeur, et se relever encore plus sur leur tige superbe. La race auguste de nos rois nous deviendra de plus en plus chère et précieuse; leur trône s'affermira plus que jamais, et durera, comme celui de David, autant que *le soleil*, (PS. LXXXVIII, 38.). La France, abjurant ses erreurs, redeviendra le royaume chéri de Dieu, sa nation privilégiée; et avec la religion tous les biens nous seront donnés, les biens de la vie et les biens de la grâce, l'union des cœurs au dedans et la sûreté au dehors, la confiance pour le présent et la sécurité pour l'avenir. L'hydre san-

glante des révolutions, pour jamais étouffée, rentrera dans les enfers d'où elle étoit sortie; enfin le génie du mal étant enchaîné sans retour, nous jouirons en paix de ces consolantes promesses que le Seigneur nous fait dans ses Écritures : Le roi sera pour son peuple comme un refuge et une retraite après la tempête.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DU TOME TROISIÈME.

Pages

SERMON sur la Providencé 5

Prêché pour la première fois en 1785.

— Sur la Justice de Dieu 45

Ce discours appartient vraisemblablement à la même époque.

— Sur la Simplicité chrétienne. 87

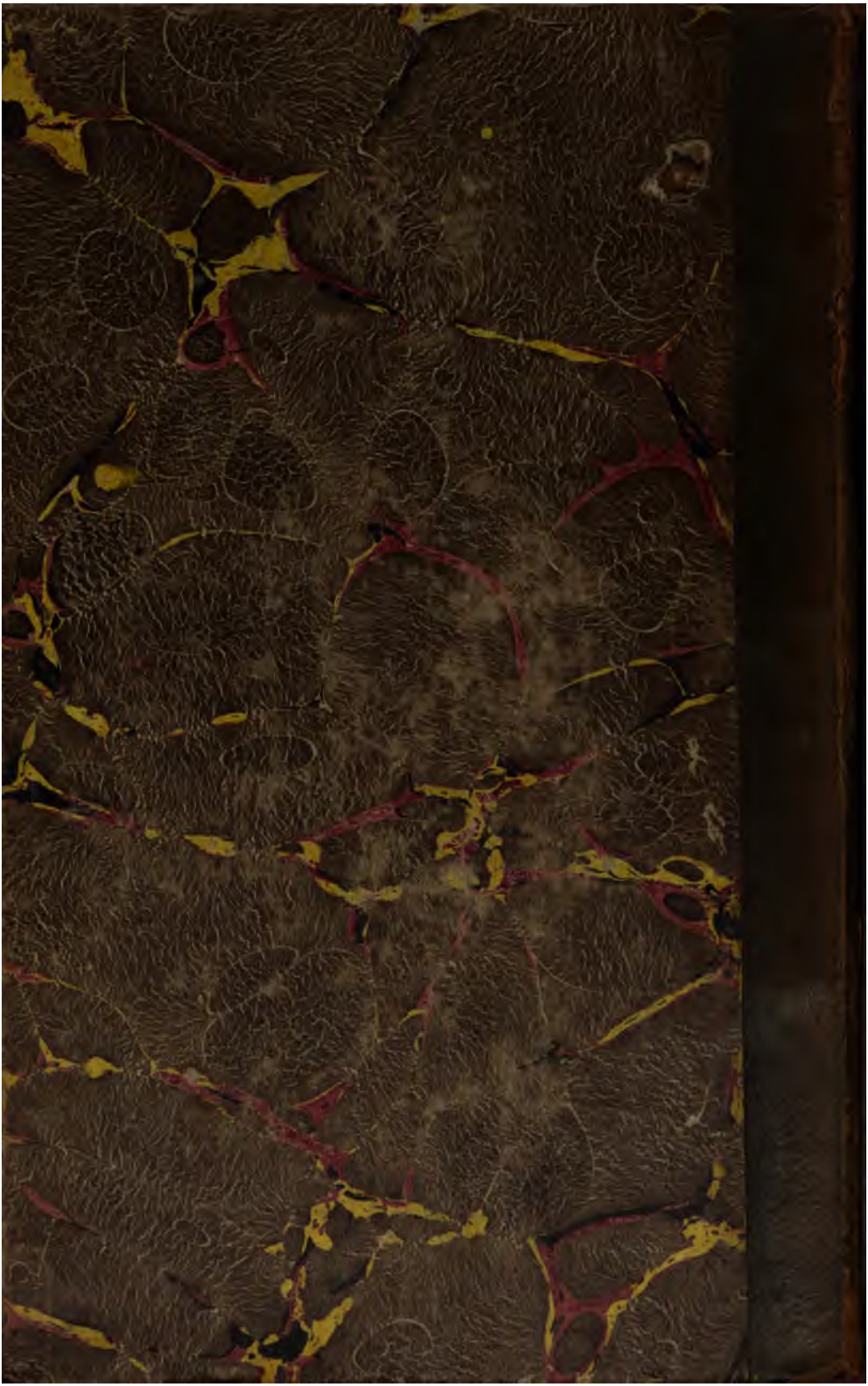
Ce discours paroît avoir été composé peu de temps avant la révolution.

— Sur la Vérité 131

Il y a trois copies de ce discours, que l'auteur refondit successivement avec beaucoup de soin. La seconde rédaction porte pour date *février* 1783, et la troisième *janvier* 1803. Ce sermon est un de ceux que l'orateur prêchoit le plus volontiers dans ces derniers temps.

— Sur la Charité chrétienne 172

Prêché pour la première fois à Versailles, le jour de l'Assomption, en 1804, et répété ensuite à Paris, à la cour, et dans des assemblées de charité. Il y a un grand nombre d'exordes différens pour ce sermon.

— Sur la Morale chrétienne 214

Prêché pour la première fois à Versailles le 25 mai 1806, puis à Paris fréquemment. Il y a aussi pour ce discours plusieurs exordes, que nous espérons pouvoir placer ailleurs.